This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

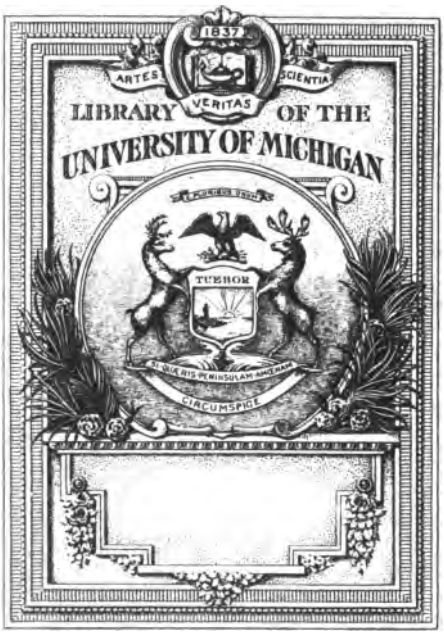
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
Prof. Hugo P. Thieme

848
P821b
1863

Provisoirement : 2 fr. 25

LES BRULEURS

DE TEMPLES

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LES BRULEURS DE TEMPLES

PAR

Augustin Joseph Marie Ferrand
ARMAND DE PONTMARTIN, comte, 1811-189

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés

Reg. Hugo P. Thieme
12-29-1925

PRÉFACE

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION

Je ne veux tromper personne, pas même mes rares lecteurs. Le roman qu'on va lire (?) n'est pas inédit : je voudrais pouvoir affirmer qu'il a remué la ville et la cour et soulevé des polémiques passionnées ; que cinquante éditions n'ont pu suffire à l'avidité du public ; que trois enseignes de magasins, deux étoffes nouvelles et un cheval de course se sont empressés de prendre le nom de mon héroïne ou de mon héros ; que le livre a fait concurrence, en 1855, à la guerre de Crimée, en 1859 à la campagne d'Italie, et que mes libraires ont dû requérir l'intervention de la garde municipale pour rétablir, rue Vivienne, la circulation interrompue par la foule des acheteurs.

Sed magis amica veritas. Ce livre est de ceux qui ont

suggéré à un de mes plus spirituels persécuteurs la phrase ci-jointe : « L'auteur des *Causeries littéraires* ne s'est résigné à faire de la critique qu'après avoir fait, dans le roman, d'effroyables *fours*. »

Eh bien, c'est de cette sentence que j'ose interjeter appel. Voici mon excuse :

Lorsqu'un homme à qui l'on reconnaît quelques qualités de critique et dont l'imagination n'a pas été refroidie par ses habitudes d'analyse, a écrit un roman avec conviction, avec amour, avec passion ; lorsque, le relisan au bout de six ans *comme le livre d'un autre,* il n'a pu, en conscience, s'en déclarer mécontent, il a le droit de risquer une nouvelle épreuve sans être accusé d'une présomption ridicule.

Je soumets aujourd'hui cette épreuve à mes confrères et au public : qu'on me permette d'ajouter quelques lignes d'explication pour le passé et pour l'avenir.

Il y a eu, dans ma vie littéraire, — justement à l'époque où ce roman parut, — une phase pénible et mauvaise. A des convictions sacrées, qui, je l'espère, soutiendront ma faiblesse jusqu'au terme d'une carrière déjà longue, s'étaient ajoutées des passions que j'ose appeler factices, des animosités, des ressentiments, des amertumes ; résultat inévitable d'une situation fausse, aggravée par d'incessantes égratignures.

Depuis lors, la publication d'un livre que je n'ai pas besoin de rappeler, a fait l'effet de ces orages, de ces coups de tonnerre qui peuvent parfaitement déraciner un arbre, effondrer un terrain, brûler une maison ou asphyxier un homme, mais qui, lorsqu'ils se sont enfuis à l'horizon, laissent l'atmosphère rasserénée et nos poitrines soulagées d'une oppression insupportable. Je ne parlerais pas de ce changement, si plusieurs de mes amis et même de mes ci-devant *ennemis* ne s'en étaient aperçus. Je me trompe peut-être, mais il me semble que *ma* littérature perd de son caractère renfrogné, maussade, hargneux, grincheux, quinteux; qu'elle a plus d'air, plus d'espace, plus de soleil; que je respire plus librement, et que, sans être, hélas! devenu un aigle, je ne suis plus un hibou.

Le moment n'est donc pas mal choisi pour redemander un quart d'heure d'audience en faveur de celui de mes ouvrages où je me suis le plus efforcé de combiner et de fondre la fiction et la critique, le roman et l'étude de mœurs, l'invention et l'analyse, l'imagination et l'observation; — deux éléments d'intérêt qui, sous des mains aussi inhabiles que les miennes, peuvent se contrarier souvent, mais qui, après tout, ne sont pas incompatibles. *Les Brûleurs de Temples* pourraient se raconter en vingt lignes : Julien veut brûler le temple d'Éphèse,

c'est-à-dire la société assise tant bien que mal sur ses antiques bases ; Anselme veut incendier le temple de Baal, c'est-à-dire cet ensemble de puissances funestes, de séductions meurtrières, d'entraînements dangereux auxquels la société cède en se jouant jusqu'à ce qu'elle se trouve sur le rocher à pic, au bord du gouffre. Julien a une heure de succès : c'est l'heure des emportements et des vertiges révolutionnaires ; Anselme a quelques mois de vogue ; c'est le temps de réaction, de repentir, de colère contre autrui et contre soi-même, le temps d'angoisse et d'épouvante, où la société, sous l'influence immédiate de ses frayeurs impitoyables, donne à ses défenseurs carte blanche contre tous ceux qui l'ont charmée, trompée, amusée et, finalement, conduite à l'abîme. Mais le péril s'éloigne : la société se remet de son effroi. Ses dangers et ses terreurs ne lui semblent plus qu'un mauvais rêve : il faut se divertir, s'enrichir, s'étourdir, jouir, chasser les trouble-fêtes, réparer le temps perdu. Haro sur le premier Erostrate, qui a mis le feu au temple d'Éphèse ! Haro sur le second, qui a tenté de brûler le temple de Baal ! L'un a horriblement dérangé cette brave société qui ne veut pas périr ; l'autre ennuie horriblement cette société conséquente, clairvoyante et reconnaissante, qui ne veut pas faire pénitence.

Voilà l'idée réduite à sa plus stricte sécheresse. Sur ce

squelette j'ai essayé de mettre des chairs : sur ces chairs, les couleurs et les mouvements de la vie. Il m'est impossible de croire qu'une intrigue romanesque, des scènes de passion, des personnages auxquels peut se raccrocher l'attention ou la sympathie du lecteur, que tout cela soit de nature à gâter une idée philosophique au lieu d'aider à la rendre plus saisissante, plus accessible et plus populaire. Mais, ce dont je suis beaucoup plus sûr, ce que je tiens à dire bien haut, c'est que cette étude de mœurs, ces portraits satiriques, ces physionomies contemporaines, restées à l'état collectif, applicables à tout le monde et à personne, suffisamment mitigées d'idéal et de fantaisie, maintenues, en un mot, à mille lieues de la *personnalité*, sont cent fois préférables aux réalités photographiques. Cette déclaration bien nette me donne le droit d'ajouter quelques lignes.

N'avais-je pas eu, pendant sept ou huit ans, à me plaindre d'attaques injustes, de dédains systématiques, d'un régime impatientant d'épigrammes et de coups d'épingle ? Franchement, je le crois. Ce n'est pas ainsi que l'on devait traiter un homme qui n'avait fait de mal à personne, qui se contentait des rôles sacrifiés, qui donnait, faute de mieux, l'exemple de la persévérance et du travail, et qui ne tondait pas même *la largeur de sa langue* dans ce pré littéraire où croissent les pensions,

les droits d'auteur, les récompenses officielles, les gros traitements, les gros bénéfices, les prix d'Académie et les rubans rouges. Privé de tout appui dans la presse officieuse, suspect à la littérature libérale, odieux aux écrivains fantaisistes, démocrates, bohêmes, à cette jeune génération littéraire dont l'esprit s'éparpille un peu partout, j'ai été presque constamment seul, moi qui aurais plus besoin qu'un autre d'être entouré, dirigé, réglé, soutenu, et dont les allures ne sont pas, que je sache, bien rébarbatives! C'est dans un isolement parfois absolu que j'ai eu à poursuivre ma vie de travail, sans cesse contrariée par toutes sortes de circonstances défavorables. Et cependant, toute proportion gardée dans la question de talent, de publicité à offrir aux ouvrages de l'esprit, quel critique, parmi les *vieux*, a tendu plus souvent la main aux *jeunes*, encouragé plus de débuts, mis ou tenté de mettre en lumière plus de noms et plus de livres? Si le résultat n'a pas toujours répondu à ma bonne volonté, si la tribune d'où je m'adresse au public n'est pas toujours de celles qui assurent aux succès littéraires la consécration et l'éclat, est-ce ma faute? Peut-être mes choix, en ce genre, auraient-ils dû me concilier l'estime, au lieu de servir si souvent de texte aux quolibets et aux sarcasmes.

Mais je ne veux pas prolonger ce plaidoyer qui fera

probablement sourire. Vous demander de lire ce roman des *Brûleurs de Temples*, que vous n'avez certainement pas lu, ce serait, de ma part, une risible exigence ; vouloir faire violence à un succès qui se refuse, ce serait renouveler la faute grotesque des amants maltraités qui veulent se faire aimer par force ; ressusciter un livre mort sans avoir vécu, c'est un miracle au-dessus de mes forces. J'ai cette fois une autre ambition que je crois meilleure : mon succès me semblerait complet si j'avais réussi à faire cesser, entre mes confrères et moi, un malentendu qui a trop duré, qu'il était peut-être difficile d'éviter, mais que je m'obstine à ne pas regarder comme irréparable.

ARMAND DE PONTMARTIN.

Paris, 12 juin 1863.

LES BRULEURS

DE TEMPLES

PROLOGUE

POURQUOI JE RESTE A LA CAMPAGNE.

« Monsieur Félix Daruel?

— Il n'est pas encore arrivé ; mais nous l'attendons d'un moment à l'autre.

— Veuillez, dès qu'il arrivera, lui remettre ma carte. »

Désireux de juger, par ce premier échantillon, quelles seraient les relations de son futur locataire, ou tout simplement fidèle aux instincts de sa profession, le concierge lut la carte :

« Le baron de Ressan, secrétaire général au ministère de la justice *. »

Le concierge formulait une petite grimace approbative, quand un nouveau coup de marteau retentit à la porte de l'hôtel :

« Monsieur Félix Daruel?

— Il n'est pas encore arrivé; mais nous l'attendons d'un moment à l'autre.

* Ces dénominations n'ont et ne peuvent avoir aucun sens personnel. Il s'agit, UNIQUEMENT, de mettre en scène des puissances littéraires, dramatiques et politiques. (*Note de l'auteur.*)

— Voici ma carte que je vous prie de lui remettre à son arrivée. »

Et ce second visiteur, — taille élégante, mise correcte, redingote noire, ruban de la Légion d'honneur, — disparut à l'angle de la rue de Boursault.

Le concierge lut sa carte :

« Le comte de Méreuil, ministre plénipotentiaire de France à St... »

« Tiens! tiens! murmura le Pipelet; il paraît que notre locataire va avoir de belles connaissances!... »

A peine finissait-il son monologue, qu'un autre visage et un autre ruban rouge parut à sa vitre :

« Monsieur Félix Daruel?

— Il n'est pas encore arrivé; mais nous l'attendons d'un moment à l'autre.

— Remettez-lui ma carte, et dites-lui que je désire le voir. »

Le concierge s'inclina et lut : « Le directeur de la *Revue des Deux-Mondes.* »

Cette fois, il ne comprit pas très-bien le rang qu'un pareil titre assignait dans l'échelle sociale; mais deux mondes et une revue lui parurent des choses très-imposantes, et il persista dans sa haute idée sur les relations de son locataire.

Cinq minutes après, une quatrième figure se présenta; œil vif, profil spirituel; gravité d'administrateur tempérant des allures d'artiste, et toujours le ruban rouge.

« Monsieur Félix Daruel?

— Il n'est pas encore arrivé, mais nous l'at...

— Tenez, voilà ma carte; vous lui direz, je vous prie, que j'ai grande envie de causer avec lui. »

Cette quatrième carte alla rejoindre les trois autres, non sans avoir passé sous le regard curieux du concierge, qui fit la moue après avoir lu :

« Le Commissaire impérial près la Comédie-Française! »

« Allons! des comédiens à présent! Mais que peut donc être notre nouveau locataire? grommela-t-il entre ses dents. Puis il compta sur ses doigts : Ministère de la justice... Serait-ce un magistrat? Ministre plénipotentiaire... Serait-ce un ambassa-

deur? *Revue des Deux-Mondes*... Serait-ce un Américain ou un général? Comédie-Française... Serait-ce un acteur? Hier vingt mille francs payés à monsieur Monbro; ce matin, quinze mille à monsieur Tahan; avant-hier, douze mille à monsieur Beugniet, pour ces quatre tableaux grands comme la main. L'autre jour, trois mille au fleuriste pour les vases et les jardinières; dix mille au tapissier pour les rideaux et les tentures; onze mille à monsieur Devédeux pour les trois chevaux qui attendent dans l'écurie; neuf mille à monsieur Erlher pour le coupé et le brihska qu'on a placés sous la remise... Total, quatre-vingt mille francs en trois jours, chez monsieur Aubry, le notaire dont monsieur Daruel avait donné l'adresse... payés rubis sur l'ongle, à première vue... Serait-ce un juif de Bordeaux ou de Marseille? »

La face naturellement renfrognée du Pipelet s'éclaircit à cette pensée qui lui promettait, dans un avenir prochain, une Californie d'étrennes et de pourboires. Ses rêves dorés furent un peu dérangés par un nouveau coup de marteau, très-timide cette fois, et par une nouvelle apparition moins brillante que les autres.

C'était un homme de trente à trente-deux ans, dont la figure pâle et amaigrie trahissait ou d'intimes souffrances, ou des privations, ou une maladie récente. Quoique jeune encore, des rides précoces plissaient légèrement ses tempes, et quelques cheveux déjà grisonnants achevaient de lui donner un air de fatigue et de déclin. Un observateur attentif eût découvert sur sa physionomie intelligente des indices différents et presque contradictoires. Ainsi, il y avait des moments où un feu soudain s'allumait dans son regard, qui prenait tout à coup une expression passionnée et fébrile; il y en avait d'autres où cette flamme semblait s'amortir et se voiler dans une pensée de résignation, de douleur ou de sacrifice. On eût dit tantôt un ambitieux déçu, tantôt un amant désolé, tantôt un chrétien traversant un moment d'épreuve. Sa démarche hésitante, craintive, était celle d'un homme qui, se sachant malheureux, doute de pouvoir jamais se relever, ou qui, repoussé ailleurs, ne croit plus pouvoir être accueilli. Sa mise, où se révélaient des efforts d'économie et de propreté, n'était pas celle de la misère, mais de la pauvreté.

il salua et demanda d'une voix douce, un peu tremblante, monsieur Félix Daruel ?

« Il n'est pas arrivé, répondit brusquement le concierge. »

L'inconnu tira de sa poche un morceau de papier, y écrivit au crayon son nom : Anselme Maynard, le tendit au concierge, et se retira silencieusement.

« Un solliciteur ! quelque employé à douze cents francs, chargé de famille ! dit avec dédain l'honnête cerbère : » mais il n'était pas au bout de ses conjectures et de ses surprises : un quart d'heure ne s'était pas écoulé, qu'un dernier visiteur survint et absorba toute sa curiosité.

Un personnage aujourd'hui oublié, Chodruc-Duclos, est resté dans nos vagues souvenirs d'enfance comme le type de ces êtres bizarres, fantastiques, presque effrayants, tels qu'on n'en peut rencontrer qu'à Paris et tels qu'en produisent les civilisations fermentées, surexcitantes, combinées avec un effroyable mélange de vice, de malheur et de désordre. On les rencontre en pleins boulevards, dans les passages, sur le trottoir des rues les plus élégantes, coudoyant le luxe et la richesse avec cette apathie terrible du joueur qui vient de perdre son dernier louis ; flairant aux soupiraux des restaurateurs, magnétiquement attirés vers le grillage des changeurs et l'étalage des bijoutiers ; se drapant dans leurs haillons comme des valets de bonne maison dans leurs livrées ; jetant aux heureux qui passent le silencieux défi du vaincu, l'ironie désespérée du cynique ; épaves de quelque naufrage inconnu, héros ou comparses de quelque drame ignoble ou hideux, dénoué à Clichy ou à la cour d'assises, à l'Hôtel des Ventes ou aux avenues de la rue de Jérusalem ; leçons vivantes et sinistres, traversant incessamment la grande ville comme pour servir de contrepoids à de scandaleuses fortunes ; lendemains d'orgie, offerts en exemples aux enivrés d'un jour, qui les remarqueront à peine et n'en profiteront pas !

Le nouveau venu que nous présentons à nos lecteurs appartenait à cette race étrange, marquée du sceau de cette fatalité parisienne, si connue de quiconque en a sondé les rescifs et les bas-fonds. Il n'avait pas d'âge, et l'on n'aurait pu dire si son acte de naissance accusait vingt-cinq ans ou soixante. Son

visage, d'une pâleur mate, empourpré çà et là de tons vineux et violents, disparaissait aux trois quarts sous une barbe inculte et des cheveux déjà rares, mais d'une longueur désordonnée. Ses yeux, rougis par l'insomnie, la débauche ou la trace de larmes lointaines, avaient peu à peu éteint leurs éclairs dans une fixité sombre et morne. Son chapeau, jadis noir, à ailes étroites, rongées de vétusté, était roussi et passé à l'état d'éponge par suite d'un usage indéfini et d'intempéries innombrables. Sa cravate rouge, en lambeaux, tordue autour de son cou et ramenée sur sa poitrine, cachait fort mal l'absence du gilet et ne laissait pas croire à une chemise. Quoiqu'on fut en plein été, un gros paletot sac en ratine jaunâtre, devenue lisse comme du coutil, et constellée de pièces, de taches et de trous, descendait jusqu'à ses talons, exhalant par tous les pores de son tissu friable comme de l'amadou, une forte odeur de tabac et d'eau-de-vie. Cet ensemble était complété par un pantalon de toile mal rapiécée et un énorme gourdin.

Quand la misère s'élève à cette sorte de poésie lugubre, on ne la méprise plus, elle fait peur ; ce fut presque avec effroi que le concierge demanda à l'inconnu ce qu'il voulait.

« Monsieur Félix Daruel ? fit-il d'une voix âpre comme une râpe et mordante comme une scie.

— Il n'y est pas.

— Eh bien ! quand il rentrera...

— Il n'est pas à Paris...

— Eh bien ! quand il arrivera, reprit le visiteur en haussant le ton, dites-lui bien que Julien Féraud est venu le demander... Vous entendez, Julien Féraud, ajouta-t-il en scandant toutes les syllabes ; et surtout ne l'oubliez pas !

— Oui, monsieur ; Julien Féraud. Je... m'en souviendrai bien, murmura le concierge, stupéfait de ce ton impérieux chez un homme aussi misérable. »

Celui-ci s'éloigna en sifflotant un air de guinguette.

Le Pipelet, fort ému, se demanda qui pouvait encore lui arriver après une visite pareille. Mais il n'eut plus, jusqu'au soir, d'autre apparition que le chapeau ciré, le collet vermillon et la figure placide du facteur de la petite poste, qui frappa discrètement à la vitre :

« Bonsoir, père Morand ; une lettre !

— Pour monsieur Félix Daruel ?

— Justement. Elle a le timbre. Au revoir. »

La lettre était grande, assez négligemment cachetée, et semblait une circulaire. Le père Morand n'eut pas besoin de surmonter de bien vifs scrupules pour l'ouvrir tout à fait et la lire : elle ne renfermait que ces trois lignes :

« Les anciens élèves du collége Sainte-Barbe se réuniront, dans leur banquet annuel, aux Frères-Provençaux, mercredi, 4 juillet : Monsieur Félix Daruel est prié d'y assister. »

Ceci se passait le 20 juin, à la porte d'un charmant petit hôtel, situé au coin de la rue de Boursault, en l'an de grâce et d'Exposition universelle 1855.

Tout avait été prévu et préparé pour que l'arrivée de monsieur Félix Daruel à Paris et le temps qu'il comptait y passer et dont il n'avait pas fixé le terme, échappassent aux ennuis d'une installation fortuite et précaire, et pour que sa famille et lui pussent s'y trouver, dès le premier jour, comme s'ils y avaient passé leur vie. Des fournisseurs prévenus longtemps d'avance et libéralement payés, avaient fait un vrai bijou de ce petit hôtel bâti, dans l'origine, pour un prince russe, repris à cinquante pour cent de perte par l'architecte, et loué par lui à monsieur Daruel. Le soir même, peu d'instants après le passage du facteur, trois domestiques de confiance arrivèrent, annonçant leur maître pour le lendemain matin, et achevèrent d'organiser le service, ébauché déjà par un cocher, un valet d'écurie et un cuisinier. Dans la soirée tout fut déplié, frotté, ciré, épousseté, verni, rangé, pansé, fleuri, parfumé ; les chevaux au ratelier, les voitures prêtes, les rideaux ajustés, les fleurs dans les potiches et le feu flamblant dans les cuisines.

Le lendemain matin, les deux voitures qui étaient allées attendre à la gare du chemin de fer, ramenaient monsieur Félix Daruel, sa femme, ses deux filles, âgées de cinq ou six ans, leur institutrice et les femmes de chambre.

Monsieur Daruel paraissait avoir de trente à trente-cinq ans ; sans être beau, il avait une de ces figures qu'on n'oublie pas, et où le rayon d'une vive et haute intelligence éclaire et efface à

la fois toutes les irrégularités. Sa femme, de quelques années plus jeune que lui, semblait avoir été dotée, à son berceau, par une fée gracieuse et bonne. Un Parisien aurait dit d'elle : « Elle est ravissante ! » Un Italien : « Elle est sympathique ! » — Elle avait mieux que la beauté ; elle avait le charme. Les deux filles de madame Daruel, Adèle et Marie, ressemblaient à deux fleurs d'innocence et de grâce, données par le ciel à leur mère pour lui servir de couronne et de parure. Fraîches couleurs de la santé, rire des fêtes enfantines, regard bleu, cheveux blonds ; à les voir sauter au cou de leur père où se blottir sur les genoux maternels, on comprenait que ni le mari, ni la femme n'eussent rien à rêver au-delà d'un pareil bonheur.

Dès que monsieur et madame Félix Daruel se furent un peu reposés, on leur remit les cartes et la lettre qui avaient été apportées avant leur arrivée.

« Tiens, Louise ! dit monsieur Daruel avec un mouvement joyeux, mes anciens camarades de Sainte-Barbe ont su probablement que je viendrais à Paris cette année : ils m'invitent à leur banquet. Je me fais d'avance un vrai plaisir de revoir tous ces amis dont je suis séparé depuis si longtemps !

— Et ces cartes, Félix, les as-tu vues ? dit madame Daruel dont le beau front se voila d'un léger nuage de tristesse.

— Ah oui ! ce sont eux... mes compagnons de collége, arrivés aujourd'hui à de belles positions dans le monde... Mais que me veulent-ils ?

— Hélas ! je le devine ; ils veulent t'enlever à mon amour, à notre douce retraite... Ce sont mes ennemis, murmura Louise avec un sourire mélancolique. »

En ce moment, un morceau de papier, glissé parmi les cartes, tomba aux pieds de la jeune femme. C'était celui où Anselme Maynard avait écrit son nom ; au-dessous, de crainte d'oubli, le concierge avait grossièrement crayonné le nom de Julien Féraud.

« Anselme ! Julien ! s'écria madame Daruel ; et aussitôt, comme si ces deux noms en eussent réveillé deux autres dans sa mémoire et dans son cœur, elle ajouta à demi-voix : Malheureuse Ernestine ! pauvre Lucile !

— Anselme et Julien sont venus ? reprit son mari presque

aussi ému qu'elle; je les verrai, je les entendrai. Peut-être pourrai-je leur faire un peu de bien. »

Puis se rapprochant de Louise dont les yeux charmants retenaient à grand'peine une larme tremblante au bord des paupières :

« Rassure-toi, lui dit-il d'un ton d'ineffable tendresse; le monde va essayer de me séduire par la bouche de mes anciens camarades; mais il m'effrayera par celle d'Anselme et de Julien; et qui sait si les malheurs des uns ne me protégeront pas contre les séductions des autres? »

Un mot maintenant sur monsieur Félix Daruel, afin que nos lecteurs ne partagent pas plus longtemps l'incertitude du père Morand sur l'état social de son locataire.

En sortant de Bourg-Argental et en laissant à droite la grande montée de la République qui conduit à Saint-Etienne, on ne tarde pas à s'enfoncer dans une vallée charmante que côtoie la route départementale de Bourg à Saint-Sauveur. Le voyageur qui suit cette route bordée de massifs d'accacias, aperçoit, de l'autre côté du vallon d'immenses prairies découpées çà et là par des ruisseaux d'eau vive, et semblables à des tapis de velours vert, brodés d'une frange d'argent. Les lignes onduleuses de ces cours d'eau sont marquées par des rangées d'ormeaux, d'aulnes et de peupliers, qui croissent librement sur les deux bords, et où s'abritent des nichées de fauvettes, de loriots et de pinsons. Rien de frais et de délicieux, en été, quand on échappe aux flots de poussière et aux blancheurs crayeuses du grand chemin, comme ces oasis de verdure, ces petites rivières sans nom dont les cascades en miniature gazouillent sous l'ombre épaisse, tachetée de lumineuses éclaircies, et se brisent en dentelles d'écume contre de grosses pierres moussues où se cachent, dans des fonds invisibles, la truite et le barbillon. Au-dessus de ces grands prés qui montent en pentes douces jusqu'à mi-côte, s'étage une première zone de châtaigniers, de hêtres et de noyers séculaires, ombrageant des champs de seigle et de sainfoin, qui s'échelonnent, à leur tour, et vont se perdre dans de vastes bois de sapins et de mélèzes. A de rares intervalles, sur quelque mamelon pelé qui allonge son cône grisâtre par delà les bois d'arbres verts, on voit les débris d'un vieux château,

datant des guerres de religion et recouvrant de ses toitures effondrées une ferme ou un hameau. Plus bas, dans la zone plus cultivée et plus riante, enfouis et blottis sous ces beaux groupes d'arbres qui souvent n'en laissent deviner que la tourelle pointue ou la tuile vernie, se dérobent aux regards indifférents quelques habitations plus récentes ; manoirs modestes bâtis par les anciens propriétaires des châteaux en ruines, ou acquis par des fabricants du voisinage, avides de fraîcheur et de repos. Une de ces maisons à demi seigneuriales, à demi bourgeoises, appartenait au père de Félix Daruel, descendant d'une bonne et vieille famille du pays. La maison s'appelait Montgillier, du nom de la terre et des bois qui la confinaient. C'est là que Félix était né, qu'il avait passé son enfance, et, plus tard, c'est là qu'il revenait aux vacances, après que son père l'eut envoyé à Paris, au collége Sainte-Barbe, où il fit les plus brillantes études. Dès lors se développa chez lui une double tendance, moins incompatible qu'on ne pourrait le penser, et qui laissait la direction décisive de sa vie au premier sentiment passionné qui s'emparerait de son cœur : d'une part, chaque fois qu'il se retrouvait à Montgillier, le charme de ses souvenirs d'enfant, l'aspect de ces grands bois, le recueillement et la douceur de toutes ces agrestes harmonies, parlaient puissamment à son imagination juvénile : « Le bonheur n'est-il pas ici ? » songeait-il. D'autre part, lorsqu'il retournait à Paris, qu'il y recevait, au milieu des applaudissements et des fanfares, ces couronnes universitaires qui ne concluent rien, mais promettent tout, lorsqu'un nom cher à la politique ou aux arts, à la gloire des armes ou des lettres, retentissait à son oreille, ou qu'un livre, à demi prohibé, à demi toléré par l'indulgence de ses maîtres, venait faire chatoyer sous ses yeux les séduisantes images du roman et de la poésie modernes, quelque chose d'inconnu, rêverie ou ambition, désir ou espérance, s'agitait vaguement dans son âme ; il lui semblait qu'une voix intérieure le poussait, lui aussi, vers une de ces places enviées, disputées, glorieuses, où les orages et les épreuves disparaissaient dans l'enivrement et l'éclat. Tel était Félix Daruel à vingt-deux ans, au moment où il venait de terminer son droit avec un succès égal à celui de ses études classiques. Deux influences contraires, qu'il ressentait

tour à tour sans encore les démêler, se partageaient d'avance son avenir, dont il touchait déjà le seuil; et l'on pouvait aisément comprendre que la balance allait pencher du côté où tomberait le premier poids jeté par son bon ou son mauvais ange. Ce fut le bon qui prévalut. Vers 1843, son père, veuf depuis longues années, était mort, lui laissant une de ces grandes fortunes territoriales qui ont besoin d'être gouvernées de près avec une vigilance assidue. Mais ce n'eût pas été là un lien suffisant pour ce jeune homme à peine majeur. A trois quarts d'heure de Montgillier, dans un autre pli de cette colline boisée dont les derniers renflements aboutissent à la forêt de Taillard, s'élevait un autre domaine, nommé Montchalt, tapi, comme son voisin, sous une riche futaie de hêtres et de chênes, possédant, comme lui, ses parterres en fleurs, ses bordures rougies de fraises et de framboisiers, ses eaux murmurantes et ses prairies veloutées. Le propriétaire de Montchalt, monsieur de Pelvès, ancien conseiller à la cour de Montbrison, avait une fille unique, élevée dans un couvent de Lyon, et qui venait alors de rentrer chez son père dont elle dirigeait la maison : elle était âgée de dix-huit ans et s'appelait Louise. Monsieur de Pelvès avait été l'ami intime du père de Félix; mais, par suite de l'éloignement de leurs deux enfants pendant l'âge de *disgrâce*, ceux-ci avaient échappé à cet inconvénient qui a empêché ou refroidi tant de mariages projetés par les parents : s'étant à peine connus à cette époque de la vie où l'on n'a pas de sexe, où l'on s'aime à coups de poing, où l'on s'embrasse avec des mains noircies d'encre sur des joues barbouillées de confiture, ils n'eurent pas à passer de la camaraderie à l'amitié et de l'amitié à un sentiment plus tendre. Lorsque Félix, après sa dernière année de droit, revint à Montgillier, ne sachant pas encore s'il s'y établirait, et qu'il fit sa première visite à monsieur de Pelvès, il fut frappé et charmé de l'aspect de Louise comme s'il ne l'avait jamais vue. Le reste se devine; Félix aima Louise; il s'en fit aimer : monsieur de Pelvès ne désirait rien tant que ce mariage; après la saison donnée aux amours printanières et où pas un nuage ne troubla les sereines tendresses de ces deux jeunes cœurs, après ces préludes des joies humaines, qui, par un don ou un vice de notre nature, sont eux-mêmes la plus douce des

joies, Félix et Louise furent unis; ils furent heureux, et si je n'avais à raconter que le roman de leurs amours, mon récit finirait là.

Avec cette clairvoyance qui n'abandonne jamais les femmes d'une nature fine et délicate, même quand elles aiment, Louise avait exigé qu'il fût stipulé dans le contrat que Félix aurait, chaque année, trois mois de liberté absolue, soit pour voyager, soit pour aller à Paris. Par une coquetterie ou un raffinement de tendresse, Félix avait accepté, se disant qu'il ne profiterait jamais de la clause, qu'il ne quitterait jamais Montgillier sans sa femme, et que chacune de ces échéances qu'il laisserait passer comme non-avenues, serait, pour ainsi dire, un nouveau bail entre Louise et lui, une sorte de renouvellement annuel de leur amour et de leur bonheur.

Pendant huit ans, ce bonheur, agrandi et consacré encore par la naissance de deux délicieuses petites filles, ne fut un moment troublé que par la mort de monsieur de Pelvès. Le charme de leur union était si complet, cette vie si enchanteresse, que bien qu'ils possédassent une belle maison à Lyon et une autre à Saint-Étienne, bien que leur fortune leur permît de tenir un brillant état dans l'une ou l'autre de ces deux villes, jamais ils n'eurent l'idée de s'éloigner de leur chère montagne. Ce ne fut donc que confusément, et à travers leur égoïsme d'heureux et d'amoureux qu'ils apprirent et qu'ils ressentirent certains événements dont se préoccupa la contrée. Félix avait connu, pendant son enfance, puis à Paris, à l'École de droit, deux jeunes gens du pays, parents assez proches, l'un fils de notaire, l'autre d'avocat, nommés Anselme Maynard et Julien Féraud. On les disait pleins d'esprit, appelés à un brillant avenir; bientôt, on sut qu'ils étaient entrés dans la vie littéraire, et leur nom ne tarda pas à paraître dans les journaux. Mais bientôt Louise fut douloureusement émue de bruits qui coururent sur des personnes qu'elle avait connues et aimées. Pendant son séjour au couvent, elle y avait eu pour compagnes et pour amies deux jeunes filles qu'on appelait les inséparables, et qui étaient des environs de Saint-Étienne : l'une se nommait Ernestine Sorel; elle était orpheline; l'autre, Lucile Dermont, sans fortune, mais nièce, par sa mère, d'un riche négociant stéphanois,

monsieur Jacques Servais. Quelque temps après, Félix et Louise surent que monsieur Servais, déjà quadragénaire, avait épousé Ernestine Sorel, la plus belle personne du département; puis, qu'il avait été nommé député, et qu'il avait emmené avec lui sa jeune femme, sa nièce Lucile, dont il était le tuteur, et son fils Amédée, adolescent de quinze à seize ans, né d'un premier mariage. Les rumeurs les plus sinistres planèrent, au bout de deux ou trois ans, sur cette colonie, et les noms de Julien Féraud et d'Anselme Maynard furent mêlés à ceux d'Ernestine et de Lucile. On raconta qu'Amédée Servais, corrompu par la vie de Paris, de mauvaises lectures et de mauvaises connaissances, était mort misérablement, criblé de dettes que son père avait refusé de payer. Six mois plus tard, on apprit la mort d'Ernestine, et cette mort soudaine, accompagnée, semblait-il, de circonstances tragiques, arrivant en outre le jour même de la Révolution de février, avait, ajoutait-on, amené une scène terrible, où monsieur Servais, ruiné par la Révolution et atteint peut-être par un plus grand malheur, avait maudit et chassé de chez lui Julien Féraud, associé par les échos de tous ces commérages à cette mystérieuse histoire. Depuis, on avait perdu la trace de ce jeune homme qui n'était plus revenu dans son pays, et qui, suivant toute probabilité, avait fini par s'engouffrer dans les plus sombres parages de la Bohême parisienne. On n'en savait pas beaucoup plus sur Anselme Maynard; il avait été, disaient les nouvellistes, amoureux fou de Lucile Dermont; il avait essayé de percer et de faire du bruit dans la littérature pour avoir plus de chances d'obtenir la main de Lucile, et finalement l'oncle Servais, relevé de sa ruine républicaine, oublieux de ses malheurs et devenu trois fois plus riche qu'auparavant, l'avait très-rudement mis à la porte. Enfin, dernier texte à commentaires! Lucile était venue récemment se réfugier dans un couvent de Saint-Étienne, et, sans y avoir encore prononcé ses vœux, elle y vivait dans la réclusion la plus absolue.

Tous ces bruits étaient arrivés jusqu'à Montgillier, et ni Félix ni Louise n'y avaient été indifférents. Louise avait eu une sincère amitié pour ses compagnes d'études, pour Ernestine, un peu plus âgée qu'elle, pour Lucile, un peu plus jeune, charmantes toutes les deux. Sans être aussi intimement lié

avec Anselme et Julien, Félix les avait beaucoup vus à Paris. Il était devenu le confident de quelques-unes de leurs espérances, de leurs ambitions de succès et de célébrité; et ces ambitions répondant peut-être à des rêves que lui-même avait un moment caressés, il s'y était intéressé comme on s'intéresse à ces voyageurs que l'on accompagne à l'embarcadère. Louise avait même fait une tentative pour voir Lucile à son couvent; mais celle-ci, toute à sa douleur, ou pour éviter d'avoir à répondre à des questions embarrassantes, avait refusé de la recevoir. C'était d'ailleurs sans suite et sans trop approfondir, que monsieur et madame Daruel avaient reçu ces impressions lointaines. Quelques incidents plus personnels vinrent, vers cette même époque, émouvoir de plus près Louise, et lui faire craindre, sinon un mécompte, au moins un changement dans sa douce vie. Félix parut vouloir mener une vie plus active, répandre un peu plus au dehors les dons que la Providence lui avait prodigués. Ayant appris qu'un procès brillant et difficile allait se plaider à Montbrison, il se ressouvint qu'il était avocat, fit des démarches pour être chargé de la cause, plaida avec un grand talent et eut un immense succès. Un très-riche propriétaire du voisinage, sportman et dilettante à Paris, étant venu passer l'automne dans son château et ayant eu la fantaisie d'y jouer la comédie, Félix, afin de ne pas retomber, dit-il, dans l'éternel répertoire de M. Scribe, lui proposa de lui faire une pièce. La pièce fut écrite, apprise, jouée au milieu d'applaudissements unanimes, et déclarée aussi charmante que les plus fines esquisses d'Alfred de Musset ou d'Octave Feuillet. Enfin Louise, que son mari avait accoutumée à lire sans cesse dans sa pensée comme dans un livre ouvert, remarqua qu'il s'enfermait tous les jours pendant quelques heures, et surprit sur son front, dans leurs promenades, quelque trace de rêverie qui n'étaient pas pour elle. Une semaine après, un gros paquet soigneusement cacheté partit pour la poste, sans que Félix, qu'elle pressa de questions avec ce rire mouillé dont parle Homère, voulût lui dire ce que c'était. Elle ne tarda pas à en avoir l'explication. Le mois suivant, la *Revue des Deux-Mondes* publiait une nouvelle intitulée, *Eveline*, et signée Félix Daruel. La nouvelle était délicieuse; Louise pleura beaucoup en la lisant. Mais

peut-être aurait-on pu demander s'il n'y avait dans ces larmes que l'attendrissement de la lectrice, s'il n'y avait pas les premières inquiétudes de la femme.

Félix allait-il lui échapper, au moins par cette vie de l'intelligence qui ressemble à un refuge contre les lassitudes du cœur? Son amour et son bonheur ne lui suffisaient-ils plus? Louise attendait, pour le savoir, quelque nouvel indice, gardant, au milieu de ses vagues anxiétés, cette soumission à la Providence, qui est la force des femmes pieuses, et cette soumission à son mari, qui est la grâce des femmes aimantes.

Elle eut bientôt un autre sujet d'étonnement et d'inquiétude. Jusque-là son mari avait paru prendre fort peu de souci de sa fortune: mais à dater du moment où il trahit quelques velléités de vie active, on eût dit qu'il redevenait sensible au plaisir d'être riche, au désir de s'enrichir encore. Il divisa ses propriétés, fit du drainage, congédia quelques grangers paresseux, mit en mouvement quelques capitaux endormis, et, après avoir consulté un industriel habile, entra dans deux ou trois affaires où le bénéfice était à peu près certain. Louise ne comprenait rien à ce culte subit du Veau d'or chez un homme pour qui elle n'avait jamais redouté que les dangers de l'imagination et de l'esprit. Sa surprise redoubla, lorsqu'un matin, en avril 1855, Félix entra dans sa chambre, l'air joyeux et se frottant les mains:

« Bonne nouvelle! bonne nouvelle! lui dit-il; mon heureuse étoile ne m'abandonne pas; ou plutôt c'est toi, toujours toi, Louise, qui me portes bonheur. Tout compte fait, en deux ans, j'ai gagné cent vingt mille francs! Les voilà dans ce portefeuille, et voilà ton décime de guerre, ajouta-t-il, en faisant sauter une bourse fort lourde dont les nombreux louis reluisaient à travers les mailles.

— Je n'aurais jamais cru, répondit Louise, moitié triste, moitié souriante, que mon cher mari fût atteint à son tour par l'épidémie générale, et qu'on pût un jour lire dans ses yeux tant de joie pour un peu d'argent!

— Mais tu ne comprends donc pas ce que je veux en faire? reprit Félix.

— Me donner une rivière de diamants, pour la porter aux

bals de Montgillier ou à l'Opéra de Montchalt? Acheter six chevaux de course pour le steeple-chase de Saint-Sauveur? Offrir à ta fille Marie une poupée en or massif, ou à sa sœur un cerf-volant en billets de banque? demanda Louise en s'efforçant de paraître gaie.

— Non, mais aller à Paris avec toi, et y aller dans les conditions que j'avais toujours rêvées, dit Félix.

— Paris! Ah! voilà le grand mot lâché! murmura sa femme. Crois-tu que je ne l'avais pas prévu? Crois-tu que je n'avais pas deviné que ces deux syllabes magiques reprenaient sur toi leur empire?

— Avant de me gronder, répliqua monsieur Daruel en portant à ses lèvres la blanche main de Louise, écoute-moi... Mais d'abord as-tu confiance? Dix ans d'un amour sans bornes, d'un amour qui est devenu ta vie et la mienne, te paraissent-ils un témoignage assez éloquent contre des doutes injustes, une garantie assez forte contre des dangers imaginaires?

— Oui, Félix, je t'aime et je te crois! fit Louise à demi rassurée.

— Eh bien! il y a dans ce monde deux sortes de bonheur; le bonheur qui ignore et le bonheur qui sait: le bonheur qui ignore qu'il y ait quelque chose hors de lui, et le bonheur qui le sait, mais qui sait aussi que ce quelque chose ne le vaut pas. Le premier de ces bonheurs, Louise, n'est pas digne de ton cœur et du mien; non, je ne consentirai jamais à admettre que nous ne soyons pleinement heureux dans notre délicieuse solitude, que faute d'avoir essayé d'autres spectacles, d'autres sensations, d'une autre existence! Tu vaux mieux, nous valons mieux que cela! Je veux connaître pour pouvoir comparer; je veux comparer pour pouvoir craindre ou dédaigner ce que je n'ai pas, pour mieux savourer ce que je possède!...

— C'est bien aimable, mais un peu subtil, dit Louise à demi-voix.

— Tu me crois atteint d'une des maladies du siècle, l'amour de l'argent, reprit Félix. Dieu merci, non! mais j'en ai une autre, non moins particulière à notre époque, et qui serait bien dangereuse si tu ne m'avais pas donné au centuple de quoi la braver. J'ai la manie de l'analyse; j'ai, faute de mieux, analysé

ma propre personne, et j'ai reconnu en moi une disposition bizarre. Mon bonheur, si grand, si complet qu'il soit, finirait par s'entremêler d'un vague sentiment d'inquiétude et peut-être de regret, si je ne touchais jamais à certaines choses que j'avais autrefois rêvées, si je ne me servais à moi-même, non pas comme acteur, mais comme témoin, quelques scènes de cette vie de Paris, active, intelligente, brillante, enivrante, pleine d'amorces pour l'imagination et la vanité, mais aussi de rescifs et de naufrages. Au lieu de la fuir, il me plait de la mesurer une fois face à face. Appuyé sur toi, sur ton amour, sur nos dix ans de bonheur, je suis sûr du résultat, et cette épreuve, Louise, est encore un hommage !

— J'aimerais mieux la plus humble fleur de nos montagnes, dit Louise en hochant sa jolie tête... Mais mon ami, quel rapport a Paris avec tout ce surcroît de richesses? Ne pouvais-tu pas y aller tout simplement passer trois ou quatre mois dans un hôtel?

— Ah ! voici : je n'ai pas voulu commettre la faute où j'ai vu tomber plusieurs provinciaux de ma connaissance, et d'où ils ont rapporté un vif dépit contre leurs femmes et contre eux-mêmes. Après avoir passé quelques années à Paris, dans tout le charme et toute l'indépendance de leur riante jeunesse, ils revenaient chez eux, s'y mariaient, et, pour cadeau de noces ou complément de corbeille, offraient quelques mois de *Capitale* à leur jeune femme, à peine familiarisée avec eux. Il y enduraient mille secrètes souffrances ; ils y subissaient cette réaction du réel contre le possible, dont les premiers moments sont terribles pour les imaginations vives : le piége où ils sont tombés, j'ai voulu l'éviter. Il faut que Paris et moi combattions à armes égales, pour que ma victoire soit plus décisive et plus complète. En lutteur généreux et sûr de mes forces — c'est toi qui me les donnes, — j'entends qu'il m'apparaisse avec tous ses avantages ; et, pour cela, je veux, pendant un temps quelconque — un peu long peut-être, fort court probablement, — être aussi Parisien que si je n'avais jamais quitté la rue du Bac ou la rue Lafitte ; je veux m'y trouver, dès le premier jour, non comme un étranger et un hôte, mais comme un indigène. Pour cela aussi, il faut beaucoup d'argent, et ces six mille louis me serviront à

payer cette épreuve, sans entamer d'un maravédis notre fortune, la fortune de nos chères filles !

— Eh bien ! mon ami, quand partons-nous? dit Louise, résignée déjà sans être encore persuadée.

— Oh ! patience ! avec beaucoup d'argent, il faut aussi un peu de temps. J'ai déjà fait mes préparatifs... intellectuels. Quelques-uns de mes camarades de collége, aujourd'hui très-bien placés dans le monde, seront prévenus de mon arrivée. Un homme riche n'est jamais importun : ils viendront me voir. Ces fonds vont être envoyés chez maître Aubry, mon notaire. Cinq ou six fournisseurs qui ont presque un génie d'artiste seront chargés des apprêts matériels et iront se faire payer chez lui. Nous nous trouverons au bout d'une heure, aussi admirablement installés qu'un agent de change ou un ambassadeur... Eh ! n'est-ce pas une ambassade? L'ambassade de la province à Paris, du bonheur vrai auprès du faux bonheur?... Nous aurons notre jour de loge à l'Opéra, nos soirées au Théâtre-Français. Voici, dans quelques semaines, l'Exposition universelle ; jamais Paris n'aura été aussi splendide, aussi magnifique. Nous ne le combattrons pas honteusement, au milieu de ses pluies et de ses brouillards, mais en plein soleil, dans tout l'éclat de ses grandeurs et de ses pompes, et sous les yeux de l'Europe réunie pour l'admirer !...

— Mais je ne vois là que des ennemis ! dit Louise avec son fin sourire, toujours un peu incrédule. Quels seront mes défenseurs ?

— Je pourrais te répondre, comme la Médée de Corneille : « Moi, dis-je, et c'est assez ! » Mais tu en auras d'autres... Anselme et Julien peut-être...

— Julien Féraud ? Anselme Maynard ?

— Oui, nos deux naufragés, dont l'histoire n'est arrivée que par vagues échos jusqu'à notre paisible retraite, mais que je rechercherai là-bas et que je retrouverai, eussent-ils sombré jusqu'au fond du gouffre. J'ai connu, sur les bancs de l'école, leurs projets et leurs espérances. Ils avaient une vive intelligence et beaucoup d'ambition. Seulement, l'un, livré déjà à toutes les mauvaises influences du siècle, voulait se faire sa place dans le monde en l'effrayant, en essayant, au besoin, de l'incendier et de le renverser ; l'autre, fidèle à la religion de sa

mère, espérait pouvoir arriver, en défendant la société contre ses démolisseurs et parfois contre elle-même : Anselme *per fas*, Julien *per nefas*, te dirais-je, si tu savais le latin. L'agresseur et le défenseur sont-ils tombés tous les deux, brisés par les mêmes causes ou par des causes contraires ? Ces deux existences qui ont côtoyé, compromis peut-être deux autres existences parallèles, celles de tes deux amies du couvent, Ernestine et Lucile, sont-elles entrées pour quelque chose ou pour beaucoup dans cette mystérieuse tragédie bourgeoise, dont nous n'avons connu que le dénouement? Ne trouverai-je pas dans cette double infortune, un de ces exemples salutaires et terribles, placés au seuil de la vie de Paris pour l'instruction de ceux qui, ne la jugeant que par ses dehors, n'en soupçonneraient pas les brisants et les écueils? Je saurai tout cela huit jours après mon arrivée. Ce que je sais, Louise, c'est que voilà la lice ouverte: d'un côté notre amour et notre bonheur, de l'autre la grande ville avec ses séductions, ses périls et ses douleurs, et pour juge du camp, toi, ma bien-aimée, vous, ma belle dame châtelaine, qui décernerez le prix !

— Le prix, le voilà! murmura Louise avec une adorable rougeur, en présentant son beau front aux lèvres de son mari.

Deux mois après, et non sans quelques larmes dont les allées de Montgillier eurent la confidence, monsieur et madame Paruel arrivaient à Paris, rue de Boursault.

Huit ou dix jours plus tard, Félix devait assister au dîner annuel de ses camarades de collége. Il savait qu'il rencontrerait là des hommes arrivés à de belles situations, et il pouvait aisément prévoir que quelques-uns d'entre eux, soit intérêt réel, soit petit plaisir d'amour-propre, ne manqueraient pas de lui reprocher son inaction et sa retraite, de lui faire des offres obligeantes, de l'engager à user enfin de ses facultés remarquables pour prendre un rang dans les cadres d'activité mondaine, pour se faire un nom, une part de célébrité, de crédit et de puissance. Il eût voulu, avant de se rencontrer avec eux, revoir Julien et Anselme, comme on prend, le matin, une gorgée de liqueur amère, avant de traverser un pays fiévreux. Cette recherche ne fut pas aussi facile qu'il l'avait d'abord supposé.

Il n'avait pour fil indicateur que la dernière adresse d'Anselme Maynard, avec qui il était resté en correspondance, quelques années après son retour définitif à Montgillier. Anselme logeait alors rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, nº 4. Félix y courut : il y avait encore un Saint-Sulpice, mais il n'y avait plus ni numéro 4, ni rue du Pot-de-Fer.

Cependant, à force de questionner les libraires du voisinage, chez qui il supposait qu'Anselme avait dû faire de longues séances, il finit par découvrir qu'un jeune homme, dont le signalement répondait à ses souvenirs, avait quitté le quartier deux ans auparavant, et était allé demeurer rue de Bossuet, 8, dans la Cité. Il y alla ; on démolissait la rue, mais la maison subsistait encore, et le portier, qui déménageait, eut le temps de lui dire :

« Monsieur Anselme Maynard?... attendez... Oui, nous avons eu cela l'an passé... au cintième, l'escayer en face, la porte à gauche... Mais il est parti, en juillet dernier, redevant un terme... Votre serviteur!

— Et sa nouvelle adresse?

— Je ne la sais pas... Votre serviteur...

— Et de combien était ce terme?

— Trente-sept francs cinquante centimes, avec la sou pour livre, le *dernier* à Dieu et l'impôt des portes et fenêtres...

— Tenez, mon bonhomme, en voilà quarante, et tachez de vous rappeler la nouvelle adresse d'Anselme Maynard...

— Ah! Monseigneur! c'est différent! bredouilla le portier stupéfait en ôtant son vieux bonnet de soie noire. Je crois me souvenir... il est allé demeurer dans le quartier de Notre-Dame-de-Loretta... Oui, c'est bien cela... rue Neuve-Coquenard, nº 12... Bien obligé, Monseigneur, de votre bonté... Môsieur Anselme Maynard était un brave jeune homme... pauvre, mais pauvreté n'est pas vice, comme dit l'autre... Triste... allant presque tous les matins à Notre-Dame, d'où il revenait avec de grosses larmes dans les yeux, que ça fendait le cœur... Ah! Monseigneur! il y a bien du mal pour le pauvre monde dans ce gueux de Paris!... »

Félix eut la patience de l'écouter jusqu'au bout; puis il se dirigea vers la rue Neuve-Coquenard. Là, toute trace semblait

perdue. Le numéro 12 était un de ces *garnis* où l'on loge au mois, à la semaine et à la nuit, et bien que le maître de ce taudis tînt un registre où s'inscrivaient ses hôtes, il était impossible de déchiffrer ce grimoire taché d'encre et de graisse. Monsieur Daruel se résigna donc à retourner chez lui, un peu découragé par le mauvais succès de sa première tentative. Le soir était venu. En passant devant Notre-Dame-de-Lorette, Félix remarqua que l'église était encore ouverte. Il était pieux : il y a deux états contraires qui ramènent incessamment à Dieu les âmes droites : l'extrême bonheur et l'extrême infortune. Félix s'agenouilla ; sa courte prière n'était pas encore achevée, qu'il aperçut, dans une chapelle latérale, un homme en blouse, à genoux par terre, dans une attitude humble et douloureuse. Le costume populaire est malheureusement si rare dans les églises de Paris, que l'attention de M. Daruel fut éveillée. Bientôt un vague pressentiment vint s'y joindre, et il fut ému sans savoir pourquoi. Il fit un peu de bruit avec sa chaise : l'homme en blouse se retourna à demi, et Félix tressaillit : il venait de reconnaître Anselme Maynard, quoique horriblement changé et amaigri. Réprimant son premier mouvement, il resta à sa place et fixa sur Anselme un regard pénétrant. Évidemment c'était bien là une vraie piété, une vraie douleur ; car, dans cette église déserte, où l'ombre s'épaississait d'un instant à l'autre, Anselme ne pouvait se douter qu'il était vu. Bientôt il se leva et sortit. Félix profitant du crépuscule, le suivit sans affectation. Anselme le fit revenir sur ses pas, remonter la rue Lamartine, et tourner l'angle de la rue Rochechouart. Il entra dans cette rue, longea les premières maisons, et disparut à un coin de ruelle, presque invisible. Félix, qui le suivait toujours, lut à la clarté du gaz que l'on commençait à allumer : Impasse Briare. Il s'enfonça dans ce conduit fétide, où s'exhalaient des odeurs malsaines, où des enfants déguenillés jouaient au bord d'un ruisseau formé par le suintement des murs. Anselme, son guide involontaire, coupa la ruelle à angle droit, entra dans une première cour où séchaient des linges en lambeaux, traversa un vestibule humide et sombre, passa devant une fenêtre dont les plombs recevaient toutes les immondices du premier étage, et gravit péniblement un escalier, désigné aux passants par la

lettre D. Il monta jusqu'au troisième, enfila un corridor noir comme l'Érèbe, et s'arrêta devant une porte marquée du nº 16. Félix entendit la clef grincer dans la serrure, et la porte se refermer. Une seconde après, il frappa.

« Entrez, dit une voix douce et craintive. »

Il ouvrit et entra : Anselme ne le reconnut pas d'abord.

« C'est de la part de l'abbé Nervyn ? dit-il en rougissant.

— Non ; c'est votre compatriote, votre ami Félix Daruel, qui vient vous serrer la main. Ne vouliez-vous pas le voir ?

— Félix !... M. Félix Daruel ici ! dans mon galetas ! s'écria Anselme dont le visage se colora d'un ineffable mélange de confusion et de joie... Ah ! Dieu a eu donc pitié de moi ! »

A la pâle lueur d'un bout de chandelle qu'Anselme Maynard allumait à la hâte, Félix Daruel put embrasser d'un coup d'œil cet ensemble de pauvreté navrante : ces murs nus, humides, passés à la chaux ; cette couchette d'hôpital sans rideaux et sans matelas, cette table de bois blanc et ces deux chaises estropiées qui composaient tout le reste de l'ameublement. Il remarqua pourtant, près du lit, deux objets de physionomie plus consolante : c'était une gravure de piété, proprement encadrée dans une bordure noire, et un rameau de buis bénit. A côté, on voyait, accrochés à un porte-manteau, une redingote et un chapeau qu'Anselme mettait, sans doute, les jours où il avait à faire ou à recevoir quelque visite. Sa blouse lui servait les jours d'*incognito*.

En ramenant ses regards sur l'habitant de cette misérable chambre, Félix y retrouva cette double expression qui l'avait déjà frappé : d'une part, la trace et le ravage de douleurs profondes, de souffrances encore saignantes, de blessures mal cicatrisées ; de l'autre, une résignation triste et douce qui ressemblait presque à de la sérénité. Les larmes montaient sans cesse et tremblaient sous les paupières fatiguées d'Anselme ; mais on comprenait vaguement qu'à leur première amertume se mêlait déjà un sentiment moins âpre et moins désolé.

« Quoi ! c'est donc là que devaient arriver tant d'illusions et d'espérances ? dit Félix en lui prenant la main, après qu'ils furent un peu remis de leur émotion douloureuse.

— Félix ! ne me plaignez pas ! répondit Anselme avec une sorte de fermeté mélancolique. J'ai souffert, mais j'avais mérité

de souffrir : j'avais mêlé des pensées d'orgueil, d'ambition et d'égoïsme à ce qui n'aurait dû être qu'une œuvre de conscience et de devoir..... Dieu ne pouvait accepter ces prétendus hommages d'une âme qui n'était pas à lui : il m'a puni, il m'a frappé... J'ai murmuré : je me résigne...

— Et Julien Féraud, votre parent, votre camarade ? demanda monsieur Daruel. »

A ce nom, les traits du pauvre Anselme se bouleversèrent, comme si un fer rouge venait de passer sur ses plaies. Un air d'angoisse et d'épouvante remplaça sur son visage la tranquillité des tristesses chrétiennes, et saisissant à son tour la main de Félix Daruel :

« Julien ! dites-vous ? Julien ! reprit-il à demi-voix, comme s'il eût craint que la chambre n'eût des échos : c'est mon châtiment, mon désespoir, ma terreur de tous les instants ! Plus bas que la misère, plus bas que le vice... au fond, au fond du gouffre... Ah ! si Dieu ne fait un miracle, je ne sais pas, nul ne peut savoir comment finira Julien Féraud...

— Mais enfin, ne puis-je rien pour le sauver ?

— Je ne le crois pas ; il est trop tard.

— Il a pourtant frappé à ma porte, l'autre jour... Et tenez ! son nom était écrit au bas du vôtre, sur la même feuille... je le croyais venu avec vous !...

— Non, répondit Anselme : j'avais su votre prochaine arrivée par l'abbé Nervyn, notre compatriote et mon dernier ami. Julien l'aura apprise par hasard, ou peut-être aura-t-il dérobé ici la lettre qui me donnait cette bonne nouvelle... Vous sachant riche et généreux, il aura voulu... il aura espéré...

— Quoi donc ?

— Vous extorquer quelques louis, pour aller boire ou jouer !... murmura Anselme d'une voix saccadée, comme si on lui avait arraché chacune de ces paroles.

— Quoi ! descendu jusque-là ? »

Anselme fit un geste affirmatif. Il y eut un moment de silence. Félix reprit, cherchant à ramener Anselme vers de plus consolantes images :

« Cet abbé Nervyn, dont le nom m'est connu, est, dit-on, vicaire de cette paroisse ?

— Oui, et il a été mon sauveur, répliqua Anselme dont le front pâle se rasséréna. J'étais chassé de chez... l'oncle de Lucile ; seul, au désespoir, ayant dévoré mes dernières ressources. Le peu de talent et d'intelligence que j'avais cru avoir, s'était éteint au milieu de mes secousses et de mes misères. Abandonné à moi-même, aux conseils de Julien Féraud, à ses colères, à ses sarcasmes, peut-être allais-je le suivre du côté de l'abîme... J'eus le bonheur de rencontrer l'abbé Nervyn... Il m'avait connu à M..., au petit séminaire. Il vint à moi les bras ouverts... Je me confiai à lui... je lui racontai tout, mes rêves, mes espérances, mes luttes, mes mécomptes, mes souffrances... Tendre et indulgent d'abord, parce qu'il fallait me traiter en malade, il ne tarda pas, à mesure qu'il me vit plus calme et plus fort, à me parler le langage de la vérité : il me fit honte de mes plaintes et de mes révoltes... De quel droit accusais-je la Providence ? Est-ce bien Dieu que j'avais voulu servir ? Mon ambition, mon amour pour Lucile, n'étaient-ils pas de moitié dans cette croisade que j'avais entreprise contre les mauvaises passions et les mauvaises doctrines ? Cet amour était pur ; mais pour obtenir la main de Lucile, n'avais-je pas spéculé sur la reconnaissance du monde ? Et si cette reconnaissance se changeait en dédain et en moquerie, à qui la faute ? — C'est ainsi qu'il me parla, tour à tour affectueux et sévère, compatissant et inflexible. A sa voix, se ranimèrent les pures croyances de mes jeunes années, non plus comme des mirages d'imagination ou des exercices d'intelligence, mais comme les lois les plus douces et les plus fermes appuis de la conscience et du cœur... L'abbé Nervyn pourvut aux premiers besoins de ma détresse ; il me procura des copies, des travaux obscurs...»

Félix Daruel, promenant autour de lui un regard involontaire, ne put s'empêcher de songer intérieurement que l'abbé Nervyn n'avait fait, sous ce rapport, que le strict nécessaire. Anselme le devina : il reprit avec un sourire triste :

« Ah ! vous trouvez, n'est-ce pas ? qu'il ne m'a pas logé magnifiquement... Mais d'abord il n'est pas riche, et il se doit à ses pauvres. Ensuite c'est moi qui ai voulu mortifier et retremper dans l'humilité ce cœur perdu par l'orgueil... Nul ne sait d'ailleurs que je loge ici, et c'est la main de Dieu qui vous y a

conduit. Lorsque j'ai à voir quelques-unes des personnes pour qui je fais des copies, je remets mon costume bourgeois, râpé, mais décent. Les autres jours, j'endosse cette blouse, je vais acheter moi-même mon pain, et quand j'entre dans une église pour prier Dieu, je sais bien qu'il me reconnaît ! »

Félix, profondément ému de cette résignation sans faste et sans fiel, pressa la main d'Anselme dans les siennes, et lui dit, les larmes aux yeux :

« Mon ami ! vous ne me parlez pas de Lucile ?

— Lucile ! Ah ! je l'aime toujours ! Je l'aime plus que jamais ! s'écria Anselme, dont le visage se voila de nouveau d'une ineffable douleur. Ah ! que Dieu lui rende le bonheur et le calme ! que je sois seul à souffrir... et je le bénirai !

— Écoutez, Anselme, reprit monsieur Daruel, une voix secrète me dit que mon voyage à Paris ne sera pas perdu pour vous... Ayez bon courage !... Lucile est au couvent, mais elle est libre encore... Je n'ai jamais su que très-vaguement ce qui s'est passé dans la maison de monsieur Servais, son oncle... Ne me le dites pas... Je ne veux pas le savoir, du moins aujourd'hui. Ce que je sais, c'est que monsieur Servais ne fera rien pour sa nièce ; que, malgré ses cinquante ans, il vient de convoler en troisièmes noces avec une jeune femme qui a pris sur lui un empire absolu ; en un mot, que Lucile n'a pas un sou à attendre de son oncle et tuteur ; mais aussi elle a vingt-cinq ans, elle est parfaitement indépendante de monsieur Servais ; il lui laissera toute liberté de se marier à sa guise, et même de mourir de faim, par-dessus le marché, avec son mari et ses enfants...

— Hélas ! tel serait en effet notre avenir, si nous étions assez insensés pour croire cette union possible ! murmura Anselme, évidemment combattu entre une secrète espérance et la triste réalité.

— Eh bien ! reprit Félix avec cette cordiale franchise qui prévient toute susceptibilité... Rassurez-vous, Anselme, je ne vous imposerai pas d'humiliants bienfaits ; mais que diriez-vous, par exemple, d'une modeste acquisition dont je vous ferais les avances... d'un établissement à la campagne, à quelques lieues de nous, dans notre jolie vallée de Saint-Sauveur, avec Lucile pour compagne, à demi châtelaine, à demi fermière ? Puis, lors-

qu'à force d'économie et de travail, vous vous seriez acquitté envers moi, qui vous empêcherait de revenir ici, d'y reprendre votre place dans les luttes de l'intelligence, soutenu par Lucile, raffermi par quelques années de solitude, de méditation et de calme?»

Monsieur Daruel aurait pu parler longtemps encore: dans l'extase de sa reconnaissance, Anselme le contemplait en silence; à la fin, se jetant à son cou par un mouvement irrésistible, et laissant déborder une joie qu'il avait cru perdue pour jamais, il s'écria :

« Ah! ce que vous m'offrez, je n'aurais jamais osé le rêver; mais c'est le plus doux, le plus délicieux des rêves... Retrouver la campagne, le ciel, le soleil, nos collines, nos bois, nos prairies! Échapper à cet air méphitique qui m'étouffe, à cette misère des grandes villes, la plus horrible de toutes! Reconquérir Lucile et la mériter, moi qui l'avais pleurée comme une morte!... Non, je n'étais pas digne de tant de bonheur! — Et vous, vous, mon bienfaiteur, comment pourrai-je jamais vous payer cette dette immense, autrement que par mon tendre respect, que par mes ardentes prières?...

— Vous le pouvez peut-être déjà, répondit Félix avec une émotion contenue... Vous pouvez peut-être me rendre un service .. Moi aussi, j'ai besoin d'être sauvé...

— Vous?

— Protégé du moins contre une tentation et un péril; protégé dans le repos de mon cœur et dans le bonheur de ma vie. Pour cela, Anselme, je vous demanderai de me parler comme à un confesseur, et de me raconter... »

En ce moment, un pas lourd et une voix rauque retentit dans l'escalier; Anselme put à peine retenir un cri de douleur et d'effroi : la joie qui illuminait ses traits disparut. — C'est lui! dit-il, c'est Julien!

« Ah! tant mieux! je voulais le voir, lui aussi, répliqua Félix. »

Une seconde après, Julien entra : c'était à peu près la même expression de figure et le même costume que nous avons déjà esquissé. A la vue de monsieur Daruel, qu'il ne reconnut pas, il hésita un instant: puis, reprenant son aplomb cynique, il s'a-

vança vers Anselme, et plongeant ses deux mains dans les poches vides de son large pantalon :

« Anselme, dit-il, mon petit, les toiles se touchent; j'ai le gosier sec comme un bulletin et l'estomac creux comme un discours. Prête-moi cent sous, et je me souviendrai de toi dans mes prières !

— Julien, fit douloureusement Anselme, tu ne reconnais pas, tu ne salues pas un ancien ami, monsieur Félix Daruel ?

— Ah ! c'est vrai ! s'écria Julien dont le front se couvrit de rougeur, mais qui s'efforça de cacher son émotion et sa honte : il n'est pas changé, lui ! il n'a pas été malheureux ! »

Cette figure hâve et plombée sembla sur le point de se détendre ; mais, par un nouvel effort, Julien surmonta cet attendrissement rapide, et dit à Félix avec un rire livide qui faisait mal :

« Vous venez voir ce que la bonne ville de Paris fait de ses amoureux et de ses victimes ? Eh bien ! regardez !—Marguerite de Bourgogne était moins cruelle : elle les tuait en une nuit !

— Non, Julien, reprit monsieur Daruel avec cette fermeté douce et calme qui dompte même les fanfaronnades du vice ; j'avais un but plus utile, plus digne de vos souvenirs et des miens, et vous-même l'avez pressenti, puisque vous êtes venu, l'autre jour, frapper à ma porte...

— Ah ! que voulez-vous? répliqua Julien toujours partagé entre sa mauvaise honte et son accès de franchise : la faim apprivoise les loups... J'avais escamoté à ce brave Anselme le secret de votre arrivée, et je pensais que vous ne refuseriez pas de prêter quelques *balles* à un vieil ami !...

— Eh bien ! ce que je n'ai pas pu faire l'autre jour, je le ferai bien volontiers... »

Les yeux de Julien étincelèrent.

« Mais, reprit Félix, ce n'est pas par un misérable prêt que je voudrais venir à votre aide ; ce que je vous donnerais aujourd'hui serait mangé demain : je prétends faire plus pour vous... je prétends vous arracher d'ici...

— Moi ! quitter Paris !

— Oui, vous. Le séjour de Paris vous a été fatal ; il vous deviendrait mortel. Brisez cette chaîne tachée de sang et de fa ng

qui vous rive à une vie de désordre... Je vais, pour utiliser un cours d'eau récemment découvert dans mes chères montagnes, établir une usine qui doit, d'ici à vingt ans, enrichir le pays et me rapporter des produits considérables. Soyez-en le régisseur et le contre-maître ; dès aujourd'hui, je vous mets de moitié dans les bénéfices : chaque année, vous prélèverez sur votre dividende de quoi acheter un morceau de terre dans les environs ; dans dix ans, vous serez riche, réhabilité par le travail, jeune encore, et pouvant aspirer à toutes les joies honnêtes de la vie ! »

Si résolu que fût Julien à envelopper d'un triple airain tout ce qui lui restait encore de cœur et d'âme, cette offre si franche, cette perspective si riante, l'emportèrent un moment sur son stoïcisme factice. Ses yeux se mouillèrent ; il attacha sur Félix un regard où se peignaient, comme en un lointain fugitif, toutes les illusions évanouies. Mais ce ne fut qu'un éclair, et il reprit avec un mélange de reconnaissance bourrue et d'implacable ironie :

« Merci ; c'est bien, ce que vous dites là... c'est très-bien, et je voudrais pouvoir accepter... mais il n'est plus temps !...

— Et pourquoi ?

— Parce que j'appartiens au désordre et à la misère comme le forçat à son boulet ; parce qu'il y a dans cette vie de *outlaw* je ne sais quelle fascination bizarre qui attire et retient jusqu'à ce qu'elle ait dévoré... parce qu'il me serait aussi impossible maintenant de subir les fades douceurs d'une existence régulière qu'au Bohémien de s'asseoir, dans un bureau, sur un rouleau de maroquin vert, qu'à la Gitana de se poser, en mère de famille, derrière un comptoir de Saint-Étienne... parce que j'ai déclaré la guerre à la société, qu'elle m'a vaincu, que je dois périr, mais que je ne veux pas me soumettre !... »

Il y avait un orgueil sauvage dans ce cri de rebelle refusant son pardon ; Julien se grisait de ses propres paroles, et le bon sentiment qui l'avait ému tout à l'heure disparaissait à travers l'ivresse de ses anathèmes. Monsieur Daruel voulut tenter de combattre ce paroxysme, et il dit un peu étourdiment :

« La société frappe, mais elle amnistie : elle punit, mais elle récompense.

— Oui, parlez-en, de ses récompenses ! parlez de sa gratitude ! s'écria Julien dont l'ironie redoubla d'âpreté. Voilà Anselme qui a pris à droite quand je prenais à gauche ; Anselme qui a défendu tout ce que j'attaquais, autorité, religion, morale, vertu... Et où cela l'a-t-il mené? à pleurnicher pendant que je blasphème, à être chassé comme moi de la maison des riches, et à manquer du morceau de pain qu'il voudrait partager avec moi !

— Tais-toi ! tais-toi ! interrompit Anselme frémissant de douleur et d'angoisse; au nom de tes sœurs ! au nom de ta mère ! »

Ces noms firent passer encore un nuage sur le front de Julien ; il tressaillit et se tut. Monsieur Daruel profita de cet instant pour lui dire, de ce ton ferme et persuasif qui avait eu d'abord quelque prise sur ce cœur ulcéré :

« Je ne veux, Julien, ni précipiter vos résolutions, ni vous forcer d'accepter mes offres. C'est aujourd'hui le 3 juillet. Je vous donne rendez-vous à tous deux, chez moi, pour mercredi matin 18, c'est-à-dire dans quinze jours. D'ici là, je vous demande un service... un service qui vous acquittera peut-être envers moi, quel que soit le bien que je puisse vous faire...

— Et lequel ? dirent à la fois Julien et Anselme.

— Vous écrirez le récit de ce que vous avez rêvé, espéré, tenté, subi, souffert, pendant cette lutte que je ne connais pas, mais dont je trouve ici le triste dénoûment. Vous me raconterez tous deux, sans forfanterie et sans réticence, comment, partis de deux points extrêmes et ayant employé des moyens contraires, vous vous êtes rencontrés, au bout, dans le même mécompte et dans le même malheur : vous me ferez connaître comment la société peut repousser à la fois ceux qui l'attaquent et ceux qui la défendent. En un mot, si j'avais, moi aussi, l'imprudente envie d'entrer à mon tour dans la lice et d'échanger contre une chance de succès et d'éclat le calme de mon existence, vous m'apprendrez à redouter l'épreuve, à retourner dans nos montagnes et à me contenter d'être heureux. Vous comprenez ma demande ; me l'accordez-vous ? »

Tous deux firent un signe d'assentiment. Félix reprit :

« Merci, mes amis ! nous voilà quittes d'avance ! maintenant

adieu et au revoir, mercredi, 18 juillet, à dix heures du matin, rue de Boursault, 12. N'oubliez, je vous prie, ni le numéro, ni la date, ni l'heure. Adieu encore!... Julien, pour passer ces quinze jours, acceptez ceci : ce sont les arrhes de notre marché. Anselme, je ne vous donne rien, je vous laisse avec l'espérance! »

Il remit à Julien un petit portefeuille de poche qui contenait quelques billets de banque, et disparut rapidement.

En rentrant, il trouva sa femme un peu inquiète de son absence : Louise, lui dit-il avec un redoublement de tendresse, ne crains rien ! je puis dîner demain avec Colomb ; je viens de voir Lapeyrouse !

C'était la première fois, depuis sa sortie de l'École de Droit, que Félix Daruel prenait part au dîner annuel de ses anciens camarades de collége. Aussi fut-il peu remarqué d'abord ; car il y avait, parmi les convives, des noms illustrés dans la politique et dans les arts, dans les finances et dans les lettres. Mais il venait d'y retrouver ceux de ses anciens camarades que nous avons vus, au début de ce récit, allant frapper à sa porte, et avec lesquels, par un de ces hasards très-fréquents à Paris, il n'avait pu, depuis son arrivée, échanger que des cartes. Le diplomate et le secrétaire-général, le directeur de Revue et le directeur du Théâtre-Français *, lui témoignèrent aussitôt les sympathies les plus vives ; ils le présentèrent à d'autres amis qui ne le reconnaissaient plus ou qui avaient fait leurs classes à une autre époque. Le dîner, un peu froid d'abord, comme le sont presque toujours, au premier service, les réunions de ce genre, ne tarda pas à s'animer. Le menu était exquis, les vins excellents ; les fronts se déridèrent, les bouchons sautèrent, les bons mots jaillirent, et, au bout d'une heure, grâce à l'expansion familière à l'esprit français, chacun de ces personnages, guindés et sérieux au début, éprouva le besoin de communiquer à son voisin, sous des couleurs riantes, ce qu'il avait fait depuis son entrée dans le monde.

« Messieurs, dit le doyen d'âge, conseiller à la cour de cassation, il ne faut jamais laisser prescrire les bons usages : le

* Pures abstractions, l'auteur ne saurait assez le répéter.

nôtre est de nous dire, tous les ans, où nous en sommes de nos travaux et de notre carrière, afin de trouver là un sujet d'émulation et un encouragement pour l'année suivante. Voyons! la séance est ouverte : mon voisin de droite, vous avez la parole!

— Moi, Messieurs, dit celui-ci, je suis conseiller d'État, et je ne crois pas que mes collègues aient jamais eu à me reprocher trop d'ignorance ou de paresse.

— Moi, dit un autre, j'ai eu des commencements difficiles : Premier prix de composition musicale et élève de l'école de Rome, il m'a fallu, à mon retour, cinq ans pour trouver un poëme, et cinq autres années pour faire recevoir un opéra; mais maintenant, me voilà lancé : un succès au Théâtre-Lyrique, un succès à l'Opéra-Comique, et Brandus vient de m'acheter ma partition quinze mille francs...

— Moi, Messieurs, dit un troisième, si vous êtes allés à l'Exposition, je n'ai pas besoin de vous dire comment j'ai occupé mon temps : vingt tableaux de moi remplissent tout un côté du grand salon et résument ma laborieuse carrière. Quant à savoir ce qu'il faut en penser, les juges compétents se sont chargés de vous l'apprendre.

— Moi, Messieurs, dit son voisin, je suis préfet de première classe, très-bien vu au ministère de l'intérieur, et, le travail aidant, je ne désespère pas d'atteindre un poste plus élevé.

— Moi, dit un cinquième, je suis de l'Académie française, et j'ai l'honneur d'administrer le premier théâtre du monde : mes acteurs ne sont pas tous des Préville; mes actrices me désolent quelquefois de leurs caprices, et le public prétend que je ne lui ai encore rien offert de comparable au *Misanthrope* et à *Phèdre;* mais on rend justice à mes intentions, et si un talent nouveau venait à surgir, il serait sûr du moins qu'aucune mesquine jalousie ne lui fermerait ses portes!

— Moi, dit un autre, j'ai été chargé de missions difficiles en lointains pays; et toutes les fois que j'ai eu à soutenir à l'étranger l'honneur du nom français, j'y ai loyalement employé tout ce que je possède de fermeté et d'habileté... »

Les confidences à haute voix continuèrent ainsi, quelque peu surfaites peut-être, quelque peu couronnées de lauriers et de roses par l'optimisme momentané des convives; mais la viva-

cité des regards, le rayonnement des visages, le feu croisé de ces vanités heureuses, entremêlées de joyeux propos et de mots spirituels, avaient réellement quelque chose d'enivrant et d'excitant comme la saveur des vins, comme le parfum des fleurs. A entendre les récits de ces hommes, qui ne voyaient et ne montraient en ce moment que le beau côté de la vie, on eût dit que la société, libérale et indulgente mère, tenait ses fruits d'or à la portée de tous, et qu'il suffisait, pour les cueillir, de se lever et d'étendre la main.

Félix Daruel n'avait encore rien dit : quand ce fut son tour, et que les yeux de ses voisins l'interrogèrent :

« Messieurs, dit-il d'une voix douce et vibrante, je suis conseiller municipal et marguillier à Saint-Sauveur, gros village ou petit bourg d'environ neuf cents habitants. »

Un éclat de rire, qui n'avait rien d'offensant, accueillit cette déclaration peu superbe. Le nom de Félix circula de bouche en bouche, et comme il rappelait à tous ses anciens condisciples une série de triomphes éclatants au concours général, comme on savait que ce nom était écrit en lettres d'or chez le proviseur de Sainte-Barbe et cité à tous les nouveaux élèves, le contraste de si grands succès avec une position si modeste et si franchement déclarée frappa à l'instant tous les esprits. Dès lors aussi, Félix Daruel s'empara, sans l'avoir cherchée, de l'attention générale. Presque tous les assistants étaient assez spirituels pour comprendre que celui qui ne craignait pas de déclarer sa médiocrité au milieu de tant de situations brillantes, devait être ou un imbécile ou un homme supérieur, et ils durent bientôt se ranger à ce dernier avis. Félix, questionné avec bienveillance, déploya, sur divers sujets, une grâce, une finesse, une originalité d'aperçus, dont pas une nuance ne fut perdue pour ces cerveaux légèrement échauffés. La vie calme et saine qu'il avait menée, en donnant une large place à la réflexion et à l'étude, en le maintenant en dehors des coteries, des coulisses et des servitudes de parti, lui avait conservé une fraîcheur, une franchise, une indépendance d'idées, très-rares et très-remarquables dans un siècle où nous avons tous été forcés, par position ou par circonstance, d'être absurdes ou bêtes à certains moments. Il y a, en outre, dans l'amour d'une femme belle, intelligente et

chaste, une influence cachée, mais toujours présente, qui élève l'âme et la retient dans les sphères hautes et pures, écartant sans cesse de l'intelligence et du cœur ces scories et ces souillures, inséparables du contact des hommes et des affections vulgaires. Sans le savoir, Louise avait été pour son mari une sorte de Béatrix domestique, inspiratrice à la fois et tutélaire; pour être digne d'elle, pour vivre constamment de plain-pied avec cette âme charmante, il était aisément parvenu à n'avoir jamais que des sentiments délicats et de nobles pensées. Une idée triviale ou basse lui eût paru une tache au soleil de son bonheur, une atteinte à cette communauté délicieuse qui avait si intimement confondu les deux cœurs et les deux destinées. Aussi, dans les rares occasions où M. Daruel rentrait en communication avec les hommes ordinaires, plus ou moins avariés par les passions et les orages de la vie, il suffisait d'un peu de pénétration et de tact pour sentir les différences. On eût dit un enfant des montagnes, aux poumons gorgés d'air alpestre, se trouvant tout à coup au milieu de la population étiolée d'une ville manufacturière. Ce jour-là, encouragé par la sympathie avec laquelle on l'écoutait, Félix causa art, littérature, poésie, politique; il effleura sans pédantisme, mais sans pruderie, tous ces difficiles problèmes des sociétés transitoires dont chaque tressaillement s'appelle une révolution: parmi ces intelligences brillantes, mais fatiguées, dont les plis avaient déjà été faits, défaits et refaits par les événements, les ambitions ou les intérêts, son esprit vif, libre, aéré, ressembla à ce que serait la voix d'un Rubini de vingt ans, s'élevant, un beau soir, auprès de ténors éraillés par l'intempérie des saisons et la musique de Verdi. Tous ceux qui l'entendirent éprouvèrent vaguement cette sensation et cette surprise: son succès fut immense, et il ne s'y mêla pas le plus léger grain d'envie; car cette supériorité toute idéale, s'appliquant à tout et ne se précisant sur rien, n'effaroucha celle de personne. Le président d'âge lui dit avec une brusquerie cordiale:

« Monsieur le marguillier de Saint-Sauveur! je félicite votre banc-d'œuvre; vous avez donné ce soir une charmante leçon à toutes nos vanités: Vous avez été le premier ici, comme vous le fûtes au collége! »

Cependant, après qu'on eut mangé, bu, discouru, ri et fumé, l'assemblée commença à se disperser, rappelée à ses affaires ou à ses plaisirs par ces exigences de la vie parisienne qui reprennent si vite leurs droits. On se prodigua mille poignées de mains, mille protestations de cette amitié réveillée au cliquetis des verres, mille promesses de réunion et de retour pour le prochain anniversaire : après quoi, magistrats et journalistes, artistes et diplomates, industriels et banquiers, prirent leur chapeau et s'esquivèrent. Félix Daruel allait en faire autant, lorsque le secrétaire général et le ministre plénipotentiaire, le commissaire impérial et le directeur de la *Revue*, entourèrent leur ancien camarade : quelques bougies brûlaient encore sur la table, les garçons achevaient de desservir : nos quatre tentateurs demandèrent des cigares, et le diplomate ouvrit le feu en ces termes :

« Félix, quand on est doué comme vous l'êtes, on serait coupable envers son pays si l'on s'obstinait à l'inaction et à la retraite. J'ai du crédit au ministeré des affaires étrangères ; consentez à faire une simple démarche. Puis, partez avec moi pour St..... Vous serez mon premier secrétaire avant un an : une fois le pied à l'étrier, votre talent fera le reste ! »

Monsieur Daruel s'inclina en silence. L'administrateur du Théâtre-Français prit la parole : ·

« Mon ami, laissez-moi vous dire aujourd'hui ce que je vous aurais dit, l'autre jour, si je vous avais trouvé. Ce serait un crime, entendez-vous bien? d'enfouir à la campagne, au fond d'une obscure province, de pareils trésors de verve, de bon sens et d'esprit. Un de mes parents s'est trouvé par hasard, l'été dernier, au château du marquis de C..., quand on y a joué votre pièce ; il m'a affirmé qu'elle était charmante, et il s'y connaît. Restez à Paris, étudiez ce monde moderne où les sujets abondent, quoi qu'on en dise. Faites-nous une bonne comédie ; je vous promets un tour de faveur, et dans un an votre nom sera proclamé au milieu d'applaudissements frénétiques, devant la meilleure compagnie de l'Europe !... »

Félix s'inclina de nouveau sans répondre. Ce fut le tour du secrétaire général :

« Mon cher, dit-il, vous avez plaidé l'an passé, devant la

cour de M... J'ai là un ami intime, magistrat de la vieille roche, sur qui votre plaidoyer a produit une telle impression que, venu à Paris quelques mois après, il m'en a parlé comme d'une merveille. Voyons! ne laissez pas sous le boisseau ces dons si rares d'une jeune et chaleureuse éloquence. Travaillez, soyez des nôtres, et vous serez procureur général avant quarante ans. Vous savez quelles mauvaises passions menacent encore la société. Défendez-la! devenez l'interprète de ces grandes vérités morales qu'il faut sauvegarder avant tout, si nous ne voulons périr... Dites oui, et je vous ouvre la carrière. Un cœur comme le vôtre ne peut être séduit que par de nobles et sérieuses images. Je vous offre, moi, l'estime des honnêtes gens et les joies intimes de la conscience! »

Pour toute réponse, Félix lui serra la main. Le directeur de la *Revue* parla le dernier :

« Je n'ai pas l'habitude, lui dit-il, de solliciter des rédacteurs; mais votre petit roman d'*Éveline* a si bien réussi auprès de nos lecteurs d'élite, vous y avez révélé des qualités si exquises, que vous seriez impardonnable d'en rester là. Ajoutez maintenant l'observation à la rêverie, les réalités de la vie mondaine aux aspirations de la vie idéale; fouillez vaillamment dans cette mine que vous avez effleurée avec tant de bonheur; et vous vous mettrez à la tête du petit groupe des délicats en littérature, destinés, Dieu merci! à survivre à nos gros et bruyants chefs-d'œuvre. Mais, pour cela, il faut vivre à Paris, au cœur de cette société qu'on veut peindre. Les passions et les caractères ne s'observent pas au télescope, mais à l'œil nu, et je me fie à la justesse du vôtre!... »

Monsieur Daruel s'était recueilli, pendant que ces invitations séduisantes lui arrivaient de côtés si différents. A la fin, répondant par une vive et cordiale étreinte à toutes ces mains amicales, il dit avec une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler :

« Il serait plus insensible et plus stoïque que je ne le suis, celui qui pourrait entendre froidement vos douces et flatteuses paroles... Merci, merci mille fois, mes bons et fidèles amis! Quelle que soit ma résolution définitive, ce moment est de ceux qu'on n'oublie pas. Mais, d'abord, je pourrais vous dire que vivre

à la campagne et rester dans sa province, ce n'est pas précisément vivre désœuvré, ni rester inutile à son pays. Pascal a écrit : Bien des malheurs en ce monde viennent de ce qu'on ne sait pas demeurer chez soi. — Ce que Pascal appliquait au *chez soi* de la maison, on pourrait l'appliquer aujourd'hui au *chez soi* de la province. J'ai lu aussi, chez un auteur contemporain, que bon nombre de dangers publics seraient conjurés, au moyen d'un décret ainsi conçu : Article unique : L'agriculture est déclarée un état. — Eh ! bien, mes amis, cultiver ses terres, y faire rentrer son revenu pour les féconder, répandre autour de soi l'activité, le mouvement et la vie, voir de près la pauvreté laborieuse pour être plus sûr de la soulager, exercer de son mieux ces humbles magistratures locales, qui, ne donnant rien à la vanité, laissent intacte la part de la conscience, ce n'est pas là, croyez-le bien, être infidèle à la tâche que Dieu impose à tout homme d'intelligence et de cœur. Pourtant, je veux être tout à fait sincère avec vous, et je manquerais de franchise si je me bornais à répondre à vos offres flatteuses par un traité d'économie sociale et agricole. J'ai peut-être d'autres motifs encore ; je vous les dirai dans quelques jours, et peut-être aussi, au lieu de froids et lourds arguments, vous raconterai-je une histoire... J'ai eu ce soir, grâce à vous, un charmant échantillon des récompenses que la société prodigue à ses élus. « Vous m'avez donné un dîner à Ferrare, messeigneurs ! acceptez un souper à Venise ! » En termes moins dramatiques, nous sommes aujourd'hui le mercredi 4 juillet ; promettez-moi de venir tous quatre, le 18, dîner chez moi, rue de Boursault ; je vous présenterai ma femme : ce sera là mon premier plaidoyer en faveur d'une paisible vie d'intérieur et de famille ; peut-être vous en ferai-je entendre un autre, moins gracieux et moins doux : d'ici-là, du moins, j'aurai recueilli les documents nécessaires pour éclaircir ma réponse, aujourd'hui obscure comme une énigme, pour vous montrer le revers de cette médaille brillante qui vient de reluire sous mes yeux. Vous acceptez, n'est-ce pas, cette invitation de votre vieux camarade ? Puisque vous m'avez voulu pour solliciteur, vous ne devez pas, vous ne pouvez pas, mes très-chers, me refuser ma première requête ! »

Tout cela fut dit d'un ton simple et ému qui allait au cœur ;

les amis de M. Daruel eussent volontiers répliqué, comme dans les opéras-comiques : Quel est donc ce mystère ? — Mais ils étaient gens de trop bon goût pour donner à leur curiosité une forme ouestionneuse; ils s'interrogèrent du regard, puis s'écrièrent gaiement : Accepté !

« Et maintenant, dit Félix en les quittant, adieu et au revoir ! N'oubliez pas la rue de Boursault, et le 18 juillet, à sept heures. Voici le programme de la soirée : Une provinciale, un mauvais dîner et une histoire ! »

Pendant les quinze jours qui précédèrent le rendez-vous donné par Félix à ses amis, sa conduite fut pour Louise un perpétuel sujet d'étonnement. Veillant, pour ainsi dire, son bonheur, comme une jeune mère son enfant malade, elle remarqua, chez son mari, une activité, un entrain, une avidité de distractions et d'émotions parisiennes, qui formaient à ses yeux un inquiétant contraste avec le calme de leur vie passée, et ne paraissaient pas compatibles avec les joies paisibles du foyer domestique et les douceurs d'une tendresse partagée. On eût dit Félix revenu aux plus enthousiastes ardeurs de ses vingt ans ; il parcourait tout, savourait tout, et sa femme qui était de moitié dans tous ces plaisirs, s'étonnait de cette facilité à s'intéresser à toutes choses, de cette richesse d'idées, de cette verve d'aperçus qu'il répandait sur son chemin avec une prodigalité de millionnaire. Souvent, elle se laissait gagner, elle aussi, par cette chaleur communicative d'imagination et d'esprit, et causait, à son tour, de délicieuses surprises à monsieur Daruel par la grâce piquante de ses remarques ou de ses répliques, par la promptitude avec laquelle elle comprenait et complétait ses pensées. Elle se livrait alors, sans souci ni réserve, au charme de cette vie nouvelle, de cette vie à deux à travers la foule, dans le populeux isolement de la grande ville, au bras d'un homme spirituel et bon dont elle était fière. Cet innocent orgueil, ce bonheur d'une nuance plus vive et plus agitée, rayonnaient dans ses regards, en redoublaient l'expression aimante et charmante ; et tel était encore, à vingt-sept ans, l'air de jeunesse et la fraîcheur d'émotions de Louise, que bien des gens, rencontrant ce couple si heureux, si vivant et si gai, souriaient et se les montraient d'un œil d'envie, les prenant pour

des amants. D'autres fois, Louise, surmontant l'étourdissement de ces journées rapides, faisait un retour sur elle-même, et se demandait avec angoisse si ce régime excitant, tout en dehors, ne dissiperait pas tôt ou tard ces mystérieux trésors d'affection et d'intime joie, amassés dans la fraîche solitude de Montgillier. Pourtant, même dans ces instants d'anxiété et de souffrance, se soumettant elle-même à un minutieux examen, elle découvrait, non sans une sorte de remords et de honte, que ce danger même lui rendait son mari plus cher, et que, si elle échappait à cette crise, si elle rentrait plus tard en pleine possession de son repos et de son bonheur, elle y gagnerait, ce qui, trois mois auparavant, lui aurait paru impossible, de goûter plus vivement ce bonheur, agrandi et activé par le sentiment de ce péril disparu. Félix la devinait-il? Voulait-il réellement mettre dans son existence plus d'éclat, de bruit, de jouissances d'imagination et de vanité? Ou bien n'était-ce qu'une courte épreuve, un coup d'œil jeté en passant aux biens qu'il n'avait pas et qu'il dédaignait, pour mieux apprécier, par le parallèle, ceux qu'il avait choisis et qu'il était sûr de retrouver? Toutes ces questions se pressaient dans le cœur de la jeune femme, et souvent venaient expirer sur ses lèvres: mais lorsqu'elle regardait Félix, lorsque leurs yeux se rencontraient, un vague et doux pressentiment la rassurait. Accoutumée à lire dans son regard comme dans un livre ouvert, elle croyait y voir une telle confiance en elle et en lui, une telle certitude de dénouer à sa guise ce petit drame d'intérieur, une telle nuance de tendre et souriante ironie, jouant d'avance avec l'énigme dont elle cherchait le mot, que toutes ses craintes se dissipaient comme par enchantement, et qu'elle sentait avec délices son amour redoubler de force et de pureté dans ces agitations nouvelles, comme le chêne battu par les vents, comme la perle battue par les vagues.

Deux légers incidents, de physionomie fort différente, exercèrent aussi, pendant cette quinzaine, sa clairvoyance et sa curiosité. Félix adressa à la supérieure du couvent de Saint-Étienne, où se trouvait Lucile Dermont, une lettre assez longue, et il en reçut une réponse qu'il refusa de montrer à sa femme. Quelques jours après, un Anglais à tournure de nabab, comme

l'Exposition et l'alliance en avaient jeté, par centaines, dans les beaux quartiers de Paris, vint avec sa femme, ses deux fils en veste ronde et ses trois filles en chapeau de paille brune, visiter en détail le joli petit hôtel de la rue de Boursault, loué et habité par Félix Daruel. Lord et lady B... se promenèrent, le lorgnon dans l'œil, à travers l'appartement, arrangé et meublé avec une fraîcheur et une élégance exquises. Ils dirent vingt-deux fois *Oh !* devant les dressoirs, les vases de Chine, les porcelaines de Sèvres, les jardinières en bois de rose sculpté, garnies de fleurs rares, et les paysages de Corot, de Jules Dupré, de Rousseau et de Paul Huet. Après quoi, ils eurent une conférence à voix basse avec M. Daruel, et se retirèrent d'un air fort satisfait.

Cependant Félix avait prévenu sa femme qu'elle aurait, le mercredi 18 juillet, à donner à dîner à quatre *notabilités* parisiennes. Il avait invité, de plus, le marquis de C..., son voisin de terre, comme représentant la société un peu exclusive du faubourg Saint-Germain ; un écrivain illustre, ancien professeur à la Sorbonne, avec qui il avait entretenu des relations depuis le collége, et un peintre célèbre, son ancien camarade, aussi étincelant causeur que grand artiste. Félix avait, en outre, annoncé à Louise qu'il lui confiait la direction souveraine des apprêts matériels, qu'il était parfaitement tranquille là-dessus et qu'il ne lui demandait qu'une chose : c'était de ne pas trop s'intimider devant ces brillantes personnifications de l'élégance, de l'art, de l'éloquence et de l'esprit. Louise lui avait répondu, en rougissant et en souriant, qu'elle ferait de son mieux, que le dîner serait passable, mais qu'il ne fallait pas trop exiger d'une provinciale, d'une campagnarde, sous le rapport de la conversation.

Au milieu de ces préparatifs, de ces perplexités, de ces alternatives, le 18 juillet arriva. Le matin, vers dix heures, M. Daruel s'enferma dans son cabinet de travail, et défendit qu'on laissât monter personne, excepté Anselme Maynard et Julien Féraud. Mais Anselme vint seul. Il était triste et tendit à Félix un billet ainsi conçu :

« Excusez-moi si je manque au rendez-vous que vous aviez fixé. Ma misère et mes guenilles feraient honte à votre anti-

chambre. L'argent que vous m'avez donné n'a pas prospéré : quelques dettes criardes, le jeu, l'eau-de-vie et les camarades ont tout emporté !

» Anselme vous porte le manuscrit que vous nous avez demandé : c'est le récit de nos malheurs. Nous l'avons rédigé ensemble ; seulement nous avons tout mis à la troisième personne, pour éviter ces éternels *je* et *moi* que les Mémoires de nos illustres rendent si insupportables.

» Cette histoire de nos deux naufrages profitera-t-elle à quelqu'un ? Je l'ignore : d'ailleurs peu m'importe ! Repoussé et maudit par la société, je lui rends haine pour haine et mépris pour mépris. J'ai voulu me faire un piédestal taillé dans le marbre de ses temples ; le marteau s'est brisé dans mes mains, et aujourd'hui je m'enfonce, avec une sorte de joie sauvage, dans la boue de ses cloaques. Pas un lien, pas une affection, pas une espérance, pas même un remords, ne me restent en ce monde. Après le départ d'Anselme, je serai seul. Je suis un mort déjà pour ma mère, pour mes sœurs, demeurées là-bas, bien loin, dans notre pays.

» Quant à vos offres amicales, Félix, vous avez compris, n'est-ce pas ? que je ne pouvais les accepter... Je suis aussi incapable aujourd'hui de m'assouplir à un travail quotidien et à une vie régulière que d'écrire *Télémaque* ou le *Génie du Christianisme*. Par bonté, vous me souffririez quelque temps peut-être ; mais vos affaires péricliteraient sans cesse entre mes mains. Je donnerais des leçons de désordre à vos ouvriers, et qui sait ? peut-être mettrais-je le feu à votre usine, ne fût-ce que pour voir encore une fois mon nom dans le journal, et pour me poser en héros incompris devant une cour d'assises.

» J'appartiens au malheur et au mal, comme vous appartenez au bonheur et au bien. Ce mystérieux Satan qui rugit au fond des sociétés comme au fond des âmes, m'a marqué de sa griffe, et l'empreinte est ineffaçable. Oubliez-moi donc, et, si je ne vous fais pas trop d'horreur, si vous croyez avoir à me payer le récit que je vous envoie, faites-moi passer encore quelque argent par Anselme. Puis, repartez pour vos belles montagnes. Moi, je rentre dans mon égout. »

JULIEN.

« Ah ! je l'avais prévu, et vous me l'aviez dit ! murmura Félix Daruel : il était trop tard ! mais pour vous, Anselme, il est temps encore. J'ai écrit, en votre nom et au mien, à mademoiselle Lucile Dermont : elle vous aime toujours ; elle accepte mes propositions. Son oncle, monsieur Servais, la laisse entièrement libre. En un mot, Anselme, Lucile vous attend, et, dès que nous serons dans notre cher pays, nous nous occuperons des préliminaires de votre mariage...

— Et quand partirons-nous ? dit timidement Anselme dont les yeux rayonnèrent de reconnaissance et de joie.

— Demain matin, à huit heures, par l'*express* : c'est une surprise d'un autre genre que je prépare à Louise... Anselme, comment trouvez-vous cet appartement ?

— Délicieux, ravissant, dit le pauvre Anselme, qui arrivait de son taudis de l'impasse Briare.

— Eh bien ! sans qu'il m'en coûte un sou, sans que vous ayez même à me remercier, cet appartement va payer la dot de Lucile et votre première mise de fonds dans l'achat d'une maison de campagne.

— Comment cela ? balbutia Anselme ébahi.

— Un original d'Anglais, un véritable Anglais de vaudeville, est arrivé à Paris, la semaine passée : mais il avait négligé de faire retenir un logement d'avance, et vous savez que l'encombrement et la foule ont triplé ce mois-ci. Bref, lord B..., riche de cent mille livres sterling de rente et d'une de ces nombreuses couvées de fraîches *miss* et de jolis *boys*, qu'enfante si aisément la vertueuse Albion, s'est trouvé, à ses débuts, forcé de loger tout cela, rue Monthabor, à un cinquième étage, dans trois chambres grandes comme la main. Il a couru chez tous les tapissiers, et le mien, qui connaissait mes intentions, l'a conduit ici l'autre jour. L'Anglais s'est mis en mon lieu et place, et il était si enthousiasmé qu'il voulait me donner trois cent mille francs de ce qui m'en a coûté cent mille. Pour ne pas trop rançonner notre fidèle alliée, j'ai rabattu d'un tiers, ce qui me donne un bénéfice net de cinq mille louis. Anselme, cette somme ne m'appartient plus : elle est à Lucile et à vous !

Anselme voulut parler, remercier, se récrier : les larmes le suffoquaient. Félix continua :

« Sur le reste de cet argent, dont je n'ai pas besoin, et que j'aurais dépensé si j'avais passé à Paris quelques mois de plus, j'assurerai à ce malheureux Julien une pension viagère de six mille francs ; nous trouverons bien moyen de la lui faire passer chaque année... Puisse-t-elle le protéger contre les dernières suggestions de la misère et du vice !

— O mon bienfaiteur ! mon sauveur ! s'écria Anselme les mains jointes et sans essayer de retenir ses larmes, comment avons-nous pu mériter tant de bontés ?

— C'est votre manuscrit que j'achète ! dit Félix en souriant, seulement je vous le paie un peu plus qu'Amyot ou Michel Lévy. Maintenant, Anselme, il faut que nous le lisions ensemble, afin que je connaisse en détail tout ce que je devine confusément. Il est midi : nous n'avons pas de temps à perdre ! »

Cette lecture en tête à tête et à demi-voix dura trois heures, pendant lesquelles Félix donna plusieurs fois des marques de douloureuse émotion. A la fin, il dit à Anselme, en fermant le manuscrit :

« Oui, c'est bien cela ! c'est à peu près ce que j'avais deviné... A présent, Anselme, retournez auprès de Julien ; portez-lui de ma part ce premier secours, puis revenez... vous dînez avec nous... Il faut que cette soirée compte dans vos souvenirs comme dans les miens. Nous dînons à sept heures ! »

Puis Félix se dirigea vers la chambre de sa femme, qui s'habillait. Il entr'ouvrit la porte, et dit sans s'arrêter :

« Louise, sois gaie ce soir ! Nous partons tous pour Montgillier demain matin ! »

Après quoi, il sortit pour donner quelques ordres, fit quelques emplettes, quelques préparatifs de départ, et rentra à six heures et demie.

En revoyant son salon et sa salle à manger, il ne put retenir une exclamation d'étonnement. Tout y était arrangé avec un goût, une distinction que Félix n'aurait cru possible qu'après plusieurs années d'étude mondaine. On eût dit que les fées y avaient passé pendant les courts moments de son absence, et que leur magique baguette avait tout transfiguré. Mais la surprise de monsieur Daruel fut mille fois plus vive, plus délicieuse encore, lorsque Louise entra dans le salon.

Sauf la suavité de ses traits, la délicate fraîcheur de son teint et l'éclat limpide de son regard, ce n'était plus la même femme! Par amour, par instinct, par une sorte de divination charmante que peuvent donner les sentiments passionnés, elle avait, en quelques heures, réalisé les plus idéales perfections de cet art indéfinissable, intelligible seulement pour quelques organisations fines et nerveuses, que monsieur de Balzac a souvent indiqué en maître, mais qu'il a eu, presque toujours, le malheur de prendre du côté corrupteur et dépravé. Naïvement belle et gracieuse jusqu'alors, Louise, sans rien perdre de sa grâce originale, était devenue séduisante et poétique. Elle eût fait pâlir de jalousie la Parisienne la plus raffinée : sa toilette, étonnante de chasteté et d'élégance, était le chef-d'œuvre de la meilleure couturière de Paris, inspirée et guidée par une intelligence supérieure à la sienne. Il y avait, en même temps, dans son regard fixé sur Félix, une telle expression de tendresse pudique et presque timide, que son mari comprit tout. Ces deux cœurs étaient habitués à achever ensemble le sentiment commencé par chacun d'eux. Félix devina que c'était là une nouvelle forme de l'amour de Louise; qu'elle aussi lui avait préparé cette douce surprise pendant qu'il lui en ménageait une autre; qu'elle avait voulu flatter en lui, dans cette mémorable soirée, devant ces convives d'élite, cette secrète faiblesse de vanité et d'orgueil à laquelle sont accessibles les meilleures natures : il ne la remercia pas; il la regarda, et tout fut dit.

Les invités furent exacts : on annonça le dîner : je n'en décrirai pas les merveilles. Félix, qui ne s'était mêlé de rien, en fut si ébloui, que peu s'en fallut qu'il n'exprimât tout le premier l'admiration témoignée par ses hôtes; mais il eut bientôt un autre sujet, plus relevé, d'étonnement et de joie. On était dix, nombre excellent pour une conversation générale entre personnes qui se conviennent. La causerie, vive et charmante, fut merveilleusement dirigée et soutenue par Louise. Seule en présence de ces hommes célèbres à divers titres, de ces juges difficiles, ayant à caresser et à concilier tous ces amours-propres, à placer chacun sous son jour le plus favorable sans faire ombrage au voisin, ayant à répondre à la spécialité de tous sans

les y restreindre, elle y mit un tact, une finesse, une légèreté de main si incroyables, que ce fut, au bout d'une heure, un ravissement universel. Si son mari, quinze jours auparavant, avait obtenu un succès analogue dans le salon des Frères-Provençaux, ce fut bien autre chose cette fois en petit comité, et dans cette réunion choisie où pas un trait n'était perdu : car rien n'égale, en pareil cas, l'influence magnétique d'une jolie femme, donnant gracieusement la réplique aux esprits les plus brillants. On se sentit transporté dans une atmosphère toute nouvelle : chacun se surpassa : ceux qui n'étaient que spirituels, furent éloquents : Louise eut des mots dignes de monsieur Villemain ou de madame de Girardin. — Mais où diable a-t-elle pris tout cela? pensait M. Daruel, dont l'ébahissement eût été presque comique, s'il ne s'y était mêlé une émotion profonde; et, de temps à autre, à un regard rapide que lui lançait Louise, il comprenait que tout cela était par lui et pour lui.

— Madame, dit le diplomate en reconduisant Louise au salon après le dîner, ne seriez-vous pas, par hasard, dame de charité de cette fameuse paroisse de Saint-Sauveur, dont monsieur Daruel est le marguillier?

Tous, d'un mouvement unanime, s'approchèrent de Félix :

« Ah! lui dirent-ils, nous savons maintenant pourquoi vous ne voulez pas quitter votre retraite : quand on possède un pareil trésor, que peut-on demander de plus à Dieu et au monde? Nous comprenons qu'on s'enferme avec lui dans la solitude comme un avare avec son or, et que l'on repousse tout ce qui lui déroberait un battement du cœur, une heure de la vie!..

— Oui, mes amis, vous dites vrai, reprit Félix doucement ému ; et peut-être me pardonnerez-vous déjà si je vous annonce que je pars demain matin, que je vous ai réunis ce soir pour vous faire mes adieux, et que je vais m'enfuir avec mon bonheur intact et agrandi... Mais ce n'est là que la moitié de ma réponse : l'autre est plus triste et plus sombre. Je vous l'ai dit, vous m'appartenez pour ce soir : permettez-moi, à présent, de vous montrer, par deux douloureux exemples, à vous, les heureux et les élus de ce monde, que le vieux précepte « Cache ta vie! » est encore le plus sage, et que, là où vous avez trouvé des rives enchantées et des îles verdoyantes, d'autres ne ren-

contrent que des récifs. Mon bonheur vient de plaider pour mes projets de retraite; je vais faire plaider maintenant le malheur de deux hommes que j'ai connus et aimés. Je ne crois pas qu'on joue aujourd'hui de drame bien intéressant: celui-ci a du moins le mérite d'être vrai : d'ailleurs les théâtres sont bien loin, et vos fauteuils sont là qui vous attendent : si je vous ennuie, vous êtes trop polis pour me le dire, et ma femme permet le cigare... »

Tous prirent place en silence. Louise s'assit sur une causeuse, appuyant sa tête pensive sur sa jolie main. L'auditoire se groupa autour d'elle : Anselme, muet témoin de cette scène, passa le manuscrit à Félix Daruel, et celui-ci commença sa lecture.

PREMIÈRE PARTIE

LE TEMPLE D'ÉPHÈSE

I

Le 14 juillet 1846 fut un jour mémorable pour l'arrondissement de X..., département de la Loire : il élut ce jour-là, pour député, monsieur Jacques Servais, riche négociant du pays; cette élection fut accompagnée de quelques-unes de ces péripéties singulières qui dramatisaient, à cette époque, les luttes électorales. Monsieur Servais, riche, ambitieux, et même pouvu abondamment de cette intelligence secondaire qui réussit dans les affaires, sauf à se fourvoyer dans la politique, appartenait à cette nuance, alors très en faveur, aujourd'hui passée à l'état mythologique,

qu'on appelait indifféremment centre gauche, opposition dynastique ou tiers-parti. Il eût paru, dès l'abord, réunir toutes les chances, s'il n'avait eu, disait-on, contre lui, maître Maynard le notaire, et maître Féraud l'avocat.

Était-ce à dire que messieurs Féraud et Maynard fussent des hommes très-considérables? Non : on les savait chargés de famille, et on leur croyait plus de créanciers que de clients ; mais ils étaient très-influents, et cette distinction sera aisément comprise de quiconque n'aura pas complétement oublié, à travers la brume et le lointain des âges, le caractère et les traits principaux des mœurs électorales. Il n'était pas rare, en effet, que l'influence fût en raison inverse de la considération et de la richesse, et même que la profession d'homme endetté donnât prise sur tous ceux qui, en *poussant* leur débiteur, espéraient parvenir à se faire payer. Il était donc avéré, dans l'arrondissement, que maître Féraud et maître Maynard, proches parents par leurs femmes, alliés à cinq ou six familles d'électeurs, légers de scrupules et d'argent, et ayant, l'un par son cabinet, l'autre par son étude, des aboutissants dans tous les villages, disposaient d'une soixantaine de voix, et que ces soixante voix décidaient de l'élection ; mais il paraissait non moins indubitable qu'elles étaient acquises au comte de M..., grand propriétaire, bienfaiteur de la contrée et candidat conservateur. De temps immémorial, toutes les affaires du comte avaient été gérées par maître Maynard ou plaidées par maître Féraud ; il les comblait de politesses chaque fois qu'il revenait dans le pays, et la chronique locale ajoutait à voix basse qu'il avait toujours évité de regarder de trop près dans leurs livres, de peur d'avoir à y constater de trop évidentes désobéissances aux plus simples règles de l'arithmétique.

Aussi, quelle ne fut pas la stupéfaction générale, lorsqu'on apprit, l'avant-veille du grand jour de l'élection, que les Féraudiens et les Maynardistes, comme les avait appelés, d'après *Eugénie Grandet*, une admiratrice de monsieur de Balzac, abandonnaient décidément le comte de M... et passaient, avec armes et bagages, à monsieur Jacques Servais ! Immédiatement, on remonta aux causes, et les nouvellistes apprirent que monsieur Féraud avait reçu, deux jours auparavant, une volumi-

neuse lettre de Paris. Le commis de la poste, adroitement interrogé, assurait même avoir reconnu sur l'enveloppe l'écriture de Julien, le fils aîné de monsieur Féraud, jeune homme de la plus haute espérance et du plus bel avenir, établi depuis quelque temps à Paris, où il commençait déjà, assurait-on, à se faire un nom dans la littérature et dans la presse.

Quoi qu'il en soit, grâce à cet appoint inespéré, monsieur Servais fut nommé par une majorité de trente voix. Au moment où s'ouvre notre récit, la foule des courtisans du bonheur, grossie, au passage, des simples amateurs de spectacles, s'était portée à la maison de campagne du triomphateur, située à une lieue de la ville. Les magnificences d'une belle soirée d'été avaient secondé ces manifestations et ajoutaient à l'éclat du succès. Le soleil, en pareil cas, a toujours l'air d'être du parti du vainqueur. Monsieur Servais, de son côté, avait très-bien fait les choses : opulent et vaniteux, tourmenté d'une secrète envie contre l'élégance facile et un peu indolente du comte de M..., son noble compétiteur, il s'était engagé, vis-à-vis de ses intimes, à faire des folies de grand seigneur, si son nom sortait de l'urne. Un festin monstre avait été improvisé sur la terrasse. Les vins de l'Hermitage, de Saint-Péray, de la Nerthe, circulaient, dans des brocs formidables, autour de tables chargées de mêts succulents et de friandises. A droite et à gauche, sous deux beaux massifs d'ormeaux et de sycomores dont les branches, festonnées de verres de couleur, n'attendaient que la nuit pour s'illuminer, de petites tables plus élégantes avaient été installées au milieu de caissons remplis de fleurs, et l'unique glacier de l'arrondissement y servait des sorbets à la vanille aux dandys et aux belles dames. Les deux musiques rivales, la musique des sapeurs-pompiers et celle de la société philharmonique, s'étaient rencontrées au bas du perron ; après avoir épuisé tous les airs de circonstance, elles avaient fini par se réunir dans un orchestre impromptu, et par jouer des quadrilles et des polkas, à la grande joie des jeunes filles. Les honneurs du bal et du souper étaient faits, avec une grâce incomparable, par la jeune femme et par la nièce de monsieur Servais, Ernestine et Lucile, qui, passant de groupe en groupe avec leur robe blanche et leurs fraîches toilettes d'été, ressemblaient à deux bons gé-

nies, venus là pour adoucir les petites passions locales et mêler quelques images souriantes aux aspérités de la politique. De temps à autre, paraissait à leurs côtés, mais sans augmenter beaucoup le charme de leur présence, un petit jeune homme maigre et pâle, à l'œil fiévreux, au ton tranchant, à l'air suffisant : c'était Amédée Servais, né d'un premier mariage.

La nuit approchait : aux premières étoiles que l'on vit poindre dans l'azur du ciel, un signal donné par Amédée fit partir un brillant feu d'artifice préparé sur une colline qui dominait le château. En même temps, une illumination splendide constella de ses feux multicolores la façade et les arbres. La musique et le bal redoublèrent d'animation et d'entrain. Après une couple d'heures données à ces féeries électorales, les mamans, les hommes rangés, les indifférents ou les tièdes, commencèrent à songer à la retraite. Bientôt monsieur Servais eut à distribuer les poignées de main du départ, les félicitations de l'adieu, assaisonnées de quelques mots dits à l'oreille, de recommandations à voix basse touchant le fils stagiaire, le neveu percepteur, la pension arriérée, le bureau de tabac ou la place convoitée. Il répondait à ces solliciteurs de la première heure avec des attitudes olympiennes, des apostilles de sourires, des richesses d'affirmations, qui promettaient beaucoup pour son avenir politique. A la fin, la dispersion devint générale, et, au moment de se séparer du dernier groupe de fidèles dont il avait les pétitions dans sa poche, monsieur Servais crut devoir préluder à ses succès parlementaires en couronnant par quelques mots destinés au journal de l'arrondissement, cette belle journée où il avait dépensé déjà tant de paroles.

« Mes amis, mes chers amis, dit-il en se posant sur la première marche de son perron, comme une statue de l'Éloquence, vous venez de m'imposer de grands devoirs : je ne faillirai à aucun. Par un hasard providentiel, c'est aujourd'hui 14 juillet, anniversaire du glorieux réveil de la liberté française, que vous m'avez confié le plus imposant mandat qui puisse honorer un citoyen. La liberté, mes amis ! c'est le culte de toute ma vie, ce sera le mot d'ordre de ma carrière politique : plus de servilisme, plus de concessions au pouvoir, plus de ces honteux trafics qui livrent au ministère une conscience d'homme, moyen-

nant quelques hochets de vanité ! mais d'énergiques leçons au gouvernement, chaque fois qu'il voudrait attenter à nos conquêtes de 89 et de 1830; de larges et vigoureuses économies dans un budget qui ruine la France et pèse sur le peuple au profit des classes privilégiées ; une guerre impitoyable aux courtisans, aux dotations, à la politique d'antichambre, au favoritisme, à toutes les réminiscences d'ancienne cour et d'ancien régime ; la réforme électorale, ce palladium de nos libertés à venir, demandée et obtenue sur une grande échelle ; le droit de réunion, la tribune et la presse de plus en plus proclamées et émancipées ; en un mot, la monarchie constitutionnelle renfermée dans ses plus étroites limites, et loyalement invitée à nous gouverner avec éclat au dehors, avec fermeté au dedans, sans qu'une seule de nos précieuses libertés puisse jamais en souffrir ; voilà, mes chers concitoyens, comment j'entends mon mandat : voilà mon programme. Puissé-je, en le remplissant avec courage, au prix, s'il le faut, de ma fortune, de mon sang, de ma vie, puissé-je être toujours sûr que je laisse ici des cœurs amis, des âmes prêtes à tressaillir avec la mienne aux grandes images de patrie, d'honneur national et de liberté ! ! !

— Vive monsieur Servais ! vive notre député ! s'écrièrent, avec un ensemble électrique, les auditeurs enthousiasmés.

Un quart d'heure après, cette brave arrière-garde s'était retirée, et il ne restait plus auprès de monsieur Servais que sa famille, monsieur Féraud et monsieur Maynard. Pour se reposer des fatigues de la journée, on était entré dans un petit salon dont les croisées entr'ouvertes donnaient sur le jardin. Se tournant vers l'avocat Féraud qui le regardait avec une expression fine et narquoise, monsieur Servais lui dit d'un ton d'énergique franchise qui cachait peut-être un certain embarras : « Féraud, et vous, maître Maynard, je le dis à qui veut l'entendre, c'est à vous que je dois mon élection. »

Les deux hommes *influents* s'inclinèrent en silence. Monsieur Servais reprit :

« Rien pour rien, c'est la devise de notre siècle positif. Ainsi, mes amis, disposez de moi ; mon crédit actuel, mon influence future sont à votre service.

— Voyons, mon bon monsieur Servais ! répliqua l'avocat

d'un air de bonhomie, nous sommes maintenant en famille : parlons à cœur ouvert et jouons cartes sur table. Mon cousin et moi, nous ne vous demandons rien pour nous : tabellion de petite ville, Berryer de mur mitoyen, rivés pour la vie à cette lourde chaîne qu'on appelle la pauvreté, à quoi pourrions-nous prétendre? nous vieillirons obscurs et médiocres comme nous avons vécu. Mais vous pouvez beaucoup pour nos fils, Julien et Anselme...

A ces deux noms, prononcés par monsieur Féraud avec un peu d'emphase, on eût pu voir, si la lampe à demi voilée avait jeté une clarté plus vive, rougir le front charmant de Lucile Dermont, pâlir le beau front d'Ernestine.

Monsieur Féraud poursuivit :

« Permettez-moi, mon cher Député, de vous lire quelques passages d'une lettre de Julien, que j'ai reçue l'autre jour, et qui n'a pas été sans influence sur mes déterminations.

.....« Mon cher père, vous semble-t-il très-utile à vous et aux vôtres, que monsieur le comte de M....., gentilhomme de la vieille roche, conservateur faute de mieux, mais, au fond, infecté d'idées d'ancien régime et de dédain aristocratique, représente, à la Chambre élective, le spirituel arrondissement qui nous a donné le jour? Évidemment non : Eh bien!, nommez monsieur Servais, et faites-le nommer par vos parents et amis. Le comte de M....., est l'homme du passé, monsieur Servais est l'homme de l'avenir; c'est vous dire de quel côté est notre intérêt véritable. Nous touchons à une crise où les députés de cette nuance, pourvu qu'ils soient riches et capables, seront les maîtres du pays. Monsieur Servais a fait ses preuves : il a une grande fortune, un talent de parole qui a souvent brillé dans notre Conseil général : avant la fin de la session, on comptera avec lui, et il prendra rang à la Chambre, qui n'aime pas les marquis, ni les membres du *Jockey's-Club*. Mais pour qu'il arrive vite, et nous avec lui, voici la combinaison que je vous prie de lui proposer. Nous sommes en passe, Anselme et moi, de réussir dans la presse : seulement il nous manque ce qu'il a : un nom et de l'argent. A monsieur Servais il faut un journal, pour que sa position dans le monde politique soit immédiatement fixée ; à nous, à moi surtout, il faut un patron, afin que

nous ayons tout de suite une place dans le journal qui serait fondé sous ses auspices. Nous avons fait connaissance ici avec un homme très-habile, nommé Versolant, qui n'écrit pas, mais qui possède toutes les qualités ou tous les défauts nécessaires pour diriger des écrivains. Il va créer un grand journal, intitulé : l'*Initiateur;* quoiqu'il prétende avoir d'avance les fonds de première mise, je suis sûr, moi, qu'il n'en est rien, et qu'un capitaliste qui lui prêterait cent mille francs, pourrait lui imposer toutes ses conditions. Que monsieur Servais soit pour Versolant ce *Deus ex machinâ*, et il triplera, dès son entrée au Palais-Bourbon, son influence politique : l'*Initiateur* deviendra le piédestal de sa puissance et de sa gloire, et nous nous tiendrons, Anselme et moi, à droite et à gauche, pour graver son nom en gros caractères, sur le socle de la statue. Vienne un ministère de l'Opposition, — et il est inévitable — avant deux ans, monsieur Servais sera ministre de l'Industrie et du Commerce, et les échelons qui lui auront servi à monter, monteront avec lui. Voilà la situation, mon cher père ; elle vous indique la marche à suivre nommez énergiquement monsieur Servais ; puis proposez-lui ce pacte, aujourd'hui souverain, de l'intelligence pauvre et de l'intelligence riche : s'il accepte, — et il acceptera — il n'est pas de place, si élevée qu'elle soit, où il ne puisse atteindre, et c'est par la hauteur de ses ambitions que nous mesurerons les nôtres... »

Monsieur Féraud ne jugea pas à propos d'en lire davantage, la lettre de Julien renfermant des hardiesses d'idées et des déclamations anti-sociales qui eussent pu effrayer le patriotisme millionnaire de monsieur Servais. Mais le passage qu'il venait de lui lire, était adroitement calculé, pour flatter, chez le nouveau député, toutes ces vanités secrètes, toutes ces mystérieuses espérances que surexcitait l'ivresse d'un premier triomphe. En quelques mimutes, par un mirage d'imagination qui n'est pas exclusivement réservé aux poëtes, monsieur Servais se vit ministre, arrivant à la Chambre avec un beau portefeuille rouge, électrisant à la tribune une majorité attentive, faisant faire antichambre à des pairs de France, et recevant à ses soirées, présidées par sa femme et sa nièce, la meilleure compagnie de Paris. Il réfléchit un moment pour la forme,

plongea sa tête dans ses mains par un geste majestueux, puis il dit d'une voix brève :

« J'accepte.

— Eh! bien! nous voilà quittes! s'écrièrent les deux électeurs dont les visages blêmes et ridés s'éclairèrent d'un rayon de joie.

— Oui, reprit monsieur Servais; nous partons pour Paris après demain. Dès mon arrivée, je m'entendrai avec Julien, et il me mettra en relations avec le fondateur du journal. Julien deviendra le confident de mes idées politiques, et se chargera de les communiquer au public dans son style jeune et chaleureux. Anselme sera mon secrétaire intime, et je ne lui en laisserai pas moins tout le temps nécessaire pour ses études et ses travaux : Je n'ai pas besoin d'ajouter que ma maison sera la leur, qu'ils auront leur couvert à ma table, un intérêt dans le journal et une part dans mon enjeu politique. Est-ce ainsi que vous l'entendez, et êtes-vous contents de moi?

— Oh! vous payez au centuple nos faibles services! répliquèrent à l'unisson le notaire et l'avocat.

— Quel bonheur! dit à son tour le jeune Amédée en se frottant les mains : Julien et Anselme journalistes! ils vont me donner des billets pour tous les théâtres.

Minuit sonnait : les secrets étaient dits; monsieur Féraud et monsieur Maynard, craignant d'être importuns, prirent congé, et l'on se sépara.

Ernestine et Lucile avaient gardé le silence pendant ce dernier entretien. Mais lorsqu'elles furent rentrées dans leurs chambres :

« Mon Dieu! mon Dieu! protégez Anselme! » dit Lucile en s'agenouillant pour sa prière.

« Mon Dieu! mon Dieu! sauvez-moi de Julien! » murmura Ernestine en se laissant tomber sur un fauteuil avec une expression d'angoisse et d'épouvante.

Deux jours après la scène que nous venons de raconter, deux jeunes gens en habit noir, mêlés à un groupe peu nombreux, suivaient à pied un convoi modeste qui s'acheminait vers les hauteurs du cimetière Montmartre. Anselme et Julien, — car c'étaient eux, — rendaient ce dernier devoir à un de leurs ca-

marades, descendu de la poésie dans le journalisme, et mort à vingt-trois ans, de cette *mal'aria* parisienne, qui tue l'âme par les souffrances du corps et le corps par les souffrances de l'âme. Quelques vers épars dans des feuilles sans lecteurs, quelques pages fiévreuses jetées au Minotaure de la presse, puis quelques mois de langueur, quelques amis penchés sur un grabat, une agonie silencieuse, un linceul, une croix de bois noir et l'oubli, telle était la courte histoire d'Auguste Alric, ce vaincu qu'Anselme et Julien allaient conduire à sa demeure suprême, ce débile athlète, tombé dans l'arène dès la première heure, et sans avoir eu le temps de saluer le dédaigneux César qui ne l'avait pas même vu mourir. Plusieurs fois déjà, depuis leur entrée dans cette vie de luttes et de noviciats littéraires qui, pour un triomphe éclatant, compte cent naufrages inconnus, Julien et Anselme avaient assisté à ces dénoûments lugubres, et ils n'éprouvaient plus qu'une impression analogue à celle que ressentent, entre deux batailles, pendant une sanglante campagne, les soldats rangés autour de la fosse de leurs compagnons d'armes. Pourtant ce maigre cortége était sombre et triste : on eût dit que chacun reconnaissait en soi un symptôme ou un présage du mal qui avait emporté Auguste Alric. L'enterrement offrait, du reste, cet air d'indifférence et d'isolement que le réalisme parisien rend si terrible, et qui fait si crûment ressortir l'égoïsme des vivants en présence de l'inutilité des morts. Le défunt, originaire d'une province éloignée, n'avait pas de parents à Paris, et, sans ce petit groupe d'amis qui lui était resté fidèle, il n'aurait eu, pour le soigner, lui fermer les yeux et le suivre au bord de sa tombe, que des mercenaires. Lorsque l'on arriva au coin du vaste cimetière où le corps devait être déposé, un des assistants prit la parole : il rappela les qualités aimables d'Auguste, promit un avenir à ses vers et à sa prose, qui n'avaient pas même eu un jour; il peignit en quelques phrases ardentes et âpres comme un anathème, les douleurs de la pauvreté et du talent, demandant vainement à vivre, et le monde des oisifs, des privilégiés, des heureux, n'ayant pour la vaillante cohorte des travailleurs, des rêveurs et des poëtes, qu'un hôpital et un tombeau. Le texte était fécond, l'orateur était jeune, l'occasion propice, et l'époque pen-

chait déjà à ces récriminations vengeresses qui allaient bientôt se traduire en événements et en systèmes. A chacune de ces phrases agressives et sinistres, Julien tressaillait, comme si ses ambitions, ses haines, ses colères, se fussent dressées toutes vivantes devant lui. Le discours fini, Anselme et Julien, restés seuls, redescendirent lentement, bras dessus bras dessous, les allées en pente qui sillonnent le champ funèbre et qui dominent Paris. D'un geste violent, Julien montra à Anselme cet océan humain dont les rumeurs confuses arrivaient jusqu'à leur oreille, et lui dit d'une voix sourde et contenue :

« Voilà le monstre qu'il faut dompter, si nous ne voulons pas mourir comme Auguste Alric !... Oh ! forcer ce monde à savoir mon nom, fût-ce pour le maudire ; forcer cette ville à me regarder, fût-ce comme un objet d'horreur ! Y mettre le feu, s'il le faut, pour la voir frissonner et pâlir à l'aspect de l'incendiaire ! Tout, oui, tout, plutôt que le dédain et l'indifférence, l'obscurité et la pauvreté !

— Julien ! je t'en prie, ne parle pas ainsi ! murmura Anselme, sur qui son compagnon exerçait évidemment une sorte de douloureux prestige. Moi aussi, je veux arriver, mais par une porte, et non par une brèche. Moi aussi, je veux qu'on me regarde, mais à la lueur d'un flambeau et non d'une torche !...

— Pauvre dupe ! Et qu'espères-tu ? reprit Julien avec un ricanement sinistre.

— La société est menacée ; elle est outragée, et, dans son aveuglement funeste, elle sourit trop souvent à la menace et à l'outrage. Pourvu que la moquerie ou l'insulte revête une forme séduisante, pourvu qu'on berce d'agréables chansons cette vieille enfant malade à qui il faut des jouets entre ses langes et son suaire, elle se tient pour contente, et elle couronne ses agresseurs. Mais crois-tu que cette situation soit durable ? Crois-tu qu'il n'y ait pas bientôt une crise, un danger, une catastrophe peut-être, où les rôles changeront, où la frayeur aura toutes les clairvoyances qui manquent à la sécurité ? Qu'il élève alors une voix jeune, éloquente, hardie, disant de rudes vérités à cette société réveillée en sursaut, lui dénonçant ses périls du jour dans ses admirations de la veille, lui proposant de combler avec les statues de ses idoles le gouffre prêt à l'engloutir,

crois-tu qu'elle ne serait pas écoutée? Crois-tu que cette tâche, vaillamment entreprise, ne puisse pas conduire au succès, à la fortune, à la gloire?

— Peste! monsieur le Don Quichotte! s'écria Julien toujours railleur; il paraît que, malgré toutes vos vertus, vous n'abandonnez pas votre part des joies et des vanités de ce monde! Sans doute, c'est pour partager avec Dulcinée!... »

Une ineffable expression de douleur et de tendresse se peignit sur le visage d'Anselme: il saisit brusquement le bras de Julien, et lui dit avec une sorte de gravité suppliante:

« Oh! je t'en prie! pas un mot de plus là-dessus! Tu sais que tu touches à une blessure saignante, que l'amour de Lucile Dermont est le seul espoir de ma vie, et que c'est pour elle, pour elle seule, pour pouvoir obtenir sa main sans la condamner à un avenir de dénûment et de misère, que je désire si ardemment me faire un nom, une position, une carrière!

— Très-bien! Tu te dévoues à cette bonne et bienfaisante société, à condition que, pour ta récompense, elle te marie et te dotera... Défenseur des saines doctrines, tu as un amour vertueux pour t'inspirer, un ange gardien pour sourire à tes efforts!... Tout cela est dans l'ordre... Mais moi, poursuivit Julien avec une sombre amertume, je n'ai pas le même bonheur! Moi, j'ai voulu goûter aussi aux amours honnêtes, et la coupe s'est brisée entre mes mains!

— C'est toi, malheureux, toi seul qui l'as brisée! interrompit Anselme en tressaillant. Tu n'as pas voulu de cet amour, tu n'as pas voulu de ce bonheur! Au moins ne les blasphème pas! Ce que Lucile est pour moi, Ernestine pouvait...

— A ton tour, tais-toi! reprit Julien avec un bizarre mélange de colère, de regret et de remords. Ernestine est la femme de monsieur Servais, quadragénaire et millionnaire, deux titres magnifiques aux respects de ce monde d'agioteurs et de Gérontes... Je ne la connais pas, je ne veux pas la connaître...

— Dieu le veuille! murmura Anselme.

— Non! non! continua Julien en éclatant: une affection douce et pure, un bonheur de pot-au-feu, une vie régulière, médiocre et obscure avec trois ou quatre marmots en perspective, je n'en veux pas... tu dis vrai, je n'en veux pas!... Je

n'accepte pas d'une société que je hais ce fade gâteau qui n'endort que les haines chétives et débiles!... Je lui déclare la guerre... Si je suis vaincu, eh bien! ce sera une croix de bois noir à ajouter à toutes celles du cimetière d'où nous sortons: si je suis vainqueur !... oh! je te jure que jamais les héros de l'*Iliade*, pressant du genou leur ennemi terrassé, n'ont prodigué plus d'insultes et conquis plus de dépouilles!

— Tu le sais, Julien, j'ai peur de toi, et pourtant je t'aime! Nous allons suivre deux routes contraires... laquelle des deux nous mènera au but? laquelle des deux à l'abîme? Je l'ignore; mais que du moins notre amitié nous reste, pour nous sauver de l'isolement et du désespoir, si nous succombons dans la lutte!...»

Anselme, en prononçant ces mots, tendait la main à Julien: celui-ci répondit à cette étreinte; mais craignant peut-être que son compagnon ne lui adressât une autre prière, il lui dit précipitamment:

« Voilà la nuit: nous devons être à neuf heures chez monsieur Versolant: nous n'avons que tout juste le temps de rentrer et de nous habiller...»

Les deux jeunes gens occupaient un petit appartement au cinquième, rue Saint-Lazare. Leur toilette ne fut pas longue. Lorsqu'ils redescendirent, le concierge tendit à Julien une lettre en échange de son bougeoir. Julien l'ouvrit et la lut rapidement, sans sortir de la loge. Une vive rougeur monta à son front, et ses lèvres minces se plissèrent d'un sourire indéfinissable. Anselme esseya de le questionner, mais il n'en reçut qu'une réponse évasive. Un quart d'heure après, ils arrivaient chez monsieur Versolant, rue du Faubourg-Montmartre.

Monsieur Versolant, homme de quarante ans environ, très-chauve, et portant des lunettes sous lesquelles ses yeux vifs observaient à leur aise, était un de ces nombreux produits de la civilisation moderne, jetés sur la limite du monde des honnêtes gens, comme pour en marquer la ligne imperceptible et montrer où commencent les régions intermédiaires. Il y avait en lui du financier, du faiseur et de l'homme de lettres; seulement l'homme de lettres n'écrivait pas, le financier n'avait pas d'argent, et le faiseur, faute de crédit, était souvent réduit à ne

rien faire. Pour le moment, monsieur Versolant, fondateur de l'*Initiateur*, et directeur, en expectative, de ce grand journal dont le premier numéro n'avait pas encore paru, groupait autour de lui les journalistes et les écrivains célèbres; son salon, ce soir-là, en réunissait un bon nombre. La soirée était toute littéraire : on devait achever d'y poser les bases de rédaction et de publication de l'*Initiateur*, et y entendre la lecture d'un roman destiné à en inaugurer le feuilleton. Le manuscrit qu'on allait lire était le début d'une jeune femme qui promettait, disait-on, une rivale à George Sand, et dont on répétait déjà, avec une foule de louanges préventives, le nom ou le pseudonyme : Francine Albemare. Ce nom circulait de bouche en bouche, au moment où Anselme et Julien arrivèrent, et tout le monde s'apprêtait à écouter la jeune et belle débutante avec une bienveillante sympathie : car elle avait déjà du succès, et n'avait pas encore d'ennemis. Chacun prit place. A un signe du maître de la maison, Francine Albemare se leva avec une modestie de bon goût, et s'avança vers la table où l'attendait le classique verre d'eau sucrée.

Elle paraissait avoir vingt-quatre ans : sa mise était simple, et ne trahissait aucune de ces prétentieuses misères qu'on attribue aux *bas-bleus* surnuméraires et aux muses aspirantes. Ses cheveux noirs, tordus autour de son front pâle et poli comme le marbre, en faisaient ressortir les tons mats et un peu froids. Ses yeux, d'un bleu foncé comme le ciel et la mer dans le Midi, avaient une expression calme et douce : Fallait-il croire à ce calme, à cette douceur? Était-ce l'azur des lacs ou celui de ces flots sans fond, qui cachent sous leur surface unie tant de brisants et d'orages? Qu'y avait-il dans ce regard, tantôt humide et caressant, tantôt livide comme l'éclair, dur comme l'acier, effrayant de sa fixité implacable? Cette sensation bizarre, attrait ou effroi, énigme ou problème, s'empara, à l'instant, de tous ces hommes d'imagination, observateurs par état et par goût, qui se trouvaient chez monsieur Versolant, et qui voyaient Francine pour la première fois; mais l'émotion d'Anselme fut bien moins vague : il fit un bond sur sa chaise, retint à grand peine un cri de surprise, et dit tout bas à Julien :

« Mais cette Francine Albemare... c'est Nathalie Duvivier!....

— Je le savais, tais-toi ! » répliqua Julien avec le majestueux sang-froid du grand-maître des Templiers.

Francine commença sa lecture d'une voix dont le timbre pur et suave aurait convenu aux délicates beautés d'*Adèle de Senange* ou de *Paul et Virginie*. Aussi l'étonnement des assistants fut-il au comble, lorsqu'on reconnut, à travers une fable intéressante et des scènes dramatiques, une attaque passionnée, paradoxale, audacieuse, contre tout ce que le monde des utopistes appelle les fictions ou les conventions sociales. Autorité, dogme, gouvernement, hiérarchies, mariage, héritage, tout était battu en brèche dans ces pages doucereuses et romanesques, et ces hardiesses n'en produisaient que plus d'effet, modulées de cette façon câline et passant par ces lèvres charmantes. L'auditoire, peu rigoriste d'ailleurs et disposé aux contrastes par la singulière beauté de Francine, applaudit de toutes ses forces, quand elle eut cessé de lire, et un groupe d'admirateurs empressés se forma autour d'elle. Monsieur Versolant fit aussi son compliment, mais il était soucieux : il ne savait pas très-positivement quelle direction il donnerait à son journal, ou plutôt il ignorait si les bailleurs de fonds, qu'il cherchait encore, ne lui imposeraient pas des idées plus conservatrices. C'est pourquoi, tout en félicitant Francine de son beau talent, il allait peut-être lui parler de difficultés et d'hésitations, lorsque Julien s'approcha d'eux :

« Ce roman est admirable, dit-il avec aplomb, et *lancera* à merveille le feuilleton de l'*Initiateur*.

— Oui, mais... bégaya Versolant en regardant finement Julien sous ses lunettes.

— Il n'y a pas de *mais*, répliqua le jeune homme, qui tira à demi une lettre de sa poche, et la fit voir à son futur directeur. Celui-ci l'interrogea du regard.

— Monsieur Servais est nommé ; il doit son élection à mon père. On lui a parlé : il accepte toutes nos conditions ; ses capitaux sont à nous ! murmura rapidement Julien Féraud, dont le regard s'éclaira d'une expression de triomphe.

— Ah ! très-bien ! très-bien ! bravo, mon jeune maître ! s'écria joyeusement monsieur Versolant, que cette nouvelle tirait d'embarras. Puis se tournant vers Francine :

— Madame, lui dit-il, je vous félicite : votre roman me convient parfaitement ; il sera notre feuilleton de début.

— Et quand paraîtrons-nous? demandèrent les assistants, encore un peu incrédules.

— Le 15 août, irrévocablement et sans remise, et dès le lendemain, on pourra passer à la caisse, répondit Versolant d'un air superbe. »

Julien était resté auprès de Francine. Elle lui serra la main avec une énergie virile, et lui dit :

« Merci, très-cher, et à charge de revanche! Notre pacte et notre serment subsistent toujours?

— Toujours! le serment d'Annibal! » répliqua Julien dont les yeux étincelèrent.

Quelques instants après, il regagnait son logis, côte à côte avec Anselme, qui était silencieux et triste. Pour prévenir ses questions ou dissiper sa tristesse, Julien lui dit, au moment où ils sonnaient à leur porte :

« Anselme, j'ai travaillé pour toi sans t'en demander la permission. Tu es attaché à la rédaction de l'*Initiateur*. Monsieur Servais est nommé député. Il arrive après-demain. Tu seras son secrétaire. Sa maison nous est ouverte, et tu verras Lucile tous les jours! »

Anselme tressaillit de joie ; mais, en même temps, une pensée douloureuse lui traversa le cœur : il songea que Julien verrait tous les jours Ernestine

---

II

Il nous faut maintenant faire un pas en arrière, afin d'éviter le malheur qu'éprouva Sancho, lorsqu'il perdit le compte de ses chèvres.

Trois ou quatre lieues plus loin que Saint-Sauveur, sur le versant de la montagne du Tracol qui descend en pentes douces jusqu'aux premiers bassins de la Loire, s'étage la petite ville de X...., chef-lieu d'arrondissement. Elle n'a rien en soi de bien remarquable, mais ses environs sont charmants et offrent à la fois les aspects riants des terres riveraines et les beautés plus sauvages des pays de montagnes. La plupart des riches négociants de Saint-Étienne ont leurs maisons de plaisance à mi-côte de ces hauteurs boisées, où l'on jouit d'une vue enchanteresse. Vers 1838, monsieur Jacques Servais, déjà cité comme un des hommes les plus considérables du département par sa capacité et sa fortune, vint se fixer dans une de ces habitations pittoresques. Il était veuf et avait avec lui son fils Amédée, tout enfant encore, et sa nièce Lucile, orpheline de dix ans. Lucile Dermont, fille d'un officier que la sœur de monsieur Servais avait épousé par amour, était aussi pauvre que son oncle était riche, et elle n'avait rien à attendre de lui, son fils Amédée devant être son unique héritier. A une petite distance, mais dans une maison beaucoup plus modeste, habitait un colonel en retraite, nommé Sorel, veuf comme monsieur Servais, et n'ayant qu'une fille. Elle s'appelait Ernestine, et n'était que de trois ans plus âgée que Lucile. Le voisinage commença leurs relations; la similitude des positions les rendit bientôt plus intimes, et lorsque le colonel Sorel apprit que le nom de famille de Lucile était Dermont, il se souvint que son père avait servi sous ses ordres. Il n'en fallait pas tant pour amener une vive amitié entre les deux jeunes filles, et elles ne tardèrent pas à devenir inséparables. La supériorité de l'âge, encore sensible au seuil de l'adolescence, donnait à Ernestine un ascendant qui s'accordait bien d'ailleurs avec l'expression résolue de ses yeux noirs, la beauté vigoureuse de ses traits, et le développement de sa

taille élégante, comparés à la physionomie mélancolique, à la grâce timide et aux frêles proportions de la blonde Lucile. Les affections, on le sait, vivent de contrastes : celle d'Ernestine et de Lucile était d'autant plus passionnée qu'elles se ressemblaient moins, et que l'espèce de protection, exercée par l'une, acceptée par l'autre, établissait entre elles cette inégalité mystérieuse qu'on trouve au fond de toutes les amitiés. Elles grandirent ainsi, pendant quelques années, presque toujours en plein air, s'égarant ensemble dans les bois d'arbres verts qui montent jusqu'aux cimes du Tracol, parcourant les sentiers pleins d'ombre à la poursuite des papillons et des fauvettes, ou parfois s'asseyant au pied de quelque chêne centenaire, posant un livre sur leurs genoux, et là, les mains entrelacées, le doigt sur la page, lisant à tour de rôle une belle légende de saint ou un joli conte de fées. Rien de plus gracieux que ce jeune couple, constamment habillé de même: rien de plus frais que ces deux figures à demi enfantines, à demi féminines, promettant déjà, dans leur diversité charmante, de réaliser les deux types de beauté les plus chers à la statuaire et à la peinture. Ce fut à cette époque que Julien et Anselme les virent pour la première fois. Ils étaient alors deux lauréats de collége, annonçant, disaient leurs maîtres, les facultés les plus brillantes. Lorqu'ils revenaient chez eux pour les vacances, ils aimaient à errer dans les environs, à oublier, au milieu des futaies et des solitudes, les réalités mesquines de leur intérieur, à deviser à perte de vue de leurs ambitions, de leurs projets, de leurs espérances. Julien, plus fort, plus ardent, apportait dans ses idées d'avenir une énergie sombre et hautaine qui parfois effrayait Anselme, plus doux, plus craintif, et ayant hérité de sa mère, morte depuis plusieurs années, une piété empreinte de tristesse. Un soir d'été, ils furent surpris par un violent orage au plus épais des bois du Tracol. Ils cherchaient à s'abriter sous quelque grand arbre, lorsqu'il leur sembla entendre des gémissements et des cris. Ils s'approchèrent, et un émouvant spectacle frappa leurs regards. Ernestine et Lucile, perdues comme eux dans les bois, s'étaient réfugiées sous un hêtre gigantesque, qui les protégeait à peine contre les torrents de pluie. Lucile, épouvantée par le tonnerre et les éclairs, s'était affaissée sur elle-même ; ses yeux se fermaient,

et une pâleur d'albâtre se répandait sur son visage, pendant qu'Ernestine, la dominant de toute la tête, la couvrait de son tablier avec des airs d'inquiétude maternelle, et que Betty, jolie chienne qui les suivait dans leurs promenades, lui léchait les mains pour la rassurer. Julien et Anselme avaient l'imagination trop jeune et trop vive pour ne pas être saisis par cet aimable tableau. Ils crurent voir la vignette du roman de leurs belles années, qu'ils venaient de se raconter d'avance. Presque enfants encore, Ernestine et Lucile ne virent dans cette rencontre que le bonheur d'être secourues en un moment critique. Lucile d'ailleurs était presque évanouie. Anselme défit sa large blouse de toile, et l'en enveloppa tout entière; Julien, plus savant, leur expliqua que le voisinage des grands arbres pouvait être dangereux pendant l'orage. Anselme et lui coupèrent quelques branches de pin qu'ils attachèrent tant bien que mal avec leurs mouchoirs; ils les couvrirent d'une couche de mousse et de feuilles fraîches, et plaçant Lucile sur cette civière improvisée, ils descendirent dans la direction qu'Ernestine leur indiqua, guidés par la fidèle Betty, qui courait en avant et aboyait à la pluie. Lorsqu'ils atteignirent la lisière du bois, l'orage cessait. Lucile rouvrit les yeux, et son premier regard rencontra le regard d'Anselme à demi incliné vers elle et la contemplant avec une ineffable expression d'inquiétude et de tendresse.

Ramenées jusqu'à leur porte par leurs jeunes protecteurs, Ernestine et Lucile racontèrent à leurs parents toute l'aventure. On s'informa, et l'on sut qu'il s'agissait de deux rhétoriciens dont les triomphes, proclamés par les journaux de la localité, comptaient presque déjà parmi les illustrations de la contrée. Monsieur Servais, orgueilleux et positif, monsieur Sorel, pauvre et loyal militaire, usé, avant l'âge, par les premières campagnes d'Afrique, firent bien un peu la grimace au nom de Féraud et de Maynard, qui passaient, dans le pays, pour des Chicaneaux d'assez mince mérite: ils haussèrent les épaules en songeant à l'imprudente vanité de ces deux fureteurs de testaments et de procès, qui, plus riches d'enfants que d'écus, avaient voulu donner à leurs aînés une éducation de princes, sauf à leur rendre odieuse la perspective de rester dans leur état. Mais, après tout, il n'était question que de remercier deux adolescents

d'un léger service rendu à deux enfants, et M. Servais invita quelquefois Anselme et Julien à venir passer la journée dans sa belle et riante résidence. Ce fut là que Julien, tout en admirant les fleurs du jardin et les yeux noirs d'Ernestine, fut frappé d'un premier contraste entre cette opulence et sa pauvreté, et ressentit un premier mouvement d'envie et de haine contre les riches et les heureux de ce monde.

Ces relations durèrent peu. Monsieur Féraud et monsieur Maynard, en abdiquant toute ambition personnelle au profit de leurs fils aînés, en s'imposant les plus durs sacrifices pour subvenir à leur éducation, les avaient si bien pénétrés de la nécessité de faire fortune et d'arriver par eux-mêmes, qu'ils ne demandaient jamais à rester un jour de plus dans la maison paternelle. Ils repartirent donc pour l'École de Droit. Bientôt aussi, monsieur Servais et le colonel Sorel comprirent qu'Ernestine et Lucile, alors âgées, l'une de quinze ans, l'autre de douze, et ayant toutes deux perdu leur mère, ne pouvaient indéfiniment rester à la campagne ou même dans leur petite ville, qui n'offrait aucune ressource. Monsieur Servais d'ailleurs, jeune encore et fatigué de son inaction, venait de se lancer dans de nouvelles entreprises qui exigeaient souvent sa présence à Lyon ou à Saint-Étienne. En conséquence, il fut décidé qu'on mettrait les jeunes filles au couvent pour quelques années. Un jour d'octobre, Ernestine et Lucile, après avoir beaucoup pleuré, montèrent en voiture et furent conduites à Lyon, au couvent du Sacré-Cœur. Les adieux furent tristes, surtout pour le colonel Sorel, qui aimait passionnément sa fille, et qui, de plus en plus affaibli et malade, pressentait sa fin prochaine. Au couvent, elles furent aussi inséparables qu'elles l'avaient été à la campagne. Leur beauté s'y développa avec mille exquises nuances, et bientôt maîtresses et pensionnaires raffolèrent de ces deux fleurs des montagnes, de ces deux jeunes filles unies par une affection si tendre qu'on eût dit deux âmes écloses sous un même rayor et vibrant sous un même souffle. Seulement, là aussi, la difference des caractères s'accentuait encore davantage, à mesure qu'elles échappaient à l'adolescence. Avec ses cheveux blonds, son regard timide, son teint un peu pâle sur lequel la plus légère émotion faisait courir une délicieuse rougeur, sa

physionomie délicate et douce où tout respirait la candeur et la bonté, Lucile semblait devoir être le type de la femme soumise et dévouée, prête à décider de sa destinée par ses premières tendresses et à les consacrer par le sacrifice et la douleur. Chez Ernestine, dont la brune beauté éclatait déjà dans toute sa magnificence, il y avait autant d'innocence, de charme et de pureté; mais il s'y mêlait parfois des élans de passion, des accents de fière et imprudente franchise, je ne sais quels pressentiments de périls et d'orages, qui eussent effrayé sur son avenir un observateur attentif.

Chaque année, aux vacances, elles revenaient aux Géranies : c'était le nom du hameau où s'enclavaient les maisons de campagne de l'oncle de Lucile et du père d'Ernestine. — Chaque année aussi, elles revoyaient Julien et Anselme; ce n'était plus l'amicale familiarité des premiers jours : mais à travers leur vie monotone du couvent, interrompue par l'agreste solitude des vacances, Anselme et Julien restaient pour elles les seules personnifications de cet inconnu que toutes les jeunes filles, même les plus pures, rêvent au seuil de la vie. Le colonel Sorel, cloué sur son fauteuil par ses infirmités croissantes, et monsieur Servais, de plus en plus préoccupé d'affaires, surveillaient fort peu les deux charmantes pensionnaires, dont tous les dangers pouvaient se résumer dans ces simples mots : elles n'avaient pas de mère. Ernestine et Lucile, sous la direction très-peu gênante d'une vieille gouvernante sourde, allèrent quelquefois aux fêtes des villages épars sur le versant du Tracol, si communes dans le beau mois de septembre. Quelquefois, Julien et Anselme s'y trouvaient comme par hasard, et nos jeunes filles avaient trop de distinction d'esprit et de cœur pour ne pas être frappées du contraste de ces deux figures rayonnantes d'intelligence avec les façons grossières et les épaisses tournures qui composaient le personnel de ces fêtes. Par une sorte de sympathie instinctive entre les caractères, entre les destinées peut-être, Anselme, avant même qu'on se fût rien dit, s'attacha à Lucile, et Julien à Ernestine. Il arrivait, de temps à autre, que, sous prétexte de les protéger contre les chances de mauvaise rencontre, ils accompagnaient leurs jolies danseuses sur les chemins en pente qui conduisaient aux

Géranies. La sérénité de ces heures nocturnes, l'impression mélancolique de ces paysages baignés dans une ombre transparente, imprégnés des vagues senteurs des mélèzes et des pins, les plongeaient tous quatre dans une rêverie tendre et douce, qu'aucune parole n'aurait exprimée, et qui n'avait pas, hélas! de plus éloquent interprète que le silence.

Un soir où ils devaient se dire adieu pour quelque temps et où ils avaient à parcourir un chemin un peu plus long avant d'arriver aux Géranies, les deux jeunes gens, qui d'ordinaire se contentaient de marcher côte à côte avec leurs compagnes, se sentirent assez enhardis ou assez émus pour prendre leur bras, qu'elles leur abandonnèrent. Tous quatre s'acheminèrent ainsi, Ernestine appuyée sur Julien, Lucile sur Anselme. On était à la fin d'octobre; mais il y a souvent, dans cette arrière-saison, des soirées et des nuits plus belles que dans l'été. Une brise tiède et parfumée descendait des grands bois d'arbres verts. Un vague frisson, un air doux et léger comme le souffle d'un enfant, caressait les fronts inclinés de nos promeneurs, glissait sur leurs cheveux et faisait pénétrer dans tout leur être un redoublement de vie, un commencement de fièvre et d'ivresse. Les deux jeunes gens sentaient le bras charmant de leurs compagnes trembler tout près de leurs cœurs, et telle était la nouveauté, la vivacité de cette sensation pour ces âmes si jeunes, que, plus de vingt fois, ils chancelèrent et crurent qu'ils allaient tomber au bord du chemin dans une sorte de délicieux vertige. Lorsqu'ils touchèrent la grille de l'humble maison du colonel Sorel, où ils se séparaient d'ordinaire, Ernestine quitta brusquement le bras de Julien, fit un pas en avant, puis se retourna vers lui; Anselme et Lucile restaient un peu en arrière. Ernestine, debout près de la grille, d'où elle dominait les trois autres acteurs de cette scène, emportée par l'émotion de cette heure décisive et par l'énergie loyale de son cœur, lança à la craintive Lucile un regard de souveraine comme pour l'encourager à imiter son exemple, et laissa tomber sa main dans celle de Julien éperdu. Un instant après, les mains de Lucile et d'Anselme s'unirent dans une même étreinte : — « Espoir et combat! amour et courage! » s'écria la jeune enthousiaste; à ces cœurs que rien n'avait trompés encore et qui n'avaient

jamais trompé, ce moment solennel ne pouvait laisser un doute; c'étaient, d'Ernestine à Julien, et d'Anselme à Lucile, deux âmes qui se donnaient, deux destinées qui se promettaient l'une à l'autre.

En ce moment aussi, Julien était de bonne foi, et aurait bravement accepté tous les sacrifices pour être digne de cette Ernestine dont l'amour l'enivrait de bonheur et d'orgueil : car la jeunesse a des heures d'entraînement et de franchise où tous les caractères se ressemblent. Mais quiconque aurait étudié de près l'explosion de ce même sentiment chez ces natures si diverses, aurait aisément deviné que, pour Anselme et Lucile, l'engagement était irrévocable; que, pour Ernestine, il ne pourrait être brisé que par un horrible orage, et que, pour Julien, la limpidité de ce premier amour serait vite troublée par d'autres ambitions moins sentimentales.

Maître Féraud, le père de Julien, était un homme spirituel et madré, menant à la baguette son cousin Maynard, et possédant cette habileté de bas étage dont quelques provinciaux intelligents finissent par faire une science. Il n'eut pas besoin d'ailleurs de beaucoup de sagacité pour deviner que son fils se trouvait dans sa première crise d'amour romanesque, ou peut-être apprit-il, par un de ces bruits vagues, si difficiles à conjurer dans les petites villes, quelques-unes des promenades de Julien avec Ernestine. Or, l'on savait que mademoiselle Sorel n'aurait pas, après la mort de son père, cent louis de dot, et l'on ajoutait que cette perspective de pauvreté absolue pour sa fille chérie n'avait pas peu contribué à vieillir avant l'âge le colonel Sorel, miné déjà par ses blessures et ses chagrins. L'avocat Féraud, en homme adroit, se garda bien de sermonner son fils sur le danger des romans précoces, des engagements irrévocables entre les jeunes gens sans fortune et les jeunes filles pauvres. Il comprenait que le caractère altier et indiscipliné de Julien se roidirait contre des gronderies et des remontrances : mais il s'arrangea sans affectation pour que le jeune ambitieux eût, en quelques traits, une sorte de tableau anticipé de l'avenir qui l'attendait, s'il se mettait au pied, dès son entrée dans la vie, la chaîne et le boulet d'un mariage sans argent. D'abord, sous prétexte de lui donner une marque de confiance,

il lui révéla, chiffre par chiffre, l'état de ses affaires, et lui montra qu'en dépit de ses frais d'éloquence devant toutes les justices de paix de l'arrondissement, il gagnait à peine de quoi subvenir à l'entretien de sa femme et de ses filles, aux mois de nourrice de son petit dernier, et aux intérêts de quelques dettes éparses. Une pension à Julien pour vivre de ses rentes, ou une première mise de fonds pour acheter une étude ou un cabinet, il n'y avait pas à en espérer. Le lendemain, monsieur Féraud, désirant, disait-il, faire voir à son fils comment on s'amusait à X..., le conduisit au café. Julien, qui avait la finesse et la susceptibilité d'organes des natures artistes, éprouva une incroyable sensation de malaise en entrant dans cette épaisse atmosphère, enfumée et échauffée par d'énormes bouffées de tabac que se renvoyaient les habitués. Un air morne, le fatalisme de l'ennui, pesait sur toutes les figures ; la certitude de recommencer le lendemain ces plaisirs savourés la veille, communiquait à ces physionomies quelque chose d'immobile et de pétrifié. En sortant de ce lieu de délices, monsieur Féraud fit passer Julien par la promenade ou le Cours, comme on l'appelait superbement. Quiconque a habité la province, sait tout ce qu'il y a d'abandon et de tristesse dans ces emplacements déserts, où, sous des ormeaux décrépits, le long de grandes murailles, quelques rares passants foulent des gazons fanés. Julien ressentit une espèce de frémissement prophétique en contemplant deux ou trois couples vénérables, Philémons et Baucis ignorés, suivant d'un pas grave et lent ces allées solitaires, et échangeant, toutes les dix minutes, un mot qui tombait dans le silence comme un caillou dans un gouffre. Avec cette promptitude de rapprochement familière aux hommes d'imagination, il se vit, à soixante ans, se promenant le long des mêmes murs, sous les mêmes arbres, au bras d'Ernestine, et il se posa à lui-même cette interrogation moqueuse : « Que deviennent, au bout de six lustres, les mariages d'amour ? » Enfin, le soir, son père le mena à la *réception* de madame Gromilly, femme de l'adjoint. Julien resta là deux heures, pendant lesquelles son esprit mobile le transporta à Paris, au milieu d'amis, obscurs à vingt ans, sûrs d'être célèbres à trente, causant art, poésie, femmes, littérature, paradoxes, fantaisie ; puis, à l'Opéra ou aux Italiens, contemplant du bout de sa lorgnette toutes

les gloires, toutes les élégances parisiennes ; puis, au Bois, un jour de printemps et de soleil, accompagnant une femme à la mode, devenu lui-même un illustre, et entendant ceux qu'il rencontrait dire à demi-voix : « C'est lui ! c'est elle ! » — Julien, au milieu de ces chatoyantes images, promena ses yeux autour de lui, regarda, écouta et compara. En une minute, la pensée du jeune ambitieux traversa des mondes, et son père, lorsqu'ils rentrèrent ensemble, put comprendre que le coup avait porté.

Pourtant il y a dans un premier amour tant de vie et de puissance, que Julien eût résisté peut-être à cette méthode de désenchantement préventif, si deux nouveaux incidents n'étaient venus s'emparer de la situation.

Le colonel Sorel mourut, après quelques jours de maladie. Il n'avait pas d'autre ami, d'autre voisin que monsieur Servais ; et Lucile, à qui la douleur d'Ernestine fit oublier ses habitudes de timidité et de réserve vis-à-vis de son oncle, l'entraîna au lit de mort du colonel : celui-ci, dont l'agonie commençait, serra la main de monsieur Servais et lui montra du regard Ernestine qui se tordait et sanglotait aux pieds du lit. Le moribond ne pouvait plus parler, mais ses lèvres remuaient comme pour une prière, et une larme, pendant qu'il regardait sa fille, glissa sur ses joues livides. Plus vaniteux que sentimental, Servais était pourtant susceptible de ces mouvements généreux qui amènent parfois, chez les âmes vulgaires, des brusqueries de dévouement et de bonté. Soit qu'il fût touché des pleurs de Lucile, soit qu'il eût pitié de l'isolement prochain et de la pauvreté d'Ernestine, soit enfin que l'admirable beauté de cette jeune fille éveillât en lui les premiers élans d'une de ces passions de l'âge mûr, plus tenaces parfois et plus violentes que celles de la jeunesse, monsieur Servais dit tout bas à sa nièce qu'il emmènerait Ernestine avec elle, et lui donnerait indéfiniment un asile dans sa maison. En effet, trois jours après, l'orpheline en grand deuil était installée chez le riche négociant, auprès de Lucile, qui avait voulu s'habiller de noir comme elle, et dont les yeux étaient rougis de larmes comme les siens.

Les esprits les moins nobles ne sont pas toujours, hélas ! ceux qui devinent le moins juste ; maître Féraud se frotta les mains en apprenant que mademoiselle Sorel allait demeurer chez mon-

sieur Servais. Par un pressentiment bizarre, il comprit, que, malgré les quarante ans sonnés du millionnaire, il pourrait bien y avoir là, avant peu, un nouvel obstacle entre Ernestine et Julien. Peut-être celui-ci eut-il la même pensée; peut-être cette rivalité inattendue, en lui faisant connaître la jalousie, lui aurait-elle donné la force de tout braver, de se résigner à tout, plutôt que de renoncer à cet amour. Mais il n'eut pas le temps de se poser ces questions. Il y avait à peine un mois que le colonel Sorel était mort, lorsqu'on annonça à X... l'arrivée d'une nouvelle directrice des postes, mademoiselle Nathalie Duvivier.

Les jeunes filles, les jeunes femmes appelées à diriger des institutions primaires ou des bureaux de postes dans les petites villes de province, ont été trop souvent les héroïnes de romans dont quelques-uns ressemblent à ceux de madame Sand et plusieurs à ceux de Paul de Kock. Presque toujours *déclassées*, ayant à concilier la gêne d'une situation pauvre ou précaire avec les souvenirs et les rêves d'une éducation distinguée, jouant du piano et raccommodant leur linge, surveillant leur pot-au-feu et abonnées au cabinet de lecture, échouees souvent sur ces tristes plages provinciales à la suite de naufrages inconnus au milieu des récifs parisiens, inférieures par leur position, supérieures par l'instruction et l'intelligence aux calmes existences de la petite ville qui les adopte pour quelques années, offrant enfin à l'oisiveté de la province le piquant de la nouveauté et le mérite de ne pas ressembler aux voisins et aux voisines, ces pauvres femmes deviennent le point de mire de tous les Lovelaces, de tous les don Juans de l'arrondissement. Nathalie Duvivier réalisait toutes les conditions du genre; mais elle y ajoutait un esprit supérieur et une éclatante beauté. Agée de vingt ans, fille d'un artiste de talent mort dans la misère, entourée, dès le début, de mille séductions, sauvée de ces premiers dangers par un immense orgueil plutôt que par des principes de religion ou de morale, Nathalie avait obtenu cet humble poste de X... à la recommandation d'un vieux chef de division qui avait connu son père. Son arrivée fit événement, et bientôt tout ce qui, dans le pays, se piquait d'un peu d'imagination, de sensibilité ou de bel esprit, eut la tête tournée pour la belle directrice. Elle déjoua les prétentions de ceux-ci, les inquiétudes de celles-là, la cu-

riosité de tous, par une tenue parfaite, une simplicité exquise, et une sorte de fierté hautaine que sa beauté rendait attrayante comme une parure, que son isolement rendait nécessaire comme une sauvegarde. Pour Julien, l'arrivée de Nathalie fut une révélation véritable. Elle eut pour lui le prestige de la femme qui sait et le charme de la jeune fille qui ignore : l'idéal, l'inconnu, lui sembla personnifié dans cette indéfinissable créature, énigme vivante, passant au milieu de gens qui ne sauraient ni la retenir, ni la comprendre. Tout ce qu'il en vit, tout ce qu'il en devina, répondait admirablement aux secrets désirs de son imagination et de son cœur. Cet orgueil, c'était le sien ; ce contraste entre une haute intelligence et une condition misérable, entre une ambition sans bornes et une destinée mesquine, c'était lui, c'était le mal dont il souffrait, c'était la plaie invisible qui commençait à le ronger. Tout ce qui s'agitait sans doute dans l'âme de Nathalie, se remuait dans la sienne. Pauvre comme elle, déclassé comme elle, dédaignant comme elle son vulgaire entourage, il tendait comme elle ses mains fiévreuses vers ces biens que la société réserve à ses élus. « Guerre à mort à cette société ! » ce cri de menace et de haine que Julien écoutait parfois dans les profondeurs de sa pensée, il crut aussi le surprendre sur le front marmoréen de Nathalie, dans l'éclair de son regard, dans le pli de ses lèvres. Cette parenté de l'orgueil rebelle les attira l'un vers l'autre. A défaut de leurs cœurs, leurs intelligences se comprirent et s'aimèrent ; ou plutôt ce ne fut pas de l'amour, ce fut un pacte. Avec une fierté chaste et altière qui subjugua le jeune amoureux, Nathalie traça entre elle et lui une ligne infranchissable. Avec une logique féminine qui lui ferma la bouche, elle lui prouva combien ils seraient plus forts contre la mauvaise fortune, plus sûrs d'arriver, mieux armés dans leurs luttes à venir contre la société et le monde, en restant simplement amis, loyalement amis, qu'en s'embarrassant dans les réseaux de soie d'une intrigue sentimentale. Nathalie Duvivier ne passa qu'un an à X... Lorsqu'elle repartit pour Paris, où Julien allait bientôt retourner avec Anselme, elle lui dit, après une fraternelle embrassade.

« Au revoir, n'est-ce pas ?

Au revoir.

— Et pour mot d'ordre, le serment d'Annibal ! le serment de haine et de guerre contre tout ce qui nous ôte notre place au soleil?

— Oui, le serment d'Annibal ! répondit Julien avec un enthousiasme sinistre.

— Adieu donc : arrivez vite, et comptez sur mon amitié, comme je compte sur la vôtre. »

Ce rapide épisode avait causé à Anselme une douleur profonde ; mais il n'exerçait aucune influence sur Julien, qui le dominait. Depuis quelque temps d'ailleurs, Lucile et Ernestine, devenues plus craintives à mesure qu'elles réfléchissaient davantage aux conséquences possibles de leurs premières imprudences, avaient cessé de voir les deux jeunes gens. Pourtant la vie de province est trop à jour, une curiosité trop ardente s'était attachée aux moindres démarches de Nathalie Duvivier, pour qu'on pût longtemps ignorer ses entretiens avec Julien, et pour qu'un écho, envenimé par de vulgaires commérages, n'en arrivât pas jusqu'à Ernestine. Ce qu'elle en souffrit, nul ne le sut, et Lucile eut seule la confidence de ses larmes. Pour cette âme fière et énergique, loyale et sincère, aucun malheur ne pouvait égaler celui de trouver indigne d'elle l'homme qu'elle avait choisi. Lorsque Lucile, toujours fidèle au souvenir d'Anselme, qu'un sentiment de délicate pudeur l'avait empêchée de revoir, essaya de parler du coupable à son amie, lorsque, par un affectueux mensonge, elle lui dit que Julien repentant l'avait priée de plaider pour lui, Ernestine lui imposa silence avec un courage qu'elle puisait dans sa douleur, avec un calme qui cachait des déchirements terribles. La vaillante jeune fille s'exagéra-t-elle ses forces? S'abusa-t-elle en exilant pour jamais Julien de son cœur, en se figurant qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle pouvait l'oublier? Peut-être le saurons-nous plus tard. Pour le moment, elle eut un nouveau sujet de trouble et de lutte intérieure. Malgré son ambition et sa vanité, malgré les affaires qui l'absorbaient, M. Jacques Servais n'avait pu voir tous les jours sous son toit la belle et poétique orpheline sans éprouver un de ces regains de sentiment et de jeunesse que les âmes communes prennent pour de l'amour. Il l'aima, autant du moins qu'il pouvait aimer, et songea à l'épouser sans se

préoccuper un moment de la possibilité d'un refus. D'abord il se dit que ce mariage avec une fille sans dot serait une folie; ensuite, il calcula mentalement le chiffre de sa fortune, les chances de son élévation politique, et il conclut qu'Ernestine, libre de tout lien de famille, douée d'une beauté souveraine et de ce don d'attraction que subissait tout son entourage, serait une admirable maîtresse de maison et flatterait infailliblement son orgueil, à l'époque déjà caressée dans ses rêves où il serait un homme d'État. Douloureux contraste! Par sa pauvreté, Ernestine était un obstacle pour Julien au point de départ; par sa beauté, elle pouvait être un auxiliaire pour monsieur Servais au point d'arrivée. Quant à la différence d'âge, à la sympathie des caractères, au premier amour d'Ernestine pour Julien, à la diversion opérée par Nathalie Duvivier, tout cela était lettre close pour monsieur Servais. Il ignorait presque tout, et s'inquiétait très-peu de ce qu'il savait. En sa double qualité d'homme sérieux et de mari en expectative, il ne pouvait s'arrêter à ces misères.

Un jour donc, il fit prier Ernestine de venir le trouver dans son cabinet, et là, prenant une pose à demi paternelle, à demi galante, il lui demanda sa main. Si innocente que soit une jeune fille, elle devine toujours quelque peu le sentiment qu'elle inspire, même à un quadragénaire, et Ernestine fut moins étonnée que troublée. Elle demanda quinze jours de réflexion, que le millionnaire lui accorda avec une confiance superbe. Elle était alors dans le paroxysme de sa douloureuse colère contre Julien, et il lui sembla qu'un mariage sans amour avec un homme d'un certain âge serait pour elle le plus sûr des refuges contre Julien et contre elle-même. Lucile, à qui elle se confia, commença par pleurer beaucoup et par lui conseiller de ne pas renoncer si vite à ses jeunes et fraîches amours: puis elle réfléchit à cet ineffable douceur de devenir la nièce d'Ernestine, d'ajouter la parenté à l'amitié, et de multiplier les chances de ne jamais se séparer. Toutefois, surmontant ses scrupules, elle revit Anselme, lui apprit ce dont il s'agissait, et ajouta que si, dans la quinzaine, aucun message, aucune prière, aucun cri de douleur et de tendresse ne leur arrivait du côté de Julien, son amie accepterait l'offre de monsieur Servais. Rien n'arriva, ou plutôt Julien, poussé par son père, rappelé par Nathalie Duvivier, partit pour

Paris sur ces entrefaites ; il y emmena Anselme, qui n'eut que le temps de faire savoir à Lucile qu'il l'aimait toujours, et qu'il allait travailler de toutes ses forces pour se rendre digne d'elle.

Quinze jours plus tard, Ernestine disait oui, et devenait madame Servais.

Julien et Anselme étaient à Paris depuis deux ans, lorsque monsieur Servais, qui, après son mariage, avait senti son ambition s'accroître et n'avait cessé de préparer son élection, fut nommé député de l'arrondissement de X... Le surlendemain, il partait à son tour pour Paris avec sa femme, sa nièce Lucile et son fils Amédée, jeune rhétoricien de médiocre espérance.

Tels étaient les personnages que l'intérêt, l'amour, la vanité, ou peut-être des passions plus coupables, allaient réunir. Tel était l'avant-scène du simple et triste drame que nous nous proposons de raconter.

III

Sept ou huit mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de monsieur Servais à Paris. Bien qu'il n'eût pas encore détrôné les rois de la tribune, son rôle politique avait pris assez d'importance, sinon pour que le ministère comptât avec lui, au moins pour que l'Opposition comptât sur lui. Seulement, il lui était arrivé deux petits malheurs, très-faciles à prévoir. Entré au palais Bourbon avec l'intention bien sincère de ne pas dépasser certaines nuances du centre gauche, il se trouvait déjà beaucoup plus avant ; et parfaitement décidé d'abord à ne dépenser que cent mille francs pour fonder ou soutenir l'*Initiateur*, il en était déjà à plus de deux cent mille. Mais ces légères mésaventures avaient de larges compensations. Monsieur Servais était l'oracle du salon de monsieur Versolant. Un vaudevilliste attaché au feuilleton dramatique de l'*Initiateur* lui faisait des mots, qui circulaient ensuite dans la salle des conférences. Julien Féraud le proclamait un grand homme dans les premiers-Paris qu'il était censé écrire sous son inspiration immédiate, et le compte rendu des débats

parlementaires ne manquait pas d'émailler ses discours de ces précieuses parenthèses : Très-bien ! — Profonde sensation. — Écoutez ! Écoutez ! — que l'amour-propre de l'orateur savourait avec délices. Au reste, nous prendrons une idée plus juste des situations réciproques, si nous entrons chez monsieur Servais, à cette heure, significative alors dans la vie politique, qui s'écoulait entre le déjeuner et le départ pour la Chambre.

Monsieur Servais habitait un appartement assez vaste, dans un hôtel meublé de la rue de l'Université. On était au mois de mars : au dehors, une pluie fine clapotait aux fenêtres ; au dedans, un bon feu pétillait dans la cheminée d'un petit salon dont notre député avait fait son cabinet de travail et d'audiences. Toute la famille était encore réunie. Assises l'une près de l'autre, et les regards tournés vers ce ciel sombre et humide, Ernestine et Lucile laissaient deviner, par la pâleur de leur front et la tristesse de leur attitude, tout un monde de pensées douloureuses et de vagues anxiétés, inconnu probablement du principal acteur de cette scène, soupçonné peut-être et partagé par quelques autres. L'œil fixé sur la pendule, Amédée Servais, un peu plus blême et un peu plus maigre qu'à ..., pirouettait sur ses talons et semblait attendre le moment favorable pour s'esquiver. Autour d'une grande table ronde, dont le tapis vert était surchargé de papiers, de livres et de brochures, Anselme et Julien écrivaient ; monsieur Servais dictait ou allait dicter : trois ou quatre numéros de l'*Initiateur* gisaient çà et là sur les meubles.

« Julien, à ce soir, au théâtre du Palais-Royal ! dit Amédée en prenant son chapeau et en faisant mine de sortir. »

A ces mots, monsieur Servais haussa les épaules avec une expression de mauvaise humeur qui n'avait, à ce qu'il paraît, pour éclater, que l'embarras du choix : car il interrompit la lecture d'un volumineux rapport, et dit à son fils d'un ton qu'il s'efforçait de rendre sévère :

« Amédée, on vous a vu samedi dernier au bal de l'Opéra ; je vous l'avais cependant défendu ; vos fournisseurs sont encore venus ce matin me demander de l'argent ; c'est la quatrième fois depuis le 1er janvier, et l'on m'assure que vous avez des dettes criardes. Amédée, vous prenez une mauvaise route. Ni votre santé, ni ma bourse n'y résisteront. »

Le jeune homme ne parut que médiocrement ému de cette harangue ; il ramassa à la hâte quelques livres qu'il avait laissés sur une console, et il s'apprêtait à sortir, lorsque son père lui demanda, de ce même air soucieux qu'il avait pris en lui parlant :

« Quels sont ces livres ?

— Béranger, George Sand, Michelet, Quinet, Balzac, Eugène Sue, répondit fièrement Amédée en scandant chacun de ces noms célèbres, comme s'il avait eu peur d'en perdre une syllabe.

— Ce sont là de mauvaises lectures ! dit monsieur Servais emporté par un sentiment paternel.

— Comment ! de mauvaises lectures ! s'écria l'étudiant, heureux de prendre sa revanche ; mais, mon cher père, tu n'y songes pas ! L'autre jour, qui est-ce qui tonnait, à la tribune, contre le parti-prêtre, et répondait vertement à monsieur Berryer défendant les jésuites ? Qui est-ce qui dénonçait le clergé et ses menées astucieuses pour s'insinuer dans les familles ? Qui est-ce qui signalait à la reconnaissance publique les cours de messieurs Michelet et Quinet ? Tu soutiens de tes deniers et de ton éloquence ce cher et excellent *Initiateur* : eh bien ! chaque numéro de cet estimable journal, publié sous la raison sociale Versolant, Servais et Ce, renferme un hymne d'admiration en l'honneur de ces écrivains que tu me reproches de lire... Tiens, je prends au hasard : — et Amédée prit deux ou trois des journaux errants sur les chaises — George Sand... Ah ! justement l'article est dans le numéro qui publie ton dernier discours, et je n'ai pas besoin d'aller bien loin pour en trouver l'auteur, poursuivit-il en regardant Julien : « George Sand... Chaque nouvel ouvrage de notre éminent conteur est un nouveau pas sur la route de l'avenir, une nouvelle victoire dans cette guerre glorieuse, déclarée par les esprits jeunes et libres aux vieilles hiérarchies, aux législations vermoulues, aux fictions et aux conventions sociales... » et cœtera, et cœtera ! Il y en a, comme cela, quatre colonnes du plus beau style... Et Eugène Sue !... Ah ! regarde ! voici l'annonce en gros caractères. « Le 10 mai prochain, l'*Initiateur* commencera la publication d'un nouveau roman en dix volumes, par monsieur Eugène Sue, l'illustre auteur de *Mathilde*, des *Mystères de Paris*, du *Juif-Errant*, de

Martin l'Enfant trouvé, et de tant d'autres admirables récits que l'Europe sait par cœur. » — *Initiateur* d'hier, 27 mars, le même qui contenait ce vigoureux article sur le gouvernement à bon marché, l'abaissement continu et la réforme électorale, concerté ici même entre Julien et toi... Voyons, papa, qu'as-tu à répondre?

Si monsieur Servais avait été à la Chambre, il aurait demandé l'ordre du jour ou la question préalable. Quelque peu embarrassé par l'argumentation de son fils, il se contenta de grommeler un « c'est bien différent! » puis se tournant brusquement vers Anselme et Julien qui avaient écouté cet édifiant dialogue, l'un avec tristesse, l'autre avec ironie, il leur dit d'un air magistral :

« Messieurs, nous avons mieux à faire qu'à discuter les propos de cet étourdi. Anselme, nous avons à écrire à monsieur Berthelière, un de nos électeurs les plus considérables ; Julien, nous avons à causer du journal... Et puis, Mesdames, nous dirons quelques mots de notre grande soirée du 16 avril, où nous pendrons la crémaillère dans mon bel appartement de la rue Saint-Florentin! »

Là-dessus, monsieur Servais se rengorgeant, en homme prêt à dicter à deux, c'est-à-dire à être une moitié de César, dit rapidement à Anselme :

« Voici ce qu'il faut écrire à cet excellent monsieur Berthelière, qui s'effraie de nous voir aller si vite sur le chemin de l'opposition : En province, les choses se jugent mal, à un point de vue étroit et craintif, incompatible avec la grande politique. Nous marchons, parce que le pays ne veut pas rester immobile, et que nous devons le conduire; mais nous arrêterons le mouvement quand il le faudra. D'avance nous avons marqué le point que nous entendons bien ne pas dépasser, et, quand nous y serons, nous dirons au flot : Tu n'iras pas plus loin! Alors la France libre et fière, reconnaissante et heureuse, modérera d'elle-même ses pacifiques conquêtes; elle nous demandera de la gouverner, et nous, donnant au pouvoir la liberté pour base, profitant des erreurs de nos devanciers, évitant tout ce qu'ils ont fait, accomplissant tout ce qu'ils ont redouté, nous inaugurerons une nouvelle ère de grandeur, de dignité, de force et d'indépendance! — Voilà le canevas, mon cher Anselme! arran-

gez cela pour le mieux ! continua le député, en se drapant dans sa robe de chambre : quelques compliments à monsieur Berthelière sur les belles fleurs de son jardin, un mot respectueux pour sa femme, et un souvenir pour sa tante, qui a eu une pleurésie... Ensuite, annoncez-lui adroitement que mon opposition énergique ne m'empêche pas d'avoir quelque crédit dans les bureaux des ministères, que je suis en passe d'obtenir un secours pour les réparations de son église, que son neveu sera nommé substitut avant la fin de l'année, et que son affaire avec les ingénieurs passera prochainement devant le conseil d'État... *Dixi :* maintenant, Julien, à nous deux ! »

Julien, qui écrivait sur un coin de la table, releva la tête, et parut disposé à entendre monsieur Servais avec une attention de disciple.

« Je suis mécontent de vous, lui dit son majestueux patron avec une sorte de bonhomie chagrine : je ne sais pas comment cela se fait, mais dans ces articles que nous préparons ensemble, et où je combine de mon mieux mon culte pour la liberté avec mon respect pour l'ordre établi, il y a toujours, quand vous les avez rédigés et qu'ils paraissent, une pointe, un fiel, un arrière-goût de violence, qui me compromet vis-à-vis de mes collègues : « Servais, me disait hier notre chef de file, prenez garde ! Au train dont vous allez, vous finiriez par arriver à 93 en sautant par-dessus 89. » — Que diable ! je veux bien renverser le ministère, rogner les ongles au budget, en finir avec le parti clérical et les restes de l'ancien régime ; j'entends ne pas ménager les leçons à la monarchie ; mais rien de plus ! Vous, mon cher, on dirait toujours, quand vous écrivez, que votre pensée va plus loin ; que, derrière ces abus et ces priviléges détestés, vous démolissez en idée toutes les garanties sociales ! Vous êtes jeune ! poursuivit monsieur Servais d'un ton radouci ; la jeunesse a du feu, de l'audace ; elle se plaît aux chimères, aux moyens extrêmes... Nous qui sommes sages, nous qui sommes mûris par l'expérience, nous devons diriger cette ardeur et cette flamme ; nous vous disons · Renversez ceci, respectez cela, écoutez-nous, et tout ira bien !

— Monsieur, répondit Julien en affectant un respect qu'il n'éprouvait pas, vous en savez plus que moi sur toutes choses.

Seulement, permettez-moi de croire que quand votre chef de file, comme vous l'appelez trop modestement, vous adresse des remontrances, elles lui sont dictées par un sentiment tout autre que la prudence ou le souci de votre situation politique...

— Et lequel?

— La jalousie; la certitude que si vous continuez pendant un an encore à marcher d'un pas ferme dans cette large voie où vous nous guidez, vous lui ravirez, à votre profit, les trois quarts de sa popularité, et serez l'homme nécessaire de la future crise ministérielle.

— Hum! hum! fit le député en cachant sous un accès de toux diplomatique le chatouillement de sa vanité.

— Laissez-nous, reprit Julien avec une expression de tendre reproche, laissez-nous avoir de l'orgueil et de l'ambition pour vous. Vous parlez mieux que l'homme à qui vous décernez ce titre de chef de file; vous avez dix fois plus d'idées politiques. Modéré, hésitant, partagé entre le gouvernement qui voudrait vous séduire et l'opposition qui est votre vocation véritable, vous ne seriez jamais que la doublure de cet homme: vous le suivriez, en un mot; précédez-le; soyez le premier sur qui tomberont les regards de la France, quand elle voudra être réellement forte et libre!

— Allons! allons! c'est bien, et j'aime à voir cette chaleur d'âme chez les jeunes gens! répliqua monsieur Servais complétement rasséréné. Écrivez votre article de demain comme vous l'entendrez, et corrigez seulement vos âcretés de style... Mais nous ennuyons ces dames avec nos bavardages politiques. Passons à des images plus riantes. J'espère qu'on en parlera, dans le monde, de ma soirée du 16 avril et qu'elle me fera quelque honneur..... Ernestine, nous n'avons plus guère que quinze jours : l'appartement sera-t-il prêt?

— Oui, mon ami, répondit-elle sans paraître égayée par ces perspectives mondaines.

— Les fleurs, les étoffes, les lustres, le souper, l'orchestre, je m'en remets, pour tout cela, sur Lucile et sur vous : vous vous y entendez à merveille... Anselme et Julien vous aideront à faire les honneurs; mais le plus délicat, c'est le chapitre des invitations... Qui aurons-nous? »

Ernestine ne se pressa pas de répondre. Son mari continua :

« Voyons ! mes collègues d'abord, leurs femmes, leurs nièces et leurs filles : quelques notabilités de la finance ; point de ministres, c'est impossible, mais plusieurs étrangers de distinction, deux ou trois membres du corps diplomatique, et quelques personnes du faubourg Saint-Germain... A présent, inviterons-nous la rédaction de l'*Initiateur* ?

— Comme vous voudrez.

— Versolant, oui ; je ne puis pas faire autrement. Il me coûte cher, mais j'ai besoin de lui ! »

Il y eut un moment de silence. Monsieur Servais semblait hésiter à prononcer un autre nom. A la fin il reprit, non sans un léger trouble dans la voix :

« Et Francine Albemare, l'inviterons-nous ? »

A ce nom, une pâleur mortelle monta au front d'Ernestine. Sa belle et ardente figure prit une expression d'effroi, de douleur, presque de haine, et elle bégaya d'une voix tremblante :

« Mais, mon ami, cette femme ne s'appelle pas Francine Albemare, elle s'appelle Nathalie Duvivier : elle vit seule, libre, sans appui, sans parents, affranchie de tout frein, de toute bienséance ; vous-même dites que ses romans sont remplis de tendances dangereuses, et que vous ne vous soucieriez pas que votre fils Amédée la vît trop souvent !...

— C'est vrai, répondit monsieur Servais avec un certain embarras ; mais elle est très-belle, elle a un grand talent, et, malgré sa vie indépendante, malgré son mépris pour les lois mondaines, on assure que sa conduite est irréprochable... »

Un sourire amer erra sur les lèvres d'Ernestine ; et peut-être allait-elle essayer quelque objection, lorsque Julien, à qui monsieur Servais tournait le dos, se leva à demi sur sa chaise, et fixa sur la jeune femme un regard expressif. Un moment, Ernestine parut vouloir braver ce regard ; mais, sans doute, quelque pensée douloureuse lui en ôta la force : comme si elle pliait sous une puissance supérieure à la sienne, elle se laissa retomber dans son fauteuil, et dit d'une voix éteinte :

« Eh bien ! mon ami ! inviter-la !...

— Merci, ma chère ! reprit monsieur Servais ; je n'y tenais pas beaucoup, mais je me réjouis de vous trouver raisonnable.

Maintenant, messieurs, dit-il aux deux jeunes gens, il est une heure, allons où le devoir nous appelle ; vous, Julien, au journal ; moi, dans nos bureaux ; vous, Anselme, à la Chambre, pour le compte rendu de la séance, et tâchez de ne pas mettre tant de *très-bien* ! aux discours de monsieur Berryer ! »

Et, après avoir salué d'un geste de père noble sa femme et sa nièce, il sortit, accompagné de Julien et d'Anselme. Ernestine et Lucile restèrent seules.

Elles n'eurent pas besoin de se rien dire : Lucile tendit ses bras à Ernestine avec une ineffable expression de douleur et de tendresse, et la jeune femme s'y jeta en sanglotant.

« Mais qu'y a-t-il donc ? Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda Lucile terrifiée, après un long silence pendant lequel on n'avait entendu que des caresses et des pleurs.

— Rien encore... rien, Dieu merci ! murmura Ernestine en relevant avec un reste de fierté sa belle tête sillonnée de larmes ; mais j'étouffe... chaque jour aggrave mes déchirements et mes tortures... je meurs, te dis-je, je meurs à petit feu, et je mets mon dernier espoir dans la fièvre qui me dévore... »

Et elle présentait ses mains brûlantes à Lucile, qui les couvrait de baisers.

« Je te fais honte, je te fais mal, je te fais peur ! reprit madame Servais d'une voix saccadée : Pardonne-moi ! Depuis notre arrivée à Paris, une puissance fatale plane sur moi, sur nous tous... Je la sens qui m'étreint, d'heure en heure, avec une force plus implacable... Elle est là, elle est ici, elle veille à mes côtés, elle se glisse dans mon cœur ; partout où je pose le pied, partout où mon œil s'égare, je la retrouve, et c'est lui, que j'avais cru oublier, lui que je croyais ne plus aimer, c'est lui qui fait peser sur moi ces mystérieuses influences ; conseils funestes, images corruptrices, séduction, haine, amour, jalousie, remords, épouvante !

— Julien ! s'écria Lucile : Ah ! quand j'ai su que nous le retrouverions ici, j'ai pressenti ce qui arrive...

— Non, car tu ne le connaissais pas, tu ne pouvais pas le connaître ! reprit Ernestine avec angoisse. Ne vois-tu pas qu'il est le vrai maître de la maison ? Mon mari ne songe qu'à son ambition, à sa carrière politique : Julien le conduit sans qu'il

s'en doute, et où le conduira-t-il ? Amédée ne jure que par lui. Ces mauvais livres qui achèvent de perdre et de corrompre cette cervelle déjà si pauvre, c'est Julien qui les lui indique, c'est Julien qui les lui fournit ! Il le mène dans les petits théâtres, dans les coulisses, dans les bals masqués, dans ces divans où quelques sophistes faméliques et râpés prêchent le mépris de toute loi et de toute foi : il déprave son intelligence et son cœur. Encore six mois de cette vie, et Amédée, usé, blasé, ruiné, endetté, malade, grossira le nombre de ces jeunes vieillards de vingt ans qui nous effrayent du spectacle de leur caducité... Et moi, malheureuse, et moi !... Sais-tu ce qu'il fait ? Il m'écrit des lettres, tantôt passionnées, tantôt menaçantes, et je suis forcée de les recevoir, de peur d'un éclat : d'ailleurs je les trouve partout, dans ma corbeille à ouvrage, entre les pages de mon livre de messe, dans le sachet où je tiens mes gants et mes mouchoirs, dans l'écrin où j'enferme mes bracelets et mes colliers... Sais-tu ce qu'il fait encore ? Il me traite comme Amédée ; il emploie, pour me perdre, les mêmes dissolvants. Ces pages de Balzac, de George Sand, d'Eugène Sue, ces romans corrupteurs, ces chansons libertines ou impies, tous ces ouvrages dont je ne connaissais que le titre et d'où s'exhale une vapeur mortelle à la conscience et à l'âme, il s'arrange pour que je les rencontre sans cesse sous mes yeux, sous ma main, pour qu'une fascination magnétique y ramène constamment mes regards ! Lucile, quand j'ai lu une de ces œuvres, lorsque je me plonge avec une douloureuse ivresse dans l'étrange rêverie que me laisse cette lecture, le bien, le mal, la vertu, le vice, le devoir, la faute, l'honneur, l'ignominie, tout se déplace et se bouleverse pour mon esprit troublé : j'ai la fièvre, j'ai le vertige !... Oh ! chère et angélique enfant ! toi qui gardes près de cet enfer toute ta céleste innocence ! pleure sur moi ! prie pour moi !...

— Ah ! c'est affreux ! murmura Lucile.

— Ce n'est pas tout encore, poursuivit la jeune femme avec une exaltation croissante : il y a autre chose, je le devine, j'en suis sûre, je le sais. Amédée, avant notre départ pour Paris, n'avait contre moi que cette antipathie banale qu'on doit à sa *marâtre* : maintenant il me hait, et je surprends parfois ses yeux fixés sur moi avec une expression qui me glace. D'où lui vient

cette haine ? De cette femme, de cette Nathalie Duvivier, de cette Francine Albemare qu'il aime comme un fou et qui se moque de lui ; de cette Francine, le sphinx, le démon, le mauvais génie qui semble suscité pour ma perte ; de cette Francine à laquelle Julien m'a sacrifiée, qui le domine sans doute, dont il est aimé peut-être, dont la seule image me consume de jalousie et de désespoir, et achèvera, si Dieu ne me vient en aide, de me précipiter dans l'abîme !... Car, Lucile, je ne t'ai pas tout dit : Ce Julien que je devrais maudire, dont l'amour ressemble à une menace, et qui s'est retrouvé sur ma route pour mon supplice et mon châtiment...

— Eh bien ! dit Lucile éperdue.

— Eh bien ! misérable, je l'aime encore ! » bégaya Ernestine en cachant son visage dans ses mains.

IV

Ernestine devinait à peu près juste sur les principaux points qu'elle venait d'effleurer dans son douloureux entretien avec Lucile. Il n'était que trop vrai que Julien avait déjà fait, en quelques années, d'effrayants progrès dans les voies mauvaises, et qu'une ambition ardente, implacable, mêlée de fiel et de haine, prête à tout renverser pour arriver au but, s'emparait peu à peu de toute son âme. Par malheur, il n'avait été que trop énergiquement poussé dans cette direction fatale par cette belle et étrange Nathalie Duvivier qu'il retrouvait à Paris, disposée à continuer avec lui l'alliance destructive dont ils avaient préparé les bases lors de leur première rencontre. Nathalie était ambitieuse comme lui, comme lui peu soucieuse du choix des moyens ; mais elle lui était supérieure ; elle apportait dans ses projets un calcul, une astuce, une prévoyance lointaine dont l'ardent jeune homme était incapable. Sous le pseudonyme de Francine Albemare, elle commençait à se faire une

place, sinon dans la littérature proprement dite, au moins dans ces coulisses littéraires où s'apprêtent les réputations et les succès. En quittant X... elle s'était démise du modeste poste qui la faisait vivre, mais qui ne pouvait la conduire qu'à une obscure et honnête médiocrité. Pauvre et libre comme l'oiseau du ciel, sans lien, sans famille, elle s'était logée dans une mansarde, à un cinquième étage de la rue de Vaugirard, et le contraste de cette pauvreté fière, vaillamment acceptée, avec cette indépendance sans bornes et cette beauté splendide, avait été sa première séduction. L'originalité et l'orgueil de cette nature rebelle entrèrent sans doute pour beaucoup dans cette vertu, qui ne s'appuyait sur aucun principe de religion ou de morale ; mais il s'y joignit un sentiment plus réfléchi. Avertie par de trop célèbres exemples, Nathalie avait compris tout ce qu'une femme jeune, belle, poétique, douée d'un grand talent et d'une haute intelligence, devait perdre de prestige et d'influence en donnant prise sur sa conduite et sa vie privée aux indifférents et aux railleurs, aux détracteurs de ses doctrines et de ses ouvrages. Elle s'était donc entourée d'une sorte d'auréole qui servit merveilleusement ses débuts. Versolant et les hommes d'esprit qui formaient son état-major, après avoir essayé de lui plaire et avoir reconnu l'inutilité de leurs tentatives, se sentirent séduits et dominés par ce bizarre mélange de chasteté et de hardiesse qui ressemblait si peu aux types de leur connaissance, et donnait à toute cette aventureuse Bohème le très-rare plaisir de voir ses paradoxes les plus impossibles personnifiés dans une femme charmante. Elle eut pour ces nouveaux amis le piquant de l'invraisemblable et de l'imprévu, et ils se résignèrent de fort bonne grâce à cette camaraderie familière qui, en excluant toute prétention, n'en froissait aucune. Cette situation était déjà bien établie quand Julien arriva à Paris, et renoua avec elle les relations commencées à X... Il avait déjà subi ce genre d'ascendant qu'elle exerçait autour d'elle. Mais Nathalie, connue déjà et annoncée à la république des lettres, environnée d'écrivains distingués qui lui promettaient la gloire, eut bientôt sur cet esprit affamé de célébrité, de fortune et de bruit, un tout autre prestige que l'humble directrice des postes d'un chef-lieu d'arrondissement. Elle le gouverna d'autant plus aisément qu'elle

s'était préservée du seul sentiment qui puisse désarmer une femme supérieure vis-à-vis de l'homme qui ne la vaut pas. Julien devint le premier ministre de cette royauté féminine et pseudonyme. Pour être plus libre de suivre ses inspirations, il laissa tout ignorer à Anselme ; et monsieur Jacques Servais, lorsqu'il s'installa à Paris, en famille, avec toutes les illusions et les vanités naïves d'un grand homme de province, se trouva, sans s'en douter, pris dans les invisibles mailles de cette association fraternelle.

Patron de Julien et d'Anselme dont les parents avaient tant contribué à son élection, bailleur de fonds de l'*Initiateur* à qui il avait confié le soin de sa naissante renommée parlementaire, mis immédiatement en rapport avec Versolant et la direction du journal, monsieur Servais vit Nathalie Duvivier qu'il avait à peine remarquée à X..., et il la prit très au sérieux. Par ses antécédents et son caractère, l'honorable député devait être particulièrement sensible aux séductions de Nathalie. Il tranchait de l'esprit fort, allait rarement à la messe, et observait de point en point ce catéchisme bourgeois que l'ancien *Constitutionnel* avait mis à la mode ; mais, avec tout cela, il possédait l'ingénuité du provincial qu'un fonds d'honnêteté originelle empêche de croire à certains raffinements de corruption ou de malice ; la candeur de l'homme sérieux dont la jeunesse s'est usée dans les affaires, dont l'âge mûr s'absorbe dans les préoccupations politiques, et qui, ayant peu connu les femmes, a pourtant, çà et là, quelques velléités vagues de curiosité et d'attrait pour ces Edens profanes où le serpent continue à inspirer les filles d'Ève. La première femme de monsieur Servais, créature maussade, chétive et revèche, indifférente à tout ce qui n'était pas le soin du ménage ou l'accroissement de sa fortune, n'avait fait d'ailleurs que passer dans sa vie, en ne lui révélant le mariage que par ses côtés les plus désagréables. Quelques années plus tard, lorsque Ernestine était entrée dans sa maison, il avait été un moment ému de la beauté et du malheur de la jeune orpheline ; il s'était, sans trop d'invraisemblance, abusé sur le sentiment qui l'avait porté à demander sa main. Mais la froideur d'Ernestine qui, elle aussi, s'était trompée sur l'état de son propre cœur en consentant à cette union inégale, ne tarda pas à réagir sur lui,

et, comme il était trop vaniteux ou trop distrait par son ambition pour attribuer cette froideur à la différence d'âge ou pour lui chercher un autre motif, il s'imagina que l'éducation du couvent avait donné à sa jeune femme ces allures rigides et glacées; il en profita pour déclamer contre les religieuses et les dévotes, et s'habitua à ne voir dans Ernestine qu'une admirable statue, impassible comme le marbre, et destinée, par sa beauté, à faire honneur à son salon, quand il serait ministre ou président de la Chambre. Et pourtant, sans le vouloir, sans le savoir, il commença à ressentir contre elle cette secrète rancune, mêlée d'anxiété et de malaise, que l'indifférence d'une femme très-belle, épousée malgré sa pauvreté, inspire à un homme vulgaire, orgueilleux et riche, prêt à s'en irriter sourdement comme d'une atteinte à ses mérites ou d'une marque d'ingratitude. Lorsque monsieur Servais arriva à Paris, le fugitif sentiment de généreuse ou vaniteuse affection qui l'avait uni à Ernestine s'était complétement évanoui.

Aussi fut-il fasciné par Nathalie Duvivier, dont la beauté contrastait avec celle de sa femme, et qui, aussi habile qu'Ernestine était sincère, lui donna pour la première fois de sa vie, la joie de se voir l'objet d'attentions et de prévenances, de la part d'une femme intelligente et belle. Mais ce qu'il n'avait pas prévu et ce qu'il aurait dû prévoir, c'est que son fils Amédée, déjà gâté aux trois quarts par une éducation où la maison et les exemples paternels avaient eu fort peu de part, enivré de romans et de mauvais livres, et pressé de jouer un rôle quelconque de Chérubin ou de Don Juan, malgré la nature qui l'avait traité en marâtre, se passionna à première vue pour Nathalie, et apporta dans cette passion absurde toute la vivacité de ses dix-sept ans, combinée avec toute sa sottise native. Pourtant, ce jeune et aimable roué de petite ville, qu'un cigare faisait pâlir, qu'un verre de vin rendait malade, et qui n'aurait pas su dire trois mots de suite à une femme de bonne compagnie, crut de sa dignité de ne pas trop se laisser dominer par cette vision romanesque, et, accaparant Julien qui devint son Mentor, il se mit à courir les théâtres, le quartier Breda et le bal Mabille, très-convaincu qu'il recueillait la succession directe de Létorière et de Lauzun.

Nathalie s'aperçut vite de l'effet qu'elle avait produit sur monsieur Servais et sur Amédée. Bien qu'elle se sentît fort peu de goût pour les façons bourgeoises, l'épaisse encolure et les cheveux gris du député, bien qu'elle éprouvât un souverain mépris pour l'adolescent à mine blafarde, elle jugea à propos de les ménager tous les deux, très-certaine de n'être jamais sérieusement compromise ni par l'un ni par l'autre, et commençant d'ailleurs à diriger toute sa conduite d'après un sentiment que chaque jour accrut : une haine, instinctive d'abord, puis réfléchie et implacable, contre Ernestine.

Grâce à son empire sur Julien, elle n'avait ignoré aucun détail de son premier amour avec Ernestine et de leurs projets de mariage pendant le temps que Julien appelait sa période d'innocence. Habituée à observer, douée de cette pénétration particulière qui se trompe rarement parce qu'elle suppose toujours le mal, elle devina qu'Ernestine avait accordé sa main à monsieur Servais dans un moment de dépit ou de désespoir, qu'elle avait trop présumé de ses forces, qu'elle aimait encore Julien, ou du moins qu'elle n'avait trouvé dans cette union ni le bonheur ni le repos.

Elle la haïssait : pourquoi ? d'abord parce que les existences déclassées détestent les existences régulières, parce qu'Ernestine, pauvre comme elle, orpheline comme elle, n'avait eu qu'à dire oui pour devenir la femme d'un millionnaire et tenir une grande place dans la considération du monde. Mais bientôt sa haine eut une cause plus positive. Encouragée par le premier éblouissement de monsieur Servais et d'Amédée, voulant profiter de cette inexpérience qui a fait commettre aux provinciales nouvellement installées à Paris tant de fautes et de bévues dans le choix de leur société, elle fit une visite à madame Servais. Ernestine l'accueillit avec une froideur glaciale. Cette âme loyale, ardente, incapable de dissimulation et même de ménagement, se révolta à l'idée de recevoir chez elle une femme-auteur, ne tenant à rien et volontairement placée au-dessus des convenances et des timidités de son sexe. Elle frémit d'une colère qui fit trembler sa voix et étinceler son regard, en songeant que c'était là la rivale qui lui avait ravi le cœur de Julien et qui probablement en était encore aimée. En un quart d'heure, elle fit

subir à l'orgueil de Nathalie toutes les tortures que sait épuiser et raffiner, en pareil cas, le génie féminin. Inutile d'ajouter qu'elle laissa ignorer à monsieur Servais, absent dans ce moment-là, la visite de mademoiselle Duvivier, et qu'elle ne la lui rendit pas.

Nathalie sortit de chez elle, la rage dans le cœur ; et dès lors elle résolut la perte de celle qui l'avait humiliée. Son ascendant sur Julien, l'habitude qu'elle avait prise de lire dans cette âme enfiévrée et d'en remuer le fiel, l'inclination secrète de monsieur Servais, la passion bruyante d'Amédée, tout favorisait ses desseins, tout lui permettait d'avoir sans cesse une main et un regard dans cette maison où elle avait marqué d'avance sa victime. Julien n'était que trop disposé à suivre ses conseils et ses ordres, et un jour qu'il demandait par quel moyen on pouvait séduire une femme, elle répondit brusquement :

« Diriger ses lectures.

— Mais comment? lesquelles?

— Égarer avec George Sand ; dissoudre avec Balzac ; corrompre avec Eugène Sue. »

Julien lui serra la main. Ils s'étaient compris.

A dater de ce moment, un complot terrible fut organisé contre Ernestine, et nous avons vu, par ses confidences à Lucile, comment il s'exécutait. Julien devint plus empressé, plus passionné que jamais auprès d'elle, et telles étaient ses facilités pour la voir sans cesse, telle était la prédilection de monsieur Servais pour le jeune et énergique interprète de ses idées politiques, que sa femme ne pouvait pas même s'armer contre Julien de ces obstacles matériels qui viennent parfois en aide dans les situations dangereuses. Il était libre de la voir, de lui parler, de lui écrire, de lui apporter des livres, d'entrer, en son absence, dans son appartement, d'y cacher ses lettres, empreintes tantôt d'une romanesque tendresse, tantôt de cette violence qui produit tant d'effet sur les cœurs troublés. La vie d'Ernestine devint un affreux supplice : elle luttait contre Julien, contre elle-même, contre les funestes images que ces romans, choisis avec une habileté infernale, apportaient à son âme pure et ignorante. Souvent elle repoussait ces livres comme des ennemis, comme des traîtres ; une force mystérieuse, irrésistible, l'y ra-

menait, et elle achevait en frissonnant la page commencée. Le poison se distillait goutte à goutte; elle le sentait s'infiltrer dans ses veines avec un mélange d'horreur, de stupeur et d'ivresse. Pendant ce temps, Nathalie, par quelques mots adroitement lancés, créait à monsieur Servais des griefs contre sa femme ou envenimait le vague malaise que lui causaient la froideur et l'indifférence d'Ernestine; et elle profitait de son influence sur Amédée pour changer en une haine furieuse sa puérile antipathie contre sa belle-mère.

Deux bons génies, deux anges gardiens, veillaient encore auprès d'Ernestine. Lorsque Lucile Dermont avait su qu'elle allait retrouver Anselme à Paris, qu'il aurait ses libres entrées chez son oncle, elle comprit que cette situation nouvelle ranimerait leurs espérances; mais elle les plaça sous la protection céleste, et se promit, sans repousser jamais Anselme, de n'encourager son amour qu'avec la plus rigoureuse réserve. Elle avait, du reste, entière confiance dans l'intacte fidélité de cet amour, et cette confiance ne fut pas trompée. Ces deux cœurs s'étaient rivés l'un à l'autre, et ils ne pouvaient plus se reprendre. Dans cette atmosphère où s'agitaient à leurs côtés tant de passions coupables ou de poignantes douleurs, ce furent de douces et limpides tendresses, comme au temps où ils se promenaient ensemble sur les pentes boisées de leurs montagnes. Anselme obéit à tout ce que lui imposa Lucile; il fit taire ses regards et ses lèvres; il ne chercha point à la voir seule : il redoubla de travail et d'efforts, se dévouant aux intérêts, aux vanités de monsieur Servais, et se disant que chacune de ces heures laborieuses le rapprochait peut-être du moment où il pourrait enfin demander la main de Lucile, sans craindre pour elle un avenir de pauvreté. Lorsqu'il avait bien travaillé, lorsque monsieur Servais le félicitait de ses aptitudes de secrétaire ou de son talent de rédacteur, ou bien lorsqu'elle avait pitié de son abnégation et de son obéissance, elle le récompensait par un regard, et il sentait redoubler son amour et son courage.

Mais calmes et résignés dans leurs tendresses, Anselme et Lucile ne tardèrent pas à éprouver de cruelles inquiétudes pour leur chère Ernestine. Julien avait cessé de se confier à Anselme; il rompait l'entretien, quand son ami risquait une question et

une prière; il lui cachait ses entrevues avec Nathalie. Pourtant Anselme le connaissait trop pour ne pas tout craindre, et la pâleur d'Ernestine, ses yeux rougis de larmes qu'elle s'efforçait vainement de cacher, les longues heures qu'elle passait enfermée dans sa chambre, le changement de ses manières vis-à-vis de Lucile qu'elle repoussait violemment, ou qu'elle attirait sur son cœur avec une sorte de démence, tout leur prouvait que la malheureuse femme était au seuil d'une crise redoutable; en regardant autour d'eux, ils ne voyaient pour cette destinée si cruellement menacée d'autre recours qu'eux-mêmes, c'est-à-dire deux êtres faibles, isolés et sans appui. Combien de fois Lucile alla s'agenouiller au pied des autels, avec quelle ferveur elle priait Dieu de sauver Ernestine, lui offrant pour prix de ce salut son propre bonheur, nous n'avons pas besoin de le dire : ce caractère tendre et timide puisait, dans cette pensée, de la résolution et de la force. Pour pouvoir se concerter avec Anselme, apprendre de lui ce qu'il leur importait de savoir, et essayer de se mettre en mesure de déjouer les complots hostiles, Lucile se relâcha de sa sévérité, fort superflue d'ailleurs, vis-à-vis d'Anselme et d'elle-même, et lui annonça qu'elle le verrait, de temps en temps, en tête à tête, chaque fois que l'orage leur paraîtrait gronder de plus près, ou qu'ils auraient à se communiquer quelque nouvelle intéressante. Il fut convenu que, dans ces occasions délicates, lorsque Lucile mettrait sa robe de drap noir, ce serait signe qu'elle attendrait Anselme le lendemain dans le salon, une heure avant le retour de la Chambre; ces jours-là, madame Servais, par un accord tacite, les laissait seuls ensemble pendant quelques minutes, croyant qu'ils n'y parlaient que de leurs espérances et de leur amour, et ne voulant pas les priver de cet innocent bonheur.

Nous l'avons vu, l'effroi et le désespoir d'Ernestine avaient fini par éclater, et Lucile en avait reçu la douloureuse confidence. Le soir même, quand Anselme rentra avec son patron et Julien, la robe noire lui annonça que Lucile le recevrait le lendemain : lui-même semblait triste et agité, comme s'il avait compris d'avance la nécessité de cette entrevue. Ils échangèrent, en se quittant, un regard où se peignirent toutes leurs alarmes : le lendemain, à cinq heures, Lucile était à son poste; Anselme

fut exact comme un amoureux perfectionné par le malheur.

Ernestine, afin de ne pas troubler par sa présence l'entretien d'Anselme et de Lucile, s'était retirée dans sa chambre, attenante au salon ; mais elle éprouvait ce jour-là un tel redoublement d'angoisse, elle avait surpris, la veille, les regards de Lucile et d'Anselme fixés sur elle avec une telle expression de terreur et de pitié, que, par un sentiment instinctif, faisant violence à ses loyales habitudes, elle se tint près de la porte, pour recueillir çà et là quelques lambeaux de la conversation.

La douce physionomie d'Anselme était bouleversée, et ses premières paroles trahirent le désordre de ses pensées :

« O Lucile ! dit-il, que faisons-nous ici ? Quel air mortel on y respire ! Comment nous y dérober, vous, moi, notre malheureuse amie ?

— Que se passe-t-il donc ? demanda Lucile oubliant ses propres alarmes.

— Écoutez : j'étais hier au bureau du journal, seul et corrigeant mes épreuves. Une mince cloison me séparait du cabinet du rédacteur en chef. Versolant était absent ; mais bientôt j'entendis la voix de Nathalie qui s'y était installée et qui causait avec deux ou trois de ses intimes en fumant des cigarettes. Le nom de monsieur Servais frappa mon oreille, et me rendit plus attentif :

« Eh bien ! Francine, disait un de ces messieurs, que fais-tu de cet intéressant ménage provincial et parlementaire ? Je n'ai pas de mal à dire de cet excellent monsieur Servais, puisque c'est lui qui subventionne la boutique : il vaut de l'or. Ce Mirabeau d'arrondissement se figure qu'il sera un jour appelé à sauver la patrie, et que, ce jour-là, il n'aura qu'à nous dire à tous, comme Dieu aux flots de la mer : « Tu n'iras pas plus loin. » S'il savait les agréables surprises que nous lui réservons pour ces heures délicates ! Son faux toupet se dresserait d'horreur sur sa tête respectable. Et dire qu'il se fie à ce petit Julien, notre Saint-Just en expectative ! C'est celui-là qui lui fera voir du pays !

— Oui, toute espèce de pays, a répliqué Nathalie en ricanant.

— Comment cela ! Bah ! vraiment ! Sa femme ! s'est écrié l'auditoire, comprenant à demi-mot.

— Oui, un premier amour, une passion de jeunesse, que l'on

avait crue éteinte, et qui s'est rallumée, grâce à ce brave monsieur Servais qui a mis le loup dans la bergerie...

— Oh ! quant à sa femme, elle est charmante : je l'ai vue, l'autre soir, aux Italiens, avec sa jolie nièce... Tout le monde se retournait pour admirer ces deux beautés d'un caractère si différent : brune, pâle, avec ses yeux bruns et son opulente couronne de cheveux noirs, avec l'expression de tristesse et de langueur empreintes sur son noble visage, madame Servais ressemblait à une toile de Murillo. Si elle voulait, si elle était moins triste et moins abattue, elle serait bientôt une des femmes les plus à la mode de Paris.

— Oh ! j'espère que d'ici à quelque temps, elle sera très à la mode ! a murmuré Nathalie ; et il m'a semblé, à travers la cloison, entendre un sifflement de vipère.

— Ah ! çà, Francine, ma chère, quels sont donc tes projets sur cet honnête trio ? Le jeune et bouillant Amédée t'adore ; le père Servais a senti, en te voyant, battre son cœur quadragénaire ; tu domines Julien du haut de ta grandeur féminine et souveraine : que sortira-t-il de tout cela ? un vaudeville ou un roman ? une comédie ou un mélodrame ? un contrat ou un testament ?

— C'est mon secret, mes petits, a dit Francine, toujours railleuse : pourtant je veux bien vous en confier une partie. Le jeune Amédée est plus fat et plus sot qu'il n'est permis à un fils de famille ; il m'agace les nerfs ; il sera la première victime que j'offrirai à nos dieux inconnus. Quand j'aurai suffisamment flambé le peu de cervelle qui lui reste, quand je l'aurai bien disposé, par mes dédaigneux caprices, à achever de s'abrutir pour s'étourdir et m'oublier, je l'enverrai se faire pendre à Mabille, au lansquenet ou ailleurs, et nous aurons le plaisir de pousser notre cri de guerre : « Un homme à la mer ! » — Pour monsieur Servais, c'est plus sérieux : Monsieur Servais est une capacité, comme disent les grammairiens du centre gauche, et, de plus, il est une caisse : nous devons le choyer, le dorlotter, le caresser, lui mettre sur les yeux un bandeau de batiste brodé de dentelles, afin qu'il arrive tout doucettement au bout du fossé, avec la conviction profonde qu'il nous conduit, qu'il nous arrêtera, et que tout ce mouvement d'idées n'a pour but que de faire de lui un ministre. Une fois au revers de ce fossé que nous tâche-

rons de rendre aussi large que possible, nous ferons quelque chose pour reconnaître ses services; nous le laisserons libre, à son choix, de rester, de sauter, ou de tomber!

— Et madame Servais?

— Oh! celle-là, c'est différent; c'est une petite querelle particulière entre nous deux, une petite partie pour amuser nos entr'actes: seulement, gare à elle, si j'ai les bonnes cartes!

— Mais voyez donc cette chère Francine! j'ai toujours prédit qu'elle irait loin! s'est écrié un des interlocuteurs, et l'on a levé la séance. »

— Oh! ce n'est que trop vrai, et il n'y a plus à en douter! reprit douloureusement Lucile Dermont; mon oncle se perd, mon Ernestine est perdue; d'affreux malheurs nous menacent tous, si nous restons ici, si nous continuons à subir ces fatales influences!

— Nous sommes menacés d'un plus grand malheur! poursuivit Anselme d'une voix étouffée; mais d'abord... Lucile! Lucile! m'aimez-vous?

— Si je vous aime? répondit Lucile avec ce cri des pures et immortelles tendresses que nul ne saurait imiter; si je vous aime! Anselme, seriez-vous là si je ne vous aimais pas?

— Oh! pardon, pardon... je vous crois, j'ai besoin de vous croire... Mais si vous saviez!

— Eh bien! quoi? demanda Lucile, pâle, mais résolue; lorsque je tremble pour Ernestine, je suis insensible à toute autre crainte.

— Ce matin, je suis sorti avec monsieur Servais; il était gai et expansif; Julien venait de nous quitter. — Savez-vous, m'a dit votre oncle en souriant, que votre ami et cousin Julien est un jeune homme d'un grand avenir, et que, s'il suit mes conseils, s'il modère sa fougue, nous pouvons lui prédire une brillante carrière? »

Je me suis incliné en guise d'affirmation. Votre oncle a repris d'un air de complaisance:

« Oui, il n'a absolument que ce léger défaut, qui lui va bien, mais qui pourrait lui nuire; une tête trop ardente, des idées trop hardies, un goût d'opposition trop passionné, trop violent... Aussi, pour le calmer, pour le modérer, pour le réconcilier avec

la société régulière, je me suis décidé à le marier, à lui donner ma nièce Lucile...

— Moi ! s'écria la jeune fille avec une indicible expression de terreur ; moi !

— Oui, vous, vous ! répéta Anselme. Ce même cri de douleur et de surprise que vous venez de pousser, je n'ai pu le retenir ; mais votre oncle, tout à son idée, a poursuivi avec le plus grand calme : «Qu'y a-t-il donc de si étonnant ? Lucile est dans sa dix-neuvième année ; elle n'a rien, et Julien est pauvre ; mais en s'attachant à ma fortune, il est à peu près sûr de parvenir. Ernestine ne m'a pas donné d'enfant ; je n'ai pas d'autre héritier qu'Amédée, dont je suis fort mécontent ; j'ai donc le projet d'assurer à ma nièce une centaine de mille francs, pour aider aux débuts de ce jeune ménage... »

Lucile entendit à peine ces derniers mots : dans cette âme angélique, une pensée de dévouement et d'immolation devait vite germer sous les larmes. — Si ce projet qui fait mon malheur, sauvait Ernestine ! se dit-elle ; si je pouvais, en me sacrifiant, détourner le péril qui la menace ! si Julien marié, sûr de son avenir, enrichi par monsieur Servais, soumis à de meilleures influences, abandonnait ses horribles projets ! — Toutes ces impressions furent plus rapides que l'éclair : l'amour de Lucile pour Anselme, le désespoir de celui-ci, le caractère de Julien, les souffrances réservées à la jeune fille qu'il épouserait, toutes ces images sinistres assaillirent aussitôt Lucile, et redoublèrent ses angoisses.

Elle n'eut le temps ni de démêler, ni d'exprimer ce qui se passait dans son cœur : pendant qu'elle fixait sur Anselme un regard désolé, la porte s'ouvrit, et Ernestine parut sur le seuil de sa chambre.

Elle était livide : ses yeux brillaient d'un feu sombre : sa figure noble et passionnée avait une expression effrayante. Elle venait d'entendre ce qu'Anselme avait dit.

« Jamais ! jamais ! s'écria-t-elle d'une voix stridente ; je ne le veux pas, cela ne se peut pas ; ce serait affreux, ce serait impie ! Que le malheur soit pour moi seule, et que deux êtres innocents et bons ne soient pas punis de mes fautes ! Lucile, mon enfant chérie ! ma fille et ma sœur ! toi, la femme de Julien ! Tu en

mourrais de chagrin, jour par jour, heure par heure ; et moi !... oh ! ce n'est pas possible ! Laissez-moi partir... J'ai encore la force de m'éloigner, d'aller là-bas, dans un couvent, et puis de mourir !... Oui, mourir, mon seul refuge contre les autres et contre moi-même ! reprit-elle avec une exaltation voisine du délire. Quand je ne serai plus là, quand je serai loin, quand je serai morte, vous ferez entendre raison à monsieur Servais ; vous lui dessillerez les yeux, vous lui direz que vous vous aimez, que ce n'est pas Julien qui peut épouser Lucile, que Julien le pousse à l'abîme, qu'il est entouré de gens qui ont conspiré sa perte : moi, il ne me croirait pas, et puis... faible et misérable créature que je suis, aurais-je le courage de le lui dire? Moi absente, toutes ces haines tombent, tous ces complots se délient, et peut-être, avant de mourir, apprendrai-je que monsieur Servais est sauvé, que Lucile et Anselme sont heureux ! Oui, vous dis-je, il faut que je parte, pendant que je puis encore lever la tête sans rougir !... Ici je meurs ; ici l'air que je respire me consume et me tue !... Adieu... adieu !... »

Et la malheureuse femme étreignait dans ses bras Lucile avec une violence terrible : leurs larmes se confondaient, et ces deux têtes charmantes se ressemblant par la douleur, s'appuyaient l'une sur l'autre ; on eût dit deux blancs alcyons fuyant l'orage avec un doux frémissement d'ailes et de cris plaintifs. A la fin, Lucile, plus forte, parce qu'elle était plus résignée, dit à son amie :

« Ernestine, je t'en prie, calme-toi ! profitons des courts moments qui nous restent, pour chercher les meilleurs moyens de conjurer ces périls ! Avant tout, songeons à te sauver... Tu veux quitter Paris ! Tu as raison : je crois que ce départ est nécessaire ; mais tu n'as pas besoin de lui donner ces allures violentes. La session va finir dans deux ou trois mois. Dis à mon oncle que tu es souffrante, que la vie de Paris te fait mal, que tu as besoin de respirer l'air de la campagne, que je tiendrai sa maison en ton absence, et que tu lui demandes la permission de nous précéder là-bas... Ensuite, moi, je parlerai à Julien. . Au milieu de toutes ses pensées coupables, il conserve pour Anselme une certaine amitié ; il n'a jamais songé à moi ; il ne voudra pas faire à la fois notre malheur et le sien ; et si

mon oncle lui propose réellement ma main, c'est lui qui refusera, en alléguant le premier prétexte venu... le désir de rester garçon, pour être plus libre aux heures des crises politiques. Nous tâcherons d'emmener le plus tôt possible mon oncle hors de cet affreux Paris. Julien, trop orgueilleux pour revenir dans son pays avant d'avoir fait sa fortune, ne nous accompagnera pas : une fois que nous tiendrons monsieur Servais chez nous, à l'ombre de ses beaux sycomores, nous essayerons de l'éclairer peu à peu, sans secousse, sans froisser son amour-propre, sur le mal affreux que lui font et que s'apprêtent à lui faire les prétendus instruments de son ambition politique : il écoutera quelques-uns de ces hommes sages dont nos provinces sont remplies, et qui n'ont pas prétendu, en le nommant, nommer un révolutionnaire. Toutes ces bonnes influences succéderont pour lui à ces entraînements fébriles dont lui-même ne se rend pas compte... Toi aussi, mon Ernestine, tu te sentiras, dans cette atmosphère, rasserénée et apaisée. Tout ce que tu auras souffert ici, ne t'apparaîtra plus que comme un mauvais rêve à travers les brumes lumineuses de nos calmes horizons ; et dans quelques mois, nous aurons retrouvé, sinon le bonheur — qui est heureux en ce monde ? — au moins le repos de la conscience et du cœur ! »

Pendant que Lucile parlait, les yeux d'Ernestine, secs et brûlants d'abord, s'étaient mouillés de larmes ; elle contemplait la jeune et douce orpheline avec une reconnaissance exaltée :

« Lucile ! lui dit-elle enfin ; oui, sois ma volonté, sois ma conscience ! Je consens d'avance à tout ce que tu décideras, et si tu me sauves... oh ! je ne puis pas t'aimer d'avantage... mais ma vie, ma vie entière pour te remercier et te bénir ! »

Comme elle prononçait ces mots, monsieur Servais entra, suivi de Julien ; il était radieux :

« Bonnes nouvelles, mesdames ! s'écria-t-il. J'ai parlé aujourd'hui sur la réforme, et mon discours a produit une sensation impossible à décrire : tous mes collègues m'ont entouré, au moment où je descendais de la tribune, et la séance a été suspendue pendant dix minutes... Julien, j'aime à le déclarer, c'est vous qui m'aviez suggéré les deux ou trois idées qui ont eu le plus de succès, et votre article de ce matin a merveilleusement réussi sur les bancs où je siége... Allons, mon cher ! nous mar-

chons a pas de géants... *sic itur ad astra* ! exclama le dépu en essuyant son front, couvert d'une sueur parlementaire.

— Mon oncle, dit Lucile, s'efforçant d'affermir sa voix, vous savez qu'il n'y a jamais de bonheur qu'on ne doive expier par quelque contrariété... Pendant que vous remportiez ces beaux triomphes, votre Ernestine vous cachait ce qu'elle vient de m'avouer ; elle est très-souffrante ; chaque jour, son état s'aggrave, elle a la fièvre tous les soirs... Au reste, vous n'avez qu'à la regarder ; son visage amaigri plaidera pour elle... Ernestine est comme moi une plante de nos montagnes : l'air de Paris lui fait beaucoup de mal ; elle désire repartir, un de ces jours, pour les Géranies, où elle nous attendra ; moi, pendant ce temps, je deviendrai votre ménagère, et je me suis chargée, en attendant, de vous présenter sa requête ! »

Un nuage gros de tempêtes couvrit subitement le front de monsieur Servais. Son regard, inquiet et courroucé, allait d'Ernestine à Lucile, comme pour interroger le fond de leur âme, et découvrir ce qui se cachait dans cette idée de départ. Julien, immobile, se tenait un peu en arrière du député : son calme extérieur était démenti par le frémissement de ses lèvres, et ses yeux, se fixant à la dérobée sur Ernestine, exprimaient tour à tour une colère furieuse et une douleur passionnée.

« Ah ! çà, dit enfin monsieur Servais, quel est donc ce nouveau caprice ?

— Ce n'est pas un caprice, bégaya Ernestine ; je suis réellement souffrante, et...

— Madame, reprit son mari d'un ton sec, je ne vous ai pas épousée, orpheline et sans le sou, pour que vous soyez à la campagne quand je suis ici : si vous êtes souffrante, prenez une voiture, allez deux ou trois fois au bois de Boulogne, et votre migraine ou vos maux de nerfs se dissiperont. D'ailleurs, quoiqu'un mari ait mauvaise grâce à se montrer galant, permettez-moi de vous le dire : Vous êtes trop belle, vos yeux sont trop vifs pour que je vous croie bien malade... Votre beauté m'appartient, j'en suis fier, et si vous n'étiez pas là dans quinze jours pour faire les honneurs de notre grande soirée, je ne m'en consolerais jamais... Songez que j'ai déjà commencé mes invitations avec la formule obligée : Monsieur et madame Servais vous

prient, etc., etc... — Songez que, pour donner plus d'éclat à mes réceptions, j'ai loué et meublé un magnifique appartement, que vous en serez la plus belle parure, que je compte sur vous pour tous les préparatifs, et que votre absence, au dernier moment, serait un vrai désastre... Que dirait-on, grand Dieu? On croirait que je vous cache, que je suis jaloux, ou que vous êtes laide à faire peur... Mais non, ce n'est pas possible! poursuivit monsieur Servais en s'animant et avec un accent plus dur; il ne se peut pas que vous ayez sérieusement songé, sans autre prétexte que votre santé, à me quitter dans ce moment-ci!.... Julien, joignez donc vos instances aux miennes!

— Je n'ai rien à dire à madame, répliqua froidement Julien; madame sait combien nous serions tous désolés de son départ; j'engage madame à rester. »

Ces derniers mots furent dits avec une expression dont monsieur Servais ne fut point frappé, mais qui glaça d'effroi sa malheureuse femme. Elle échangea avec Lucile un regard de découragement et d'angoisse. Le député reprit:

« J'entends que vous restiez, et vous resterez: je le veux. J'ai besoin de vous, je le répète, pour cette soirée dont on parle déjà, et qui ne sera peut-être pas sans influence sur mon avenir politique. — Car, me disait hier un diplomate, à Paris les grandes positions s'ébauchent le matin à la Chambre, et s'achèvent le soir dans les salons... Vous partie, ce serait une déroute; vous présente, ce sera une fête. Après, quelque temps après, quand la session touchera à sa fin, si vous êtes toujours mécontente de votre santé, vous pourrez nous précéder aux Géranies d'une semaine ou deux. Mais d'ici là, je ne le veux pas, entendez-vous bien? je ne le veux pas; et Dieu merci! je ne suis pas un de ces hommes que l'on mène où ils ne veulent pas aller! — Julien! Anselme! suivez-moi dans mon cabinet, nous avons à travailler ensemble, en attendant qu'on serve le dîner. »

Quand les deux femmes furent seules:

« Oh! maintenant que Dieu nous sauve! » murmura Ernestine à demi évanouie, en se laissant tomber dans les bras de Lucile.

V

Les quinze jours qui s'écoulèrent entre ces dernières scènes et la soirée de monsieur Servais, furent pour Ernestine un perpétuel supplice. Son caractère énergique et fier, le dégoût que lui inspiraient l'artifice et le mensonge, rendaient sa situation plus cruelle, et ajoutaient à ses souffrances par la nécessité de les dissimuler. Sa répulsion croissante pour monsieur Servais devenait presque de l'horreur et de la haine. Elle reconnaissait aisément dans les romans qu'elle lisait le type de ce mari égoïste, dur et aveuglé, se passionnant pour ce qui devait le perdre, se méfiant de ce qui pouvait le sauver, regardant sa femme comme sa chose, et ne l'ayant épousée que pour se faire honneur de sa beauté comme d'un beau tableau ou d'un bel attelage : ces comparaisons trop faciles amenaient, chez Ernestine, un redoublement de mépris et d'amertume. Il n'y avait pas jusqu'à Amédée Servais dont la présence, ou, pour mieux dire, l'espionnage ne fût pour elle un supplice de plus. Ce jeune homme joignait aux prétentions du roué précoce les priviléges de l'enfant terrible : il désolait son père par des répliques peu respectueuses, qui ne laissaient pas que d'embarrasser la logique de l'éloquent député. Quand on lui reprochait de fréquenter les bals publics et d'y voir mauvaise compagnie, il citait une chanson célèbre où la danseuse de l'Opéra est mise au même rang que la sœur de charité, et une foule de récits et de drames applaudis, où la courtisane est glorifiée aux dépens des honnêtes femmes. Quand on lui signalait le danger de ses liaisons avec les jeunes Bohêmes, il ouvrait un livre, signé d'un nom illustre, où le bourgeois, le magistrat, le gentilhomme, le prêtre, le gendarme, étaient vigoureusement immolés à l'artiste en plein vent, au vagabond et au saltimbanque. Si l'on tonnait contre les crimes retentissants qui multipliaient, vers cette époque, les pages sinistres des annales judiciaires, il soutenait et prouvait, pièces

en main, que les repris de justice, les galériens, voire les condamnés à mort, ne jouaient pas un trop mauvais rôle dans la littérature moderne, et qu'après tout les prestiges d'un beau procès criminel, avec accompagnement de publicité, de réclames et de fanfares, valaient mieux qu'une vie obscure et monotone. Si l'on essayait de lui parler religion ou morale, il haussait superbement les épaules, demandait à son père s'il se préparait à parler à la Chambre en faveur des Jésuites, et le renvoyait aux colonnes de l'*Initiateur*, où les agresseurs, en vers et en prose, du clergé, de la religion, de ses dogmes et de sa morale, étaient quotidiennement recommandés à l'admiration publique.

Mais, vis-à-vis de sa belle-mère, Amédée redevenait sérieux; il la suivait du regard, interrogeait son visage et épiait ses démarches avec une persistance qui lui était évidemment inspirée par une mauvaise influence et un sentiment mauvais. Avait-il deviné la répulsion d'Ernestine pour monsieur Servais? La soupçonnait-il d'aimer Julien, d'être dans une de ces crises qui menacent l'honneur et le repos d'une femme? Ernestine l'ignorait; mais, quand elle rencontrait les petits yeux gris d'Amédée fixés sur elle et exprimant une arrière-pensée méchante, elle sentait un vague frisson se glisser dans ses veines.

Surmontant ses propres inquiétudes, relevant le courage d'Anselme qui se désespérait de son calme, Lucile, pendant ces journées critiques, déploya des ressources d'esprit et de cœur que nul n'aurait attendues de cette nature plus douce qu'active, plus tendre qu'énergique. Elle déjoua souvent les investigations d'Amédée, réussit à rasséréner le front rembruni de monsieur Servais, paralysa les assiduités de Julien, et suppléa Ernestine dans tous les détails préliminaires de la soirée du 16 avril. Elle s'acquitta si bien de cette partie de sa tâche, que son oncle, distrait d'ailleurs par les affaires et la politique, ne put qu'approuver et applaudir, et félicita sa femme à qui il attribuait ces recherches de luxe et d'élégance.

On avait, dans les premiers jours d'avril, quitté l'hôtel meublé pour s'installer dans un bel appartement de la rue Saint-Florentin. Le choix des meubles et des tentures, les soins matériels du déménagement donnèrent quelques journées de répit à ces esprits troublés. Ernestine, par une réaction fami-

lière aux âmes fortement trempées, finit par sortir de son abattement, à mesure qu'approcha le moment où elle devait se retrouver en présence de Nathalie Duvivier. Lucile. attentive au moindre symptôme, profita de cette lueur pour encourager son amie, la relever à ses propres yeux, et lui demander si elle n'avait pas envie de disputer la victoire à cette redoutable Nathalie. Une femme a beau être en proie à tous les tourments intérieurs, elle est toujours femme, et Ernestine, bien que la coquetterie lui fût odieuse, avait un sentiment trop vif de sa beauté pour ne pas éprouver une sorte d'amer plaisir à l'idée de lutter contre sa rivale. A la veille de cette fête dont l'approche l'effrayait et l'exaltait tout ensemble, elle puisa dans le désordre même de son cœur une énergie fébrile et nerveuse qui la rendait encore plus belle. Monsieur Servais lui-même, quoique d'une nature très-peu artiste, fut frappé de l'éclat de ses regards, de l'ardente pâleur de son front, des tons vigoureux de sa riche chevelure qui n'attendait plus qu'une couronne de diamants pour la faire reine : il se dit avec orgueil que jamais homme politique, appelé à de hautes destinées, n'eut une compagne plus digne de régner sur son salon et d'achever les conquêtes de son éloquence.

La soirée arriva : Ernestine avait voulu que Lucile fût habillée comme elle, sauf les bijoux que la jeune fille ne portait pas, et que sa jeune tante n'avait mis du reste qu'avec une exquise sobriété, malgré les instances de monsieur Servais, dont le goût millionnaire confondait l'élégance avec la richesse. Leur toilette, fraîche comme une matinée de printemps, combinée de manière à faire valoir, malgré ses similitudes, les différences de leur beauté, réunit tous les suffrages, et la fête commençait à peine, qu'Ernestine était déjà sûre de son triomphe. Monsieur Servais paraissait enchanté ; Julien lui-même était ébloui. et on surprenait dans ses regards une expression de respect et de déférence que madame Servais n'y avait pas lue depuis longtemps. Il y avait là des hommes de toutes les nuances, deputés, publicistes, artistes, diplomates, banquiers, spéculateurs, et même quelques rares représentants du faubourg Saint-Germain. Tous admirèrent à l'envi la beauté d'Ernestine, qu'ils avaient peu vue jusqu'alors ; tous rendirent hom-

mage à la noblesse de sa physionomie et de ses manières, à la distinction innée de son attitude et de son langage : tous félicitèrent monsieur Servais, dont la vanité se gonflait à éclater, à chacun de ces compliments enthousiastes. La grâce pudique de Lucile complétait cette impression délicieuse, à laquelle cédaient les plus insensibles. Il y avait quelque chose de touchant et de charmant dans le soin que prenait l'aimable jeune fille pour s'effacer derrière Ernestine, dans cette tendresse attentive qui semblait veiller sur le succès de madame Servais, et n'en pas vouloir d'autre pour elle-même. Ce frais et gracieux tableau éveillait les meilleures émotions de l'âme; les femmes, toutes au charme de ces premiers instants, ne songeaient pas même à être jalouses, et leur surprise était un éloge de plus. Ernestine, voyant son mari ravi, Julien respectueux, son ange gardien à ses côtés, Amédée occupé à faire danser les demoiselles, respirait plus librement; elle se sentait plus forte contre les périls, mieux armée contre les orages de son cœur, et son rapide triomphe, qu'elle lisait dans tous les yeux, se reflétait sur ses traits avec une splendeur incomparable, lorsqu'on annonça Nathalie Duvivier.

Fidèle à ses habitudes, Nathalie était mise avec une simplicité de pensionnaire : cette simplicité ne la faisait paraître que plus séduisante, et ajoutait à l'effet du contraste de cet air de douceur et de candeur qu'elle savait se donner à volonté, avec son isolement, sa liberté absolue, la hardiesse de ses idées et la célébrité naissante de son talent littéraire. Lorsqu'elle s'avança pour saluer Ernestine, les deux femmes se mesurèrent du regard : la prudence n'était pas au nombre des vertus favorites de madame Servais: au lieu de l'hypocrisie mondaine que la civilisation enseigne à ses disciples, elle reçut Nathalie avec cette froideur glaciale et cette fierté hautaine que sa rivale ne connaissait que trop, mais d'autant plus cruelle cette fois que tous les yeux étaient braqués sur elles. L'attitude d'Ernestine signifiait évidemment : Je vous ai invitée par force, mais je vous méprise et je vous hais. — Un moment, Nathalie se redressa sous cette insulte muette comme une vipère blessée; mais elle se contint avec une incroyable puissance, imposa un sourire à son visage contracté, et gagna silencieusement sa

place après s'être légèrement inclinée. Un instant plus tard, obéissant à un signe, Julien accourait auprès d'elle. Le bal était alors dans tout son éclat. Le mouvement général et le bruit de la fête permettaient les conversations particulières.

« Julien, lui dit-elle à voix basse, voici le moment de me prouver que vous prenez au sérieux notre alliance défensive et offensive. Vous allez, pendant deux heures, faire tout ce qu'il faut pour qu'on vous croie amoureux fou de votre humble servante, Nathalie Duvivier, dite Francine Albemare.

— Ah! ce n'est que trop facile ! » répondit l'ardent jeune homme.

Un moment après, Amédée vint la saluer :

« Mon pauvre enfant, lui dit-elle en affectant un air maternel, vous êtes insensé et vos lettres sont folles. Pourtant j'ai pitié de vous, et je veux vous traiter en sœur aînée. Venez me voir après-demain; je serai seule, nous causerons, et je vous prêcherai de mon mieux. Seulement, ce soir, faites quelque chose pour moi : observez votre belle-mère, votre charmante, triomphante et adorée belle-mère! Tâchez de deviner si l'honneur de votre père et de votre nom n'a pas quelque péril à craindre de ce côté-là, et revenez, à la fin du bal, me communiquer vos impressions... Allez ! »

Sauf quelques légères nuances, les femmes de bonne compagnie sont tellement forcées de se ressembler aux yeux du monde, que, lorsqu'une exception se détache sur ce fond un peu uniforme, elle est sûre d'éveiller la curiosité et l'attention. C'est ce qui arriva à Nathalie Duvivier. On vantait déjà son talent; elle venait de débuter avec éclat dans la littérature à la mode, et cette jeune et belle personne, pauvre et libre, respectée par la calomnie, saluée par les hommes du métier comme une des plus charmantes espérances de la poésie et du roman, exerça bientôt une attraction singulière sur ces graves personnages saturés du positif de la vie, soumis au joug de la politique et des affaires, et heureux de les oublier en reposant leurs yeux sur cette poétique créature, qui avait presque pour tous le plus grand des mérites : celui de ne pas ressembler à leurs femmes. On l'entoura, et ces empressements furent sa première revanche. Mais bientôt aussi, il devint évident que Julien affi-

chait une ardente passion pour elle; et sans se compromettre, elle accueillait cet hommage avec un affectueux sourire, une modeste rougeur, qui laissait croire qu'elle n'y était pas insensible. Julien avait vingt-cinq ans : animé par la fête, par l'idée, enivrante pour son orgueil, d'occuper de lui les deux plus belles femmes du bal, doué d'ailleurs d'une figure expressive et belle, et mis avec une élégance un peu théâtrale, il pouvait ne pas plaire, mais il était difficile de ne pas le remarquer. Son nom circulait dans les groupes; ses débuts dans la presse avaient fait du bruit. Versolant, pour qui il avait été le *Sésame, ouvre-toi* de la caisse de monsieur Servais, parlait de lui avec enthousiasme; il passait pour être le favori du riche député, et les médisants assuraient même qu'il lui faisait ses discours. On s'intéressa à son amour pour Nathalie, et les propos qui unissaient leurs deux noms arrivèrent à l'oreille d'Ernestine. Elle combattit quelque temps l'émotion douloureuse qu'elle ressentait; mais l'épreuve était trop forte pour cette âme dont la blessure saignait encore. Malheureusement Lucile, obligée d'acquitter ses nombreux engagements avec ses danseurs, n'était plus là pour la protéger contre elle-même. Ernestine suivait des yeux ce couple que lui désignait la rumeur générale. Elle voyait un perfide sourire errer sur les lèvres de cette rivale détestée, dont le triomphe lui semblait insulter à son trouble et à sa détresse. Ce trouble, un moment contenu, ne tarda pas à se révéler dans toute l'attitude d'Ernestine, trop franche et trop passionnée pour pouvoir longtemps se contraindre. La malheureuse femme, à son insu peut-être, jetait sur Julien des regards pleins d'angoisse, et elle ne s'apercevait pas que, derrière la haie souriante des quadrilles, Amédée, l'œil constamment fixé sur elle, ne perdait pas un seul de ses mouvements. Cette scène muette, que le bal voilait à demi de ses magnificences et de ses prestiges, dura deux heures pendant lesquelles Ernestine épuisa toutes les tortures. Enfin, Nathalie, qui possédait au plus haut degré l'art féminin de voir sans regarder et de deviner sans voir, reconnut qu'elle avait poussé les choses assez loin, et qu'elle pouvait confier au hasard le soin d'achever son ouvrage. Elle dit tout bas à Julien avec un éloquent sourire : « Maintenant je vous rends votre liberté; allez où votre cœur

vous appelle! » — Et elle se retira dans un boudoir où le bruit de la danse arrivait à peine, et où elle fut suivie par quelques artistes célèbres et quelques hommes politiques. Julien s'approcha alors d'Ernestine, et lui demanda une contredanse. Madame Servais refusa d'abord; puis, s'imaginant que tous les yeux interrogeaient ses secrets, et craignant que son refus ne devînt le texte de quelque commentaire, elle accepta. Julien était debout devant elle, et gardait le silence. Sa présence, redoutée ou espérée, désirée ou maudite, portait au comble, chez Ernestine, ce sentiment bizarre où l'amour se compliquait de remords, d'effroi et de colère. Lorsque le jeune homme s'inclina pour prendre sa main :

« Vous l'aimez donc bien, cette femme? lui dit-elle avec un frémissement terrible.

— Moi, madame! répondit Julien du même ton : non! je ne l'aime pas; mais elle me console des dédains d'une autre, et, encore un peu de temps, j'espère être résigné. »

Le mouvement du quadrille les sépara pour quelques secondes. Lorsqu'ils se retrouvèrent côte à côte, Ernestine, que ces heures de lutte et de souffrance jetaient dans une exaltation fatale, dit rapidement à son danseur :

« Mes dédains, malheureux! osez-vous bien parler de mes dédains?...

— Eh bien! alors, reprit-il avec une ironie contenue, votre amour pour monsieur Servais, votre respect pour ces conventions mondaines qui nous séparent à jamais... »

C'était présenter à Ernestine les deux images les plus propres lui faire perdre le peu de raison qui lui restait.

« Taisez-vous! taisez-vous! murmura-t-elle; ou je fais un éclat, à l'instant, ici même, dans mon salon. »

Cette menace d'une tête en feu et en délire effraya d'autant plus Julien, qu'il savait Ernestine capable de l'exécuter. Il se hâta de l'interrompre, et lui dit d'une voix douce et suppliante :

« Non, pas d'éclat, mais consentez à me recevoir, à m'entendre. Je vous vois tous les jours, mais comment? dans des conditions qui me rendent votre vue plus cruelle que consolante... Oh! c'est le plus horrible des supplices... Madame...

Ernestine! au nom de nos chers souvenirs, rendez-moi une de ces heures d'autrefois... Cessez de me fuir... n'ayez plus peur! Vos paroles me feront du bien, et cette douce causerie nous calmera tous les deux! Demain, monsieur Servais ira à la chambre à l'heure habituelle; il emmènera Anselme; c'est le jour où Lucile va à son atelier de peinture, et Amédée court toute la journée. A deux heures, je viendrai frapper à votre porte. Ma visite ne peut faire jaser vos domestiques : ils sont habitués à me voir sans cesse dans la maison. Nous pourrons avoir quelques moments à nous... à nous seuls!... Ernestine, par pitié pour mes souffrances et les vôtres, ces moments, donnez-les-moi!...

— C'est impossible, » répondit la jeune femme avec épouvante.

Julien n'ajouta pas un mot, mais il lui montra du regard la porte du petit salon où Nathalie Duvivier s'était réfugiée. Madame Servais le comprit. Le langage tendre et passionné de Julien venait de réveiller dans son cœur ces images du premier amour, dont rien n'égale le charme magique. La présence de Nathalie chez elle lui ôtait le calme nécessaire pour réfléchir et prévoir. Par un reste de confiance, par une de ces illusions naturelles aux âmes loyales et généreuses, Ernestine s'imagina qu'elle pourrait arrêter Julien dans la voie mauvaise, l'arracher au funeste ascendant de Nathalie, faire cesser cette dangereuse influence qu'elle sentait peser sur elle et sur les siens depuis son arrivée à Paris.

La contredanse était finie; Julien reconduisit Ernestine à sa place : lorsqu'ils se séparèrent, un dernier regard, un monosyllabe, expirant comme un souffle sur des lèvres tremblantes, lui apprirent que sa demande lui était accordée.

Madame Servais était trop pure et trop imprudente pour descendre, en ces instants de crise, aux précautions vulgaires, et Julien n'était pas, hélas! homme à les lui rappeler. Ni l'un ni l'autre ne remarquèrent qu'Amédée avait profité de sa taille mince et de la foule compacte, pressée autour du quadrille, pour se glisser près d'eux. Tous ceux qui sont allés au bal et qui ont préféré le rôle d'observateur à des récréations plus actives, ont pu s'y assurer d'un détail : c'est que par une erreur d'acoustique, très-favorable aux amateurs de médisance, les danseurs, dont la voix est couverte par l'orchestre et qui s'absorbent un

peu trop dans leurs conversations intimes, croient être seuls à entendre ce qu'ils se disent, tandis que, derrière eux ou à leurs côtés, des oreilles fines en font leur profit. Amédée, excité dans son espionnage par sa haine contre sa belle-mère et par le désir de plaire à Nathalie, complétant par l'expression trop significative des deux visages les mots qui lui échappaient, entendit tout ou presque tout.

Aussitôt il courut dans le boudoir où Nathalie l'attendait : elle l'emmena, avec une familiarité cavalière, vers l'embrasure de la fenêtre, et là, trop dominé par sa propre passion pour calculer aucune conséquence, il lui fit le récit exact de tout ce qu'il venait de découvrir. Une joie infernale brilla dans le regard de Nathalie.

« Et que comptez-vous faire? lui demanda-t-elle en souriant.

— Me venger! venger l'honneur de mon père! répondit Amédée, qui ne pouvait manquer une si belle occasion de débiter cette phrase de mélodrame.

— Mais comment? »

Le jeune sot hésitait : Nathalie lui lança un regard capable de bouleverser une meilleure cervelle que la sienne, et ajouta à voix basse, en simulant une émotion profonde :

« Vous viendrez me le dire après-demain. »

Le bal touchait à sa fin; chacun, en se retirant, félicitait monsieur Servais sur l'éclat de sa fête, sur la beauté de sa femme, sur la grâce de sa nièce. Toutes les satisfactions de la vanité se lisaient sur sa figure épanouie!

« Mon cher, recevez tous mes compliments, lui dit Nathalie en lui serrant la main : madame Servais est ravissante, votre appartement superbe, votre fête délicieuse, et vous êtes le plus heureux des hommes. »

Après le bal, quand Ernestine eut embrassé Lucile et dit adieu à son mari, elle s'enferma dans sa chambre et se laissa tomber dans son fauteuil, près de la petite table où elle avait l'habitude d'écrire. Les premières lueurs du matin commençaient à se glisser à travers ses fenêtres closes, et se mêlaient aux clartés pâlissantes du flambeau qui brûlait à ses côtés.

Le sentiment qui la dominait, à la suite de cette crise étrange, c'était la stupeur : comment était-elle arrivée jusque-là? Aimait-

elle réellement Julien? Et si elle ne l'aimait pas, pourquoi le craindre? Si Julien était amoureux de cette Nathalie, s'il voulait l'épouser, pourquoi vouloir lutter contre cet amour? Son repos, son bonheur étaient à jamais perdus : mais son honneur? Cette vie nouvelle, ces six mois de Paris, ces séductions, ces angoisses, ces lectures, l'avaient-elles changée à ce point qu'il ne lui fût plus possible de s'arrêter sur cette pente fatale? Perdue dans un abîme d'incertitudes et de souvenirs, Ernestine finissait par s'abandonner à ce fatalisme inerte qui s'empare des femmes à cette heure terrible où, cessant d'être sûres d'elles-mêmes, elles se fatiguent du combat inégal de leur conscience et de leur cœur. Une seule force, une seule idée pouvait la sauver; la force et l'idée religieuse: mais elle subissait ce malheur délétère pour la vertu d'une femme, de voir un mari qu'elle n'aime pas ne pas croire à cette religion qui lui défend de le trahir.

Faut-il s'étonner du travail dissolvant et funeste qui s'était accompli dans cette âme, et qui, à ce moment suprême, la tourmentait en l'égarant? En proie à cette rêverie que sa volonté dirigeait à peine, Ernestine laissa machinalement tomber sa main brûlante sur les papiers épars sur la table; elle prit une plume, et, sans avoir conscience du bizarre instinct qui la poussait à épancher au dehors le trop-plein de ses douleurs, elle écrivit quelques pages confuses qui se sont retrouvées plus tard: en voici un fragment qui pourra donner une idée de l'état de ce pauvre cœur.

« .... 17 avril. J'ai vingt-deux ans depuis trois jours, et pourtant je suis bien vieille... Toutes les joies, toutes les douceurs de ma vie sont dans mon rapide passé : mon avenir est sombre et vide ; fille, je suis orpheline ; amante, j'ai été trahie ; épouse, je ne puis aimer mon mari, je n'en suis pas aimée... et je ne serai jamais mère !...

... » Il est six heures du matin ; il fait grand jour : c'est le printemps. Le printemps! avec quel bonheur je l'accueillais, quand nous allions, avec Lucile, épier, sur nos chères collines, le premier cri de l'alouette, la première fleur de l'églantier! Alors tout chantait aussi, tout fleurissait dans nos cœurs !... Aujourd'hui Paris, sa brume, son ciel gris, son atmosphère

étouffante; et plus un rayon pour m'éclairer! plus une étoile pour me conduire! plus une voix pour me consoler!

... » La campagne me parlait en amie; la société me tue: je n'y trouve que de dangereux exemples et de perfides conseils. A part Lucile qui est une sainte, cette maison-ci agit comme si elle ne croyait pas en Dieu... Il y a donc une justice autre que la justice du ciel? Il y a donc une morale autre que la morale divine? Moi qui déteste le mensonge plus que la douleur, plus que le mal, plus que la mort, je le rencontre ici partout!... Mon mari me chassera demain, s'il me croit coupable; et pourtant le monde où il vit, les hommes qui le flattent, les opinions qu'il défend, tout conduit à l'oubli de ces devoirs qui ne lui semblent importants que lorsqu'ils le touchent! Cette société qui me flétrirait si elle me soupçonnait d'une faiblesse ou d'une faute, c'est elle qui dévore ces livres, qui couronne et pensionne ces auteurs, qui applaudit ces pièces de théâtre, hommages vivants, hymnes éclatants en l'honneur du désordre et du vice! Chacun de ces maris, de ces pères, de ces frères, pris isolément, tressaillerait de colère et de honte si sa femme, sa fille ou sa sœur se conduisait d'après les maximes que ces œuvres glorifient; et, collectivement, ils crieraient au fanatisme, à l'intolérance, aux ténèbres, aux démolisseurs de statues, aux incendiaires de temples, si un roi ou un ministre, un prêtre ou un simple écrivain voulait lutter contre ces gloires funestes, contre ces productions monstrueuses qui portent dans les imaginations souffrantes la fièvre et le poison. Contradiction! convention! mensonge!

... » Recevrai-je Julien? Oui; je veux en finir avec cette situation indigne de ma franchise et de mon courage... J'aime mieux voir jaillir le sang de mes blessures sous une pointe d'épée, que sentir se serrer autour de mon cou les froids anneaux de la vipère!... Julien viendra... Je lui dirai d'épouser cette Nathalie... Oui, je le lui dirai, et s'il consent, eh bien! je verrai clair dans cet étrange sentiment qu'il m'inspire, et qui, parfois, me semble plus près de la haine que de l'amour... Si c'est moi qu'il aime, s'il me le redit, s'il veut me le faire croire, oh! avant que ces paroles soient sorties de ses lèvres, il saura que je suis protégée contre lui, non pas par ma vertu,

mais par mon orgueil... qu'une femme coupable est forcée de mentir... et que, plutôt que de tromper, j'aime mieux partir, m'enfuir, jeter comme un manteau taché de boue cette richesse exécrée!... Oui, c'est bien cela... Julien est ambitieux, il est pauvre... il n'ignore pas qu'une fois séparée de monsieur Servais, je reprends, moi aussi, possession de ma pauvreté!... Pendant que je lui tiendrai ce langage, j'attacherai sur lui ce regard pénétrant qui sonde tous les replis du cœur... Si je vois passer sur son front un nuage, un seul, d'hésitation ou de crainte, oh! je ne le haïrai plus, je ne l'aimerai plus, je le mépriserai... Mais s'il accepte? ah! malheureuse! malheureuse! Dieu de ma mère et de Lucile! secourez-moi! sauvez-moi! enseignez une suprême prière à la misérable femme qui ne sait plus vous prier!... »

Pendant qu'Ernestine préludait par ces effusions douloureuses aux douleurs et aux périls de la journée, monsieur Servais, après avoir dormi quelques heures, se levait plus dispos et plus satisfait qu'il ne l'avait été depuis longtemps: sa fête de la veille lui avait valu les compliments les plus flatteurs; sa femme y avait eu un grand succès, et il oubliait presque ses vagues griefs contre elle, en se remémorant l'effet qu'avait produit sa beauté. On lui apporta, comme d'habitude, ses lettres et ses journaux, qui redoublèrent d'abord sa bonne humeur: « Bien! très-bien! se dit-il en ouvrant le *Constitutionnel*: voilà qu'on parle déjà de mon bal!... puis il ajouta en se frottant les mains:

— Allons! ça chauffe! Des banquets à Lille, à Bordeaux, à Autun, à Mâcon, à Angoulême! Des banquets partout, et le pays en mouvement à chacune de ces fêtes populaires! Il faudra bien que j'aille aussi moi-même dire mon mot là-dessus devant mes électeurs attablés!... *Patriote de la Loire*... Que dit-il? Bon; un éloge enthousiaste de mon dernier discours! — « Monsieur Servais, notre éloquent député, marche glorieusement sur les traces des Manuel, des Garnier-Pagès, etc. » Signé F. — Ce doit être de ce brave Féraud, le père de Julien... Ah! voilà une lettre de lui: il m'assure qu'on me prépare une ovation à mon arrivée à X... Il me recommande son fils. Recommandation superflue, car chaque jour je m'attache davantage à Julien... Et cette lettre-ci, de qui est-elle? de mon régisseur, ce vieux grognard de Bergerin... Ici le front de monsieur Servais se rem-

brunit un peu. — Toujours des doléances! Toujours des remontrances! Comme si je n'étais pas assez sage pour me conduire! Eh bien! quoi? j'entame mon capital; ma caisse est vide; j'y ai pris deux cent quatre-vingt trois mille francs, depuis que je suis à Paris... La récolte est mauvaise... les fermiers ne payent pas... les ouvriers murmurent et veulent une augmentation de salaire... Ma fabrique souffre de mon absence... Vieilles chansons que tout cela! Le père Bergerin cesserait son ramage s'il savait que l'argent que je dépense ici est placé à gros intérêts... Mais faites donc comprendre de pareilles choses à ces intelligences bornées! »

En froissant la grosse missive du père Bergerin contre les autres papiers, monsieur Servais fit tomber à ses pieds une lettre qu'il n'avait pas encore remarquée. Il la ramassa; elle ne portait pas de timbre, et l'enveloppe paraissait avoir été cachetée à la hâte. Quelque supplique! murmura-t-il; quelque pauvre diable qui me demande un bureau de tabac ou une pièce de vingt francs! Mais à peine en eut-il lu deux lignes, qu'une émotion terrible bouleversa son visage; un cri étouffé monta de sa poitrine à ses lèvres.

Il sonna violemment.

« Qui a apporté cette lettre? » demanda-t-il aux domestiques.

Nul ne put le lui dire: chaque matin, avant son réveil, les journaux et le courrier étaient déposés sur un plateau, dans l'antichambre: la lettre s'était trouvée là avec le reste.

Monsieur Servais renvoya tout son monde, et relut plus posément; voici ce que lui écrivait son correspondant anonyme:

« On vous trahit, on vous trompe, et, pendant que vous poursuivez l'accomplissement de vos pensées politiques, vous ne vous apercevez pas de ce qui se passe dans votre maison. Il y a une intrigue entre Julien et votre femme. Hier soir, à votre bal, tous les yeux, excepté les vôtres, ont remarqué leur intelligence. Madame Servais a donné, pour aujourd'hui même, un rendez-vous à Julien; si vous voulez vous en assurer, rentrez chez vous de deux à trois heures, au moment où on vous croira à la Chambre.

» Ne regardez pas ceci comme une vulgaire lettre anonyme:

celui qui vous écrit se fera connaître plus tard ; il tient autant que vous-même à l'honneur de votre nom. »

Monsieur Servais lut trois fois cette lettre, cherchant à qui l'attribuer ; instinctivement, il songea à Amédée : mais l'écriture, évidemment contrefaite, n'autorisait aucune conjecture. Le sentiment qu'il éprouvait était horrible : c'était à la fois une surprise profonde, une douleur poignante, un immense froissement d'amour-propre, et ce cri de l'honneur blessé qui déchire le cœur en éclatant. Vaniteux à l'excès, absorbé depuis longtemps par des intérêts vulgaires, monsieur Servais n'en était pas moins un honnête homme, dans ce sens mondain qui implique toutes les inconséquences, mais interdit toutes les bassesses. Il n'avait pas cette philosophie narquoise du roué Parisien, qui se console vite de ce genre de mésaventure, et calcule, en y songeant, ce qu'elle pourra lui rapporter. Issu d'une de ces vieilles races bourgeoises où les traditions honorables font partie de l'héritage, enfant d'une de ces provinces arriérées où les désordres domestiques sont très-rares, il ressentait l'outrage dans toute sa vivacité, sans grande élévation de sentiments et d'idées, mais avec cette énergie agreste et brutale qui ne recule devant rien pour punir et se venger. Être trompé par cette Ernestine dont l'indifférence lui avait semblé une vertu, par cette orpheline sans pain et sans asile, qu'il avait recueillie chez lui, enrichie, épousée, parée ! Être trahi par ce Julien qu'il voulait associer à son avenir, à sa fortune ! Était-ce vrai ? était-ce possible ? Il n'ignorait pas le cas que l'on doit faire d'une lettre anonyme : mais celle-là, dans sa précision cruelle, offrait tous les caractères de la vérité : elle réveillait d'ailleurs les anxiétés vagues qu'il avait ressenties depuis quelque temps ; elle s'accordait avec quelques sourires railleurs de Nathalie, quelques allusions voilées d'Amédée, qui l'avaient parfois inquiété et troublé... Non, le doute n'était pas permis, la lettre ne mentait pas, et ce qu'elle révélait, il était seul peut-être à l'ignorer ! A cette idée, une effrayante colère s'emparait de lui, et peu s'en fallut que, dans ce premier paroxysme, il ne courût chez sa femme pour lui arracher un aveu et la broyer sous ses pieds. Sa vanité le retint ; même en se disant que c'était sûr, il doutait encore, et il son-

geait, en outre, qu'en attendant quelques heures, il aurait des preuves. Incapable de dominer son angoisse, craignant de la laisser voir à ceux qui viendraient chez lui dans la matinée, il sortit à la hâte, en faisant dire à sa femme qu'il ne rentrerait pas pour le déjeuner. Il erra dans les Champs-Élysées. Avril commençait à revêtir de sa pâle et fraîche verdure les massifs d'arbres et les jardins des hôtels. Des enfants roses et jaseurs arrivaient avec leurs bonnes et animaient les contre-allées. La vue de ces beaux enfants redoubla la colère de monsieur Servais contre Ernestine, qui n'avait apporté sous son toit aucune des joies de l'époux et du père, qui y apportait peut-être le malheur et l'opprobre. A midi, il s'achemina lentement vers le bureau du journal, où Julien passait d'ordinaire avant la séance de la Chambre. Il le demanda; on lui répondit qu'il venait de sortir. Il se traîna jusqu'à la Chambre, où sa pâleur le fit plaisanter par deux ou trois de ses collègues sur l'inconvénient de donner des bals et de veiller jusqu'au matin, quand on est un homme politique. Il chercha Julien dans la salle des Pas-Perdus, dans la salle des Conférences; il regarda, à plusieurs reprises, dans la tribune des journalistes : Julien n'y était pas. Les minutes s'écoulaient; à la fin, ne pouvant plus maîtriser sa fiévreuse impatience, monsieur Servais sortit. Au moment où il passait sur la place, l'horloge du Palais-Bourbon sonna deux heures.

« C'est le moment, dit-il avec un frémissement sinistre. Et traversant le pont d'un pas rapide, il se dirigea vers la rue Saint-Florentin. »

VI

Ce jour-là, Lucile devait partir vers midi, pour l'atelier de mademoiselle R. B., qu'elle fréquentait depuis quelque temps : elle avait déjeuné seule avec Ernestine. Pour quiconque eût été au courant de leurs secrètes pensées, il y avait quelque chose d'émouvant dans ce tête-à-tête, où les voix tremblaient en essayant de parler de sujets indifférents, où les larmes mal contenues brillaient au bord des paupières, où chacune des deux amies eût voulu à la fois deviner ce qui s'agitait dans le cœur de l'autre et lui cacher ses propres angoisses.

« Ernestine, es-tu souffrante? dit Lucile avec une expression d'inquiète tendresse.

— Non.. pourquoi souffrirais-je? balbutia Ernestine en tressaillant.

— Parce que tu ne manges pas.

— Mais toi aussi, à ce compte, tu serais malade! répliqua madame Servais; et elle lui montrait avec un navrant sourire le déjeuner intact sur la table. »

Il y eut un silence. Deux ou trois fois leurs regards se rencontrèrent, puis se baissèrent sur leurs assiettes vides.

« Tu vas sortir, n'est-ce pas? C'est ton jour d'atelier? reprit à la fin Ernestine avec une sorte d'hésitation.

— Oui... c'est-à-dire... si tu voulais, je renoncerais à y aller aujourd'hui... Je resterais avec toi...

— Et pourquoi le voudrais-je? répliqua Ernestine presque violemment.

— Mon Dieu! parce que nous sommes fatiguées toutes deux, et qu'après cette nuit de danse, d'étourdissement et de bruit, il serait doux de passer ensemble quelques paisibles heures...

— Tu as raison, ma bonne Lucile, mais ne change rien à tes habitudes. C'est aujourd'hui que tu portes ton esquisse à mademoiselle B... Elle t'attend; sois exacte; moi, je prendrai un livre, et je tâcherai de dormir un peu...

Lucile se leva; elle fit ses préparatifs avec lenteur, comme si elle eût voulu donner à Ernestine le temps de se raviser et de la retenir. Parfois elle la regardait à la dérobée, et s'effrayait de l'expression de ses yeux fixés sur la pendule.

Lorsqu'elle eut rassemblé son léger bagage d'artiste, elle fit mine de sortir; mais aussitôt, cédant à une inspiration soudaine, elle revint vers Ernestine, lui sauta au cou, et murmura à son oreille en donnant un libre cours à ses larmes qui glissaient sur la joue de son amie :

« Chère sœur bien-aimée! Autrefois tu me disais tout; aujourd'hui n'as-tu rien à me dire? »

Un instant, Ernestine parut entraînée par ce mouvement si tendre et si vrai. A son tour, elle pressa Lucile sur son cœur avec une incroyable énergie, et quelques syllabes inarticulées vinrent mourir sur ses lèvres. Ce ne fut qu'un éclair : se dégageant de cette étreinte, elle repoussa Lucile, et lui dit, non sans un mélange de brusquerie et de désespoir :

« Laisse-moi! laisse-moi! va-t'en!

— Je m'en vais, reprit Lucile d'un air de douloureux reproche : je m'en vais; calme-toi et repose-toi. »

Une minute après, elle était sortie du salon. Ernestine prêta l'oreille, entendit les portes s'ouvrir et se refermer.

« Si j'avais dit un mot, elle restait, pensa-t-elle. J'ai chassé mon ange gardien! »

Un peu avant deux heures, Julien entra.

Les hommes qui se dépravent ont une phase transitoire pendant laquelle ils se croient plus corrompus qu'ils ne le sont encore. Julien en était là. Parce que l'ambition, l'orgueil et le désordre étouffaient en lui tout ce que son premier amour pour Ernestine avait eu de loyal et de pur, il se figurait que cet amour était mort tout entier, qu'il serait maître des battements de son cœur en se retrouvant seul avec madame Servais. Pendant toute la matinée, il s'était froidement posé cette question : Que valait-il mieux pour son avenir et sa renommée? Renoncer

à Ernestine, rester en bons termes avec le député, profiter de son engouement, et se frayer sur ses traces la route des honneurs et du pouvoir? Ou bien amener un éclat, perdre Ernestine et se faire de cette perte une auréole, forcer l'attention du monde en lui jetant, flétri et déchiré, le nom de cette femme dont la beauté ne tarderait pas à devenir célèbre? Ce dernier parti souriait davantage à Julien : il répondait mieux à ses instincts destructeurs, à ce goût de célébrité par le mal, qui le dominait de plus en plus. Son éducation, ses habitudes, le milieu où il avait vécu depuis sa sortie du collége, lui donnaient, sur la société et ses lois, sur les femmes, sur leurs devoirs, sur les vraies conditions de grandeur et de gloire, autant d'idées fausses qu'il essayait lui-même d'en propager; il ressemblait à ces alchimistes du moyen âge, qui, en jouant avec les poisons, finissaient par les aspirer. Il s'était créé ses types favoris, son idéal de supériorité mondaine, parmi les héros des romans qu'il avait lus, ces fascinateurs râpés, chevelus et barbus, dont les grandes dames subissent le magique prestige, ces démons, au front pâle, marqué du sceau de la fatalité, qui n'ont qu'à regarder une femme pour qu'elle préfère l'enfer avec eux au paradis dépeuplé par leur absence. Exercer sur Ernestine cette puissance satanique, l'arracher à la vie régulière, faire répéter de bouche en bouche le nom de son séducteur auprès du sien, inaugurer par cet audacieux défi son duel avec le monde des heureux et des riches, n'était-ce pas un excellent début, une épigraphe romanesque en tête de son œuvre politique?

Mais quand Julien se trouva seul en présence de madame Servais, ces calculs et cette audace faiblirent. Le côté systématique et machiavélique de sa passion, les venimeux conseils de Nathalie commentés par son orgueil, firent place à ces émotions dont le jeune homme le plus perverti ne saurait se défendre en face d'une femme belle, loyale, unie dans ses souvenirs aux heures les plus pures et les plus douces de sa jeunesse. Ernestine était debout; elle avait retrouvé, devant le danger, son énergie et son courage. Elle fit signe à Julien de s'asseoir, et lui dit avec une sorte de cordialité fraternelle :

« Eh! bien, mon ami, quand épousez-vous mademoiselle Nathalie Duvivier? »

Julien s'attendait à des reproches, à des pleurs, à une scène violente qui eût amené sur ses lèvres des phrases à effet, des déclarations pathétiques. Il s'irrita d'être maintenu dans une atmosphère tempérée, et répondit sèchement :

« Dans quinze jours peut-être ; cela dépend de vous...

— De moi ?... Mais il me semble que vous n'avez besoin de personne ; mademoiselle Francine Albemare, née Nathalie Duvivier, est tout à fait majeure et entièrement maîtresse de ses actions. Elle n'a ni père, ni mère, ni frère, ni parents connus. C'est une joie de prendre sa femme parmi ces existences si libres, si indépendantes... Point de formalité, point d'ennui, point de gêne... Le temps de mettre une robe blanche, une couronne et un voile... Puis, on mène sa fiancée de sa mansarde à l'église, sans qu'elle soit même obligée d'interrompre le roman commencé... »

Tout cela fut dit d'un air de persiflage, sous lequel Ernestine s'efforçait de cacher les déchirements de son cœur : mais cet essai de raillerie lui réussit mal. Julien fixa sur elle un implacable regard, et reprit avec une ardente amertume :

« Est-ce bien vous, cette Ernestine Sorel que j'ai connue si franche et si vraie, si ennemie de la convention et du mensonge, est-ce bien vous qui tenez ce langage ?... Ah ! vous devriez le laisser aux femmes qui, passant leur vie à mentir, vieillies dans cette fiction mondaine qui légalise le vice sauf à flétrir le scandale, jettent l'injure et la boue à la beauté libre et fière ? Dites-moi, quelle est la femme la plus digne, selon vous, de l'amour d'un homme de cœur, — celle qui accepte résolûment sa liberté et sa pauvreté, méprise des préjugés bourgeois et de plates bienséances, et vit noblement de son travail à la face des prudes, des dévotes et des sots ; — ou bien celle qui, maîtresse, elle aussi, de sa destinée, aimée d'un jeune homme pauvre, n'a pas même attendu que les cendres de cet amour fussent refroidies, et a donné sa main à un millionnaire de quarante-cinq ans, vaniteux et vulgaire, égoïste et positif, incapable de la comprendre ? Celle-là a l'estime du monde, une villa, un hôtel ; on se presse à ses fêtes, on salue sa beauté, on s'incline devant ses vertus. L'autre, vous l'avez dit, habite une mansarde ; on la calomnie peut-être, et les plus indulgents l'ap-

pellent une artiste... Mais, dites-moi, dites-moi, madame, laquelle des deux honorez-vous le plus ? »

Cette diversion était habile : Julien venait de toucher à la fibre saignante. Ernestine tressaillit comme un blessé dont on brûle la plaie. Ironie, froideur, calme factice, tout disparut, et elle dit à Julien en le foudroyant de son regard :

« Oui, vous avez raison, et vous ne m'en direz jamais là-dessus autant que je m'en dis à moi-même... Mais s'il y a au monde un homme qui n'ait pas le droit de me faire ce reproche, c'est celui qui m'a abandonnée, livrée, sacrifiée... Qui donc a trahi le premier les engagements sacrés de nos jeunes tendresses ? Est-ce moi ? Est-ce vous ? Qui m'a préféré Nathalie Duvivier, dès que cette femme a paru dans notre ville ? Qui m'a forcée de croire à l'abandon et à l'oubli ? Qui est resté deux ans sans me rappeler par un mot, par un signe, que mon souvenir n'était pas complétement effacé de son cœur ? Qui a laissé ma main tomber dans celle de monsieur Servais, sans rien essayer pour la retenir ? Ah ! je n'ai point d'excuse : j'ai été lâche ; j'aurais dû subir vaillamment l'isolement et la pauvreté, plutôt que d'épouser un homme que je n'aimais pas... Oui, mais vous ne pouvez ni ne devez me le dire ; car c'est vous qui m'avez livrée à cet homme... Et maintenant vous avez devant vous l'avenir, l'horizon, la liberté, tandis que moi... que me reste-t-il ?.... Vous ne me méprisez pas assez pour croire que les dorures d'un salon ou les magnificences d'une fête remplacent pour moi le bonheur perdu ?... Dites, que me reste-t-il ?

— Il vous reste mon amour, si vous le voulez ! s'écria Julien subjugué par cet accent poignant et vrai.

— Malheureux ! taisez-vous ! taisez-vous ! répondit Ernestine avec un geste d'épouvante ; vous savez bien que je ne puis pas tromper, que je ne puis pas trahir !... Vous savez bien que la honte me tuerait !

— Et qui vous parle de tromper et de mentir ? reprit Julien avec un entraînement fébrile qui avait son moment de sincérité. Si cette maison vous est odieuse, pourquoi ne pas en sortir ? Si ce joug vous meurtrit et vous froisse, pourquoi ne pas le briser ? S'il vous semble impossible d'accepter une vie de mensonge vis-à-vis de monsieur Servais et du monde, qui vous empêche de

rompre avec le monde et de fuir monsieur Servais ? Franchissez ce seuil détesté, vous me trouverez prêt. Je vous aime ; mon bras est fort ; l'espace est ouvert devant nos pas ; nous trouverons des solitudes où les préjugés et les lois ne pourront plus nous atteindre...

— Mais cela, c'est un crime ! c'est du déshonneur encore ! répliqua Ernestine en frémissant. »

Elle ne put en dire davantage ; un bruit de pas étouffés et rapides se fit entendre dans l'antichambre. Ernestine et Julien n'eurent que le temps d'échanger un regard terrifié. Presque au même instant, la porte s'ouvrit, et monsieur Servais parut sur le seuil.

La douleur et la colère donnaient une expression si effrayante à sa physionomie épaisse et commune, qu'Ernestine et Julien frissonnèrent. Mais une seconde ne s'était pas écoulée, que les muscles de ce visage se détendirent ; ce regard menaçant se rasséréna ; ce front livide s'éclaircit et n'exprima plus qu'un reste de surprise et d'anxiété. Monsieur Servais venait d'apercevoir sa nièce Lucile debout devant la porte qui faisait face à celle de l'antichambre. Lucile et lui entraient dans le salon en même temps ; elle était calme et souriante ; sauf une légère pâleur, sa blonde et charmante figure n'exprimait que des émotions douces.

« Mon oncle ! dit-elle en s'avançant vers monsieur Servais, vous venez à propos pour avoir votre part des remerciements de monsieur Julien ; et moi, il faut que je vous demande pardon d'avoir écouté aux portes... Mais, que voulez-vous ? nous sommes toutes filles d'Ève dans ces moments-là !... »

Elle parlait vite, et on eût aisément deviné qu'elle se faisait une violence horrible ; mais son oncle était trop ému pour le remarquer. Très-soulagé par ces paroles, il dit d'une voix encore un peu tremblante, mais avec un sourire de bon augure :

« Ah ! c'est donc pour cela, monsieur le sournois, que vous n'avez paru aujourd'hui ni au journal, ni à la Chambre ? Vous vouliez profiter de mon absence, pour venir ici et séduire ces dames ?

— Oui, mon oncle, répliqua Lucile du même ton ; et mon-

sieur Julien ne s'y est pas trop mal pris : sachant que je n'ai rien à refuser à ma chère Ernestine, c'est à elle qu'il s'est adressé. Hier, pendant le bal, il lui a demandé une audience : je les ai entendus, j'ai compris de quoi il s'agissait ; je me suis cachée, j'ai écouté : ma tante a dit oui... et me voilà ! Au moment où vous entriez, monsieur Julien la suppliait de plaider sa cause auprès de moi... et, si vous le voulez aussi, il faudra bien vous obéir !...

— C'est donc toi qu'il aime ? dit monsieur Servais dont l'inquiétude achevait de se dissiper : il veut t'épouser ?

— Dame ! mon oncle ! ces choses-là, une jeune personne bien élevée doit toujours avoir l'air de les ignorer ; mais il me semble que c'est assez clair.

— Bien ! très-bien, mon enfant ! reprit le député d'un air paternel ; j'y avais déjà songé, et je suis enchanté de voir un projet dont je comptais te parler bientôt se rencontrer avec vos propres sentiments. Julien, il était inutile de m'en faire un mystère : le vif intérêt que je vous porte eût mérité plus de confiance !... »

Pendant ce dialogue où Lucile avait réussi à fixer sur elle toute l'attention de son oncle, Ernestine et Julien s'étaient remis peu à peu du trouble affreux où les avait jetés la brusque arrivée de monsieur Servais. Mais comment peindre ce qui se passait dans leur cœur ? Le péril urgent, dans certaines situations coupables, triomphe si complétement de toutes les sincérités et de toutes les audaces, la terreur de Julien et d'Ernestine, en voyant entrer leur maître et leur juge, avait été si profonde, que tous deux eurent un premier moment de joie égoïste lorsqu'ils virent le danger conjuré par le dévouement de Lucile. Pourtant, incapable de se contenir tout à fait, madame Servais se précipita vers la jeune fille, l'attira sur son cœur avec une sorte de délire, et peut-être allait-elle éclater, lorsque Lucile, passant son bras autour de sa taille, l'entraîna à l'autre bout du salon, et là l'obligea de se taire à force de caresses et de baisers. Julien, plus maître de lui, honteux d'avoir eu peur, parvint à se faire une figure de circonstance, supporta bravement les regards et les discours de monsieur Servais, et finit même par lui dire quelques mots de remerciement. Lucile, par

un héroïque effort qui semblait devoir briser cette tendre et délicate nature, étouffait les sanglots prêts à jaillir du fond de son cœur ; elle allait successivement d'Ernestine à son oncle et de son oncle à Julien, causant, souriant, ne laissant à aucune de ces âmes agitées le temps de trop réfléchir, ne faisant paraître que le léger trouble permis à la jeune fille qui vient de décider de son sort par un premier aveu. Hélas ! dans l'ivresse de son sacrifice, elle n'en mesurait pas toute l'étendue : elle n'avait pas encore traversé sa plus cruelle épreuve.

Peu d'instants après, Anselme arriva, ramené chez monsieur Servais par le vif sentiment d'inquiétude que lui avaient inspiré les divers épisodes du bal. Il s'était d'ailleurs étonné et alarmé de ne voir son patron et Julien ni à la Chambre ni au journal. Quand il entra, les premières agitations étaient calmées, mais alors ce fut Lucile que sa force factice abandonna tout à coup, et qui chancela, comme si elle allait mourir : Ernestine, à son tour, s'élança vers elle et lui dit en la cachant à monsieur Servais : « Sois tranquille ! »

Amédée manquait seul à la réunion de famille. Il rôdait dans les environs, tantôt s'effrayant des conséquences probables de sa lettre anonyme, tantôt s'applaudissant d'avoir averti son père et préparé le châtiment d'Ernestine, tantôt se plongeant dans une rêverie couleur de rose, lorsqu'il songeait à son rendez-vous du lendemain chez Nathalie Duvivier. A cinq heures, pensant que le drame était accompli, il entra, fort ému, très-curieux, et tâchant de s'endurcir dans ses pensées mauvaises pour affermir ses jambes titubantes. A sa grande surprise, il trouva son père, calme et content, au milieu du groupe que nous venons de dépeindre. En le voyant, monsieur Servais s'écria :

« Arrivez donc, Amédée ! j'ai à vous donner une nouvelle ! Malgré vos fredaines et votre étourderie, j'aime à croire qu'il vous reste assez de cœur pour approuver ce que j'ai fait pour votre cousine. Julien Féraud vient de me demander sa main ; je la lui donne, et j'assure à ma nièce cent mille francs pour aider aux débuts du ménage.

Amédée n'était que blême ; il devint verdâtre ; ses lèvres s'agitèrent comme pour demander à l'instar de Basile : « Qui

trompe-t-on ici? » Mais Julien fixa sur lui des yeux si menaçants, qu'il en eut peur, et il garda le silence.

Anselme pâlit horriblement, et retint à peine un cri de désespoir. Mais il se tourna vers Ernestine et Lucile, et, grâce à cette divination familière aux âmes vraiment aimantes, sa douleur s'arrêta devant l'expression de leurs visages. Le regard de Lucile signifiait : Ayez pitié d'elle! Le regard d'Ernestine lui disait : Fiez-vous à moi!

VII

Le lendemain de cette journée, Nathalie Duvivier, seule dans son petit appartement de la rue de Vaugirard, attendait des nouvelles, et écrivait en attendant. Sa mansarde, comme elle l'appelait, se composait de deux pièces au cinquième étage; l'une dont elle avait fait sa chambre, l'autre son cabinet de travail. L'ensemble en était gai, frais, simple et riant. Par les fenêtres entr'ouvertes, on apercevait les massifs de fleurs, les bassins et les grands marronniers du jardin du Luxembourg; le soir, dans cette saison printanière, le parfum des lilas arrivait parfois jusqu'à Nathalie fumant sa cigarette et rêvant aux étoiles. Quelques jolies plantes grimpantes enfermées dans des caisses rustiques, couraient le long de légers grillages et se cachaient à demi sous les rideaux de perse rose. La chambre, meublée avec une austérité de cénobite, ne possédait qu'une étroite couchette en fer, tendue de mousseline blanche, deux étagères en noyer, remplies de volumes, alors à la mode, de l'édition Charpentier, et un miroir si petit que le charmant visage de Nathalie pouvait à peine s'y voir. Dans son cabinet, on remarquait un peu plus de luxe, mais un luxe tout artistique et fort peu compromettant, qui lui venait de ses collaborateurs et de ses camarades. Elle aimait à se parer, aux yeux de ceux qui

venaient la voir, de cette pauvreté où se complaisait son orgueil, et qui allait bien à sa jeunesse et à sa beauté. Elle plaisantait avec grâce sur la hauteur de son logis, la tasse de lait qu'elle préparait elle-même, la bûche économique qui grelottait au fond de l'âtre, ou le rayon de soleil qui remplaçait le feu absent. Mais elle avait trop de supériorité d'esprit et de sécheresse de cœur pour être dupe de ces félicités de la mansarde, du pain sec et du grenier, bonnes à chanter, entre deux bouteilles de vin de Champagne, au dessert d'un succulent dîner. Elle comprenait fort bien que ses vingt-trois ans, ses beaux cheveux blonds, ses yeux bleus, sa taille élégante, les promesses de son talent, les espérances de son avenir, formaient le plus clair de cette poésie de l'indigence libre et fière dont s'émerveillaient ses admirateurs et ses amis; elle ajoutait tout bas que ce qui leur semblait excellent, poétique, enchanteur, tant qu'elle était jeune, perdrait beaucoup de son charme à son premier cheveu blanc ou à sa première ride. Aussi, sous ce gracieux stoïcisme, aimant à vivre comme l'oiseau, d'un grain de mil et d'une goutte d'eau, se cachaient une inquiétude ardente, un fonds immense d'ambitions et de désirs, un calcul assidu des moyens de sortir de cette situation précaire, et une haine féroce contre ces barrières sociales qu'il fallait franchir ou renverser.

Au moment où nous la retrouvons, Nathalie était, comme on dit, dans le feu de la composition. Le sourire légèrement ironique qui errait sur ses lèvres contrastait avec l'animation de son regard, pendant qu'elle écrivait les lignes suivantes d'un nouveau roman destiné à son journal : — « Tu me demandes, Silvio, ce que tu dois faire. Écoute la voix de ton grand cœur; cette jeune fille, dis-tu, est déchue dans l'estime des hommes? Une première faute, l'abandon de son lâche séducteur, la méchanceté des dévotes et des bourgeois de sa petite ville, tout la livre aux risées et à l'opprobre. Mais au lieu de cacher bassement son déshonneur, elle a le courage de s'en faire une couronne d'épines et un calvaire. Elle t'aime, et son amour la fait plus sainte que ces femmes vulgaires qui l'insultent du haut de leur facile vertu. Tends-lui la main : glorifie cette seconde innocence, cette âme d'élite purifiée par l'épreuve, et relevée aux yeux du penseur par sa franchise et sa loyauté. Elle

est pauvre : tant mieux ! La pauvreté et la liberté sont sœurs, et vous trouverez dans le sentiment de votre héroïsme incompris des trésors mille fois préférables aux richesses de la terre. Épouse-la devant Dieu, devant ce Dieu que défigurent l'égoïsme sacerdotal et la superstition catholique, et qui n'est pas le Dieu des rois et des prêtres, mais des déshérités et des condamnés. Ainsi nous porterons tous deux notre croix, toi dans ta lutte contre les préjugés du monde, moi dans la solitude des cœurs dévastés. Nous la porterons, Silvio, jusqu'au jour prochain de la délivrance, où les hommes forts, les apôtres de la doctrine nouvelle, les martyrs de la grande régénération sociale jetteront dans le gouffre du passé les hiérarchies décrépites et les législations vermoulues.... »

« Ouf ! fit Nathalie en posant sa plume ; la tartine est passable, mais j'aimerais autant cent mille livres de rente ! Et dire qu'il y aura, dans quinze jours, des milliers d'abonnés qui prendront au sérieux ces belles phrases ! Oh ! que les hommes sont bêtes ! Malheur à celui que je tiendrai sous ma griffe, si jamais j'ai mon jour de triomphe !... »

Nathalie en était là de ses vœux philanthropiques, lorsqu'on sonna à sa porte : c'était Julien.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier soir ? lui dit-elle brusquement.

— Parce que je n'avais que de mauvaises nouvelles à vous apprendre, répliqua Julien avec un mélange d'abattement et de rage.

— Que s'est-il donc passé ? s'écria-t-elle avec un bond de tigresse à qui on arrache sa proie.

— Tout simplement ceci : nous avons été dénoncés. Monsieur Servais est rentré chez lui un quart d'heure à peine après moi, au moment où Ernestine commençait à m'écouter...

— Eh bien ?

— Eh bien ! au même instant, comme par une évocation magique, Lucile Dermont a paru sur le seuil de l'autre porte. Au bal de la veille, elle nous avait entendus ou devinés ; elle avait fait semblant d'aller à son atelier de peinture, et était remontée par l'escalier de service : la première personne que monsieur Servais a vue en entrant, c'est elle...

— Et qu'a-t-elle fait? qu'a-t-elle dit? reprit Nathalie d'une voix stridente.

— Elle a dit à son oncle que j'étais venu pour demander sa main, et son oncle me l'a accordée! exclama Julien, à demi fou de honte et de colère.

— Elle a dit cela! ah! c'est bien! c'est beau! murmura la femme de lettres, qui, incapable de pratiquer le dévouement, le sentait en poëte.

— Oui, très-beau, en effet, et je vous conseille d'applaudir! C'était bien la peine de rêver la conquête du monde pour en arriver à ce dénoûment! Lucile sacrifiée, Anselme malheureux, moi rivé à cette chaîne bourgeoise, et Ernestine...

— Ernestine?

— Oh! elle en mourra, c'est sûr!

— Bien sûr? répéta Nathalie dont les yeux brillaient d'un éclat sinistre.

— Et croyez-vous donc que si elle n'était pas certaine de mourir avant que ce mariage s'accomplisse, elle eût accepté le dévouement de Lucile? » demanda Julien avec emportement.

Nathalie fixa sur lui un regard profond qui pénétra jusqu'aux derniers replis de son cœur. Elle comprit que Julien, sans se l'avouer, aimait encore Ernestine; que son amitié pour Anselme n'était pas éteinte; que, dans cette âme ardente, ambitieuse, à demi pervertie, s'entremêlaient et se heurtaient les sentiments les plus contraires; qu'en un mot, Julien n'avait pas encore et peut-être n'aurait jamais ce sang-froid, cet esprit de suite et de calcul, cette énergie patiente et terrible, prête à tout briser pour arriver au but, qu'elle lui avait d'abord attribuée. Dès ce moment, elle le fit déchoir, dans son esprit, du rôle dont il lui avait paru digne, et ce fut avec une ironie habilement déguisée qu'elle lui dit :

« Maintenant, que comptez-vous faire?

— Je venais vous le demander, répliqua-t-il.

— Il me semble que, pour le moment, vous n'avez rien de mieux à faire qu'à attendre et à ne pas troubler par de nouvelles imprudences la quiétude de monsieur Servais. Je crois comme vous que sa femme ne laissera jamais ce mariage s'accomplir; sans quoi je la proclamerais la plus lâche et la plus

infâme des créatures... et vous m'avez dit, n'est-ce pas, qu'elle était loyale et sincère?

— Oui, loyale et sincère, reprit-il d'une voix mal assurée.

— Elle a donc son projet, que vous ne devez pas devancer...

— Ah! son projet ne peut être que de mourir! dit Julien, incapable de dissimuler un reste de douleur et de remords.

— Eh bien! qu'elle meure! s'écria Nathalie en éclatant: que sommes-nous donc? des bergers du Lignon? des amoureux du Gymnase? En ce cas, prenons des houlettes et des chapeaux de paille, et allons rêver, soupirer, roucouler dans les bocages, vous avec moi, Anselme avec Lucile! Si l'amitié du pieux Anselme, le bonheur de l'innocente Lucile, la santé de l'héroïque Ernestine vous préoccupent si fort que vous vous arrêtiez, dès le premier pas, sur la route que nous nous sommes tracée, alors, mon cher, séparons-nous à l'amiable; tirez-vous d'affaire comme vous pourrez; partez avec madame Servais pour les lointaines solitudes, comme nous disons dans nos romans; allez mourir de faim dans quelque chalet alpestre ou dans quelque forêt américaine; ou bien faites-mieux : jetez-vous tous deux en fondant en larmes, aux pieds de cet excellent monsieur Servais; avouez-lui votre amourette d'adolescents, en lui promettant d'être bien sages à l'avenir; il s'attendrira, il pardonnera, et peut-être, si vous persistez dans la mortification et la vertu, serez-vous, à quarante ans, sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur ou conseiller de préfecture à Draguignan! »

L'orgueil absorbait tout chez Julien : un crime même ne l'eût pas effrayé, du moment que son orgueil était en jeu. En le froissant, Nathalie savait bien qu'elle dissiperait les dernières traces de l'effroi que lui causait l'idée de faire le malheur d'Ernestine, de Lucile et d'Anselme : elle put à peine retenir un sourire moqueur, lorsque Julien, irrité de sa propre faiblesse, lui dit en lui prenant la main et en la serrant dans les siennes :

« Vous savez bien que je suis votre esclave, que je vous appartiens corps et âme, que *mon génie étonné tremble devant le vôtre*... parlez, ordonnez : j'obéirai. »

Au lieu de répondre, Nathalie se croisa les bras, regarda Julien en face, et lui demanda :

« Dites-moi : nos grandes phrases sur l'avenir humanitaire, sur la pauvreté, la liberté, la dignité, la fraternité humaine, êtes-vous bien certain qu'elles aient un sens ?

— Mais...

— Nous voulons renverser ce qui existe, démolir la société et nous installer triomphalement sur ses ruines ; c'est très-bien ; mais sommes-nous sûrs que la société se laissera faire ? Supposons même qu'elle se laisse faire (on peut tout espérer de la cécité bourgeoise) : les ruines, est-ce un logement bien commode et bien solide ?

— Je ne vous comprends pas....

— Il n'est pas nécessaire que vous me compreniez ; pourtant je suis bonne personne, et je veux bien vous mettre sur la voie. Quelle est à peu près la fortune de monsieur Servais ?

— J'ignore le chiffre exact : trois ou quatre millions tout au moins.

— Soit. Entre ces millions et nous, qu'y a-t-il ? »

Julien la regarda d'un air effaré.

« Oh ! rassurez-vous, ajouta-t-elle en riant, je ne veux assassiner personne !

— Monsieur Servais est marié, monsieur Servais a un fils, bégaya Julien toujours interdit.

— Bien : ce qui signifie qu'entre lui et nous, entre sa fortune et nous, il y a sa charmante femme Ernestine et son charmant héritier présomptif, l'irrésistible Amédée... Il paraît — c'est vous qui semblez le croire, — qu'Ernestine, déjà souffrante et minée par la fièvre, a peu de chances d'échapper saine et sauve à la crise qu'elle-même s'est attirée ; et quant à Amédée... »

En ce moment, un coup de sonnette retentit à la porte de l'escalier.

« Quant à Amédée, reprit-elle rapidement avec un rire qui fit étinceler ses dents blanches, cachez-vous dans ma chambre, et vous allez voir ce que je compte faire de l'héritier présomptif. »

Julien s'esquiva dans la chambre ; Nathalie alla ouvrir, et Amédée entra.

Depuis la veille, il était à la fois très-furieux et très-inquiet. Le dénoûment de la tragédie intime dont il avait cru diriger

les fils, l'exaspérait, et il se demandait avec anxiété, comment Nathalie le traiterait en apprenant ce dénoûment pacifique. Pour noyer tout ensemble sa colère et sa frayeur, il avait eu recours à un moyen fort peu d'accord avec sa poitrine faible et son estomac débile : il avait déjeuné chez Véry, bu une bouteille de Clos-Vougeot, une bouteille de Marsallah, et couronné le tout par un carafon d'eau-de-vie. Nathalie, quand il entra chez elle, n'eut pas besoin de beaucoup de clairvoyance pour s'apercevoir de l'état anormal de ce malheureux cerveau. Elle sentit s'accroître encore le dégoût et le mépris que lui inspirait l'apprenti Lovelace. Elle se contint pourtant, et lui dit d'une voix assez douce :

« Eh bien ! mon jeune ami, que s'est-il passé depuis avant-hier ?

— Ah ! les choses n'ont pas aussi bien tourné que je l'avais espéré, répliqua Amédée avec des efforts incroyables pour reprendre son aplomb... mais, du moins, je puis vous assurer que ce n'est pas ma faute : après le bal, au lieu de me coucher, j'ai écrit à mon père une lettre anonyme. »

Nathalie ne lui en laissa pas dire davantage ; elle se leva, prit une attitude glaciale, et s'écria avec une expression de suprême dédain :

« Vous avez écrit une lettre anonyme ?

— Oui, certainement, et...

— Mais, monsieur, c'est une infamie, une idée qui ne peut venir qu'aux âmes les plus basses, et il ne vous manquait plus qu'une autre bassesse : c'est d'oser vous en vanter !...

— Qu'entends-je ! murmura Amédée éperdu ; mais, madame, c'est vous qui, l'autre nuit, au bal, chez mon père, m'avez engagé à démasquer l'intrigue que je venais de surprendre, à dénoncer les coupables à un époux offensé...

— Moi ! reprit-elle avec une indignation parfaitement jouée : moi vous conseiller de troubler le repos de votre père, de déshonorer la femme qui porte son nom et le vôtre ! Mais, mon petit monsieur, vous êtes fou ou vous êtes ivre ! Que m'importe, à moi, le ménage de monsieur Servais ? Suis-je chargée, par hasard, de surveiller la vertu de madame votre belle-mère ? Pour qui me prenez-vous donc ? Et que venez-vous faire ici ? »

Le désespoir d'Amédée ne connut plus de bornes : il contempla d'un air ahuri l'impitoyable Nathalie, et ne sut que bégayer cinq ou six fois : Mais, madame, c'est vous... je croyais... vous m'aviez fait entendre...

— Rien, absolument, rien que ce que vous persuadait votre cerveau fêlé... Je vous ai reçu quelquefois chez moi, sans conséquence, par amitié pour votre père que j'estime fort et qui méritait d'avoir un autre fils ; je ne vous ai pas renvoyé vos absurdes lettres parce qu'elles n'en valaient pas la peine ; je vous ai traité comme un enfant gâté, très-ridicule, dont on ménage les manies, faute de les prendre au sérieux... Mais aujourd'hui, mon cher monsieur, après l'indigne action dont vous osez me faire confidence, vous cessez d'être pour moi un adolescent inaperçu : je rougis de vous voir ici, et je vous défends d'y remettre le pied. »

Amédée se sentait pris d'une sorte de vertige : la colère, l'étonnement, les fumées du vin, sa vanité meurtrie, tout achevait de le mettre hors de lui. Un reste de fatuité puérile lui disait qu'il ne devait pas subir en silence cette affreuse déroute. Il releva brusquement sa tête chafouine, et s'écria en grinçant des dents :

« Ah ! c'est comme cela? Ah ! vous me chassez? Ah ! vous démentez aujourd'hui ce que vous m'avez dit avant-hier? Eh bien ! madame, je vous rends responsable de ce qui va se passer...

— Quoi donc? demanda Nathalie toujours railleuse.

— Vous seule, en m'aimant un peu, pouviez me retenir sur la pente où je suis... vous ne le voulez pas? Je vais me précipiter dans tous les désordres : je n'ai que vingt mille francs de dettes ; j'en vais faire cent mille ; je ne me grisais que deux fois par semaine ; je vais m'enivrer tous les jours ; j'avais rompu avec Cornaline, la petite actrice du Palais-Royal ; je vais lui donner deux chevaux, trois cachemires et une voiture... Ah ! vous me prenez pour un enfant !... Madame ! je vais faire parler de moi, dussé-je me tuer pour m'étourdir ! »

Nathalie se laissa tomber sur son fauteuil dans un accès de fou rire, et lui dit en toisant du regard sa chétive personne :

« Eh ! bon Dieu ! mon cher monsieur, que voulez-vous que cela me fasse ! »

La place n'était plus tenable : Amédée sortit comme un furieux, en fermant bruyamment la porte. Nathalie rappela Julien :

« Celui-là n'en a pas pour six mois ! dit-elle avec ce joli rire qui illuminait ses yeux et ses lèvres.

— Nathalie ! s'écria Julien en s'efforçant de cacher son trouble, êtes-vous sûre de ne pas être le diable ?

— Je ne crois pas, répondit-elle ; est-ce là le pied fourchu ? »

Et elle avança à demi, au bas de sa robe de simple toile grise, un petit pied mince et cambré dont rien n'égalait la distinction et l'élégance.

VIII

L'idée d'un prochain mariage entre Julien et Lucile remplissait le pauvre Anselme de douleur, d'effroi et même de jalousie, malgré tous les moyens employés pour le rassurer. Comme toutes les natures timides et tendres, Anselme était enclin à s'exagérer la supériorité des autres, et il lui semblait toujours qu'il ne devait pas recevoir en affection autant qu'il donnait. Julien, malgré leurs différences d'opinions et de caractères, l'avait constamment dominé. Tout en s'effrayant de ses tendances, il admirait son talent, sa vive intelligence, son éloquence naturelle, sa taille haute, l'expression de sa mâle figure ; il se demandait parfois si Lucile, sans se l'avouer, n'aurait pas quelque secret penchant pour cet autre compagnon de son enfance, si elle n'était pas attirée vers lui par ces affinités mystérieuses qui poussent les âmes douces et faibles vers les cœurs orageux et violents, et si ce sentiment ignoré d'elle-même, joint à l'espoir de sauver Ernestine, d'arracher Julien à ses coupables amours, ne lui donnerait pas la force d'achever son sacrifice. Alors son désespoir redoublait, et il eût éclaté peut-être, s'il n'a-

vait eu recours à ses deux consolatrices : Ernestine lui tendait en souriant ses mains brûlantes de fièvre; elle prenait un âpre plaisir à lui montrer ses joues amaigries et l'éclat maladif de son regard; Lucile, moins sévère depuis qu'elle avait à consoler et à rassurer davantage, le recevait à la dérobée pendant quelques minutes, lui adressait de tendres reproches, et lui disait en pleurant d'avoir confiance.

Cette confiance qu'elle s'efforçait de lui donner, elle ne l'éprouvait pas. Ce qui l'épouvantait, ce n'était pas l'annonce de son mariage avec Julien : une voix intérieure, plus forte que tout le reste, lui répétait que ce mariage était impossible; mais elle avait peur d'Ernestine. Elle n'avait d'abord songé qu'à la sauver, à conjurer le péril urgent qui menaçait son honneur, sa vie peut-être, et, dans ce premier élan d'immolation généreuse, elle n'avait rien vu, rien calculé au delà du salut et des dangers du moment. Un peu plus tard, quand la crise fut passée, quand Lucile put réfléchir, elle comprit avec horreur que, si Ernestine avait accepté son sacrifice, si elle gardait le silence vis-à-vis de monsieur Servais et paraissait même avoir retrouvé un certain calme, c'est qu'elle était sûre de résoudre à son gré cette situation insoluble, c'est-à-dire de mourir. Lucile frissonnait à cette seule pensée : de quel genre pouvait être cette certitude? Son amie se fiait-elle seulement à la fièvre qui la minait et dont les traces de plus en plus profondes se révélaient sur son visage? Hélas! il était probable que son organisation robuste résisterait longtemps encore, et dès lors le mariage s'accomplirait bien avant qu'Ernestine se sentît assez près de sa fin pour tout déclarer à monsieur Servais. Elle avait donc un autre projet plus violent et plus sinistre? hâter cet aveu en précipitant son agonie? commettre un crime pour échapper à une honte? On pouvait tout craindre de ce caractère énergique et fier, poussé à bout par tant de luttes, de déchirements et d'orages, et fatalement condamné aux deux choses qui lui étaient le plus odieuses : le déshonneur ou le mensonge; rougir ou mentir!

Ernestine, si on avait pu lire au fond de son cœur, eût justifié toutes ces craintes : il y avait des moments où elle regrettait presque que le dévouement de Lucile eût détourné le péril et abusé monsieur Servais. Prolonger l'erreur de son mari comme

la plus vile des créatures, rester calme et souriante, quand Lucile, pour ne pas ranimer les soupçons de son oncle, se laissait complimenter sur son prochain mariage ; se faire violence quand Julien, pour rester dans son rôle d'amoureux et de fiancé en présence de son protecteur, adressait à Lucile quelque parole tendre ou lui demandait quelques instants de tête-à-tête, il y avait, dans ces détails journaliers, une suite de contraintes et de tortures cachées qui surpassaient pour elle toutes les douleurs et toutes les hontes. Avait-elle les pensées sinistres que lui supposait Lucile ? Cette mort dont elle était sûre, mais qui pouvait être trop lente, s'offrit-elle à son esprit comme un moyen de détromper monsieur Servais tout en obtenant son pardon ? Eut-elle envie de mourir avant l'heure ? On ne put pas le deviner. Souvent, avec cette apathie singulière qui s'empare des cœurs énergiques dans les grands désastres, elle se disait : « J'ai bien encore devant moi six semaines. » Elle bornait là tout son avenir, se refusant à prévoir le reste, et le soir, quand elle sentait redoubler le feu ou le frisson de la fièvre, quand son miroir lui renvoyait son sourire livide, ses bras et ses épaules appauvris, ses yeux ardents, cernés, agrandis par l'amaigrissement de sa figure, elle espérait — et c'était là sa consolation suprême — que la mort arriverait à temps, et que Dieu aurait pitié d'elle.

Monsieur Servais eût remarqué sans doute quelques-uns de ces symptômes s'il n'eût été de plus en plus absorbé par les affaires publiques. Rassuré du côté de son ménage et fort content de s'attacher, à titre de neveu, ce Julien dont il aimait le talent et la personne, il ne songea plus qu'à accentuer davantage son rôle politique, à prendre parti dans les questions brûlantes que vit grandir cette funeste année*, et à se préparer une des premières places dans l'inévitable crise ministérielle que lui et ses amis saluaient d'avance comme une ère de liberté progressive et de prospérité continue.

De temps à autre, cependant, monsieur Servais s'étonnait que tant de jours se fussent écoulés depuis la scène où il avait si gracieusement accordé la main de Lucile à Julien, et que ni

* 1847

Julien ni Lucile ne parussent pressés de s'occuper des formalités et des préliminaires. Mais Julien, comme s'il eût deviné ces idées confuses, ne tardait pas à l'en distraire en l'enfonçant plus avant dans le drame politique. En outre, pour se reposer, disait-il, de l'ennui des affaires, monsieur Servais faisait d'assez fréquentes visites à Nathalie Duvivier, et la femme de lettres ne négligeait rien pour caresser sa vanité. Depuis qu'elle avait appris le dénoûment bourgeois du rendez-vous de Julien avec Ernestine, Nathalie avait adroitement modifié sa ligne de conduite. Elle se gardait bien d'alarmer monsieur Servais par de trop hardis paradoxes ou des allures trop viriles. Avec une science de transformation qui eût fait honneur à une comédienne consommée, elle s'était insinuée dans sa confiance, lui demandant avec un respectueux intérêt des nouvelles de sa femme, le plaignant des chagrins que lui causait l'inconduite d'Amédée, l'amenant à lui raconter ses peines, la froideur et la tristesse de son ménage, l'égayant çà et là par quelque jolie anecdote spirituellement racontée, trahissant, comme malgré elle, une sensibilité délicate, douce, discrète, lui laissant entrevoir tout un monde d'affection intelligente, gracieuse et raffinée, qui avait pour lui le double attrait du fruit défendu et du fruit nouveau. Par des perspectives savamment ménagées, elle lui montrait, dans un avenir assez proche, la chance d'être ministre, et la douceur, si appréciée des hommes politiques, d'avoir alors une jeune et charmante femme pour conseillère et pour confidente. On comprend tout ce que ce système de chatteries élégantes et câlines, tout ce que ce mélange d'esprit, de verve, de sentiment à demi voilé, devait exercer de séduction sur un provincial peu habitué à pareille fête, sorti de ses montagnes et de ses usines pour être pris dans les rouages parlementaires, et n'ayant jamais rencontré sur son chemin la moindre Béatrix. Quand monsieur Servais sortait de chez Nathalie, il se croyait presque un héros de roman, un homme appelé à tous les genres de succès; et lorsqu'il retrouvait Ernestine pâle, silencieuse et abattue, l'inexplicable malaise qu'il apportait dans son intérieur réagissait sur lui; il lui semblait que tout le charme de sa vie était désormais dans cette mansarde de la rue Vaugirard où il

y avait tant de soleil, de fleurs, de douces paroles et de sourires.

Et Julien ? que se passait-il dans son cœur ? Anselme se le demandait avec angoisse : Ernestine et Lucile tremblaient de le deviner. Sans doute, il n'était pas résolu à profiter, jusqu'au bout, de l'erreur de monsieur Servais, et à faire le désespoir de trois personnes en épousant Lucile volontairement sacrifiée. Pourtant cette âme pétrie d'ambition et d'orgueil n'était insensible ni aux millions de monsieur Servais, qui pouvaient revenir à sa nièce si Amédée mourait victime de ses désordres, ni à l'idée que la belle et fière Ernestine dépérissait d'amour et de jalousie. Il était poussé d'ailleurs dans cette voie mauvaise par Nathalie qui se disait, avec une joie diabolique, que, plus ce mariage paraîtrait probable et prochain, plus Ernestine serait près de faire un éclat ou de mourir de désespoir. Mais Julien ne s'abandonnait pas sans réserve à ces criminelles pensées ; il avait des retours fugitifs de remords pour lui-même, de pitié pour ces trois existences menacées d'une si horrible douleur. Aussi, pour s'étourdir, se livrait-il avec plus de fougue que jamais à sa fièvre révolutionnaire. Versolant et ses collaborateurs étaient obligés de tempérer sa verve agressive, de peur du jury et des tribunaux, bien miséricordieux pourtant, à cette époque, pour les délits politiques. Il achevait de perdre Amédée, qui, du reste, n'avait plus besoin des conseils de personne, et qui, pour se dérober au contrôle paternel, avait loué, rue de Bréda, un appartement où se colligeaient, en raccourci, tous les ridicules et tous les vices.

Cependant le temps s'écoulait : Julien avait cessé de détourner l'entretien quand monsieur Servais lui parlait de son mariage. En dépit de ses préoccupations politiques, le député, de plus en plus étonné de trouver les deux fiancés moins empressés que lui-même, y revenait avec plus d'insistance, rappelait à Julien les formalités préliminaires, et paraissait même songer à fixer la date : Anselme, Ernestine et Lucile voyaient se préciser et se rapprocher de jour en jour cette date qui les glaçait de terreur, quand un incident simple et triste vint leur donner un sursis. Julien apprit que son père était dangereusement malade, qu'on avait peu d'espoir de le sauver et qu'il désirait le revoir avant de mourir.

Il partit ; et, avant de partir, il put reconnaître avec une sourde colère combien son absence allait soulager les cœurs qu'il laissait derrière lui. A son arrivée dans la maison paternelle, il s'y trouva en face d'un spectacle funèbre et navrant. L'état de monsieur Féraud s'était fort aggravé dans ces derniers jours, et son agonie commençait. Sa femme et ses filles en pleurs entouraient son lit. Sur le seuil de la porte et jusque dans le vestibule se pressaient des gens de mauvaise mine avec des attitudes menaçantes : c'étaient des créanciers, de petits fournisseurs, de petits usuriers, à qui la gêne toujours croissante du ménage de l'avocat faisait craindre de le voir mourir insolvable. Julien fut reconnu par quelques-uns de ces pauvres diables, et, avant de pénétrer dans l'intérieur de la maison, il eut à entendre, sur *les gens qui font perdre*, sur *les beaux messieurs de Paris qui coûtent gros à leurs parents*, quelques propos rudes et cruels qui tombèrent comme des gouttes d'huile bouillante sur cette âme ulcérée. Cet ensemble souffreteux et sombre, cet obscur duel entre les misères de la vie et les terreurs de la mort, frappa vivement le jeune ambitieux dont les regards, dans ces derniers temps, ne s'étaient arrêtés que sur de brillantes images, et qui avait joui, chez monsieur Servais, de tout le luxe d'une maison opulente. La chambre de son père ajouta encore à cette impression navrante. Tout y offrait un aspect de détresse et d'incurie. Des liasses de dossiers poudreux gisaient dans un coin ; point de papier aux cloisons, point de rideaux aux fenêtres, pas de verdure au dehors, mais une étroite et sale rue de petite ville. Monsieur Féraud avait été un de ces esprits forts de mur mitoyen et d'estaminet, qui, ayant pris la vie du mauvais côté, n'y mettent pas même l'espérance d'une vie future. Il avait, non pas professé, mais pratiqué ce voltairianisme terre-à-terre qui ne s'exerce que sur de chétifs détails ou de mesquines habitudes, et s'associe à une probité douteuse et à des mœurs sordides. Toutefois, pour ne pas faire scandale et ne pas désoler sa femme et ses filles, il avait consenti à recevoir un prêtre, et le vicaire de la paroisse entrait chez lui presque en même temps que Julien. En apercevant *la robe noire*, les yeux éteints de l'agonisant exprimèrent un singulier mélange de répulsion et de frayeur, qui s'effaça un moment lorsque Julien, à son tour,

s'approcha de lui et vint s'incliner à son chevet. Le prêtre prononça quelques paroles graves et douces qui redoublèrent les pleurs de madame Féraud et de ses filles, et se mit à réciter avec elles ces rières de l'Église qui émeuvent les plus endurcis. Le jour baissait, et l'agonie faisait des progrès rapides. Le moribond pouvait à peine murmurer quelques paroles, et il se contenta de remercier le prêtre par un signe. Celui-ci, après l'avoir béni une dernière fois, serra la main de Julien, salua sa mère et ses sœurs, et sortit de la chambre.

Monsieur Féraud semblait avoir attendu ce moment pour rassembler le peu de forces qui lui restaient ; une légère rougeur reparut sur ses joues, et ses yeux se rouvrirent. Par un mouvement imperceptible, il appela à lui Julien ; son bras décharné l'attira lentement jusqu'à ce que ses lèvres glacées touchassent presque l'oreille de son fils, et il lui dit avec un effort qui donnait à ses paroles un sens plus profond et plus lugubre :

« Julien, sois riche ! »

Un instant après, il expira, et l'on n'entendit plus dans la chambre que les sanglots de ces malheureuses femmes à qui il ne léguait que la pauvreté.

Julien passa encore quelques semaines à X... en proie à ces soucis vulgaires qu'amènent, dans les familles pauvres, les successions obérées. Après la mort de monsieur Féraud, toutes les petites dettes s'abattirent sur la maison, et bientôt il devint évident que, pour que sa veuve et ses filles eussent littéralement de quoi vivre, il fallait que Julien abandonnât tous ses droits. Irrité, dans son orgueil, des récriminations et des chicanes de cette tourbe de créanciers, il répudia l'héritage, fit à sa mère et à ses sœurs des adieux tristes et brefs, et sortit de la ville en se promettant de n'y plus revenir jusqu'à ce qu'il fût assez riche et assez puissant pour écraser à son tour ceux qui l'avaient humilié. Mais ce douloureux épisode, ce court séjour dans un pays où il n'était encore, malgré ses prétentions ambitieuses, que le fils d'un avocat endetté, et où les blessures de son cœur s'envenimaient de celles de sa vanité, acheva d'exaspérer sa haine contre tout ce qui le séparait encore des biens dont il avait soif, et des revanches superbes qu'il convoitait. Au lieu de recueillir sur sa terre natale ces douces inspirations du foyer do-

mestique, ces frais souvenirs d'enfance et de jeunesse où se calment et s'attendrissent les passions mauvaises, il en rapportait des images sinistres, une rancune personnelle, une irritation profonde, tout ce qui devait le rendre plus ardent et plus implacable dans ses prochaines entreprises. Le bonheur d'Anselme et de Lucile, la vie d'Ernestine, le repos de son mari, rien de tout cela ne comptait plus pour lui : il ne voyait plus qu'une place à prendre, une fortune à conquérir, une proie à dévorer ; et quand il revint à Paris, quand il reparut chez monsieur Servais, tous les yeux intéressés à démêler ce qui s'agitait dans son cœur, purent comprendre que Julien était désormais un ennemi.

Heureusement pour ceux qui allaient être ses premières victimes, et qui, comme les condamnés, ne pouvaient espérer que des sursis, le deuil de Julien était trop récent pour qu'il pût se marier encore ; Ernestine, après avoir longtemps refusé de se déclarer malade, était assez visiblement souffrante pour que Lucile, dont on connaissait l'amitié passionnée pour sa tante, pût, sans éveiller de soupçon, annonçer qu'elle ne voulait plus entendre parler de mariage tant que sa chère malade ne serait pas rétablie ; et enfin monsieur Servais, pendant les vacances parlementaires qui venaient de commencer, devait aller dans son département où le rappelaient à la fois ses amis politiques et son gérant Bergerin, de plus en plus inquiet de l'état de ses affaires.

Il avait pensé d'abord à emmener avec lui sa femme et sa nièce ; mais on réussit à l'en détourner : Lucile lui dit en souriant que son rôle de *promise*, très-commode à Paris où personne ne s'occupait d'elle, deviendrait fort embarrassant à X..., petite ville cancanière, où l'on saurait vite les projets de son oncle. Elle lui prouva qu'Ernestine était réellement dans un état de santé qui ne lui permettrait pas de tenir sa maison et d'en faire les honneurs à tous les amis, à tous les électeurs qui allaient sans doute y affluer. Monsieur Servais se résigna donc à partir seul, et se consola par l'idée qu'il serait plus maître de ses mouvements et pourrait plus librement se vouer à la tâche d'agitateur politique que Julien lui indiquait comme la préface obligée de son avénement définitif. Il fut convenu entre

eux qu'une correspondance active le mettrait au courant de tout ce qui se passerait à Paris pendant son absence, et monsieur Servais prit la route de son département, après avoir positivement déclaré que son premier soin, à son retour, serait de conclure le mariage de Julien avec Lucile. Inutile d'ajouter qu'il ne partit pas sans avoir vu Nathalie Duvivier, qu'elle lui promit de lui écrire, et sut même feindre, en recevant ses adieux, un attendrissement de bon goût dont il fut prodigieusement flatté.

A X... l'attendaient quelques mécomptes : il eut d'abord avec son gérant, l'honnête Bergerin, des conférences qui l'irritèrent sans le dégriser. Il ressortait des comptes de Bergerin, qu'un excédant de dépenses de près de quatre cent mille francs avait amené dans la caisse un déficit considérable et exigé un emprunt onéreux ; que les produits de la fabrique avaient diminué de moitié, par suite de l'absence du maître, de la crise alimentaire et de l'insubordination des ouvriers ; que cinq ou six des plus mutins avaient notoirement proféré d'effrayantes menaces, pour le cas où on ne leur accorderait pas une augmentation de salaire; enfin, que les terres riveraines de la Loire, qui formaient le plus clair de la propriété foncière de monsieur Servais, dégradées par l'inondation de 1846, abandonnées par une partie des fermiers, ne rapportaient plus que le quart de leur rente annuelle. Tout compte fait, cette grosse fortune était menacée d'une crise.

Cette situation inquiétante demandait d'énergiques remèdes, et monsieur Servais, aussi intelligent sur le chapitre de ses affaires qu'il était aveugle ou imprudent sur d'autres points, eût été assurément fort capable de rétablir l'ordre et la prospérité dans son budget; mais il eût fallu, pour cela, renoncer à ses rêves de grandeur, donner sa démission peut-être, rompre du moins avec Versolant et son journal, vivre un an à la campagne, ne plus s'occuper que de ses propres intérêts, et laisser là les affaires publiques. Il n'en avait pas le courage; il se croyait d'ailleurs trop sûr de réussir pour ne pas voir dans son élévation prochaine une large indemnité. Aussi, aux doléances et aux chiffres de Bergerin répondait-il invariablement :

« Patience, mon cher! dans six mois, je serai ministre, et

peut-être alors reconnaîtrez-vous que je n'ai pas jeté mon argent par les fenêtres. »

Pourtant il était mécontent des autres et de lui-même, et ses premières impressions politiques ne furent pas de nature à le rasséréner. La province a des instincts conservateurs, alors même que les passions locales, les plaisirs de l'opposition ou l'esprit frondeur, traditionnel en France, l'engagent à taquiner un maire, un préfet ou un ministre. Beaucoup d'électeurs qui, l'année précédente, avaient nommé monsieur Servais, l'accueillirent cette fois avec une froideur visible, dont le dédommagèrent assez mal quelques semblants d'ovation populaire, où il fut, à son grand regret, forcé de reconnaître tous les gens tarés du pays. Monsieur Maynard, le père d'Anselme, avec sa nombreuse famille et celle de feu monsieur Féraud, puis les quelques clients restés fidèles à son étude, tels furent à peu près les seuls bourgeois qui parurent dans le triomphe de monsieur Servais, qu'ils s'obstinaient à regarder comme un ministre en expectative. Le reste fut un ramassis de vagabonds, de piliers de café, d'ouvriers réfractaires, de gens mal famés, et l'orgueil du député, malgré ses aspirations démocratiques, s'accommoda fort médiocrement de cet édifiant ensemble. Parmi les plus bruyants et les plus démonstratifs, figuraient naturellement les ouvriers de sa fabrique. Il en reconnut surtout trois, qui mêlaient les cris de : *Vive monsieur Servais! vive notre député!* à des *vivats* d'une nature beaucoup moins pacifique, le tout avec une vigueur de poumons et une verve d'enthousiasme dont cinquante honnêtes gens réunis n'auraient jamais été capables. Il crut se rappeler que ces trois fanatiques admirateurs de sa gloire parlementaire n'étaient pas précisément des modèles de régularité et de soumission, et, le lendemain de cette fête de famille, comme l'appela l'instituteur primaire de sa commune, la fidélité de ses souvenirs ne lui fut que trop prouvée. Pendant que le vieux Bergerin mettait sous ses yeux l'alarmant tableau de sa situation financière, ses ouvriers vinrent en corps demander une augmentation de paye, et les orateurs de la troupe furent justement Bastian, Louiset et Janrin, les trois braillards dont les hourrahs et les *vivats!* retentissaient encore à son oreille. Cette démonstration collective où le patriotisme de monsieur

Servais, la haine des priviléges, la cherté du pain et les espérances des prolétaires se formulaient dans un inquiétant pêle-mêle, rendit leur patron à son caractère de négociant positif, et il signifia brusquement aux pétitionnaires qu'ils eussent à rentrer dans l'ordre et à se contenter de leur salaire habituel, s'ils ne voulaient pas être chassés de la fabrique dans les vingt-quatre heures.

Des groupes se formèrent dans la cour ; les propos les plus violents y circulèrent, et Janrin, qui était ivre, s'écria en montrant le poing à la fenêtre que monsieur Servais venait de quitter :

« Ah ! les voilà bien tous, ces bourgeois ! Des phrases pour les électeurs, et pas de pain pour leurs ouvriers ! »

— Moi, dit Louiset, — un vrai fainéant — j'ai une femme et quatre enfants ; douze francs par semaine pour les nourrir, quand le blé est à soixante-dix francs ! Voyez-vous, mes amis, j'entendais dire l'autre jour qu'il y avait trop de pauvres gens en France, que cela effrayait les riches et qu'ils complotaient ensemble pour nous faire mourir de faim ! »

— Oui, si nous nous laissons faire ! hurla à son tour Bastian avec des gestes d'énergumène ; mais peut-être serons-nous un jour les plus forts, et alors malheur à ceux qui s'engraissent de nos sueurs, comme disait hier le journal ! »

Il y eut encore force propos du même genre ; après quoi, les mutins se dispersèrent en proférant d'horribles menaces.

Monsieur Servais en sut quelque chose : cette démarche l'irritait : l'état de ses affaires le disposait aux idées tristes ; il n'était insensible ni aux sages remontrances du père Bergerin, ni même à l'accueil glacial des notables de la ville. Mais cette impression salutaire dura peu. Sa vanité, toujours en éveil, s'impatientait de ces leçons et refusait d'en profiter. N'eût-il pas trouvé en lui-même ces motifs de persistance, il y eût été maintenu par les lettres fréquentes et habiles de Julien et de Nathalie. Julien avait prévu que monsieur Servais, une fois dans son pays, pourrait bien recevoir quelque sage avertissement et avoir envie de modérer son opposition. Pour conjurer ce péril, il lui écrivait deux ou trois fois par semaine, s'attachant sans cesse à le prémunir contre les vues étroites et la politique peureuse de la province. Ses conseils

répondaient trop bien à la faiblesse du député pour qu'il songeât à résister, et dès lors ce qui se passait sous ses yeux, loin de le ramener à des idées plus sensées, ne lui apparaissait plus que comme scrupules de petits esprits ou grossièretés d'ivrognes. La correspondance de Nathalie exerçait encore sur ce robuste amour-propre une tout autre influence. Monsieur Servais n'avait jamais reçu de lettre de femme ; il n'avait pas goûté l'indicible charme de cette lecture qui tient à la fois de la conversation et du roman, et caresse en un instant toutes les délicates fibres du cœur. Fidèle au système qu'elle avait déjà observé dans leurs entretiens, Nathalie évitait d'aborder avec lui les questions précises et pratiques de politique révolutionnaire, qui auraient pu l'effaroucher. A l'exemple d'une femme célèbre qu'elle imitait en attendant mieux, elle donnait à ses idées un tour à demi lyrique, à demi fantasque, où l'extravagance des doctrines et l'impossibilité des applications disparaissaient sous des voiles sybillins arrangés avec une coquetterie féminine. Elle traitait monsieur Servais comme un Éverard, un Rollinat ou un Malgache. Elle ne désignait jamais par son nom telle ou telle forme de gouvernement ; elle n'avait pas l'air de songer à un renversement de ministère ou de dynastie. Non : elle lui parlait de sa grande âme, de son amour pour l'humanité, de tout ce qu'il pourrait faire de beau et de bon dans l'intérêt des faibles, des petits et des misérables, quand il serait arrivé à la place qui lui était due. Tout cela était entremêlé de ces légères friandises sentimentales dont les hommes sérieux aiment tant à relever leur brouet politique, et que monsieur Servais savourait avec délices. Nathalie prenait alors un ton de tendresse quasi-filiale, colorée d'une nuance un peu plus vive ; elle se posait en orpheline, délaissée et isolée au milieu de cette vie de bruit et d'éclat, et faisait pressentir des trésors d'affection attentive et dévouée, prêts à éclore au profit de qui saurait la comprendre, la protéger et l'aimer. Monsieur Servais enfermait ses lettres dans un coffret avec des soins enfantins qui eussent fait rire ses collègues ; il se plaçait devant sa glace dans une attitude de Mirabeau, et ne regardait plus les réalités pratiques que comme des misères indignes de l'arrêter.

Julien n'avait pas borné là sa surveillance lointaine auprès

de son imprévoyant patron. Pendant le temps qu'il venait de passer dans son département, il s'y était occupé de préparer les voies à l'arrivée prochaine du député, et avait disposé dans ce sens tous les électeurs *avancés* du pays. A X... sa propagande avait produit peu d'effet, parce que le nom de son père, mort à peu près insolvable, l'avait frappé de discrédit. Mais dans un autre arrondissement, à R..., ville plus considérable et touchant déjà aux zones socialistes de l'Allier et de la Nièvre, Julien, affilié aux sociétés démocratiques, avait fait plus de prosélytes. On était convenu avec lui que monsieur Servais, en récompense des gages qu'il donnait à l'opinion révolutionnaire, et en vue de ceux qu'il fallait en obtenir encore, serait invité, avec mille témoignages d'admiration et de reconnaissance civiques, à présider un banquet pour la réforme électorale. Il serait forcément amené à y prononcer un discours, et, les toasts, les cris et les bravos venant en aide à l'ivresse générale, il en sortirait un peu plus compromis qu'il n'y serait entré. Ce programme fut fidèlement exécuté. Monsieur Servais, alléché par les hommages des délégués de R..., accepta la présidence ; et, au jour dit, cinq ou six cents bons citoyens se réunirent dans une grande salle pavoisée de patriotiques emblèmes, pour boire du beaujolais et manger du veau en l'honneur de l'adjonction des capacités.

Ce fut un beau moment dans la vie de monsieur Servais. Les convives les plus bruyants, serinés d'avance par Julien, le saluèrent des titres de grand orateur, de défenseur des libertés publiques et d'espoir de la patrie opprimée. On lut des vers, on entonna des chansons à sa louange : des sœurs et des filles d'électeurs, vêtues de blanc, lui apportèrent un bouquet. L'air retentissait du mélodieux accord des trombones et des cornets à piston. Quant à lui, il fut tout à fait à la hauteur des circonstances : il parla trois fois, et, à la troisième, l'enthousiasme ne connut plus de bornes : on s'embrassa, on monta sur les bancs, on cassa les verres et les chaises ; les moins enroués fredonnèrent la *Marseillaise*, et les plus risqués proposèrent sérieusement d'aller démolir la sous-préfecture.

Le député, enivré de son triomphe, venait de lancer sa dernière période à travers des *tutti* admiratifs, lorsqu'il vit entrer

précipitamment dans la salle le vieux Bergerin, haletant, pâle et suffoqué de terreur; on eût dit le spectre de Banquo se dressant tout à coup au milieu du festin. Sa physionomie était si bouleversée que monsieur Servais ne put se défendre d'un pressentiment sinistre, et ne prêta plus qu'une oreille distraite aux cris de ses admirateurs. Un moment après, Bergerin, perçant la foule, le tira énergiquement par le pan de son habit, et lui dit d'une voix effarée :

« Monsieur, venez vite ! le feu est à la fabrique ! »

La nouvelle sinistre ne tarda pas à circuler de groupe en groupe. Quoique la fabrique de monsieur Servais fût située à trois lieues de R., bien des curieux, empressés de couronner par un incendie les émotions de la journée, se dirigèrent de ce côté-là, qui pédestrement, qui montés sur leurs maigres haridelles, qui en carriole ou en char-à-bancs. Le député les précédait dans son tilbury, lançant son cheval à fond de train et ne songeant plus guère à ses succès politiques.

On était à la fin de l'automne : la nuit arriva pendant le trajet. Le père Bergerin, assis à côté de M. Servais, répondait brièvement à ses questions inquiètes : Le feu, lui disait-il, avait pris à une des ailes du bâtiment et paraissait s'étendre avec une rapidité effrayante au moment où le vieux régisseur était parti pour venir chercher son maître. Avant son départ, il avait envoyé en toute hâte les domestiques à X... pour requérir la gendarmerie, les sapeurs-pompiers et tous les hommes de bonne volonté qui voudraient apporter quelque secours. Si les flammes atteignaient le corps de logis principal, la perte serait énorme, vu qu'il y avait là de nombreux ballots de soie et tout le matériel des machines.

Avant d'arriver à la fabrique, ils avaient à monter la côte des Fresselles qui séparait les deux vallons. Monsieur Servais fouetta son cheval qui se maintint vaillamment au grand trot. Lorsqu'ils touchèrent au plateau, ils remarquèrent avec angoisse que le ciel, dans cette direction, se teignait de reflets rougeâtres, bientôt ils atteignirent le point culminant de la route, et un spectacle grandiose et terrible s'offrit à leurs egards.

Au bas de la montagne qui descendait en pentes douces,

s'étendait la plaine fertilisée par un des affluents de la Loire. De l'autre côté de ce cours d'eau, la fabrique de monsieur Servais, flanquée d'un bâtiment de maître et d'une ferme, environnée de vastes massifs d'arbres qui se pressaient autour de sa toiture de briques vernies, était en proie à un incendie qui éclairait de ses lueurs fauves tout le paysage d'alentour. Par intervalles, des gerbes de flammes s'élançaient tout à coup du toit comme des fusées gigantesques et remplissaient l'air d'étincelles et de fumée. Çà et là une figure humaine, prenant à distance des proportions fantastiques, apparaissait au haut d'un mur enflammé ou le long d'une corniche en feu, et se détachait en noir sur ce fond ardent. Un bruit sourd, formé du roulement des charrettes et des pompes, des clameurs confuses et de l'effort du vent dans les flammes, montait de la plaine par bouffées, et devenait plus distinct, à mesure que le député approchait du lieu du sinistre. Quelques minutes après, il y arriva, et il put constater par lui-même le nouveau malheur qui le frappait.

Le feu ayant pris à la fabrique, le plus actif foyer de l'incendie était justement là où il eût été le plus essentiel d'en triompher. Monsieur Servais reconnut lui-même qu'il fallait y renoncer, et tous les efforts tendirent dès lors à isoler le bâtiment à demi consumé déjà, de l'habitation et de la grange qui renfermait une grande quantité de fourrage et de blé. Une chaîne avait été formée entre le cours d'eau et les pompes. Aux pompiers et aux gendarmes s'étaient joints de nombreux habitants de X..., parmi lesquels on distinguait, au premier rang, le sous-préfet, le procureur du roi, le juge de paix, le curé, ses vicaires et les Frères de l'école chrétienne. Il y avait quelque chose de touchant à voir ces prêtres, ces *Ignorantins*, empêtrés dans leur soutane, faire bravement la chaîne, monter aux échelles, encourager et diriger le travail, appelant chacun par son nom de baptême, courant aux endroits les plus dangereux, et revenant avec leurs cheveux roussis et des brûlures aux mains.

Vers la fin de la nuit, on était maître du feu ; un pan de mur, démoli à la hâte, avait préservé les autres bâtiments : mais la fabrique était perdue, et l'incendie, avant de s'éteindre, achevait d'y consumer les solives et les boiseries ; les ballots étaient en

cendres ; les grosses poutres, lentes à brûler, se détachaient une à une et tombaient dans cette fournaise avec un bruit lugubre ; le jour se leva, une pâle matinée de novembre, et éclaira de ses lueurs blafardes cette scène, qui ressemblait bien peu, pour monsieur Servais, aux ovations et aux magnificences de la veille.

Une heure après, on commençait à voir clair dans le dommage et à rétablir un peu d'ordre dans les bâtiments épargnés ; monsieur Servais remerciait avec effusion tous ceux qui lui avaient apporté un si énergique secours, serrait la main aux magistrats, aux prêtres et aux bons Frères, et ordonnait qu'on mît tout le vin de sa cave à la disposition des travailleurs, lorsqu'un des gendarmes amena par le collet un homme qui se débattait vainement sous son robuste poignet. Monsieur Servais le reconnut à l'instant, malgré sa blouse déchirée, sa casquette enfoncée sur ses yeux et sa figure noire de suie et de fumée. C'était Janrin, le plus violent des ouvriers qui lui avaient fait sa première ovation démocratique, qui avaient ensuite demandé une augmentation de paie et répondu à son refus pas d'atroces menaces. Le rapport du gendarme fut bref et significatif : il venait de surprendre Janrin sautant de la fenêtre d'un grenier attenant à la fabrique : il y avait été repoussé par les flammes, pendant qu'il essayait de s'introduire dans la chambre du régisseur, où il espérait trouver de l'argent. Il aurait pu alléguer quelque prétexte valable ; mais, à peine échappé au feu, à demi fou de frayeur, et troublé d'ailleurs par la vue de cet uniforme dont on connaît l'effet immanquable sur les consciences chargées, il avait balbutié, s'était démenti, et avait fini par laisser pressentir des aveux d'une gravité telle, que le gendarme, sans lui en demander davantage, l'avait empoigné et le conduisait au procureur du roi ; — lequel, convaincu déjà que le sinistre devait être imputé à la malveillance, se préparait à commencer son enquête.

Janrin était infesté des doctrines que la mauvaise presse propageait, dès cette époque, dans les ateliers et les manufactures ; mais il n'avait pas eu encore le temps d'acquérir l'habileté du scélérat endurci. Vivement poussé par le procureur du roi, il avoua d'abord qu'il avait voulu profiter du tumulte pour péné-

trer chez le régisseur et voler l'argent destiné aux payements de la semaine; ensuite, qu'il avait été entraîné à commettre ce vol par les conseils de ses camarades Bastien et Louiset; enfin, que c'étaient eux qui, pressés par la misère et exaspérés des refus de monsieur Servais, avaient jeté un paquet d'étoupes enflammées dans une remise remplie de paille, qui communiquait à la fabrique. Janrin fut immédiatement arrêté, et deux mandats d'amener furent lancés contre ses complices, qui avaient pris la fuite. Pendant que les gendarmes lui liaient les mains, monsieur Servais, cédant à sa manie oratoire, lui dit d'un air solennel :

« Malheureux! quel mauvais démon t'engageait à détruire un établissement qui, depuis tant d'années, t'a fait gagner ton pain et celui de tes enfants? »

L'incendiaire se redressa : un rayon d'intelligence colora sa face ignoble, crispée de honte et de rage, et il dit à monsieur Servais en le regardant fixement :

« Monsieur, je ferai mon temps de prison et de galères: mais ne me reprochez rien! Je suis né ici, dans votre fabrique ; et jamais personne — pas même vous — ne m'y a parlé de religion. A l'âge du catéchisme, j'ai été forcé de travailler pour vous, parce que mon père, blessé et infirme, n'était plus bon que pour l'hôpital: je gagnais tout juste mon pain de la semaine; jamais un mot d'affection pour le rendre moins dur: les curés n'entraient pas ici; on les aurait mal reçus; et, le dimanche, par votre ordre ou avec votre permission, j'avais six heures de travail qui m'empêchaient d'aller à l'église. C'est ainsi que j'ai grandi sans un bon conseil, ni un bon exemple; puis sont venus les journaux et les livres: je les ai lus, et l'on m'a dit que les auteurs étaient de vos amis. J'ai cru à leurs promesses : ils me disaient que je n'avais qu'à vouloir pour être libre, pour être riche; et pendant ce temps-là, ma femme et mes enfants mouraient de faim, et, si je manquais une journée, elle m'était supprimée sur le total de mon compte. Vous êtes arrivé; on criait partout que vous étiez un ami du peuple: nous avons crié comme les autres, et, le lendemain, quand nous vous avons demandé une augmentation pour balancer la cherté du pain, vous nous avez traités comme des chiens galeux. Le vin, la co-

lère et les amis ont fait le reste... Monsieur Servais, ne me reprochez rien : nous sommes quittes. Et maintenant, gendarmes, en route pour Toulon ! »

Ces paroles prononcées d'une voix âpre, au milieu de ces ruines fumantes, serrèrent le cœur de tous les assistants. Monsieur Servais resta silencieux, comme si la voix de sa conscience lui eût parlé par la bouche de ce misérable. Un moment après, Janrin s'éloignait, emmené par les gendarmes.

Le procureur du roi s'approcha à son tour du député, et, lui montrant d'un côté Janrin, de l'autre les ecclésiastiques et les Frères qui se retiraient discrètement, il lui dit avec une nuance de courtoisie railleuse :

« Monsieur ! ce n'est pas à moi, jeune suppôt de l'arbitraire, à faire la leçon à un homme politique tel que vous : mais vous voyez là en chair et en os quelles sont les doctrines qui allument les incendies, et quelles sont celles qui les éteignent ! »

Bientôt, monsieur Servais demeura seul et put se livrer à ses méditations douloureuses. Son usine détruite, les travaux suspendus pour un an peut-être, ses triomphes populaires se dénouant au milieu de cette scène de désolation et d'épouvante, il y avait là pour lui une perte considérable et une dure leçon : peut-être, s'il en eût encore été temps, aurait-il obéi cette fois au mouvement de réaction qu'il avait souvent éprouvé depuis qu'il s'abandonnait à la pente rapide dont le terme était marqué par son ambition et sa vanité. Mais le pouvait-il ? Après les gages qu'il venait de donner aux opinions *avancées*, une défection ne devait-elle pas le discréditer auprès de tous les partis ? D'ailleurs, pour refaire sa fortune ébranlée par cette nouvelle secousse, n'avait-il pas, plus que jamais, besoin d'une crise qui l'élevât au pouvoir ? Il hésita pendant quelques jours ; ses hésitations furent fixées par un article de l'*Initiateur*, où il lut, avec un mélange de surprise, de remords et d'orgueil satisfait, les lignes suivantes :

« Monsieur Servais, notre courageux et éloquent député, se trouve depuis quelques semaines dans son département ; il est allé retremper son mandat aux vraies sources électorales, le suffrage et la reconnaissance du peuple ; son séjour à X... n'a

été qu'une suite d'ovations et de triomphes. Mercredi dernier, à la demande d'un grand nombre d'électeurs et de citoyens de R.., il a consenti à présider le banquet, depuis longtemps annoncé, où devaient se réunir les partisans de la réforme. L'autorité toujours oppressive et tracassière, n'avait rien négligé pour entraver cet élan magnanime d'une population intelligente. D'imposantes forces militaires avaient été déployées pour effrayer les citoyens timides; mais notre brave troupe de ligne sait qu'elle est du peuple, et l'on a bien pu voir, à son attitude, qu'elle s'associait à l'émotion générale. La table comptait six cents couverts, et toutes les issues avaient été ouvertes à la foule enthousiaste. Monsieur Servais était le héros de la fête. Après les toasts, empreints du patriotisme le plus pur, notre illustre député, invité à prendre la parole, s'est levé au milieu d'un religieux silence, et, dans une improvisation qui n'a pas duré moins d'une heure et demie, il a développé à grands traits cette politique généreuse qui doit relever tôt ou tard notre belle France de ses oppressions et de ses hontes. Lorsqu'il a cessé de parler, quand les derniers sons de cette parole inspirée ont retenti dans cette enceinte, un spectacle solennel a été donné au pays. Tous les assistants ont crié comme un seul homme : Vive monsieur Servais! Tous se sont pressés autour de lui, avec des larmes dans les yeux, serrant ses mains, touchant ses habits, le remerciant d'avoir si admirablement exprimé la pensée de l'avenir. Dans ce moment indescriptible, une musique délicieuse ajoutait à cette noble ivresse en jouant des airs patriotiques et de savantes symphonies. Disons-le bien haut, monsieur Servais, qui marchait à pas de géant dans sa carrière politique, vient de consommer et de sceller le pacte qui l'unit au parti populaire. La France et la liberté contractent envers lui une dette immense; la France et la liberté s'acquitteront. Inutile d'ajouter que pas le moindre désordre n'a troublé cette fête de famille. L'autorité y a été pour son déploiement de forces, ses précautions puériles, ses tracasseries mesquines et ses arrière-pensées perfides.

P. S. Nous apprenons, à l'instant, qu'un commencement d'incendie a eu lieu dans une des usines de M. Servais, le jour

même où il se plaçait, avec tant d'éclat, au premier rang des grands orateurs de la réforme. Le feu a été promptement réprimé, grâce à l'énergique dévouement des ouvriers, qui aiment tous monsieur Servais comme un père! »

Le député fut un peu confus en voyant, par cet échantillon, de quelle façon s'habillait la vérité dans les bureaux de journaux : mais il avait d'autres soucis qui l'occupèrent pendant quelque temps. Il s'agissait de relever la fabrique, d'acheter des machines, de s'assurer des ouvriers. Un nouvel emprunt fut nécessaire, et une grosse hypothèque fut prise sur l'ensemble des propriétés. Le pauvre Bergerin gémissait, et sa consternation gagnait monsieur Servais, qui, ne voulant pas diminuer son train de maison, prévoyait de prochains embarras. La nouvelle session était commencée; les premières discussions s'annonçaient comme très-orageuses, et il n'était pas à son poste! Aussi activait-il avec une énergie fébrile les affaires qui le retenaient à X..., lorsqu'il reçut deux lettres qui changèrent la direction de ses tristes pensées, et le décidèrent à partir immédiatement pour Paris.

L'une des deux lettres était d'Anselme : il informait monsieur Servais de la disparition de son fils. On ne savait ce qu'Amédée était devenu, et la police n'avait pu donner là-dessus aucun renseignement satisfaisant.

L'autre lettre était de Lucile, et voici ce qu'elle écrivait à son oncle :

« Ernestine est bien mal : elle désire ardemment vous voir: pour elle et pour moi, mon cher oncle, je vous supplie de revenir! »

IX

Nous sommes à Paris, chez monsieur Servais, dans la chambre d'Ernestine : au dehors, une froide et sombre journée d'hiver ; au dedans, une chambre de malade. Cette jeune femme que nous avions vue l'année précédente, dans tout l'éclat de sa noble et fière beauté, faire avec tant de succès les honneurs du salon de son mari, n'était plus maintenant que l'ombre d'elle-même : si ses grands yeux n'avaient pas éclairé tout son pâle visage et simulé la vie à force de fièvre, on eût dit, à la voir étendue sur sa chaise longue et enveloppée dans son large peignoir de mousseline blanche, le spectre d'Ernestine revenu un moment en ce monde pour évoquer les images de sa jeunesse ou reposer ses regards sur une figure bien-aimée.

Lucile, en effet, était là, et ces deux femmes, unies déjà par une affection si profonde, semblaient avoir puisé dans le partage d'une douleur commune un nouveau surcroît de tendresse. Depuis bien des nuits Lucile veillait son amie ; elle était constamment à son poste, attentive, infatigable, comprenant à demi mot, devinant au moindre signe, prévenant les ordres du docteur et les volontés d'Ernestine, les yeux sans cesse fixés sur elle, parfois même s'efforçant de sourire pour essayer de la rassurer. C'était une sœur de charité, avec une nuance plus passionnée et plus tendre !

Chaque jour Ernestine sentait approcher cette mort qu'elle appelait, non plus avec le désespoir d'un amour coupable et d'une âme révoltée, mais comme une expiation et une délivrance, comme un moyen de rendre à sa chère Lucile sa liberté et son bonheur. Lorsqu'il lui arrivait de faire allusion à cette pensée, à cette espérance, tout le courage de la jeune fille l'abandonnait ; elle fondait en larmes, et s'écriait en collant sa main sur ces lèvres brûlantes : « Tais-toi ! tais-toi ! je ne te demande que de vivre ! »

Ce jour-là, les deux femmes étaient seules ; Anselme courait

Paris depuis le matin, à la recherche du malheureux Amédée, dont on croyait enfin, après une semaine de poursuites, avoir retrouvé quelques traces. Le médecin, venu dans la matinée, avait annoncé qu'il ne reviendrait peut-être que le lendemain. Quant à Julien, on le voyait peu depuis quelque temps. Comprenant l'impossibilité de son rôle entre madame Servais et Lucile, embarrassé auprès d'Anselme, n'étant plus ni soutenu ni contraint par la présence du député, tour à tour frémissant de colère et de remords à la vue du désespoir d'Ernestine et de sa lente agonie, entraîné d'ailleurs par la politique du moment qui devenait de plus en plus orageuse, Julien se contentait de venir, par bienséance, demander des nouvelles ou lire des lettres de monsieur Servais. Il causait pendant quelques minutes avec Anselme ou Lucile, parlait de choses indifférentes, regardait la pendule, prétextait une affaire, et sortait précipitamment.

Ernestine venait de s'éveiller, sa main dans la main de Lucile, d'un assoupissement pénible qui avait duré quelques heures; elle regarda autour d'elle, reporta ses yeux sur son amie, et lui dit d'une voix rauque :

« J'ai dormi longtemps; je rêvais que j'étais là-bas, au pays, libre, jeune, heureuse, aimée !... »

Une toux sèche l'interrompit; deux plaques rouges cerclèrent ses joues creuses. Lucile, se serrant contre elle, lui dit d'un ton suppliant :

« Je t'en prie : si tu m'aimes, si tu as quelque pitié de ma tendresse, laisse là ces images d'un passé qui ne peut plus revenir, ces regrets qui te dévorent et te consument... Songe à te calmer... Songe à te guérir...

— Me guérir ! interrompit Ernestine en tressaillant : que t'ai-je fait pour que tu me parles de guérison? Tu sais bien, poursuivit-elle — et la fièvre donnait à son regard un éclat terrible — tu sais bien que je t'ai permis de rappeler monsieur Servais, et que si maintenant je désire son retour, c'est que je suis sûre de mourir !... »

Une joie sombre colorait ses lèvres livides, pendant qu'elle parlait. Lucile reprit avec une expression de douloureux reproche :

« Et moi aussi te dirai-je : Que t'ai-je fait pour que tu me

tiennes ce cruel langage? Crois-tu donc que, si je te perds, quelque chose puisse me consoler? Crois-tu que mon bonheur, s'il fallait l'acheter à ce prix, ne porterait pas un deuil éternel? Ernestine, mon Ernestine chérie! calme-toi! rassure-toi! consens à vivre! Vois comme tout s'est arrangé pour rendre impossible mon mariage avec Julien! C'est là ce que nous redoutions, n'est-ce pas? ce qui te faisait désirer la mort? Eh bien! nous n'avons plus à craindre...

— Oh! non, nous n'avons plus rien à craindre! répéta madame Servais avec un sourire navrant.

— Ce n'est pas là ce que je voulais dire! ajouta Lucile à la hâte, ne devinant que trop le sens qu'Ernestine donnait à ces paroles. Je veux dire que mon oncle, en arrivant, ne songera plus à ce mariage. Il aura bien d'autres choses en tête! Ses travaux à la Chambre, la disparition d'Amédée, sa mort peut-être...

— Pauvre Amédée! monsieur Servais n'est décidément pas heureux dans ses affections de famille! murmura Ernestine avec une sorte d'ironie funèbre; l'on meurt jeune dans sa maison! Je n'ai pas vingt-trois ans; Amédée en a dix-neuf à peine... Je le plains et je le pleurerai... N'existe-t-il pas entre nous de tristes ressemblances? Ce qui l'a perdu, c'est ce qui me perd... Ames diverses, destinées différentes, nous succombons aux mêmes causes... Lucile, dis-le bien à monsieur Servais quand je ne serai plus là, quand tu seras seule avec lui... Ta céleste innocence doit te donner sur son esprit une autorité que je n'ai plus : il te croira. Fais-lui voir, par ces deux exemples, où conduisent ces doctrines perverses qu'on n'a plus le droit de repousser de son foyer quand on vante en public leurs catéchismes et leurs apôtres... Dis-lui que la société, flétrissant la faute et célébrant les conseillers du vice, commet un mensonge, et que le mensonge, c'est ce qui tue!...»

Ernestine avait prononcé ces paroles avec une exaltation fébrile. Fatiguée de cet effort, elle se laissa retomber sur les coussins. En ce moment, Anselme entra. Sa physionomie mélancolique exprimait l'angoisse et la douleur.

« Eh bien? lui demanda Lucile effrayée.

— Mort! » répondit-il d'une voix étouffée.

Ernestine et Lucile poussèrent un cri. Anselme leur raconta

ce qu'il avait fini par découvrir après de longues recherches.

Amédée, en quittant la maison de son père, avait mis une sorte d'absurde forfanterie à réaliser de point en point les puériles menaces dont Nathalie Duvivier s'était si fort divertie. Il avait loué un appartement, y avait installé le *demi-monde* en la personne de Cornaline, onzième ingénue du théâtre du Palais-Royal, et, quelques bons amis venant en aide à ses goûts sardanapalesques, une somme ronde de soixante mille francs s'était fondue, en deux mois, entre ces précoces viveurs, comme une boule de neige au soleil d'avril. La santé déjà fort délabrée du pauvre Amédée avait déménagé du même train, et il s'était trouvé, un beau soir, seul, abandonné de Cornaline, crachant le sang, et criblé de dettes usuraires qui allaient le livrer en pâture à tous les recors et à tous les huissiers de Paris. Sa tête faible n'avait pu supporter une pareille perspective, et comme il n'y était jamais entré ni une idée sérieuse, ni un principe de religion, ni l'autorité d'un bon exemple, Amédée, désarmé contre la douleur, aurait peut-être, pour compléter sa ressemblance avec ses types favoris, chargé un pistolet ou allumé un réchaud, si un de ses amis, moins dépravé et moins fou que les autres, ne lui était resté fidèle dans sa mauvaise fortune. Cet ami, nommé Beaudrant, de quelques années plus âgé que lui, possédait une maison de campagne près d'Enghien. Il avait proposé à Amédée de l'y emmener, ajoutant que les protêts et les gardes du commerce ne viendraient pas les y chercher, et que l'air des champs était plus sain pour les poitrines malades que les ombrages de Clichy. L'offre acceptée et le concierge amené, par une diplomatie savante, à fermer les yeux sur cette fugue, les deux amis s'étaient esquivés par une brumeuse soirée de novembre, en ayant soin de ne pas laisser leur adresse. Il était temps; le lendemain, les créanciers faisaient décréter prise de corps et saisie. Amédée ayant loué son appartement sous le nom de famille de sa mère, les huissiers ne pouvaient arriver jusqu'à monsieur Servais, qui d'ailleurs, au même moment, commençait, dans sa province électorale, cette tournée politique brillantée de tant d'ovations et accidentée de tant de sinistres.

Amédée avait langui pendant quelques semaines, sans pouvoir se relever. La vie était profondément altérée dans ce corps

débile, et, comme l'âme était souillée, le cœur flétri, l'imagination éteinte, tout dépérissait en même temps. Un médecin fut appelé; il écrivit une prescription insignifiante, dit tout bas à Beaudrant que le malade était perdu, et sortit pour ne plus revenir. Un prêtre vint ensuite; Amédée le reçut doucement, et eut même avec lui une conversation qui parut lui faire quelque bien. Il demanda une plume et du papier, et commença une lettre adressée à son père. Bien que ses idées fussent très-lucides, chaque ligne lui coûtait un pénible effort, comme s'il eût eu besoin de s'acclimater aux pensées qu'il essayait d'exprimer. Sa main tremblait, et la fixité de son regard effrayait son garde-malade. A la seconde page, ses forces le trahirent tout à fait; il laissa tomber sa plume, montra à Beaudrant la lettre, en lui recommandant par un signe de la remettre à son adresse, et expira, la nuit suivante, sans avoir pu ajouter une parole.

Beaudrant était retourné à Paris en toute hâte; il avait couru à l'ancien logement d'Amédée, et appris là les fréquentes visites et les questions inquiètes d'Anselme. N'osant pas se présenter lui-même chez monsieur Servais, et jugeant bien qu'Anselme reviendrait, il avait laissé pour lui un petit mot chez le concierge pour fixer un rendez-vous, et c'était à la suite d'un entretien avec l'étudiant consterné, qu'Anselme rapportait ces douloureuses nouvelles.

Lucile pleura son cousin; Ernestine apprit sa mort avec le calme lugubre du soldat à l'agonie, qui voit mourir son camarade. Il fut convenu qu'Anselme irait retrouver Beaudrant et se concerterait avec lui pour tous les détails funèbres. Tout compte fait, monsieur Servais ne pouvait arriver que le surlendemain. La jeune fille profita de ce délai pour se vêtir de noir et faire prendre le deuil aux domestiques de la maison.

Pour qui n'aurait connu que superficiellement le caractère et la vie de monsieur Servais, pour qui aurait ignoré à quel point son ambition et sa vanité lui avaient fait négliger ses devoirs et ses affections domestiques, il y aurait eu quelque chose de poignant à songer à ce père de famille qui allait rentrer dans sa maison pour y apprendre que son fils unique était mort et que sa femme allait mourir.

Le surlendemain au soir, monsieur Servais arriva : la lettre

d'Anselme et celle de Lucile lui avaient inspiré, pendant tout le trajet de X... à Paris, des pressentiments sinistres que la réalité dépassait. Lucile vêtue de noir, le deuil des domestiques, le silence d'Anselme, lui révélaient trop clairement qu'il n'avait plus de fils ; et bien qu'il n'éprouvât plus pour sa femme qu'une rancuneuse indifférence, il ne put retenir un mouvement de douleur et de surprise en contemplant les affreux ravages que ces derniers mois avaient accomplis dans cette forte et belle organisation. Ernestine s'aperçut de l'effet que son dépérissement produisait sur son mari, et elle lui tendit la main avec plus de calme et de joie qu'elle n'en avait ressenti depuis longtemps. Monsieur Servais demanda quelques détails ; on les lui donna ; puis Anselme lui remit la lettre d'Amédée, que Beaudrant lui avait confiée après l'avoir cachetée de cire noire. Elle portait pour suscription : A mon père. — Voici ce que l'infortuné jeune homme avait écrit avant de mourir :

« Monsieur, quand vous recevrez cette lettre, j'aurai cessé de vivre. C'est un petit malheur, je le sais, pour vous, pour moi, pour tout le monde, excepté pour mes créanciers. Je laisse à peu près quatre-vingt mille francs de dettes ; peut-être ce qui me restait du bien de ma mère suffira-t-il à payer cette somme ; sinon... Je suis mineur ; j'ai eu affaire à d'affreux usuriers qui ont abusé de ma jeunesse ; vous êtes donc parfaitement libre de ne pas reconnaître les créances, et ces vils coquins l'auront bien mérité !

» Je voudrais maintenant, monsieur, vous dire quelques mots d'un sujet plus grave ; mais j'ignore comment on parle des choses sérieuses. Pardonnez-moi si j'exprime mal mes pensées. Je meurs seul, loin de ma famille, après une année de désordres. Sans doute le monde et vous, vous direz que c'est par ma faute, que j'aurais dû mieux me conduire, et que je suis justement puni. Cela est vrai ; pourtant il me semble que j'aurais bien quelque chose à répliquer. J'étais encore au berceau quand j'ai perdu ma mère. J'ai grandi sans qu'un regard, un sourire, une parole de tendresse vinssent m'apprendre à aimer cette vie de famille qui aurait pu me protéger. Personne ne m'a guidé pendant les années de mon adolescence ; c'est à peine si l'on m'a

parlé de Dieu : j'ai passé ensuite cinq ans au collége, livré à des soins mercenaires, sans direction, sans amitié, bourré d'auteurs grecs et latins que je ne comprenais pas, moqué de mes camarades parce que j'étais faible, méprisé de mes professeurs parce que j'étais paresseux, négligé par vous parce que je ne flattais pas votre amour-propre paternel. J'ai commencé à lire de mauvais livres : nul ne m'a appris à m'en méfier... J'éprouvais d'abord, en lisant Voltaire, Parny et ceux d'aujourd'hui, un sentiment de frayeur et de honte ; mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'ils étaient honorés, glorifiés, qu'on répétait leurs noms avec des louanges magnifiques, partout où vos opinions étaient en crédit, où l'on distribuait l'encens à vos amis et à vous-même. J'en ai conclu que je n'avais rien à en redouter, qu'ils étaient presque de la maison, et que quiconque en disait du mal ne pouvait être qu'un tartufe et un jésuite... Leurs conseils, d'ailleurs, m'étaient agréables ; je les ai trouvés bons ; je les ai suivis, et je meurs !

» Je ne sais vraiment qui m'envoie aujourd'hui toutes ces idées-là, et comment ces mots me viennent : il y a quelques semaines, j'en aurais bien ri !... C'est peut-être la mort... c'est peut-être la conversation de ce bon prêtre ; il m'a dit une foule de choses que je ne soupçonnais pas... Mais il est trop tard... un nuage passe sur mes yeux, et je sens que ma main tremble... Monsieur, je ne vous demande pas pardon... C'est moi plutôt qui aurais à vous pardonner... Vous avez trop oublié que vous étiez mon père et que j'avais besoin d'un guide... Pourtant je voudrais, avant de mourir, vous rendre le bien pour le mal... Prenez garde ! de cruelles déceptions vous attendent ; vous vous trompez et on vous trompe : surtout méfiez-vous de Julien et de..... »

Amédée s'était arrêté là : on devinait qu'il avait eu une difficulté extrême à tracer ces dernières lignes, presque illisibles, et que les forces lui avaient manqué avant d'achever.

Monsieur Servais lut cette lettre d'un air morne ; elle lui rappelait l'anathème de l'incendiaire Janrin : les avertissements et les leçons se pressaient sur ses pas. En outre, les derniers mots de la lettre d'Amédée le préoccupaient vivement. Quel était ce second nom que son fils n'avait pu écrire après celui de Julien,

cette autre personne dont il l'engageait à se méfier? Monsieur Servais songea d'abord à Nathalie, puis à Ernestine. Pourtant, n'était-il pas possible qu'Amédée eût voulu seulement parler des opinions violentes de Julien et de ses dangereux conseils? Ne pouvait-on pas supposer que cet autre nom que sa main mourante n'avait pu écrire, était tout simplement celui de Versoiant ou de quelque autre homme politique? Monsieur Servais se posait ces questions avec inquiétude; il s'adressait des reproches amers en songeant à ce fils mort si jeune et si misérablement, faute de direction et de conseils. Par un retour familier aux égoïstes, il se figurait qu'il avait beaucoup aimé Amédée, et que seulement le temps ou l'occasion lui avait manqué pour le lui dire. Toutes ces pensées diverses ou contraires lui causaient un grand trouble. Quand il revit Julien, il lui témoigna une certaine froideur, et laissa même passer quelques jours sans retourner chez Nathalie. Mais bientôt ses habitudes et ses goûts reprirent le dessus. Julien, qui s'était attendu à cette froideur, mais qui avait compté sur son influence, n'eut pas de peine à lui prouver que s'il abandonnait la partie au moment suprême où elle semblait arrivée, l'effort, l'ambition, l'espoir de toute sa vie étaient pour jamais perdus. Chez lui, le député ne rencontrait que des images de deuil et de tristesse. Ernestine se mourait; Lucile cherchait en vain à cacher ses angoisses et ses larmes; il devinait instinctivement qu'un mystère planait sur cette douleur. Il alla chez Nathalie pour se distraire; elle le plaignit, et par ses câlineries charmantes lui fit oublier ce dont elle avait l'air de le plaindre. Cédant à ses instances, monsieur Servais se hâta de reparaître à la Chambre: les esprits y étaient fort montés; plusieurs de ses collègues le reçurent avec un empressement de bon augure; il parla, et il eut du succès. Sa vie se partagea en deux: dans sa maison, une agonie, une femme pâle et mourante qui parfois le regardait avec une fixité d'énigme, des larmes, des souvenirs lugubres, des préoccupations d'argent, presque un commencement de ruine; au dehors, le mouvement, l'éclat, les excitations de Julien, les sourires de Nathalie, le tourbillon des affaires publiques, les bravos de la Chambre, l'espérance d'un avénement politique qui réparerait toutes les brèches de sa fortune.

Quinze jours se passèrent dans ces alternatives. Pendant quinze jours monsieur Servais fut constamment ballotté entre les voix secrètes de sa conscience et de son cœur, qui avaient pris, depuis quelque temps, pour le ramener ou le retenir, tant de formes différentes, — et les voix brillantes de l'ambition et de la vanité, qui le poussaient en avant.

Le quinzième de ces jours, c'était le 22 février 1848.

Ce jour-là, Ernestine était si mal, qu'elle fit appeler son médecin de bonne heure, et lui demanda si le moment était arrivé. Le docteur Dervières, bon et spirituel vieillard, avait compris depuis longtemps que cette maladie de langueur où se consumait cette jeune et vigoureuse nature, et qui semblait acceptée avec une résignation voisine de la joie, — cachait quelque douloureux secret. Aussi, lorsqu'elle le questionna en fixant sur lui cet ardent regard qu'il était difficile de tromper, il ne crut pas devoir recourir aux ménagements et aux subterfuges usités dans ces tristes circonstances.

« Docteur! croyez-vous que ce soit pour aujourd'hui? dit-elle à voix basse, après avoir éloigné Lucile.

— Non, madame.

— Voyons... nous nous connaissons assez maintenant pour que vous n'hésitiez pas à me parler franchement. Vous savez que ce qui effraie les autres me rassure : combien d'heures me donnez-vous encore? »

Monsieur Dervières réfléchit un moment, puis il lui dit en surmontant son émotion :

« Mais... je vous assure bien... jusqu'à après-demain soir!

— Merci, docteur! voilà une bonne parole, murmura-t-elle en lui serrant la main avec une force qui l'étonna. Seulement, ménagez cette pauvre Lucile; c'est à elle et non pas à moi qu'il faudra donner du courage!... »

Un instant après, monsieur Servais entra chez sa femme. Ernestine l'accueillit cette fois avec une expression affectueuse et le sourire sur les lèvres :

« Mon ami, lui dit-elle, je suis une pauvre malade bien ignorante de ce qui se passe dans le monde... Quelles nouvelles avez-vous, et où en sont vos espérances? »

Monsieur Servais allait répondre, quand la porte s'ouvrit

brusquement. Julien se présenta sur le seuil. Ses vêtements étaient en désordre ; son visage s'illuminait d'un enthousiasme sauvage.

« Pardonnez-moi, dit-il à Ernestine qui avait pâli et frissonné en le voyant ; pardonnez-moi si j'ose pénétrer jusqu'ici ; je viens dire à monsieur Servais qu'il n'y a pas une minute à perdre, et que, s'il veut être ministre demain, il doit me suivre à l'instant même... Madame, veuillez joindre vos prières aux miennes... »

Un éclair d'ironie brilla sur le front livide d'Ernestine ; elle semblait prendre en pitié ces deux ambitieux, et songer que les grandeurs humaines se font bien petites pour qui va mourir.

Monsieur Servais paraissait en proie à une hésitation pénible ; il avait honte de quitter sa femme pour aller courir les hasards d'une collision politique ; elle s'en aperçut, et lui dit doucement :

« Allez, mon ami ; je me sens mieux ; Lucile est là ; je n'ai besoin de personne. »

Puis, comme Julien sortait le premier, elle rappela son mari d'un geste rapide, et reprit à la hâte :

« J'ai une prière à vous adresser, ce sera la dernière : me l'accorderez-vous ?

— Oui, répondit-il, subjugué par cette âme courageuse dans ce corps brisé.

— Eh bien ! sortez maintenant avec monsieur Féraud ; tâchez d'atteindre le but auquel vous avez tout sacrifié ; mais, quoi qu'il arrive, revenez après demain, à midi au plus tard... il le faut : j'aurai à vous parler. »

Il y avait une telle solennité dans ce rendez-vous funèbre, que monsieur Servais se sentit ému d'un religieux effroi :

« Je vous le promets ! répondit-il ; et il sortit. Julien l'attendait dans la rue.

— Et à présent, dit Ernestine quand elle fut seule avec Lucile, Dieu... toi... un prêtre ! »

Monsieur Servais était si agité par le lugubre spectacle qu'il laissait chez lui et les derniers mots qu'il venait d'échanger avec Ernestine, que, pendant quelques instants, ni le bruit du dehors, ni le réveil de son ambition, ni les discours de Julien ne purent l'en distraire. Mais bientôt cette espèce de contraction intérieure

se dissipa à l'aspect de ce qui se passait sous ses yeux. Paris était en proie à un de ces immenses accès de fièvre qui effraient ou surexcitent les plus indifférents. Monsieur Servais et Julien marchaient côte à côte, regardant et écoutant en détail ces préludes significatifs. C'eût été, en ce moment d'inquiète et incertaine attente, une piquante étude, que d'analyser et de démêler ce qu'il y avait au fond de ces deux cœurs animés, en apparence, d'un sentiment analogue. Julien semblait être dans son élément : il frémissait d'impatience et d'ardeur comme le coursier de l'Écriture au son du clairon. Toutes les passions, toutes les ivresses révolutionnaires couraient sur son front comme des nuages chargés d'électricité et d'éclairs. On eût dit qu'il aspirait d'avance, avec une volupté féroce, ces souffles de désordre et de ruine. Chez monsieur Servais, au contraire, tous les instincts conservateurs se réveillaient en face de ces sinistres présages. Provincial, bourgeois, négociant, n'ayant jamais vu de près d'insurrection ni d'émeute, il éprouvait, tout en se disant enchanté, une première sensation de malaise, justifiée, du reste, par les récentes images qui le disposaient à la tristesse. Julien s'aperçut de ce commencement d'appréhension et de trouble, et ne négligea rien pour le dissiper. Il développa éloquemment le vieil adage, que *qui ne risque rien n'a rien*. Ces drames-là, ajoutait-il en riant, ne ressemblent pas à des tragédies de collége ; tout ne s'y passe pas entre rois, héros et confidents : ils ont des allures shakspeariennes ; le peuple s'y fait sa part dans les prologues et les intermèdes ; et ce que l'on voyait là, c'était tout simplement cette ébullition populaire que calmerait infailliblement l'intervention de monsieur Servais et de ses amis. A force de l'entendre plaider cette thèse qui souriait d'ailleurs à son ambition et à son orgueil, le député se remit de son trouble et fit meilleure contenance. Comme tous les caractères faibles, il avait des alternatives d'irrésolution et d'entraînement, de timidité et d'audace. Avec tout ce qu'il laissait derrière lui de douloureux et d'alarmant, le deuil de son intérieur, le désordre de sa fortune, les sourds reproches de sa conscience, il avait besoin d'échapper à ces réalités funestes ; il avait besoin de croire Julien, de s'étourdir, de s'abandonner à ces émotions extérieures qui lui disaient à la fois d'espérer et d'oublier. Il réussit à se

monter la tête, à se mettre à l'unisson de son compagnon, et lui dit d'un ton résolu :

« Où allons-nous ?

— Chez Nathalie, répliqua Julien, qui n'ignorait pas le prestige exercé par ce nom sur l'homme politique. Nous avons pensé que les bureaux du journal, la maison de Versolant, la vôtre ou celle de tout autre de nos amis, seraient des points de rendez-vous trop dangereux, trop signalés à la police. Nathalie a très-gracieusement offert sa mansarde. Personne ne viendra nous y chercher, et nous pourrons y causer en toute sécurité. »

Un quart d'heure après, ils arrivèrent rue de Vaugirard et montèrent chez Nathalie.

Ils y trouvèrent la rédaction de l'*Initiateur* au grand complet, quelques députés et quelques jeunes littérateurs ou artistes, amants de la liberté et admirateurs de Nathalie. On buvait du grog, on fumait force pipes ; et déjà, comme dans toutes les délibérations humaines, l'assemblée était partagée en deux groupes : les esprits politiques et les fantaisistes, les modérés et les énergumènes.

L'entrée de monsieur Servais et de Julien produisit un certain effet ; chacun des deux partis salua son chef en la personne des deux arrivants. Les députés et les hommes graves attirèrent à eux monsieur Servais ; les jeunes gens comptaient sur Julien. Nathalie souriait à tous : son œil pénétrant allait des uns aux autres, comme si cette étude préliminaire devait décider de son opinion et peut-être de sa destinée.

Monsieur Servais et Julien racontèrent ce qu'ils venaient de voir, et tous les assistants appuyèrent leur témoignage par leurs propres impressions. Il était clair qu'une explosion se préparait dans ces masses agitées et enflammées par six mois de banquets, d'excitations et de propagande : les symptômes extérieurs ne pouvaient laisser là-dessus le plus léger doute. Une émeute commençait : que serait-elle ? comment finirait-elle ? Dans quel sens fallait-il diriger le courant, tandis qu'on en était maître encore ? Devait-on l'activer ou le modérer ? le précipiter ou l'arrêter ? Les questions se ressemblaient, mais les réponses ne se ressemblaient pas.

Les rapins, les peintres, les apprentis poëtes, les romanciers

en herbe, coiffés de bérets rouges, affublés de vareuses écarlates, hérissés de chevelures exubérantes et de barbes incultes, mirent en avant les propositions les plus incendiaires, les projets les plus excessifs : seulement ils leur donnaient des noms différents, suivant qu'ils craignaient plus ou moins d'épouvanter les bourgeois. Ceux-ci disaient extrême gauche, ceux-là république ; ceux-ci démocratie, ceux-là communisme.

Par une conséquence naturelle, ces motions à l'eau bouillante refroidissaient à vue d'œil les hommes sérieux, décidés à ne pas sortir des bornes de la légalité. L'inquiétude générale, l'agitation populaire, les préludes d'émeute, les pierres lancées aux gardes municipaux et aux sergents de ville, tout cela fut signalé par eux comme indice d'une situation excellente si l'on en profitait pour faire ses conditions avec le pouvoir, désastreuse si on la laissait s'aggraver. Il s'agissait donc de saisir le moment où la crise prendrait assez de consistance pour que le gouvernement et le pays en ressentissent d'égales alarmes, et pour qu'il en résultât un traité d'alliance dont ils seraient, eux, les signataires. Pour y réussir, que fallait-il ? Un coup d'œil sûr, une grande clairvoyance politique, et il était facile de comprendre que ces messieurs s'en croyaient assez abondamment pourvus, pour que personne, s'ils s'en mêlaient, ne pût conserver la plus légère inquiétude.

Monsieur Servais parla dans ce sens ; il parla bien, et fut écouté avec faveur, grâce surtout à Nathalie, qui, désirant ne pas l'effaroucher, fit signe à ses jeunes gens qu'elle leur demandait grâce pour ce bourgeois-là. Cette journée n'était pas perdue pour l'esprit souple et fin de la femme de lettres. Elle voyait aux prises et à l'œuvre les deux puissances rivales qui allaient se disputer le monde : l'intérêt et l'utopie. En contemplant d'une part ces fanatiques au cerveau creux, aux poches vides, aux vêtements déchirés ou crasseux, qui s'apprêtaient à jouer de l'insurrection et de la barricade comme ils auraient joué du violon ou de l'ophicléide ; d'autre part, ces législateurs empêtrés dans leurs hardiesses, et se figurant que le peuple attendrait leur bon plaisir pour se soulever ou se calmer, elle sentit redoubler son mépris pour l'espèce humaine, et se promit de se réserver pour le parti vainqueur, fallût-il jeter aux buissons de

la route les lambeaux de ces doctrines superbes, glorifiées dans ses romans.

Julien parla à son tour ; les partisans des moyens extrêmes comptaient sur son éloquence. Ils ne furent satisfaits qu'à moitié. Julien commença, en effet, par de fougueuses hyperboles : les députés, monsieur Servais en tête, commençaient à froncer le sourcil : mais, à la surprise générale, l'ardent orateur finit par conclure à la nécessité de ne pas sortir des voies légales, d'user des moyens d'influence sur le peuple pour régler son élan, des dispositions pacifiques du gouvernement pour en obtenir les concessions désirables. Son avis prévalut, et fit prévaloir les modérés. Il fut décidé que l'*Initiateur* garderait fidèlement cette position transitoire, que les députés iraient porter à la Chambre ces idées de transaction, et que les jeunes gens se répandraient dans les groupes avec la double mission de donner un sens légal aux manifestations et d'amener la troupe de ligne à fraterniser avec la foule. Là dessus on se sépara ; Nathalie distribua de nouveau ses poignées de main et ses sourires. Elle eut le temps de prendre à part monsieur Servais et de lui dire tout bas : « Bon courage ! vous me reviendrez ministre ! »

Puis elle eut un autre *aparté* avec Julien, et murmura rapidement à son oreille : « Tâchez qu'*il* ne rentre pas chez lui avant la fin de tout ceci ! »

En sortant de chez Nathalie, un des plus exaltés, sculpteur refusé par tous les jurys, dit à Julien avec les airs farouches d'un conspirateur de mélodrame :

« Ah ça ! serais-tu déjà traître ? »

Julien lui lança un regard profond :

« Imbécile ! dit-il, n'as-tu pas vu que si j'avais conclu comme vous le vouliez, ces députés allaient nous échapper, et courir aux Tuileries pour demander grâce au pouvoir? Ne comprends-tu pas qu'il faut les endormir, jusqu'au moment où nous serons maîtres de leur réveil ? Amuse-toi à crier : Vive la République ! Demain la garde nationale et tous les boutiquiers de Paris demanderont nos têtes et seront des royalistes enragés. Nous devons les y conduire sans qu'ils s'en doutent, et leur persuader après qu'ils l'ont toujours désirée !

— Tu as raison, ces bourgeois sont si lâches ! » répliqua l'artiste émerveillé.

Pendant toute cette journée et toute celle du lendemain, Julien ne quitta pas monsieur Servais plus que son ombre : il n'eut pas de peine à le convaincre que, dans ces moments de grande crise, un homme politique se devait tout entier à son pays ; qu'il n'avait plus de famille, et qu'il lui importait de s'affranchir de tous les liens qui entraveraient son action incessante sur les affaires publiques. Monsieur Servais avait besoin d'ailleurs de toute sa liberté d'esprit pour faire face aux exigences d'une situation qui se tendait de plus en plus. Il songeait avec un effroi égoïste que les scènes de douleur et de deuil qu'il retrouverait dans sa maison ne seraient bonnes qu'à le décourager et à l'abattre. Le sentiment de son importance, le chaleureux langage de Julien, l'agitation de la rue, l'animation de ses collègues, la succession rapide des combinaisons politiques où son nom était souvent prononcé, l'indicible aspect de Paris insurgé, cette sombre poésie de la barricade et de l'émeute, plongeaient monsieur Servais dans des accès de vertige, le dérobait au sentiment de la vie réelle, et le faisait passer par d'étranges alternatives d'espoir, de trouble, de regret, de hardiesse et de frayeur. Il accepta donc un logement chez Julien, comme un général bivouaque sur le champ de bataille ; ou plutôt il se décida à vivre, pendant ces trente-six heures, à la Chambre, dans la rue, dans quelques salons politiques, afin d'être toujours là, prêt à tout, en mesure de saisir le moment propice, suivant d'un œil avide les péripéties de ce drame dont chaque acte et chaque scène apportaient ou emportaient tant d'ambitions et d'espérances.

Le 23 au soir, monsieur Servais, semblable au joueur qui, après une nuit fiévreuse, voit venir la carte désirée, put, sans trop d'invraisemblance, croire qu'il tenait enfin ce portefeuille, objet de toutes ses convoitises, indemnité de toutes ses pertes, consolation de tous ses chagrins.

Ce soir-là, Anselme, lancé à sa recherche depuis le matin, parvint à le rejoindre et lui remit un billet qui ne renfermait que ces mots : « A demain ; vous l'avez promis... pas plus tard que midi... Ernestine et Lucile vous attendent. »

Le même soir, Versolant courut chez Nathalie, lui apprit l'a-

vénement probable de monsieur Servais ; Nathalie savait déjà par Julien qu'Ernestine était à toute extrémité...

Restée seule, elle se livra à une de ces rêveries positives qui sont, pour certaines âmes, l'adieu au romanesque de la vie. Puis, se plaçant devant son miroir et souriant à sa beauté que le tumulte de ses pensées faisait briller d'un éclat extraordinaire :

« Demain, monsieur Servais sera veuf et ministre ! » dit-elle.

Pourtant, des bruits sinistres avaient déjà circulé. Une collision sanglante avait paru tout remettre en question et rompre le traité de paix à demi conclu entre l'opposition et le pouvoir. Monsieur Servais, s'abusant encore sur la portée de cet incident funeste, comptait, pour le lendemain matin, sur sa popularité et son éloquence. La nuit se passa en conciliabules, en allées et venues qui trompaient l'instinctive angoisse de tous par la stérile agitation de chacun. La révolution se réveilla avec le jour, toute prête et toute armée. Monsieur Servais marchait en s'appuyant sur Julien, qui sentait le bras de son patron trembler sous le sien. D'heure en heure les symptômes devenaient plus menaçants, les figures plus farouches. Le député se présenta à quelques barricades ; il harangua le peuple ; il célébra ses vertus, sa modération dans la victoire ; il maudit les velléités sanguinaires d'un pouvoir aveuglé, et promit à cette multitude, affolée par les ivresses du combat, qu'elle ne serait plus désormais gouvernée que par ses amis. Mais, quand on voulut mettre en avant quelques noms propres, il se trouva que ces noms étaient déjà dépassés de beaucoup par la marche des événements : celui de monsieur Servais, entre autres, n'excita que des murmures et des huées. Découragé par ce premier échec, monsieur Servais s'achemina vers le boulevard ; il y vit passer à cheval, entourés d'hommes d'assez mauvaise mine, quelques-uns de ses amis politiques, de ceux qu'il regardait d'avance comme ses collègues : la foule, à leur aspect, restait froide ou hostile, et ils ne tardèrent pas à disparaître, engloutis par cette marée montante qui, aux jours marqués pour les révolutions, submerge le matin les ministères, à midi les transactions, à quatre heures les trônes.

C'en était fait ; le moment favorable avait glissé entre ces mains ambitieuses ; le *trop tard* murmurait aux consciences et

aux oreilles. Monsieur Servais voulut tenter un dernier effort : on lui signala une barricade où se trouvaient réunis les principaux chefs du mouvement. Il y alla, il essaya de parler ; mais hélas ! ce fut bien pire ; une heure avant, on avait repoussé son nom ; cette fois, on étouffa sa voix, et les qualifications les plus insultantes accueillirent sa première phrase. Il eut là un nouveau sujet de douleur et de surprise. Julien se trouvait encore à ses côtés. Tout à coup, à un signe que lui fit un des chefs de l'émeute, il quitta brusquement son compagnon, sauta sur la barricade, saisit un drapeau rouge dans les mains d'un insurgé, et s'écria d'une voix tonnante : Vive la république !

« Malheureux ! que faites-vous ? dit le député éperdu.

— Ce que vous ferez demain ! répliqua Julien d'un ton impérieux et arrogant qui signifiait : les rôles sont changés, et c'est moi qui suis le maître.

— Vive la république ! » s'écria, comme un seul homme, cette foule exaltée qui semblait n'avoir attendu que ce signal.

Julien se confondit dans les groupes, et des démonstrations de plus en plus menaçantes forcèrent monsieur Servais à se retirer.

La tête en feu, frappé de vertige, il courut à la Chambre. On sait le spectacle qui l'y attendait. Peu d'instants après son arrivée, il vit entrer l'insurrection victorieuse. Au premier rang, il reconnut Julien, agitant son drapeau, couvrant de ses cris la voix des orateurs ; Julien, son mauvais génie, qui lui apparut alors comme la personnification terrible de cette terrible journée : le mauvais génie triomphait ; la révolution était faite.

Expulsé de sa place au milieu de ce chaos grossissant que sillonnaient des coups de fusil, des clameurs sanglantes et des tueries des gardes municipaux, monsieur Servais sortit, et se trouva sur le pont Louis XV sans trop savoir comment il était arrivé jusque-là. Malgré son effroi, ses yeux se dessillaient ; il reconnaissait avec un mélange de regret, de colère et de honte, qu'il s'était trompé et qu'on l'avait trompé. A ces clartés redoutables qui venaient de passer devant ses yeux, il jugeait les hommes et les choses, la pente qu'il avait suivie, la folie de ses ambitions, les illusions de sa vanité, le danger des doctrines dont il avait favorisé l'essor ; il jugeait surtout Julien, et con-

centrait sur lui toute l'amertume de ses mécomptes, toute l'ardeur de ses ressentiments. Il ne se pardonnait pas d'avoir été dupe de ce petit Danton déguisé, et d'avoir subi son ascendant, tandis qu'il croyait le conduire. En un moment, avec cette lucidité de souvenirs qui accompagne parfois les grands désastres, il se remémora tout ce qui aurait dû le désabuser, toutes les mauvaises influences que Julien avait eues sur ses opinions et sur sa vie; il finit même par lui attribuer la somme entière de ses malheurs et de ses fautes, et par se persuader que, sans lui, il serait resté sage, tranquille et irréprochable.

En même temps, il se souvint qu'il était absent de chez lui depuis près de deux jours, qu'il y avait laissé sa femme mourante et dépassé l'heure où il avait promis de rentrer. Il reprit donc rapidement le chemin de sa maison à travers des masses d'insurgés et de curieux qui affluaient de tous côtés. Au bout de quelques minutes, il arrivait à sa porte, pénétrait dans le salon qu'il trouva vide, et s'arrêtait épouvanté au seuil de la chambre d'Ernestine.

Les rideaux des fenêtres étaient baissés, et la chambre éclairée aux flambeaux. Cette lumière pâle et blafarde tombait d'aplomb sur le visage d'Ernestine couchée sur son lit, et lui communiquait les teintes mates de l'albâtre ou de la cire. Elle respirait encore : ses yeux étaient ouverts, et une de ses mains, transparentes à force de maigreur, pendait hors du lit. Le prêtre venait de lui administrer les sacrements de l'Église, et retiré un peu à l'écart, récitait à demi-voix les prières des agonisants; Lucile, agenouillée, répondait aux prières, et parfois, malgré ses efforts, laissait échapper un sanglot. Dans la chambre voisine, on voyait, par une porte entr'ouverte, Anselme et les domestiques, à genoux et priant. Les bruits du dehors n'arrivaient plus à ce réduit funèbre que par bouffées lointaines et confuses.

En apercevant son mari, Ernestine parut se ranimer : une lueur de joie, quelque chose comme un allégement suprême, ramena une teinte un peu plus vive sur son front décoloré. Un souffle, une ombre de sourire passa sur ses lèvres :

« Mon ami, dit-elle en essayant de se soulever, vous revenez bien tard ; n'importe ! il est temps ! »

Monsieur Servais, saisi de pitié et de terreur, la contemplait en silence.

« Cette fois, reprit-elle, c'est bien vrai : je vais mourir, et je bénis le ciel qui vous ramène auprès de moi pendant que je puis encore parler. »

Lucile se tourna vers elle, les mains jointes, et eut l'air de lui adresser une muette prière. Ernestine poursuivit, soutenue, semblait-il, par une force surnaturelle :

« Tais-toi, Lucile ! laisse-moi mon courage ; laisse-moi goûter le seul bonheur qui me soit permis. »

Puis faisant signe à son mari de s'approcher :

« Mon ami, ajouta-t-elle de façon à ne pouvoir être entendue que par lui, par le prêtre et par Lucile, la vie peut mentir quelquefois, mais la mort ne ment pas... Écoutez-moi sans m'interrompre, et si vous étiez tenté de me refuser votre pardon, songez que c'est presque une morte qui vous implore... songez que l'orgueil, si irrité qu'il soit, doit s'apaiser devant un cercueil... Vous vous souvenez de ce jour où vous trouvâtes monsieur Julien Féraud, ici, presque à mes pieds... Lucile vous dit que c'était pour elle, que monsieur Feraud venait me demander sa main... Vous ne pouviez douter de la parole de cet ange ; vous fûtes rassuré, et moi, comme une lâche créature, j'acceptai ce mensonge qui me sauvait... car c'était un mensonge : monsieur Féraud était venu pour moi... Oh ! permettez que j'achève, et accordez encore quelques minutes de pitié à celle qui va vous quitter pour toujours... Je n'étais pourtant pas aussi criminelle que vous pourriez le croire... Non, mon ami, et si je voulais mentir encore en face de la mort, à quoi bon cet aveu? Ce prêtre qui est là et qui m'a réconciliée avec Dieu, Lucile qui m'entend et qui lit dans mon âme comme dans la sienne, ce crucifix que je porte à mes lèvres, la sainteté de cette heure solennelle, la voix de votre propre cœur, tout vous dit que je ne vous trompe pas, que je ne puis pas vous tromper : j'ai été imprudente, égarée, révoltée contre un joug dont on ne me révélait que les rigueurs ; je n'ai pas été criminelle : que ce soit là votre consolation et la mienne ! »

Il y eut un moment de silence. Monsieur Servais était trop accablé pour s'irriter de l'aveu de cette femme, qui semblait

déjà lui parler du fond de la tombe ; Ernestine rassembla un reste de force, et continua d'une voix de plus en plus suffoquée :

« C'était la première fois que je recevais ainsi monsieur Julien Féraud ; mais, avant mon mariage, là-bas, dans notre pays, nous nous étions connus ; je l'avais aimé, innocemment, purement, comme Lucile a aimé Anselme... »

Monsieur Servais fit un geste de surprise ; Ernestine poursuivit :

« Oui, voilà ce que nous aurions dû vous dire ; nous aurions évité bien des malheurs et des périls... Mais, plus heureuse que moi, Lucile a pu garder tout le trésor de son amour. Moi, j'avais aimé un homme méchant, ambitieux, dangereux...

— Un misérable ! s'écria monsieur Servais, en reportant sur Julien toute sa colère, qui tombait devant Ernestine.

— Maintenant, reprit-elle, écoutez-moi... encore un peu... Vous avez compris déjà que je n'aurais pas laissé le sacrifice de Lucile aller jusqu'au bout, ni cet affreux mariage s'accomplir... J'étais sûre de mourir, et, par un reste d'orgueil dont je m'accuse, je ne voulais vous détromper que le jour où je serais si près de la mort qu'elle effacerait toutes les fiertés et toutes les colères... Je remercie Dieu qui m'a accordé cette dernière grâce... Mon ami, pardonnez-moi ! »

Elle lui tendait sa main à demi glacée : il ne la repoussa pas ; cette marque de pardon lui rendit encore un peu de courage.

« A présent, le plus pénible est dit, ajouta-t-elle, et un rayon de céleste beauté illumina son visage. Vous n'aviez jamais su qu'Anselme et Lucile s'aimaient : vous le savez aujourd'hui ; je vous recommande ces douces et chastes amours... Vous allez vous trouver bien seul, sans famille, sans héritier, au milieu d'un monde où votre fortune vous créera de nouveaux dangers...

— Moi ! mais je suis ruiné ! interrompit monsieur Servais avec une sombre amertume : je l'étais aux trois quarts ; la république m'achève ! Tous les malheurs, tous les désespoirs m'accablent à la fois...

— Ruiné ! la république ! reprit Ernestine avec un tressaillement de surprise qui se mêla aux frissons de l'agonie ; ah ! ces deux mots vous disent mieux que moi ce que je n'osais pas

vous dire. Mon malheur, le vôtre, celui de ce pauvre Amédée, la catastrophe qui vous frappe, en connaissez-vous les causes?

— Je les soupçonne, murmura son mari en baissant la tête.

— On a perverti Amédée, on m'a égarée, on vous a trahi... toujours... par les mêmes moyens, dit-elle en se dressant sur son séant avec une énergie effrayante : Qu'a-t-on trouvé dans la chambre d'Amédée? Tous ces mauvais livres que l'on vante, et qui distillent leurs poisons dans les âmes sans défense... Que m'a-t-il fait lire, lui? Tous ces romans corrupteurs, dont les auteurs ont la richesse et la gloire... Que vous a-t-il dit, à vous? Que les idées de désordre vous feraient grand, puissant, célèbre!... O mon ami! dans ce suprême instant où disparaissent toutes les vanités du monde, il me semble que Dieu vous parle par ma voix mourante... Il n'y a, il ne peut y avoir qu'une vérité, un bien, une loi, un devoir... Quand la société couronne d'une main ce qu'elle flétrit de l'autre, elle commet un mensonge; elle livre les âmes loyales à la révolte et au doute; elle se prépare des châtiments terribles... Tenez, ce tocsin que l'on entend! c'est le glas des funérailles!... »

Ce dernier effort avait épuisé Ernestine : elle retomba sur son lit, et parut un moment immobile et froide comme un cadavre. Pourtant elle se ranima peu à peu, et retenant son mari avec l'obstination habituelle aux moribonds, elle continua de lui adresser quelques paroles moins distinctes, où il eût peine à recueillir deux ou trois phrases intelligibles :

« Lucile et Anselme... ce sont les bons anges... je vous les recommande... Ruine, pauvreté, république... ils ne peuvent donc pas se marier?... C'est lui qui a fait tout le mal... on recueille ce qu'on a semé... que Dieu lui pardonne!... »

Elle parlait encore, mais son agonie faisait des progrès visibles, quand un grand bruit retentit à la porte de la rue; un pas rapide résonna dans l'escalier. Une terreur instinctive se peignit sur les traits d'Ernestine : ses yeux se rouvrirent; on eût dit qu'elle voyait d'avance l'homme qui allait entrer.

Elle ne se trompait pas: c'était Julien. La république proclamée, les émotions de la journée, l'ivresse du combat et de la victoire lui avaient fait tout oublier; ou peut-être, par une forfanterie exécrable, voulait-il se faire voir et saluer chez monsieur

Servais dans l'éclat de son triomphe, apparaître en dominateur là où il avait vécu en subalterne.

Par un mouvement rapide, le prêtre et Lucile se précipitèrent vers le lit, comme pour cacher Julien à Ernestine. Il était trop tard; elle l'avait vu: elle poussa un cri, étendit du côté de la porte son bras décharné, et, un instant après, ses derniers frémissements se perdirent dans l'éternelle immobilité.

« Elle est morte! » dit le prêtre d'une voix grave.

Lucile retomba à genoux, et ses sanglots éclatèrent.

Monsieur Servais s'était levé. Debout, pâle de douleur et de colère, il foudroyait de son regard Julien, dominé cette fois par cette scène funèbre où venaient se briser son triomphe et son orgueil. Monsieur Servais fit trois pas vers lui, le clouant sur place par l'expression de sa figure, d'où l'ardeur d'un sentiment profond avait effacé toute vulgarité; et d'une voix sourde dont chaque syllabe retentit comme des coups de marteau sur un cercueil :

« Tu viens voir ton ouvrage? lui dit-il. Eh bien! sois content. Amédée est mort; cette femme est morte; je suis ruiné, perdu, écrasé, tout cela par toi! Tu as ce que tu voulais! Tu as voulu du bruit, de l'éclat; tu as voulu arriver en marchant sur des décombres; tu as voulu incendier et démolir pour faire répéter ton nom... Tes vœux sont comblés; ici, dehors, partout, voilà, n'est-ce pas? assez de morts pour flatter ton orgueil, assez de débris pour te grandir, assez d'incendies pour t'éclairer! Savoure ton triomphe, Erostrate, mais redoute les malédictions de tes victimes. Va-t'en! Au nom de mon fils, au nom de ma femme, je te maudis! Va-t'en!

Julien subjugué n'essaya pas de répondre un mot, et disparut avec un silence de spectre : on l'entendit fermer la porte cochère. Ses compagnons, restés dans la rue, reprirent bruyamment les refrains patriotiques de la *Marseillaise* et des *Girondins*. Bientôt leurs chants s'éteignirent dans l'éloignement. Monsieur Servais était retombé sur son fauteuil. Lucile priait et pleurait près du lit funèbre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIEME PARTIE.

LE TEMPLE DE BAAL

I

Le 5 avril 1848, Avignon, fort agité déjà, depuis quarante jours, par les événements de Paris, paraissait en proie à une émotion extraordinaire. La municipalité provisoire, composée, en général, de portefaix, empêtrée dans ses habits provisoires, dans ses écharpes provisoires, endossés pour maintenir un ordre plus provisoire encore, parcourait tous les quartiers de la ville en s'efforçant de soulever sur son passage un enthousiasme absent et des clameurs muettes. Les fenêtres se fermaient à moitié, les boutiques aux trois quarts, et les citoyens paisibles, après avoir regardé à droite et à gauche pour être sûrs de n'être pas entendus, échangeaient à voix basse ces paroles effrayées :

« Eh bien ! vous savez ? le commissaire extraordinaire arrive demain !... »

Quel était ce commissaire extraordinaire ? Comment s'appelait-il ? Nul ne le savait. On disait seulement qu'il avait figuré au premier rang parmi les héros de février, envahi la Chambre, dirigé le pillage des Tuileries ; qu'il s'était posé, contre monsieur de Lamartine et la fraction modérée, en partisan fougueux

du drapeau rouge; que, faute d'avoir pu faire prévaloir son avis, il s'était trouvé en dehors de la liste des membres du gouvernement, mais qu'on le ménageait, qu'on le craignait, et que, pour l'éloigner de Paris en livrant à son influence les provinces soupçonnées de tiédeur républicaine, on lui faisait parcourir quelques départements de l'Ouest et du Midi. Les imaginations méridionales se mettant de la partie, on traçait de cet agitateur inconnu un portrait épouvantable. Il ne marchait qu'accompagné d'une centaine de sbires retroussés jusqu'au coude, portant la carmagnole et demandant des têtes. Il levait, rien que pour sa table, un impôt de cinquante mille francs par jour sur les bourgeois et les riches. Il avait exhumé, pour son costume, toute la défroque de 93; la cravate de Robespierre, le gilet à la Saint-Just, les pistolets passés à la ceinture, et un plumet rouge à son chapeau. Les plus alarmistes assuraient même qu'il buvait du sang dans un crâne monté en coupe, et se nourrissait de chair humaine.

Le même jour, à quatre heures, un joli jeune homme, drapé à l'espagnole dans un manteau dont le collet cachait à demi son visage, arriva à Avignon par le bateau à vapeur, et se fit conduire à l'hôtel d'Europe avec son mince bagage. En dépit du manteau et du feutre, la petitesse de sa taille, la souplesse de sa démarche, l'élégance de sa main et de son pied, une indiscrète mèche de cheveux blonds s'échappant entre la coiffe du chapeau et le velours du collet, tous ces indices eussent peut-être inspiré quelques graves soupçons sur ses droits à porter l'habit masculin, si les rares promeneurs qu'il rencontra sur son passage n'avaient eu d'autres soucis en tête. En entrant à l'hôtel, notre jeune homme demanda une chambre, et donna quelques ordres d'une voix délibérée dont le timbre frais et charmant oubliait parfois de se déguiser. Deux heures après, il descendait à la table d'hôte: débarrassé du manteau de voyage, il portait avec une grâce cavalière, bien qu'un peu timide, une redingote serrée autour de sa taille fine, un large pantalon de drap, des brodequins vernis qui faisaient valoir son pied microscopique, un foulard de soie noué négligemment à son cou d'une blancheur suspecte, et une charmante toque de velours bleu sous laquelle ses cheveux semblaient avoir peine à se contenir; bref, un déli-

cieux costume qui eût changé les soupçons en certitude pour un observateur attentif.

La table d'hôte offrait en raccourci l'image de la société d'alors et des impressions qu'elle avait reçues de la nouvelle république, à ses deux extrémités contraires. Trois commis voyageurs de bas étage, démagogues subalternes, venus de Marseille pour se faire admirer par les populations voisines, étaient entrés dans la salle à manger, coiffés de bonnets rouges tout neufs, posés perpendiculairement sur leurs têtes, et donnant à leurs faces vulgaires un air beaucoup plus grotesque que terrible. De l'autre côté de la table s'assirent deux gentilshommes campagnards du voisinage, qui, trop inquiets pour rester chez eux dans ces journées d'angoisse où il semblait que chaque heure dût être le salut ou la perte, avaient eu tous deux la même idée, celle de venir se loger dans un hôtel, afin d'être à la source des nouvelles et d'y étourdir leurs inquiétudes par cette lanterne magique d'incidents et de personnages. Ils avaient de l'esprit et surtout du bon sens. La discussion qui ne tarda pas à s'établir entre eux et les commis voyageurs, parut intéresser vivement le jeune homme à la toque de velours, qui tout en se penchant sur son assiette, n'en perdait pas une syllabe. Le dîner était à peine commencé depuis quelques minutes, lorsqu'on vit entrer un nouveau convive. A sa vue, nos deux campagnards poussèrent une exclamation de surprise :

« Quoi ! Gustave de Nareins ici?

— Oui, mes très-chers ; Paris n'était plus tenable; l'autre soir, nous n'étions pas en nombre, au club, pour faire un mort à cent sols la fiche ; les Italiens chantent dans le désert; vous ne rencontreriez pas deux voitures de maître sur toute la ligne qui va de l'arc de l'Etoile à la Bastille; il n'y a plus un salon ouvert; le faubourg Saint-Germain ressemble à une vaste nécropole à laquelle les lampions servent de flambeaux funèbres. Il n'en est pas moins avéré que nous sommes enchantés, ravis, et que nous célébrons, tous les huit jours, une fête populaire!.. »

Ce nouveau venu était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, qui semblait réaliser toutes les conditions d'un héros de roman habillé par un bon tailleur : sa mise, d'une élégante négligence, faisait ressortir la distinction de sa tournure et la

grâce de toute sa personne. Il était brun ; sa figure régulière, relevée d'une fine moustache brune, et parfaitement encadrée entre de beaux cheveux noirs et des favoris corrects, pouvait se prêter tour à tour à l'expression de la bonne humeur, d'une gaieté malicieuse ou d'un tendre sentiment. Cette vivacité d'impressions, cette physionomie ardente et mobile, ce regard fier et hardi, également prêt à lancer des flammes ou à se voiler d'une mystérieuse langueur, tout prouvait que, si Gustave de Nareins avait jusque-là gaspillé, au milieu d'un monde de dandys et de viveurs, ses richesses de cœur et d'esprit, il pourrait bien, quand viendrait son heure, éprouver toutes les émotions et commettre toutes les sottises d'un homme sentimental et passionné.

« Et les femmes? lui dirent les deux gentilshommes de province.

— Oh ! les femmes ! reprit-il avec une petite moue qui lui allait fort bien ; il n'y en a plus une seule à Paris... Qu'y feraient-elles ? La république ne nourrit que les citoyens utiles. Mousqueton est à Londres, Florine à Bruxelles, Mousseline et Jonquille sont parties pour l'Afrique, Diana pour l'Amérique du Sud, Laurette pour Constantinople, Angela pour Saint-Pétersbourg, Silvanelle pour Pékin et Goguette pour Pontoise ; voilà où en est, pour le moment, le plus joli échantillon de la plus belle moitié du genre humain ; vous savez que je n'en connais pas et ne veux pas en connaître d'autres !

— C'est vrai ! dit en riant un de ses deux interlocuteurs ; Gustave ne croit pas à l'amour !

— Pardon, mes chers, répliqua-t-il sur le même ton ; je crois à l'amour comme au soleil ; mais je ne le regarde pas, il m'éblouirait. »

En même temps, soit hasard, soit attraction magnétique, ses yeux rencontrèrent ceux du jeune voyageur que nous avons introduit au commencement de ce chapitre. Celui-ci, depuis l'entrée de Gustave, n'avait pas cessé de l'observer du coin de l'œil avec une curiosité qui ressemblait presque à un sentiment plus vif. Lorsque l'élégant Parisien, après son dénombrement railleur des royautés féminines de la bohême galante, avait effleuré, en sceptique endurci, le délicat chapitre des femmes et de l'amour, on eût pu surprendre un imperceptible sourire sur les lèvres

de son silencieux et attentif auditeur, un éclair à demi voilé sous ses paupières. Gustave, placé à table en face de lui, éprouva, en le voyant, une sensation bizarre : son regard curieux et connaisseur se glissa de ce cou blanc et flexible, de ce menton d'une imberbe rondeur, à ces cheveux d'un blond charmant que la toque bleue avait tant de peine à contenir ; mais il fut interrompu dans son examen par un des dîneurs qui lui demanda :

« Et que viens-tu faire dans ce pays-ci ?

— Parbleu ! la belle question ! Je reviens chez moi, à la campagne, pour essayer de ne pas mourir de faim, ce qui, en temps de république, me semble la plus difficile des entreprises. A la campagne, on doit toujours avoir de l'argent... les asperges n'y coûtent pas un louis la botte, comme chez Véry ! »

Ces mots ramenèrent la conversation sur la situation présente. Les commis voyageurs à bonnet rouge, qui, depuis l'arrivée de Gustave de Nareins, paraissaient fort scandalisés du ton et des manières de cet odieux aristocrate, reprirent leurs niais dithyrambes sur l'âge d'or républicain qui allait faire sur la France et amener tous les Français à s'aimer comme des frères. Mais ils furent honteusement battus par les arguments simples et droits des deux gentilshommes campagnards, que renforçait le spirituel persiflage de Gustave. Tout en mangeant et en parlant, il regardait à la dérobée son problématique vis-à-vis, qui ne perdait pas trop contenance sous ce contrôle embarrassant, et écoutait d'ailleurs avec une attention avide la conversation générale. On eût dit qu'il comparait mentalement les deux sociétés, les deux opinions qui combattaient sous ses yeux, et que chacune de ces attaques et de ces ripostes continuait pour lui une leçon commencée.

« A propos, dit Gustave, quel est donc ce commissaire extraordinaire, ce terrible Croquemitaine qui doit arriver demain matin, et qui effraie d'avance jusqu'aux garçons de cet excellent hôtel ?

— On ne sait pas son nom, répliqua un des convives.

— Pardon ! je le sais, moi ! s'écria un des commis voyageurs d'un air triomphant : c'est le citoyen Julien Féraud ; un bon, celui-là ! un chaud patriote ! un ami de Sobrier, de Barbès et de Blanqui

— Connais pas! fit Gustave. »

Le petit jeune homme blond qu'il examinait avec une curiosité toujours croissante, garda le silence; mais un mouvement d'épaules, un léger pli de ses lèvres roses et fines, au moment où on nomma Julien Féraud, prouvaient peut-être que ce nom ne lui était pas étranger.

« Mais enfin, que vient-il faire ici, ce commissaire? reprit un des campagnards.

— Installer la république, répondit le monsieur au bonnet rouge d'un air doctoral.

— Très-bien. Et quel est le but de la république?

— Rendre le peuple plus libre, plus riche et plus heureux qu'il ne l'a été sous les tyrannies monarchiques!

— Parfaitement; je vois que nous nous entendons à merveille. Eh bien! mon cher monsieur! si votre excellent commissaire, votre patriotique commissaire, par ses allures rébarbatives, empêche notre population de voter pour qui elle veut, direz-vous encore que le peuple est très-libre et le suffrage très-universel?

— Mais, monsieur...

— Et si, par le seul fait de son arrivée, par la frayeur qu'il va causer à dix lieues à la ronde, nos cocons descendent à soixante centimes et nos garances à seize francs; si les propriétaires, ruinés par ce bas prix, ne peuvent plus donner à leurs travailleurs que vingt sous par jour au lieu de trois francs; si les négociants sont obligés de suspendre leurs achats, les fabricants de fermer leurs usines et les chefs d'atelier de congédier leurs ouvriers; si, par une gradation douloureuse, la richesse devient gêne, la médiocrité pauvreté, la pauvreté misère, et la misère faim, direz-vous encore que le peuple est beaucoup plus riche, beaucoup plus heureux que sous cette infâme monarchie?

— Mais, monsieur...

— Eh bien! moi, mon cher monsieur, je parie ce que vous voudrez, mon porte-cigare contre votre bonnet rouge, que, si l'illustre citoyen Julien Féraud, commissaire extraordinaire, est en effet aussi commissaire et aussi extraordinaire qu'on le prétend, il produira exactement sur la liberté, le bonheur et la richesse de ce peuple-ci, l'effet que je viens de vous dépeindre! »

Cette boutade termina la discussion; on se leva de table; le

jeune homme à la toque bleue s'esquiva à petit bruit, alluma son bougeoir et monta l'escalier qui conduisait à sa chambre. Arrivé au bout d'un long corridor à portes numérotées, il se retourna et vit Gustave qui était monté derrière lui. A cette vue, il doubla le pas, atteignit sa chambre, ouvrit la porte, mit la clef en dedans, et s'enferma à double tour.

Gustave de Nareins redescendit, appela un garçon, et lui dit tout bas, en lui mettant un écu de cinq francs dans la main :

« Tâche de savoir le nom de ce petit monsieur qui a dîné à table d'hôte, et qui loge au n° 27. »

Quelques minutes après, l'ingénieux garçon frappait à la porte du 27, un grand cahier à la main. On ne lui ouvrit qu'après avoir longuement demandé qui il était, et ce qu'il voulait.

« Monsieur, dit-il quand la porte fut enfin entr'ouverte, c'est le livre de l'hôtel; nous avons les ordres les plus sévères pour y faire inscrire le nom des voyageurs et le pays d'où ils viennent.

— Est-ce bien nécessaire? dit le jeune homme en hésitant.

— Très-nécessaire.

— Eh! bien, donnez!... »

Il prit une plume et écrivit rapidement : Franz Albemare, Paris.

Puis, quand le garçon se fut retiré et que le voyageur se fut de nouveau enfermé à double tour, il ôta sa toque de velours: les boucles de ses beaux cheveux blonds ruisselèrent sur ses épaules...

C'était Nathalie.

Sa première impression, après la révolution de février, fut d'en être enivrée. Mais cet enthousiasme dura peu. Placée aux avant-scènes de cette comédie sans gaîté ou de ce drame sans grandeur, elle en vit de près les acteurs, les coryphées et les comparses; elle en étudia les fils et les ressorts, et dès lors son jugement fut fait: la petitesse des personnages lui rapetissa les événements. Elle comprit que, parmi ces singuliers vainqueurs, les plus intelligents étaient épouvantés de leur victoire, que les plus énergiques ne tarderaient pas à la rendre odieuse, et que les plus convaincus la rendaient déjà ridicule. Elle pressentit que cette révolution, ne s'appuyant sur rien, n'ayant rien à créer ou à détruire, forcée de laisser la société dans l'état où elle la trouvait ou de l'avoir tout entière pour ennemie, fonctionnerait dans

le vide, n'aurait d'autre alternative que d'être malfaisante ou impossible, et périrait d'inanition ou d'excès.

Un moment elle crut que Julien allait s'emparer, sinon de son cœur, au moins de sa destinée. Leur traité d'alliance antisociale étant, contre toute espérance, couronné par une révolution, quoi de plus simple que de s'unir pour les bénéfices comme ils s'étaient alliés pour la lutte? Mais, depuis quelque temps, Julien était fort entamé dans l'esprit de Nathalie : elle doutait de lui. Elle éprouvait ce sentiment de déception préventive, qui devient presque une vertu chez les femmes sans principes, et les protége contre les prestiges du faux héroïsme et du faux génie. Elle se demandait si cet orgueil, cette véhémence, ce charlatanisme de destruction et de haine, cette allure théâtrale de factieux et de tribun, ne cachaient pas, en définitive, un fond de médiocrité; si Julien n'était pas une de ces contrefaçons de grands hommes qu'on annule en leur donnant cours. Elle avait su par lui les détails des derniers moments d'Ernestine, dont la mort donnait une satisfaction suprême à ses rancunes et à ses haines; mais on lui apprenait en même temps que monsieur Servais était ruiné. Or Nathalie, que les grâces quadragénaires de l'ex-député tentaient peu en dehors du portefeuille qu'il avait espéré et des millions qu'il ne possédait plus, ne songeait guère à renouer avec lui. Elle se disait d'ailleurs qu'il était de bon goût de le laisser pendant quelques mois seul à ses regrets et à sa douleur; que, dans ces premiers temps, il éprouverait un sentiment pénible à revoir une femme qu'il accusait peut-être, qui, peut-être, dans les dernières confidences de l'agonie, lui avait été dénoncée par sa femme ou par son fils comme une des causes de leurs fautes et de leurs malheurs. Elle s'abstint donc de toute démarche auprès de lui, se contenta de se faire écrire à sa porte, et attendit les événements, également décidée à se tenir en garde vis-à-vis de l'homme dont elle n'avait plus rien à attendre et de celui à qui elle ne croyait plus.

C'est dans cette attitude de méfiance et de réserve qu'elle vit passer les premiers épisodes de la république. Julien, emporté dans ce chaos démagogique dont les chefs étaient déjà tous brouillés entre eux, venait la voir de temps à autre, et la

mettait au courant. Seulement, grâce à une de ces péripéties d'intérieur si communes entre les frères de la veille dans les moments de crise politique, elle était presque obligée, pour le recevoir, de se cacher de Versolant et de la rédaction de l'*Initiateur*. Voici pourquoi : soit dépit de n'être rien et de voir son journal distancé par les organes plus authentiques de l'opinion républicaine, soit instinct et pressentiment d'homme d'affaires, Versolant, quinze jours à peine après la catastrophe, s'était réveillé réactionnaire des pieds à la tête, et avait dirigé l'*Initiateur* dans ce sens. Son état-major, inspiré par lui, et heureux d'ailleurs de céder à ce goût d'opposition qui est le génie et la vie des journalistes, faisait assaut de verve et d'éloquence en l'honneur des doctrines monarchiques, des grands principes d'ordre, de religion, d'autorité et de morale, et signalait à la risée ou à l'indignation publique tous les épisodes burlesques ou sinistres qui marquèrent cette parodie, à l'eau de rose vinaigrée, des souvenirs de 89 et des velléités de 93. Nathalie, qui, comme tous les gens du métier, ne dédaignait pas de mesurer un succès par les chiffres, put constater alors un détail qui lui donna beaucoup à penser. Malgré ses romans, malgré le savoir-faire de Versolant, la faconde de Julien et l'influence de monsieur Servais, l'*Initiateur* n'avait pu, avant le 24 février 1848, dépasser six mille abonnés; à la fin de mars, il en comptait vingt-cinq mille, et des milliers de numéros se vendaient, chaque soir, dans les rues : il commençait à faire, en style technique, beaucoup plus que ses frais, et monsieur Servais, qui y avait dépensé, en dix-huit mois, près de cent mille écus et qui en était resté le principal actionnaire, pouvait espérer de prochains bénéfices. Maigre indemnité dans sa ruine! planche bien mince pour un si grand naufrage! N'importe! c'était là un indice; l'esprit fin et pénétrant de Nathalie en concluait que les courants de l'opinion se dirigeaient vers ce point, que la société que l'on voulait faire tomber à gauche allait pencher à droite.

Julien avait violemment rompu avec Versolant et ses anciens collaborateurs. Bientôt on apprit qu'embarrassé de lui et de ses exagérations compromettantes, le gouvernement l'envoyait dans quelques départements du Midi dont on n'était pas sûr, et qu'il

s'agissait de convertir à la forme-républicaine. Avignon devait être sa première étape. La résolution de Nathalie fut prise à l'instant. Elle se décida à partir *incognito*, pour aller juger par elle-même de quelle façon Julien remplirait sa tâche, quel accueil il recevrait, et quelle place elle devait décidément lui donner dans son esprit et dans sa vie. Sans se confier à un seul de ses amis, sans que Julien surtout pût s'en douter, profitant du bouleversement et des préoccupations générales, elle s'arrangea pour arriver à Avignon la veille du jour où le nouveau commissaire y était attendu. Pour être plus libre de ses actions et de sa personne, elle s'habilla en homme, et, malgré son mépris pour les futilités féminines, elle ne put se défendre d'un sentiment de joie et de vanité satisfaite en se regardant dans sa glace, transformée en un jeune et charmant cavalier, digne de voyager de compagnie avec cette belle duchesse de Chevreuse dont un illustre écrivain nous racontait naguère les romanesques équipées.

Le lendemain, dans la matinée, Julien fit son entrée à Avignon, dans un costume exactement copié sur un portrait en pied de Saint-Just. Il s'installa à l'hôtel de ville, convoqua les autorités municipales, les magistrats, le procureur de la république, le capitaine de gendarmerie, et leur dit d'un air hautain, en croisant ses mains derrière son dos :

« Eh bien ! citoyens, qu'avons-nous fait depuis quarante jours ? Où en est la république dans ce pays-ci ?

— Tout le monde a accepté sans difficulté la nouvelle forme du gouvernement, et quand on aura bien reconnu qu'elle ne fait de mal à personne, qu'elle protége l'ordre et respecte la propriété, nous ne désespérons pas de lui rattacher même les royalistes et les grands propriétaires....

— J'en serai charmé, reprit Julien avec un ricanement terrible ; mais nos pères, nos héroïques devanciers de 93 les domptaient par d'autres moyens... Et, dites-moi, avez-vous de la troupe ici ?

— Oui... deux bataillons du brave 52e de ligne revenant d'Afrique, et un escadron du 7e dragons.

— De mieux en mieux. Et qui avez-vous à la tête de votre garde nationale ?

— Le loyal et intrépide colonel d'Ervaton.

— Oh ! délicieux ! Un noble, n'est-ce pas ? Ah ! mais vous êtes charmants, dans ce pays de troubadours ! Et qui comptez-vous envoyer à l'Assemblée constituante dans les élections qui vont avoir lieu ? »

On lui montra une liste composée de cinq noms parfaitement honorables, où, à force de recherches savantes, on avait réussi à glisser un républicain de la veille, malheureusement affligé de la particule.

« Excellent ! cinq voltigeurs de l'ancien régime à culottes courtes et ailes de pigeon !.. Ah ! encore une question..... Avez-vous ici des ateliers nationaux ?

— Non, citoyen ; chacun a tâché de faire travailler suivant ses moyens, et, jusqu'à présent, nous avons pu nous tirer d'affaire.....

— Je vous en félicite... voilà un département bien en règle vis-à-vis de la République... Allons, il était temps que j'arrivasse, et l'on a bien fait de m'envoyer ici ! »

Les assistants se regardèrent plus stupéfaits qu'effrayés. Julien reprit d'une voix de stentor, en se campant sur la hanche, une main passée dans son grand gilet à revers, l'autre posée sur la poignée de son grand sabre :

« Or çà, citoyens, écoutez-moi, et d'abord sachez que j'arrive avec des pouvoirs sans bornes... je voudrais, à l'instant, faire tomber toutes vos têtes, je n'aurais qu'un ordre à donner, et vos têtes tomberaient. »

Julien faisait évidemment des efforts inouïs pour être effrayant et sinistre. Quelqu'un qui lui eût dit qu'il ressemblait au Satan de Milton, au Charles Moor de Schiller, aux héros de lord Byron, l'eût prodigieusement flatté. Le capitaine de gendarmerie, peu versé dans la littérature satanique, dit tout bas à son voisin :

« Il est ivre. »

Julien reprit :

« Trois ateliers nationaux seront immédiatement établis : on donnera aux travailleurs quarante sous par jour, et on n'aura le droit d'exiger d'eux que cinq heures de travail. Chaque semaine le total de leur solde sera délivré par le receveur géné-

ral, contre un bon signé de ma main. La troupe de ligne et les dragons sortiront de la ville dans les vingt-quatre heures; les ouvriers seront seuls chargés de protéger l'ordre. Les élections de la garde nationale seront cassées, et l'on s'arrangera pour ne nommer officiers que de solides patriotes, de purs et énergiques démocrates. Quant à la liste électorale, les cinq noms seront biffés. On dressera une nouvelle liste composée ainsi qu'il suit: les citoyens Blanqui, Barbès, Louis Blanc, Sobrier et Julien Féraud. Cette liste sera envoyée à tous les comités et clubs du département, avec ordre de la faire prévaloir. Ce soir, j'ouvrirai et présiderai le club des Amis du peuple; on y acclamera les noms des cinq candidats, et quiconque résisterait sera déclaré suspect. J'ai dit. Qu'on aille me préparer les grands appartements de la préfecture, et que l'on commande pour ce soir un dîner de trente couverts, à vingt-cinq francs par tête; je m'occuperai de choisir les convives... Citoyens! je ne vous retiens plus... à tantôt! »

Quand les honnêtes auditeurs de cette étrange allocution se trouvèrent dans la rue, ils se frottèrent les yeux comme s'ils sortaient d'un rêve. Pour tous, même pour ceux qui étaient ou qui se croyaient républicains, il était clair que, si les ordres de Julien recevaient un commencement d'exécution, c'était, pour le pays, le signal d'une conflagration générale: car le fougueux proconsul trouverait aisément ces quelques centaines de tapageurs qui se rencontrent partout au service des mauvaises causes: mais comment faire? Comment l'empêcher de publier ces décrets inouïs? Les hommes qui l'avaient revêtu de si grands pouvoirs ne persisteraient-ils pas à lui donner raison? Comment communiquer avec la capitale, obtenir des ordres, arrêter dans son essor ce Titan de la jeune Montagne? On tint conseil au Cercle du commerce, où se réunissaient toutes les bonnes têtes de la ville. Il y avait là quelques officiers qui proposèrent de jeter Julien par la fenêtre: les cerveaux s'exaltaient, les discussions s'échauffaient; les hommes sages pouvaient aisément prévoir ce qui arriverait le lendemain, si l'on ne parvenait pas à étouffer au plus tôt ce germe de collision et de désordre, quand Gustave de Mareins, présenté au Cercle par ses anciennes connaissances, les gentilshommes campagnards, demanda la parole et dit, avec

un mélange de fermeté et de gaieté qui eut beaucoup de succès :

« Messieurs, si vous m'en croyez, vous ne ferez pas à cet énergumène plus d'honneur qu'il ne mérite ; vous ne compromettrez contre lui aucune des autorités régulières de la ville. Votre légitime résistance passerait, à Paris, pour une tentative monarchique. Que les troupes restent dans leurs quartiers et les gardes nationaux dans leurs maisons. Si vous avez confiance en moi, je me charge de vous débarrasser, avant vingt-quatre heures, de ce monstrueux produit de la démagogie parisienne...

— Mais comment cela ? lui demanda-t-on de toutes parts.

— La population de la ville est bonne, n'est-ce pas ?

— Excellente.

— Très-bien... en outre elle est curieuse, comme partout. Vous qui avez de l'influence, arrangez-vous — et ce ne sera pas difficile — pour qu'une foule compacte, mais essentiellement pacifique, se rassemble demain matin sous les fenêtres du citoyen Julien Féraud ; le reste me regarde, et je vous promets qu'il n'y aura pas un coup de poing échangé, pas une goutte de sang répandue... »

Gustave parlait avec une assurance de si bon goût, sa personne était si sympathique, son prestige d'élégant parisien ajoutait tellement à ses moyens de persuasion, que, sans plus de questions et de commentaires, on lui donna carte blanche.

Il se fit indiquer le meilleur voiturier de la ville :

« Il me faut, lui dit-il, pour demain votre meilleure caroche et vos deux meilleurs chevaux ; le tout devra stationner sur la place Crillon, à dater de neuf heures. Il s'agira de conduire tout d'un trait, jusqu'à Orange, un étranger de distinction. Voilà 20 fr. d'arrhes. » Le voiturier s'inclina.

« A présent, dit Gustave à ceux qui l'accompagnaient, chacun peut aller à ses affaires. Il n'y aura rien ce soir ; il pleut à verse, et Lucullus dînera chez Lucullus. »

Le lendemain, à neuf heures précises, une foule immense, silencieuse et recueillie comme si elle eût assisté à un enterrement, se pressait sur la place de la Préfecture, devant la porte de l'hôtel où Julien avait couché. On se racontait dans les groupes le dîner sardanapalesque de la veille, et la quantité de bouteilles de vin de Champagne bues à la santé de la liberté, de l'égalité

et de la fraternité. Pas un uniforme, pas même un costume de garde national ou de sergent de ville ne se détachait au milieu de cette masse populaire. Gustave, en grande tenue, habit noir, gants blancs et cravate blanche, monta jusqu'à l'appartement de Julien. Il le trouva faisant sa toilette, et lui dit avec une gravité de directeur des pompes funèbres :

« Citoyen, le peuple est là-bas, sous vos fenêtres; il vous attend. »

Julien crut qu'on allait lui décerner une ovation démocratique : il boutonna son gilet blanc à revers, regarda un moment à travers les vitres, et reconnut avec orgueil que ce républicain si grave et si bien mis ne l'avait pas trompé : la foule s'étendait à perte de vue, et refluait dans les rues adjacentes. Il fit signe à Gustave qu'il était prêt à le suivre; Gustave alors lui offrit son bras, mais avec tant de politesse et de grâces officielles, que Julien se laissa conduire, persuadé qu'il avait affaire à l'ordonnateur de la fête. Ils descendirent. La foule, toujours silencieuse, s'ouvrit sur leur passage, et ils se mirent en marche, précédés, suivis et entourés par une population empressée, mais muette. Le commissaire extraordinaire commençait à s'étonner de ce silence. — C'est singulier, pensait-il; les gens du Midi passent pour si bruyants! probablement on me prépare une surprise! — Au reste, le trajet fut court : de la place de la Préfecture à la place Crillon, il n'y a pas plus de cinq minutes. Julien eut d'ailleurs une autre satisfaction de vanité : dans toute la longueur de la rue Calade, toutes les femmes s'étaient mises à leurs fenêtres pour le voir passer, et il y en avait de charmantes.

Bientôt on arriva sur la place Crillon. Une calèche, attelée de deux vigoureux chevaux, stationnait sur la place; le cocher était sur son siége, le fouet en main. Cet attelage de fort bonne mine se trouvait justement devant la porte de l'hôtel d'Europe, dont la façade occupe une partie de la place. Quelqu'un qui eût levé les yeux du côté de cet hôtel aurait aperçu, à l'entresol du premier étage, une croisée entr'ouverte, et, derrière le rideau, une main blanche et une tête blonde : c'était Nathalie, qui ne perdait pas un détail de cette scène.

Les rangs pressés de la foule s'ouvrirent de nouveau sur le

passage de Julien et de Gustave. Celui-ci conduisit silencieusement son compagnon jusqu'à la calèche ; et là, dépliant le marche-pied, arrondissant les coudes et redoublant de politesse, il lui fit signe de monter.

« Qu'est-ce à dire ? balbutia Julien effaré.

— Cela signifie, citoyen, répondit Gustave avec un sérieux imperturbable, que votre mission dans le département de Vaucluse est terminée, et que, de par le peuple souverain, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, vous êtes prié de repartir. Vive la république ! »

Alors une clameur immense, huées, risées, sifflets, éclats de rire, s'éleva du sein de cette foule. Julien devint livide : il promena son visage à droite et à gauche, et ne vit que des figures hostiles ou railleuses. Comme Néron, il souhaita tout bas que ce peuple n'eût qu'une tête pour la faire tomber ; mais ce peuple en avait vingt mille, et vingt mille bouches lui disaient de s'en aller. C'était le suffrage universel dans toute sa sincérité.

La pâleur du proconsul augmentait de seconde en seconde. Il voulut parler ; les huées redoublèrent. Gustave était toujours là, le chapeau à la main, le coude arrondi, lui montrant le marchepied déplié et lui faisant signe de monter en voiture.

Julien monta. Un tonnerre d'applaudissements et d'acclamations ironiques retentit de toutes parts. « Route de Paris, et fouette cocher ! » cria Gustave, en saluant une dernière fois le commissaire, que les chevaux emmenaient au grand trot. En un clin d'œil, l'attelage tourna la porte de l'Oulle et disparut.

« Le tour est fait ! » dit gaiement Gustave à ses voisins, en allumant un cigare.

Nathalie, derrière son rideau, venait d'assister à une des nombreuses revanches de la société. La leçon ne fut pas perdue pour elle ; Julien était à jamais déchu dans son esprit : il avait été ridicule !

II

Le lendemain de ce jour mémorable, Nathalie, toujours déguisée tant bien que mal sous son costume masculin, repartait, de grand matin, pour Lyon et Paris, par le bateau à vapeur. Elle avait repris son manteau et son chapeau, qui lui donnaient l'air d'un jeune étudiant retournant à l'École de droit après les vacances de Pâques. Par une distraction qui la fit sourire, elle ouvrit la porte du petit salon réservé aux dames, et recula en apercevant un amas de robes, de mantelets, de tartans et de châles, sous lequel trois ou quatre Anglaises réparaient la brièveté de leur nuit d'auberge. Ne voulant pas effaroucher par sa présence la pudeur britannique, Nathalie alla se rasseoir dans la salle commune, se tapit dans un coin, et se prit à rêver, à la clarté d'une chandelle fumeuse que commençaient à faire pâlir les premières lueurs du matin. Tous les incidents de la veille lui revenaient en mémoire, comme autant d'indices dont elle discutait avec elle-même la valeur et la portée. Fort peu dupe de ses propres paradoxes, très-décidée à ne point passer avec ses enthousiasmes primitifs un bail indéfini, la femme de lettres, depuis quelques semaines, se désillusionnait de plus en plus. Elle devinait qu'elle avait fait fausse route, que le triomphe de ses idées et de ses amis n'avait été qu'un succès de surprise, et que, si elle songeait sérieusement à son avenir, c'était à l'extrémité contraire qu'elle devait le chercher. Le désastre de Julien, ses forfanteries démagogiques, cette expulsion dont le ridicule allait sans doute le poursuivre jusqu'à Paris, complétaient pour Nathalie cette déception qu'ont dû subir de nos jours tant de femmes intelligentes, croyant avoir aimé et admiré des héros, des hommes de génie, des bienfaiteurs de l'humanité, ayant eu foi en leurs plans de régénération sociale, et voyant s'applatir, au premier coup d'épingle, ces outres gonflées de vent. Julien n'existait plus pour elle : en revanche, l'élégante

silhouette de Gustave de Nareins n'apparaissait-elle pas, de temps à autre, à cette imagination vive et mobile, comme se lève une étoile à l'orient, pendant que la nuit tombe à l'autre bout de l'horizon? C'est ce que nous n'oserions pas affirmer.

Quand Nathalie eut assez rêvé, elle vit qu'il faisait grand jour. Secouant les derniers frissons du matin, elle alluma une cigarette, monta sur le pont, et s'absorba d'abord dans la contemplation des beaux paysages qui se succédaient sous ses yeux. Le ciel était pur, et le soleil dissipait peu à peu les brumes légères, qui allaient s'accrocher au flanc des montagnes du Vivarais et du Dauphiné. D'espace en espace, quelque château fort en ruines, quelque village échelonné sur la crête d'une colline ou sur la pente d'un ravin, détachait sa masse grisâtre au-dessus des rangées de peupliers, des fouillis de saules et d'aulnes qui s'épanouissaient sur les deux rives, et que le printemps commençait à teindre d'une verdure tendre et veloutée. La lumière matinale parsemait de tons vifs et irisés comme l'opale les rochers qui surplombaient le bord, et dont les déchirures s'habillaient déjà de mousse, de genêts et de bruyères roses. Ce spectacle ravissait Nathalie, habituée, depuis longues années, à ne voir d'autre verdure que celle du Luxembourg, et douée, pour sentir et peindre la nature, de ces aptitudes singulières qui caractérisent la littérature moderne. Son esprit, toujours armé pour l'observation ou la lutte, roidi contre tout sentimentalisme inutile, endurci par de vieilles idées de haine et de guerre contre la société, se détendait devant ces scènes agrestes et souriantes, et la disposait, à son insu, à plus de tendresse et d'abandon. En ce moment, elle se retourna comme pour chercher un confident de cette heure aimable et douce, et eut peine à retenir un cri de surprise : Gustave de Nareins se tenait debout sur le pont, à dix pas d'elle, et il la regardait avec une expression de courtoisie et de finesse qui semblait dire : Je vous ai devinée ; mais je n'en aurai l'air qu'autant que vous le voudrez.

Il n'avait pas eu besoin d'un grand effort de génie pour arriver là. Le garçon de l'hôtel d'Europe, en lui rapportant le registre où Nathalie avait écrit, en le tronquant, son pseudonyme littéraire, s'était empressé d'ajouter, pour gagner plus en conscience

l'argent de Gustave, que ce petit monsieur avait l'air *tout chose*, et ne se souciait guère de donner son nom. Ce nom de Franz Albemare, malgré sa variante masculine, rappela à monsieur de Nareins un roman qu'il avait lu; il se souvint d'avoir entendu parler, à son club, d'une jeune femme qui signait ainsi, dont on vantait la beauté, le talent, la vie originale, et qui, disait-on, avait eu l'étrange secret d'allier l'indépendance la plus absolue à la vertu la plus inattaquable. Ces souvenirs assez vagues — car Gustave ne se piquait pas d'être fort au courant des coulisses de la littérature — achevèrent de lui monter la tête, et la veille, pendant toute la soirée, il avait rôdé dans les corridors de l'hôtel, guettant une occasion favorable qui ne s'offrit pas: Nathalie était restée enfermée dans sa chambre avec une patience de cénobite. Enfin, vers onze heures, le garçon, devenu l'ami intime du jeune dandy dont il prisait fort les grandes manières, était accouru tout essoufflé, le prévenant que le petit monsieur du 27 s'était fait inscrire pour le réveil de quatre heures du matin, c'est-à-dire pour le bateau à vapeur de remonte. Gustave, huit jours auparavant, s'était cru très-raisonnable parce qu'il quittait Paris où il ne s'amusait plus et ne connaissait plus personne, pour venir à la campagne faire des économies. Mais la raison chez lui ne régnait jamais que par *intérim*. Infiniment moins blasé qu'il n'en avait l'air et qu'il ne le supposait lui-même, il s'était jeté, avec une avidité juvénile, dans ce commencement d'aventure, et, cinq minutes après la confidence du garçon, son nom était écrit à côté de celui du 27 pour le réveil du lendemain.

En reconnaissant l'homme à qui elle songeait peut-être, Nathalie se sentit rougir, et elle en eut contre elle-même un dépit si vif, qu'elle fit retomber sur Gustave ce premier mouvement de mauvaise humeur. Avec le rôle qu'elle s'était donné, Nathalie comprenait la nécessité de ne pas avoir de cœur. Jusque-là elle y avait réussi. Grâce à ce singulier caractère que nous avons essayé de peindre, à ce mélange de perversité dans ses sentiments et ses idées, de chasteté dans ses habitudes, de fierté et surtout d'orgueilleux dédain pour l'espèce humaine, elle se croyait parvenue à n'être plus femme, à n'être plus qu'une sorte de puissance intellectuelle servie par une beauté merveilleuse,

et douée du privilége de tout inspirer sans rien ressentir. Monsieur Servais, Amédée, Versolant, les écrivains de l'*Initiateur*, Julien lui-même, avaient été traités par elle d'après cette méthode, comme des zéros dont sa volonté souveraine fixerait le chiffre. Un moment elle s'était figuré que ce chiffre se formulerait dans les millions de monsieur Servais et dans son avénement politique. La révolution de février avait tout renversé, à l'heure juste où la mort d'Ernestine allait faire tomber la dernière barrière qui la séparait de son amoureux quadragénaire. Maintenant, c'était une partie perdue à regagner, une toile déchirée à retisser fil par fil, et nous avons vu avec quelle sagacité elle devinait où allaient être, dans cette nouvelle phase, les bonnes aiguilles et les bonnes cartes. L'idée qu'elle pourrait être détournée de son but ou arrêtée en chemin par une faiblesse, qu'un homme pourrait songer à devenir son maître ou seulement à faire tressaillir son cœur et rougir son front, cette idée l'eût froissée comme une humiliation ou effrayée comme un péril. Aussi en voulait-elle déjà à Gustave et à elle-même de ce mouvement imperceptible que lui avait causé sa présence et qu'elle n'avait éprouvé pour personne.

Elle se retourna brusquement, alluma une seconde cigarette, et parut examiner les deux rives du fleuve avec une attention de statisticien ou de paysagiste. Pourtant elle possédait au plus haut degré l'art féminin de voir sans regarder ; elle observait du coin de l'œil l'attitude de monsieur de Nareins, et, sans le vouloir, elle jouissait de son embarras. Le fait est que Gustave, s'il eût été un dandy roué et blasé, comme il le supposait, ne se fût pas laissé intimider le moins du monde par ces légers signes de mauvaise humeur, et eût profité du déguisement de Nathalie pour entamer cavalièrement la conversation. Elle s'y attendait, elle le craignait peut-être. Il n'en fut rien. Monsieur de Nareins était ému, et cette émotion ne ressemblait pas à ce qu'il avait ressenti à travers les variations rapides de ses fugitives amours ; il ne comprenait pas comment une femme inconnue, rencontrée dans une situation équivoque, et appartenant, suivant toute apparence, à la race des bas-bleus qu'il ne pouvait souffrir, s'était si vivement emparée de son imagination. Cette singularité l'irritait, et, tout en s'impatientant, il ne pouvait détacher

son regard de cette indéfinissable créature qui l'attirait et l'intéressait comme une énigme. Pourquoi s'était-elle déguisée en homme? Pourquoi était-elle venue à Avignon? Y avait-il quelque secrète coïncidence entre son voyage et celui de Julien? Mais alors, pourquoi repartait-elle seule, au lieu d'aller le retrouver? Tout en s'adressant ces questions, monsieur de Nareins, partagé entre l'envie de parler à la jeune femme et une invincible émotion de timidité, se promenait de long en large sur le pont, dans un état d'agitation contre lequel il luttait vainement. Un incident inattendu vint le tirer d'embarras.

Parmi les passagers se trouvait un de ces commis-voyageurs à bonnet rouge que nous avons vus, l'avant-veille, à la table de l'hôtel d'Europe. On lui avait persuadé qu'il n'avait qu'à pousser jusqu'à Paris pour se faire donner une préfecture de première classe, et il était parti, comptant beaucoup sur ses séductions de physionomie et de costume. Le beau temps l'avait attiré sur le pont où il fumait une grosse pipe, et il venait, entre deux bouffées, de reconnaître Nathalie. Lui aussi, pendant le dîner de l'autre soir, avait fait ses remarques, et s'était dit que le joli jeune homme à la toque bleue pourrait bien être une jolie femme. Il avait de hautes prétentions galantes, que surexcitait pour le moment le triomphe de ses opinions et l'originalité pittoresque de son bonnet neuf: il résolut à l'instant de s'assurer d'un fait qui allait peut-être entremêler des roses et des myrtes à ses lauriers civiques, et se mit à faire la roue autour du banc où Nathalie était assise, en se rapprochant toujours davantage. Déjà sa figure et son attitude prenaient les airs vainqueurs du Lovelace d'estaminet. Nathalie frissonna de dégoût, et un grain de frayeur s'y joignit. Elle regarda autour d'elle, et ne vit que Gustave, qui s'était un peu éloigné, et les patrons du bateau occupés à la manœuvre. Elle comprenait que ses habits d'homme, excellents pour la protéger tant que personne ne l'aurait reconnue, n'étaient plus bons qu'à la compromettre du moment qu'on n'y croirait plus. Elle eût voulu avoir six pieds de haut, une cravache à la main et des moustaches: elle n'avait rien de tout cela; elle était seule, désarmée, elle était femme, elle tremblait, et son ignoble persécuteur la frôlait déjà de son manteau; déjà il mesurait de l'œil l'étroite place qui restait sur

le banc à côté d'elle. Involontairement, malgré soi peut-être, Nathalie, se retournant à demi, adressa un regard à Gustave. regard éloquent, regard de femme! Plus prompt que l'éclair, Gustave enjamba le pont et vint s'asseoir à ses côtés. Puis, sans dire un mot, sans faire un mouvement, il fixa sur le commis-voyageur des yeux d'une expression telle, que l'infortuné séducteur, agrandissant peu à peu son cercle d'évolutions, finit par tourner les talons, et disparut dans la pénombre de l'escalier des premières. Le père Enfantin, de pontificale mémoire, eût vu là, en deux éditions, féminine et masculine, un exemple de cette puissance du regard dont il avait fait, on le sait, un des articles de la Foi nouvelle.

La glace était rompue entre Gustave et Nathalie: chez elle, l'esprit et le goût suppléaient au cœur, et c'eût été, à ses yeux, une sotte pruderie de persister dans son incognito vis-à-vis d'un jeune homme à qui elle venait de se dénoncer en l'appelant presque à son secours. Elle s'exécuta donc de fort bonne grâce, et fit le récit de son odyssée républicaine, de sa tournée d'observation à travers les départements, des motifs qui l'avaient engagée à s'habiller en homme sans en calculer la conséquence, de ses anxiétés et de ses frayeurs quand elle avait vu qu'on la reconnaissait. Tout cela fut raconté avec une bonne humeur, une finesse, une convenance, qui ravirent Gustave et lui firent perdre le peu de sang-froid qui lui restait. Ce fut ainsi que commença leur causerie, sous ce beau ciel, par cette douce journée de printemps, en face de ces splendides paysages dont la succession était moins rapide que celle de leurs émotions et de leurs pensées. Elle allait, cette bienheureuse causerie, comme la plume de madame de Sévigné, courant, marchant, s'amusant en chemin, tantôt sentimentale, tantôt souriante, sous-entendant ce qu'elle n'osait dire, fuyant ce qu'elle ne voulait pas entendre, quittant sans cesse la grande route pour le sentier détourné, cueillant une fleur, regardant une étoile, égrenant une perle, respirant un mot comme on respire un parfum, et d'autant plus attrayante que les deux interlocuteurs, sur cette carte du Tendre, voyageaient en pays inconnu. La situation respective de Gustave et de Nathalie avait, en effet, cela de particulier et de piquant, que non-seulement ils ne se connaissaient

ni l'un ni l'autre, mais qu'ils étaient l'un pour l'autre une découverte ou un problème, et allaient mutuellement servir de démenti à leurs prétentions et de châtiment à leur passé. Gustave de Nareins, jeune homme de haute naissance, nourri et élevé dans les traditions d'une famille chevaleresque, se croyait sceptique et blasé parce qu'il venait de passer quelques années avec des lorettes et des viveurs, et que l'amour, exilé ou à peu près des hautes sphères de la vie mondaine, ne lui était apparu que sous cette forme légère et rieuse. Mais, au fond, c'était une nature aimante, presque naïve, et le charme de cette nature fine et distinguée résidait justement dans ce mélange de tendresse délicate et d'aspirations romanesques se cachant sous ces surfaces brillantes comme un cœur de chevalier sous un acier poli. Pour lui, Nathalie était un type tout à fait nouveau; elle déroutait toutes ses idées sur les femmes. Il eût été bien moins dépaysé s'il eût vu en elle tout simplement une *femme de la haute*, comme on dit en argot de Bohême ; il n'aurait eu qu'à évoquer ses souvenirs de famille, ou mieux encore à se figurer exactement le contraire de ce qu'il connaissait et fréquentait. Mais ici, c'était autre chose ; c'était un esprit aussi indépendant, une existence aussi libre, des allures aussi cavalières qu'aurait pu les avoir une de ces faciles beautés, et, en même temps, un je ne sais quoi de fier et de viril, de frais et de chaste, qui jetait l'imagination à cent lieues des bosquets de Mabille. Gustave, en dépit de lui-même, n'était pas roué ; mais il était connaisseur, ce qui est fort différent, et il devinait, à une foule d'indices, que cette femme si isolée, si dégagée, semblait-il, de toute entrave et de tout lien, rencontrée dans des circonstances si aventureuses et abordant si résolûment les idées les plus hardies, n'avait pas un moment vécu de cette vie immonde qui donne à la beauté même et à la jeunesse quelque chose de plâtré et de frelaté. En outre, Gustave, qui avait de l'esprit, comparait mentalement la conversation stupide des Mousqueton et des Florine avec ces aperçus si fins, ce bonheur incroyable de mots et de pensées, cet art merveilleux de nuances et de demi-teintes que Nathalie déployait au courant de la causerie. Le contraste de cette intelligence raffinée et de cette hardiesse d'imagination, avec cette réserve à la fois craintive et hautaine qui semblait

l'armure naturelle de cette femme étrange, ce visage charmant sur lequel l'air du matin ou peut-être une émotion inconnue faisait courir une rougeur virginale, ce costume même, qui irritait la curiosité et ajoutait au piquant et au mystère, tout cet ensemble plongeait monsieur de Nareins dans un trouble et une ivresse dont il n'avait jamais eu l'idée, et il était amoureux de Nathalie avant de s'avouer qu'il pût l'être ou de se douter qu'il le fût.

Mais si telle était l'impression que lui causait sa compagne de voyage, celle qu'elle subissait à son tour n'était ni moins nouvelle ni moins profonde. Gustave ne ressemblait pas plus aux hommes de sa connaissance qu'elle ne ressemblait elle-même aux Mousseline et aux Mousqueton. Les femmes, même nées dans une condition médiocre, quand elles y suppléent par certaines distinctions de goût et d'esprit, ne se trompent jamais sur ces signes de race qui survivent aux hiérarchies sociales; elles les reconnaissent par instinct lorsqu'elles les rencontrent, et elles sont instinctivement froissées des indices contraires. Nathalie avait vécu dans un milieu peuplé d'hommes spirituels, d'écrivains, d'artistes, de bourgeois politiques: chez presque tous, elle avait senti ce côté vulgaire, affairé, ce parfum de bureau, de café, de coulisses, dont ils ont, plus tard, tant de peine à se guérir, après que leur talent ou leur fortune en a fait des personnages importants. La suprême élégance de Gustave, cette noblesse de manières et de langage qui avait résisté chez lui aux habitudes du viveur, expliquaient à la femme de lettres ce vague malaise dont elle ne pouvait se défendre avec ses anciens amis. En le regardant et en l'écoutant, elle entrevoyait, pour la première fois, ce monde qu'elle avait haï sans le connaître, et qui, en se personnifiant dans Gustave, cessait de lui paraître un ennemi. Elle s'abandonna d'abord à ce charme sans trop de méfiance et de crainte. Elle aspirait, elle savourait de toute sa rare finesse d'organes les mystérieuses harmonies de cette belle journée, de cet air pur, de cette riche nature, de ce *renouveau* printanier, et de ce jeune et brillant cavalier, fier et doux, gracieux et intrépide, homme de cœur sous son écorce de dandy, et qui pouvait si aisément, pensait-elle, devenir romanesque et passionné. Gustave était respectueux et tendre, et il y avait.

dans cette tendresse d'un homme qui déclarait ne pas croire à l'amour, dans ce respect d'un Parisien élégant pour une femme en habit d'homme, seule sur un bateau à vapeur, un hommage involontaire qui enchantait Nathalie. Ce beau rêve dura quelques heures. Gustave s'éloigna, puis revint. Grâce à la camaraderie du voyage, au costume de Nathalie, désormais sûre d'être protégée, ils purent rester ensemble, dîner en tête à tête, partager ces mille petits détails de la vie familière qui resserrent si vite l'intimité en ces sortes de rencontres. Mais le soir arriva. A mesure qu'on approchait de Lyon, le ciel s'assombrit, l'air devint froid et humide. Désirant se recueillir et lire dans son cœur dont le trouble l'épouvantait, Nathalie s'enveloppa de son manteau, fit à Gustave un petit signe d'adieu, et descendit dans le salon. Il n'osa pas l'y suivre.

Là elle s'assit, appuya sa tête dans sa main, et s'interrogea avec une sévérité d'inquisiteur.

Un effroi violent, une douleur vague, une humiliation ardente, tels furent les sentiments qui s'emparèrent de Nathalie quand elle eut reconnu ce qui se passait dans son cœur. C'était son châtiment qui commençait. Aimer Gustave de Narcins lui semblait à la fois un malheur, un crime et une honte. S'être préservée de tous les périls de sa position, de toutes les séductions de son entourage, être restée froide et pure pour ne rien perdre de sa force et arriver plus sûrement au but, ne demander au monde que la puissance et la fortune, le tout pour aboutir à quoi ? A s'éprendre, comme une pensionnaire ou une ingénue de théâtre, d'un jeune dandy de haute naissance, c'est-à-dire du type qui lui avait toujours été le plus odieux, et qu'elle avait peint, dans ses romans, de ses couleurs les plus noires ! Être sur le point d'aimer un homme d'un autre rang, d'un autre monde que le sien, pour qui elle ne serait probablement qu'une aventure de voyage ou tout au plus un caprice de quelques semaines ! L'aimer parce qu'il était élégant et beau, parce que tout en lui portait la trace de cette distinction et de cette noblesse, dernier héritage d'une race abhorrée ! En arriver là, en quelques heures, elle, Nathalie, elle, Francine Albemare, entrée jadis si franchement dans cette croisade révolutionnaire dont on venait de saluer le triomphe ! Cette pensée l'irritait contre elle-

même et faisait saigner pour la première fois ce cœur qui s'était cru invulnérable. Elle ressentait, sans se l'avouer, un autre genre de blessure, juste punition de sa perversité. Le mal qu'elle avait rêvé, celui qu'elle avait fait, se représentait à sa mémoire avec une lucidité terrible. Elle se souvenait de ses serments de haine et de guerre, des horribles conseils donnés à Julien, des complots contre Ernestine et contre la maison de monsieur Servais, de l'agonie et de la mort de cette malheureuse femme, de ce pauvre Amédée qu'elle avait tué en se jouant; et avec cette angoisse qui saisit les créatures dépravées, prises d'un sentiment sincère, mais qui ne les réhabilite pas, elle se demandait de quel droit, après un passé aussi malfaisant, elle accepterait l'amour d'un honnête homme. Cette torture, qu'elle n'avait jamais ni prévue ni soupçonnée, lui fut plus cruelle que tout le reste. Habituée à l'analyse par métier et par goût, Nathalie examina, pour ainsi dire, à la loupe, cette souffrance nouvelle qui s'éveillait tout à coup dans son âme à des profondeurs inconnues; et elle comprit qu'elle aimait, en s'expliquant ce qu'elle souffrait.

Mais cette âme était trop pervertie pour s'arrêter longtemps à une pensée d'humiliation et de repentir. Une image toute différente sourit bientôt à son orgueil, et elle finit par se dire : Pourquoi pas ? Elle avait entendu les garçons de l'hôtel, en dépit de la République, appeler monsieur de Nareins monsieur le marquis : voir ce marquis à ses pieds, désespéré de ses rigueurs, lui offrant sa main et son nom, se faire prier, puis dire oui, et devenir madame la marquise, elle, l'humble fille d'artiste, la femme de lettres, l'alliée du tribun Julien ! entrer par cette porte, dorée et armoriée, dans cette société patricienne qu'elle avait tant de fois vouée à la haine et au mépris ! Après tout, cet espoir était-il si insensé ? N'était-elle pas plus belle que bien des jeunes filles nobles ? Ne pourrait-elle pas regarder son fiancé sans rougir, porter, sans rougir, la couronne de mariée ? Nathalie se surprit arrangeant ce petit Eden nobiliaire et conjugal avec une complaisance qui la fit sourire à ses dépens : marquis et marquise ! répondit à son imagination brillante son esprit positif : la belle affaire ! Ces mots avaient-ils désormais un sens ? Qu'était-ce qu'un vieux titre et un morceau

de parchemin, en plein dix-neuvième siècle, pour gouverner les hommes ? Gustave ne paraissait-il pas doué de toutes les qualités et de tous les défauts propres à n'être jamais rien? Et puis il était dissipateur, et, de son aveu, en train de se ruiner, si ce n'était déjà fait : quel avenir ce gentilhomme endetté préparerait-il à sa femme? l'heureuse perspective d'avoir un jour sur les bras un descendant des Croisés, sans argent, sans état, incapable d'un travail quelconque, bon à porter avec grâce des habits dus à son tailleur, à conduire brillamment des voitures qu'il n'aurait plus et à faire courir des chevaux qu'il serait forcé de vendre? Autant valait la pauvreté littéraire que la pauvreté blasonnée. Ces idées tour à tour prises, quittées, reprises, passées à cet état qu'un homme d'esprit a appelé cristallisation, ramenèrent Nathalie à son naturel, et le roman s'envola. Elle se promit d'attendre encore, de ne rien livrer à l'entraînement et au hasard, et de laisser à l'avenir le soin de décider ce que Gustave devait être pour elle.

Pendant cette longue rêverie, le temps avait marché. Monsieur de Nareins, resté sur le pont où il épuisait son porte-cigares, apercevait déjà dans un brumeux lointain les milliers de becs de gaz qui annoncent Lyon. Ennuyé de cette heure de faction solitaire, mécontent du long éloignement de Nathalie, il descendit, la chercha du regard, et, d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir, lui demanda si elle voulait lui permettre d'être son compagnon et son guide dans la seconde ville de France. Les premiers mots de Nathalie, son air, son attitude, le consternèrent. Ce n'était plus la même femme. Cette heure de réflexion lui avait suffi pour mettre en pratique ce chapitre essentiel de la science féminine qui, à l'aide d'indéfinissables riens, fait passer de la température de Naples ou de Catane à celle de la Sibérie. Le pauvre Gustave ressentit une douleur profonde qui aurait fort humilié ses prétentions au dandysme, s'il y avait réfléchi. Il y eut quelques minutes de silence ; puis Nathalie, ne voulant pas pourtant le désoler tout à fait, revint à lui et lui parla un langage affectueux, mélancolique, presque maternel, dont le sens était qu'ils avaient fait tous deux un joli rêve, que ce rêve ne pouvait avoir de suite, que, plus raisonnable et plus accoutumée à souffrir, elle s'était réveillée la première, mais

qu'elle garderait un bon souvenir de cette agréable rencontre et de cette charmante journée. Toutes ces nuances furent indiquées avec un tact, une finesse, une délicatesse de main qui eût fait honneur à Terburg ou à Metzu. Il ne tint qu'à Gustave d'être persuadé qu'il devait à sa compagne de voyage une vive reconnaissance pour ce douloureux effort qui leur rappelait à tous deux la réalité et le bon sens, oubliés pendant quelques heures. Des larmes, de vraies larmes montèrent aux yeux de monsieur de Nareins, qui fut obligé de se détourner pour les contenir ou pour les cacher. Ensuite, comme le bateau abordait, Nathalie lui dit ou lui laissa deviner qu'elle comptait descendre à l'hôtel de Provence.

Quand ils remontèrent sur le pont, il était nuit close; une nuit pluvieuse et froide, sans lune et sans étoiles. Quelques lumières éparses sur le bateau et sur le bord massaient confusément dans un chaos de lumière et d'ombre les monceaux de bagages, les groupes compactes de voyageurs et la horde envahissante des portefaix. Rien n'égale, on le sait, le tumulte de ces moments. Gustave, par des prodiges d'agilité et même de pugilat, réussit d'abord à ne pas perdre de vue Nathalie, et à se tenir derrière elle sur la mince planche qui conduit du pont à l'embarcadère. Mais arrivés là, il y eut un tel désordre, un tel reflux de toute cette foule effarée, de tels *steeples-chases* à la poursuite des bagages et des omnibus, que Gustave se trouva un instant séparé de sa compagne. Cet instant suffit à Nathalie: souple comme une anguille, n'ayant à la main qu'un léger sac de nuit, elle se glissa rapidement à travers les groupes, passa derrière les gros ormeaux qui interceptent les lumières du quai, et disparut dans l'obscurité avant que Gustave pût se douter qu'elle n'était plus là. Il la chercha quelque temps avec une anxiété croissante; mais chaque seconde rendait sa recherche plus vaine, et il en reconnut lui-même l'inutilité.

Un moment il espéra que la disparition de Nathalie était involontaire et fortuite, qu'il allait la retrouver à l'hôtel de Provence : il y courut, et demanda si un jeune homme petit, mince et blond, en manteau et large chapeau de feutre, ne venait pas d'arrivér par le bateau à vapeur. Sur la réponse négative, il laissa son nom et sa carte, et recommanda que si ce jeune

homme se présentait, on lui dît qu'il allait revenir. Puis il se précipita comme un fou à l'hôtel Beauquis, et répéta sa question :

« Il n'est pas venu un jeune homme petit, mince, blond, en manteau et large feutre ?

— Non, monsieur, nous ne l'avons pas vu. »

A tous les hôtels circonvoisins, même demande et même réponse. Gustave parcourut ainsi une partie de cette grande ville, insensible à la pluie, s'égarant dans un dédale de rues inconnues, enjambant des flaques d'eau et de boue, furieux, tantôt contre Nathalie, tantôt contre lui-même, s'accusant de l'avoir laissé échapper, l'accusant de s'être moquée de lui, se traitant de collégien et de niais dupé par une coquette de cabinet de lecture, et plus amoureux encore qu'il n'eût voulu se l'avouer.

A la fin, il revint à l'hôtel de Provence : un garçon l'attendait sur la porte avec un sourire béat :

« Monsieur, lui dit-il, ce petit monsieur est venu.

— Ah ! s'écria Gustave, frissonnant de joie et tâtant déjà son porte-monnaie pour payer dignement cette bonne nouvelle ; et tu lui as dit que j'allais revenir ?

— Oui, monsieur, et je lui ai donné votre carte.

— Très-bien ; et il m'a attendu ? Allons, marche ; conduis-moi à sa porte !

— Ah ! monsieur ! il est reparti, dit le garçon d'un air triomphant.

— Comment ! reparti ! Misérable ! s'écria monsieur de Nareins en lui sautant au collet ; tu n'as donc pas fait ma commission ?

— Oh ! que si fait. J'ai donné la carte de monsieur ; j'ai dit que monsieur allait revenir, qu'il avait bien recommandé que le petit monsieur l'attendît. Sur quoi le petit monsieur a tiré un portefeuille de sa poche ; il en a déchiré une page ; il a écrit quelques lignes dessus ; il m'a dit de vous les remettre, et il s'est en allé si vite qu'on eût dit un feu follet !... »

Gustave se jeta sur le chiffon de papier que le garçon lui tendait. Voici ce qu'avait écrit Nathalie :

« Pardonnez-moi, monsieur le marquis, si je m'éloigne de vous avec cette brusquerie. Il n'y a eu, croyez-le bien, ni charlatanisme de vertu dans la résolution que je prends, ni essai de coquetterie dans l'espèce de charme où m'ont plongée les aimables caprices de notre causerie et les détails de cette douce journée. Ce charme est un danger, et j'ai dû faire un effort pour le rompre, moi pauvre fille, sans autre bien que ma réputation intacte, sans autre défense que moi-même, et exposée à plus de périls et de calomnies par mon isolement, ma vie indépendante, mon mépris pour certaines lois extérieures dont l'imprudent oubli ressemblerait si aisément à une faute! Je le sens aujourd'hui, j'ai eu tort d'entreprendre ce voyage, de porter ce déguisement : Vous me l'avez doublement fait comprendre, d'abord en me protégeant, ensuite... en me rendant votre opinion si précieuse, que la crainte d'être mal jugée par vous serait pour moi le plus cruel des supplices.

» Encore une fois, veuillez réfléchir, si vous aviez envie de poursuivre une connaissance qui doit s'arrêter ici. Les rêves peuvent faire croire à l'impossible : c'est pour cela qu'ils sont des rêves, et qu'ils sont charmants ; mais la réalité est toujours là qui nous attend au réveil. Vous portez un grand nom ; vous appartenez à un monde que je ne connais pas et qui me repousserait comme une aventurière si j'essayais d'y entrer. Moi, je suis une femme de lettres, un bas-bleu, comme on nous appelle, une créature sans sexe, écrivant des romans hostiles à tout ce que vous aimez. Que peut-il jamais y avoir de commun entre deux êtres placés à ces deux pôles extrêmes, réunis un moment par une rencontre fortuite, et n'ayant eu, pour s'intéresser l'un à l'autre, d'autre raison que ces contrastes mêmes? Cette journée a été charmante ; n'en gâtons pas le souvenir et ne lui donnons pas de lendemain... Quant à vous supposer d'autres idées, d'autres espérances, outrageantes pour moi, avilissantes pour tous deux, je ne vous ferai pas cette injure.

» Cependant, monsieur le marquis, je ne veux pas que vous m'accusiez d'une pruderie excessive qui n'est pas dans mes habitudes et qui vous traiterait comme une exception. Dans quelques jours, je serai de retour à Paris, Rue de Vaugirard, n° 37,

au cinquième étage, vous trouverez une petite porte où il ne vous est pas défendu de frapper. Je vous conjure de ne pas venir me voir dans ma mansarde, mais je ne vous l'interdis pas. Sa pauvreté plaidera pour moi. Mes amis, mes *camarades,* y sont reçus fraternellement : ce sont des journalistes, des artistes : beaucoup moins bien élevés que vous, habitués à vivre dans les ateliers et les coulisses, ils me respectent pourtant. Vous ferez comme eux ; et cependant, je vous le répète, il vaut mieux que vous ne veniez pas.

» Adieu. Ne gardez pas un trop mauvais souvenir de cette pauvre bohémienne qui vous a distrait, pendant quelques heures, de vos duchesses et de vos lorettes. »

Gustave lut et relut cette lettre avec colère d'abord, puis avec une sorte d'attendrissement inquiet, nouvelle preuve de l'empire que Nathalie exerçait déjà sur son cœur. Il en commenta minutieusement chaque ligne et chaque syllabe, se demandant s'il devait en être désespéré ou flatté ; si Nathalie, plus indifférente ou plus forte, aurait cru nécessaire de le fuir ; s'il n'y avait pas dans cette fuite un commencement d'aveu. Que fallait-il prendre au sérieux, le désir qu'exprimait Nathalie de ne plus le revoir, ou cette espèce de demi-invitation qui, sans lui ouvrir sa porte, la lui indiquait? Monsieur de Nareins médita longtemps ces questions intéressantes. La raison lui conseillait de renoncer à une aventure qui se rompait d'elle-même, de ne plus regarder cette rencontre que comme un joli songe, et de retourner chez lui, à la campagne, pour essayer d'y réparer le désordre de ses affaires, très-compromises par six ans de prodigalités et deux mois de république. La raison fut-elle écoutée? Peut-être le saurons-nous plus tard.

Pendant ce temps, Nathalie, pour être plus sûre de l'éviter, prenait une voiture de place, se faisait conduire au prochain relais et y attendait la diligence. Le surlendemain, elle arrivait à Paris.

Elle y passa quelques semaines, livrée à ses occupations ordinaires : seulement, son premier soin avait été de consigner Julien à sa porte. Le tribun déchu s'y présenta deux ou trois fois, ne fut pas reçu, et en éprouva plus de colère que de sur-

prise. Couvert de ridicule par sa désastreuse campagne à Avignon, qui devint, pour les petits journaux réactionnaires, le texte d'inépuisables railleries, renié par ses amis, qui ne lui pardonnaient pas sa mésaventure, il descendit d'un degré l'échelon révolutionnaire, et s'enfonça dans les rangs de ces démagogues frénétiques qui préparaient à la France de sanglantes journées.

Nathalie attendit patiemment que trois mois se fussent écoulés depuis la mort d'Ernestine. Elle profita de ce délai pour réfléchir, triompher du sentiment romanesque qu'elle avait éprouvé ou redouté en rencontrant Gustave de Nareins, et se tracer un plan de conduite.

Vers la fin de mai, elle écrivit à monsieur Servais :

« Vous êtes malheureux; on vous dit ruiné; venez me voir. »

Ce billet laconique trouva l'ex-député non plus, hélas! dans son bel appartement de la rue Saint-Florentin, mais dans un petit logement de la rue Cassette, qu'il avait loué à la suite de ses malheurs et qu'il occupait avec sa nièce Lucile. Anselme s'était logé dans le voisinage et passait une partie de ses journées chez son ancien patron. Quand monsieur Servais reçut le message de Nathalie, il fut très-troublé; il rougit comme un jeune homme, jeta la lettre, la reprit, et parut en proie à bien des émotions contraires. Enfin, cédant à un sentiment de rancune qui n'avait pas eu le temps de s'effacer, frémissant à l'idée de retourner chez une femme que de graves soupçons lui dénonçaient comme la complice de Julien, il déchira le papier avec une sorte de violence convulsive, et en lança les morceaux dans la cheminée. Mais aux premiers mots qu'il échangea avec Lucile et Anselme, ils s'aperçurent que sa voix tremblait.

Un instant après, Lucile dit tout bas à Anselme, sans que son oncle pût l'entendre :

« La lettre est de cette femme, j'en suis sûre.

— Je l'avais deviné, répondit-il; mais croyez-vous donc qu'il consente à retourner chez elle?

— Pas cette fois! murmura Lucile en soupirant.

Ceci nous ramène chez monsieur Servais, que nous a trop fait perdre de vue ce charmant démon de Nathalie.

III

Monsieur Servais avait épuisé en quelques semaines les trois genres de malheurs les plus accablants : douleurs de famille avec des circonstances poignantes pour son amour-propre et pour sa conscience; naufrage de ses espérances politiques, et ruine personnelle. Lorsqu'il fut un peu remis de l'espèce d'anéantissement où l'avait plongé cette série de désastres, il essaya de les mesurer, et alors l'homme que nous avons vu si entraîné, si faible, si aveuglé par son ambition et sa vanité, se retrouva tel que la nature l'avait fait, doué de cette fermeté et de cette habileté de second ordre, qui est la bravoure et le génie des négociants, et qui, insuffisante dans les grandes affaires, peut exceller dans les petites.

Pour le moment, le désastre était immense, et toute son habileté n'y pouvait rien. Les terres qu'il possédait dans le département de la Loire, grevées de plus de cent mille écus d'hypothèques, dégradées par les inondations, abandonnées par les fermiers, écrasées par l'impôt des quarante-cinq centimes, ne représentaient plus qu'un passif de vingt mille francs par an. L'usine incendiée ne pouvait plus être reconstruite, faute d'argent. Tout l'*avoir* de monsieur Servais se réduisait à des rentes sur l'État, à des valeurs industrielles, que l'*Initiateur* avait quelque peu entamées, et qui, évaluées, en mars 1847, à quinze cent mille francs, n'en valaient pas, en mars 1848, trois cent mille. Ajoutez-y quelques maisons avec lesquelles il était en affaires, et qui venaient de déposer leur bilan ou de fermer leur caisse, et vous comprendrez qu'un homme positif, habitué par état à tenir compte des mauvaises chances et disposé aux idées

noires par ses afflictions domestiques, pût, sans exagération pessimiste, se croire complétement ruiné. Vendre ses actions où ses rentes au chiffre où elles étaient descendues, il ne pouvait s'y décider : ce qu'il y avait de mieux, c'était d'attendre et de se réduire, en attendant, au plus strict nécessaire. Il s'y résigna avec un certain courage et des traditions d'épargne qu'il retrouva, en cherchant bien, sous son luxe de fraîche date. Sa nièce Lucile le seconda admirablement dans cette réforme radicale. Née pauvre, simplement élevée, n'ayant jamais regardé que comme temporaire son séjour dans l'opulente maison de son oncle, accoutumée à rêver pour elle-même un avenir de médiocrité, détestant cette richesse, première cause des malheurs de sa chère Ernestine, Lucile, si la mort de son amie n'eût pour longtemps banni de son cœur toute idée de joie, se fût presque réjouie de ce changement de fortune qui la ramenait à son atmosphère naturelle, la délivrait d'un éclat odieux et la rapprochait d'Anselme. Elle essuya ses larmes, et se mit bravement à l'œuvre. Les grands valets de pied, les cochers, les valets de chambre, les hommes d'écurie, les camériستes à chapeau furent remplacés par une vieille servante du Vivarais qui devint le maître Jacques de la maison. Lucile, rentrant dans ses spécialités de ménagère, se fit la gouvernante en chef; on quitta le bel appartement de la rue Saint-Florentin pour s'installer, rue Cassette, à un troisième étage; meubles, chevaux et voitures furent vendus à bas prix, et monsieur Servais, redevenu prudent, employa l'argent de la vente à assurer, pour un an, le payement des intérêts de ses dettes et le modeste budget de son nouveau ménage.

Mais s'il montra quelque philosophie dans ce premier bilan de son naufrage, on peut dire, pour rappeler une locution familière, que le *diable n'y perdit rien*. Monsieur Servais était trop vaniteux, trop bourgeoisement attaché aux biens de ce monde, pour ne pas ressentir à une profondeur immense et avec une ardente amertume une catastrophe qui faisait saigner en lui toutes les fibres à la fois. Cette ardeur sourde, cette colère contenue, ces rancunes implacables, il les reporta sur les doctrines auxquelles il attribuait tous ses maux, sur ces idées d'anarchie intellectuelle, politique et morale qui venaient

de précipiter le pays dans un abîme et le menaçaient de périls plus affreux encore. Monsieur Servais devint le type de ces fougueux réactionnaires que nous avons vus, en 1848, rêver des Saint-Barthélemy, et des cours prévôtales, regretter la Bastille et les lettres de cachet, demander qu'on les ramenât au régime du bon plaisir, fallût-il y arriver nu-pieds, un cierge à la main, par un chemin fleurdelisé. L'ex-député en fit, pour ainsi dire, une querelle personnelle entre la révolution et lui. Le moindre incident de la vie républicaine, le nom des hommes du gouvernement, une manifestation, un groupe dans la rue, un tambour battant le rappel, tout le faisait entrer en fureur : il était fanatique d'ordre, d'autorité, de répression, d'absolutisme : il ne jurait plus que par Philippe II, Louis XIV et Joseph de Maistre. Voltaire, Dulaure, Paul-Louis Courier, l'*Histoire de dix ans*, l'*Histoire des Girondins*, furent impitoyablement expulsés de sa bibliothèque et remplacés par les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte* et la *Législation primitive*. Si les événements eux-mêmes n'eussent offert tant de sujets d'angoisse et d'effroi, si un deuil récent n'avait attristé cet intérieur appauvri, il y aurait eu quelque chose de comique dans ces exagérations absolutistes d'un ancien député de la gauche, dans ces colères d'autant plus violentes que, ne reposant pas sur des principes solides, sur une conversion réfléchie, elles exprimaient une passion et non une croyance.

Nous avons déjà dit la nouvelle position qu'avaient prise Versolant et l'*Initiateur*. Monsieur Servais les eut tout naturellement pour auxiliaires dans cette guerre acharnée contre ses opinions, ses souvenirs et ses admirations de l'avant-veille. Restés en dehors du triomphe républicain et de l'accaparement du *National*, jetés, par cela même, dans le mouvement contraire, Versolant et ses rédacteurs n'avaient pu d'ailleurs se séparer d'un homme qui, par ses énormes avances, était devenu le vrai propriétaire du journal. Ils avaient fait, l'un par spéculation et par habileté à prendre le vent, les autres par habitude et par goût, ce que monsieur Servais faisait par ressentiment contre les malheurs accomplis et par crainte de malheurs plus grands. Tout le personnel de l'*Initiateur*, depuis le caissier jusqu'aux plieuses, ne prêchait plus que réaction religieuse et

monarchique, et nous avons vu à quel point ce brusque changement, servi par les circonstances et les courants de l'opinion, avait accru le succès d'abonnement et de vente.

Ces révolutions intérieures mirent singulièrement en relief un personnage qui a joué jusqu'à présent, dans notre récit, le rôle humble et sacrifié de la vertu. Seul peut-être de ce groupe de journalistes et d'écrivains pressés autour de monsieur Servais, Anselme prit au sérieux ce revirement d'idées et de doctrines. Il n'avait cessé de gémir des entraînements politiques de son patron, de son aveugle confiance en Julien, de ces attaques à peine déguisées contre les garanties sociales, croisade destructive à laquelle monsieur Servais prêtait son nom, son argent et son vote. Aussi s'était-il contenté de remplir auprès de lui les fonctions passives de secrétaire, et d'accepter au journal une position insignifiante et secondaire. Mais, après que l'événement lui eut trop donné raison, Anselme voyant l'oncle de Lucile se repentir amèrement de ses erreurs, et l'*Initiateur* se faire l'organe des griefs et des revanches de la société vaincue par surprise, comprit aussitôt l'excellente place que pouvait prendre dans ce moment critique un homme nouveau, obscur, sans engagement avec le passé, abordant une à une toutes les idoles dont le culte avait coûté si cher, et montrant par quelles analogies fatales ces coupables complaisances pour les corrupteurs et les sophistes avaient amené dans les rues cette guerre commencée dans les livres. Les premiers articles qu'il écrivit dans ce sens eurent un grand succès. C'était plaisir de voir combien l'angoisse universelle, la rancune des intérêts menacés ou froissés, l'esprit de sauvetage mis à la mode par le danger imminent, faisaient bon marché des gloires les plus populaires, et applaudissaient à la chute de ces statues déifiées dans les jours de sécurité. Le procédé d'Anselme était simple : il s'emparait d'un sujet quelconque, d'un de ces nombreux épisodes où se défrayait chaque matin l'inquiétude publique, et il paraphrasait avec conviction et avec verve le texte que voici : « Vous êtes justement effrayés des conséquences de telle doctrine, de tels symptômes d'anarchie morale ou sociale, de l'exclusion de l'armée, de la déchéance des classes bourgeoises, de l'excitation permanente de ces hordes déchaînées contre la propriété et la

famille, du règne de tel tribun, des circulaires inspirées par telle femme de lettres, des blasphèmes de celui-ci, des hurlements de celui-là : prenez garde ! c'est vous qui avez fait un succès de vogue à ces drames qui renfermaient en germe toutes ces doctrines, tous ces blasphèmes, toutes ces haines ; c'est vous qui avez glorifié les chansons de ce poëte, les discours de ce tribun, les romans de cette femme ! » — Et profitant du moment où ces naufragés eussent volontiers jeté hors de leur radeau tout ce qui n'était pas leur pain du jour et leur vie du lendemain, Anselme nommait par leur nom tous ces talents, toutes ces œuvres auxquelles il rattachait par des filiations visibles les calamités présentes ; il montrait d'un doigt impitoyable la page, le chapitre où venaient se rejoindre, comme à un premier anneau, toutes ces folies et tous ces désastres. On le lisait, on l'approuvait, on battait des mains. Personne alors n'était tenté de le taxer d'irrévérence, de le traiter d'iconoclaste. Versolant, devinant, avec son flair d'homme d'affaires, le parti qu'on pouvait tirer de cette veine, y poussait Anselme de toutes ses forces. Il énumérait joyeusement les centaines d'abonnés que lui valaient les articles d'un collaborateur compté jusque-là pour si peu dans la rédaction. Mais son enthousiasme n'était pas comparable à celui de monsieur Servais. Ayant eu Anselme pour secrétaire, s'étant habitué à le regarder comme un homme sans conséquence, monsieur Servais ne se croyait pas précisément l'auteur de ses articles, mais il finit par se persuader que c'était lui qui les lui inspirait, que c'était à ses côtés et dans son commerce intime que le jeune publiciste puisait ses haines vigoureuses, cette forte dialectique, ces démonstrations victorieuses, saluées par tant de suffrages. Seulement il ne trouvait jamais qu'Anselme en dît assez, qu'il frappât assez fort, qu'il fût assez agressif : — « Allons, ferme ! s'écriait-il ; point de faiblesses ! point de réticences ! Écrasons ces misérables qui nous ont fait tant de mal, qui ont perverti la France ! Qu'il ne reste pas une pierre de ces piédestaux, une colonne de ces temples. Faisons rougir la société de ces engouements coupables, de ces tolérances insensées, qui nous ont conduits où nous sommes ! Sus à l'historien qui a réhabilité ces monstres exécrables, Danton et Robespierre, donnant ainsi l'envie de les

imiter aux parodistes de 93! Sus au romancier qui a inauguré le communisme, insulté le lien sacré du mariage, démoli l'édifice tutélaire de la famille! Sus au chansonnier qui a appris aux conscrits à souffleter leurs officiers, au sujet à renverser ses rois, au pauvre à se moquer de ses prêtres, de ces saints ministres d'une religion sans laquelle le peuple n'est qu'une bête fauve!... Bravo, Anselme! ces exécutions vous font le plus grand honneur... Ne mollissez pas, allez jusqu'au bout, et je vous promets, au nom de tous les honnêtes gens, un magnifique avenir! »

Anselme était heureux de ces éloges, heureux de voir Lucile lui sourire dans ses habits de deuil et oublier un moment l'inconsolable douleur où l'avait plongée la mort d'Ernestine. Peut-être, — ainsi qu'il l'avoua plus tard, — une pensée trop profane, une espérance trop terrestre, se mêla-t-elle aux convictions qui guidaient sa plume. Un grain de vanité littéraire se glisse toujours, même dans les esprits les plus dévoués au service de la vérité. Anselme ne pouvait être insensible à l'idée de se faire un nom par ses heureuses hardiesses, de se créer une position qui lui permît enfin, sans rien devoir ni demander à personne, d'associer sa pauvreté à celle de Lucile, désormais déshéritée de tout espoir de fortune par la ruine de son oncle. Il aimait, il était aimé; il appelait le succès à l'aide de son amour: qui refuserait de lui pardonner?

Peut-être s'étonnera-t-on de deux choses: que monsieur Servais, après son désastre, n'eût pas songé à retourner en province pour y vivre à meilleur marché, et que, dans son enthousiasme pour Anselme, devenu l'interprète de ses sentiments et l'*étoile* de son journal, il ne se décidât pas immédiatement à le marier à sa nièce. Retourner dans son pays eût été pour l'ex-député un châtiment plus cruel encore que tout le reste. Son amour-propre eût trop souffert s'il avait fallu se faire voir, ruiné et déchu, dans cet arrondissement qui, deux ans auparavant, l'avait envoyé à la Chambre en le saluant de ses acclamations comme un ministre futur. Si Paris, au milieu de ses magnificences, renferme tant de misères, si l'on y rencontre en foule les lambeaux de ces existences brisées par le malheur des temps ou par leurs propres fautes, c'est qu'on s'y cache

mieux ; c'est que, dans ce *vaste désert d'hommes* où personne ne vous connaît, si les privations sont plus dures, la vanité est plus à couvert. Rien de plus triste, a dit le grand poëte florentin, que de se souvenir, dans l'infortune, de l'époque où on était heureux. Il y a quelque chose de plus douloureux et de plus navrant encore ; c'est de voir des visages de connaissance comparer, en nous regardant, notre abaissement présent à notre splendeur passée. Monsieur Servais, en outre, avait des motifs personnels pour ne pas se soucier de revenir à X... Il n'ignorait pas que la plupart de ses anciens électeurs, un moment aveuglés comme lui par l'esprit d'opposition, étaient maintenant furieux du dénoûment de sa campagne politique ; qu'ils l'accusaient très-haut de ne pas les avoir compris, d'avoir de beaucoup dépassé son mandat, et qu'ils lui préparaient un accueil fort brutal pour son arrivée. Enfin, comme tous les ambitieux désappointés, il ne pouvait se résoudre à regarder la partie comme tout à fait perdue. Il lui semblait toujours que, dans ce malaise et ce mécontentement universels, un incident allait surgir, qui renouerait entre ses mains le fil brisé par la grosse main de l'émeute : dès lors ne fallait-il pas être là pour saisir l'occasion propice et ne pas se laisser oublier ?

Quant au mariage immédiat d'Anselme avec Lucile, il y avait aussi plusieurs raisons pour l'empêcher. D'abord Lucile avait annoncé qu'elle porterait le deuil d'Ernestine comme celui d'une sœur ou d'une mère, et qu'elle demandait à rester deux ans tout entière à sa douleur. Ensuite l'horizon révolutionnaire de 1848 était, on s'en souvient, très-peu favorable aux idées matrimoniales. On ne savait pas où l'on serait le lendemain, et si l'on aurait littéralement de quoi vivre. La révolution, en attendant qu'elle réussît à détruire la propriété et la famille, rendait l'une illusoire et l'autre impossible. Or, de tous ceux qui la prenaient au tragique, il n'en était pas, nous l'avons vu, de plus pessimiste que monsieur Servais. Marier ces deux jeunes gens lui eût paru la plus insigne folie en un moment où Anselme avait encore sa fortune à faire, et où lui-même ignorait s'il pourrait assurer quelques milliers de francs à Lucile. Celle-ci d'ailleurs n'était que sa nièce ; jamais, même depuis la mort de sa femme et de son fils, il n'avait très-positivement songé qu'elle dût être

son héritière, et lui qui croyait manquer de tout, lui qui s'exagérait encore sa ruine, il se fût traité de fou et de dissipateur, s'il s'était dépossédé, en faveur de Lucile, d'un des minces débris qui lui restaient. Dans la naïveté d'un égoïsme que le malheur transformait sans le corriger, monsieur Servais trouvait fort doux, au milieu de ses tristesses, d'avoir auprès de lui, pour le soigner et le sauver de l'isolement, une jeune fille jolie, douce, attentive, qui s'occupait de son ménage et entrait à merveille dans ses plans d'économie. Il aimait à reposer ses regards sur ces deux êtres timides et bons dont l'affection discrète ne lui demandait rien, qui n'étaient pour rien dans ses fautes et ses malheurs, et représentaient pour lui ce qui convenait le mieux à sa situation nouvelle : Lucile, le sage gouvernement de sa maison réduite au nécessaire ; Anselme, sa conversion politique, amenée par de rudes leçons. Il leur prêchait donc tout naturellement l'attente et la patience, déclamait contre la folie de gens assez imprévoyants pour se créer des liens de famille dans ces jours d'anxiété générale, et prouvait à Anselme qu'il fallait, avant tout, poursuivre son grand travail de révision et de démolition aux dépens des écrivains dangereux et des gloires malfaisantes.

Au reste, le deuil de Lucile s'arrangeait bien de cet état transitoire qui, en lui rendant ses espérances, les laissait dans le vague et le lointain. Après les scènes douloureuses où elle avait eu sa part et son enjeu, après la lente agonie d'Ernestine morte dans ses bras, un bonheur immédiat lui eût paru impossible ; elle se le serait reproché comme un crime envers cette chère mémoire. Plus tendre que passionnée, elle éprouvait une sorte de mélancolique douceur à voir Anselme tous les jours ; elle jouissait de ses progrès dans l'esprit de monsieur Servais, du retentissement inespéré de ses écrits, comme d'un gage d'avenir, comme d'un retour à ces vérités morales et chrétiennes, que Lucile, très-peu savante, mais très-pieuse, demandait sans cesse à Dieu pour son oncle et pour son pays. Cet espoir sans date, ces soins intérieurs, cette vie à trois entre monsieur Servais et Anselme, ces succès de l'homme qu'elle aimait, cet éloignement d'un monde qu'elle avait toujours redouté et haï, tout cet ensemble n'était pas sans charme pour cette âme pure et résignée

qui ne regrettait ni la fortune, ni le luxe, ni les rêves politiques de son oncle. Les jours qu'elle passait ainsi lui eussent paru presque heureux, si elle avait pu écarter le voile funèbre qui les couvrait encore, et si elle n'avait eu de nouveaux sujets d'inquiétude et de frayeur pour son oncle et pour Anselme.

C'était, en effet, l'époque où tout le monde pressentait une collision inévitable entre les derniers défenseurs de l'ordre et l'armée démagogique, recrutée par les ateliers nationaux, enfiévrée par quatre mois de propagande et de misère. La fin de juin approchait : des bruits sinistres circulaient de toutes parts ; la guerre civile se respirait dans l'air. Un matin, le rappel, puis la générale, battirent dans tous les quartiers de Paris. Anselme, garde national dans la 10e légion, vint, en courant, faire ses adieux à Lucile et recommander à monsieur Servais de rester chez lui. La jeune fille n'essaya pas de cacher son émotion ; elle pressa la main d'Anselme entre ses mains tremblantes, lui dit de faire son devoir, et présenta à ses lèvres son beau front rougissant. Puis, le prenant un moment à part, elle ajouta à voix basse :

« Le malheureux !... vous allez peut-être le rencontrer de l'autre côté des barricades... Anselme, je vais prier pour vous et pour lui ! »

Loin de nous la pensée de retracer en détail ces journées terribles qui resteront comme une tache de sang au flanc de la démocratie ! On en connaît les épisodes criminels ou héroïques ; on sait combien de généraux payèrent de leur vie la défense et le triomphe de la société frappée au cœur, et quelle sainte victime s'offrit pour le salut des restes de son troupeau. Le troisième jour, Anselme, qui avait bravement combattu, et n'était pas rentré chez lui depuis la veille, revenait, harassé de fatigue, par les rues tortueuses de la Cité, lorsqu'il rencontra un groupe de gardes nationaux de son bataillon, emmenant un insurgé, pris les armes à la main. L'insurgé était blessé au bras, et sa figure noircie de poudre l'eût rendu méconnaissable pour tout autre que pour Anselme. Celui-ci le regarda attentivement et reconnut Julien. Profondément ému, il questionna ses camarades. Le prisonnier, lui dirent-ils, n'avait pas été saisi sur la barricade même, mais dans une des maisons voisines, et sa blessure, son

fusil qu'il tenait encore, cinq ou six cartouches trouvées dans sa poche, n'avaient pu laisser aucun doute sur sa culpabilité. Pourtant ces gardes nationaux semblaient plus attristés qu'irrités contre leur capture. La victoire était certaine ; le feu de la lutte commençait à s'amortir. Vingt-quatre heures auparavant, ils auraient fusillé l'émeutier : en ce moment, ils avaient presque pitié du vaincu. C'étaient d'ailleurs des jeunes gens, ayant fait vaillamment leur devoir, mais retrouvant, après l'ivresse du combat, l'insouciance et la générosité de leur âge. Anselme finit par leur déclarer que Julien était son proche parent, qu'il avait dû être entraîné plutôt que coupable, et il les supplia de le remettre entre ses mains. L'arrestation n'avait pas eu d'autres témoins ; la répugnance des gardes nationaux pour le rôle d'alguazil répondait à l'éloquente prière d'Anselme : un d'entre eux l'avait remarqué au premier rang des défenseurs de l'ordre. Bref, après avoir parlementé quelques minutes pour la forme, ils remirent Julien à Anselme, et se retirèrent en souhaitant à l'un des réflexions salutaires, et à l'autre des cousins plus sages.

Demeurés seuls, les deux anciens amis marchèrent quelque temps côte à côte sans échanger une parole. Julien souffrait visiblement : les chairs de son bras avaient été labourées par une balle, et le sang s'était figé sur sa blessure. Sa figure hâve et amaigrie exprimait un mélange de douleur, d'abattement et de colère. Anselme prit son autre bras sous le sien, lui dit de s'appuyer sur lui, et lui demanda s'il croyait pouvoir arriver, sans défaillir, jusqu'à la rue du Pot-de-Fer où il logeait. Julien fit un signe affirmatif. Ils traversèrent ainsi le Pont-Neuf, et remontèrent, par la rue Dauphine, vers le quartier du Luxembourg. L'uniforme d'Anselme servait de passeport à son compagnon blessé. Il y avait, à cette époque, bien des volontaires en habit bourgeois dans les rangs de la garde nationale ; en voyant passer Julien, le bras en écharpe, soutenu par Anselme en tenue de grenadier de la 10e, on ne doutait pas qu'il n'eût reçu sa blessure en combattant pour *la République*, comme disaient alors les journaux et les bulletins officiels. Ils recueillaient sur leur passage de vifs témoignages de sympathie. Parfois même des femmes, des boutiquiers, des vieillards, rangés sur le seuil de

leur porte et attendant des nouvelles, offraient au blessé leurs services, l'invitaient à entrer chez eux pour étancher sa soif et se faire panser : tant le danger et le malheur communs ouvraient les cœurs à une fraternelle pitié ! Julien, toujours silencieux et morne, refusait d'un geste. Son visage se contractait ; ses lèvres livides frémissaient, comme s'il eût eu envie de dire à ces braves gens : « Imbéciles ! vous me prenez pour un des vôtres, et je suis un ennemi ! » Bientôt ils arrivèrent au logis d'Anselme, qui, se faisant aider par son portier convaincu qu'il tenait dans ses bras un défenseur de la société, parvint à hisser son compagnon jusqu'à son cinquième étage. Dès que Julien se trouva seul avec Anselme, il s'écria avec un incroyable accent de rage :

« Oh ! je n'aurai pas même eu le bonheur d'être vu sur une barricade, commandant le feu aux insurgés ! pas même le plaisir de m'ensevelir sous ces pavés comme Sardanapale sous ses trésors ! pas même la consolation d'être traduit devant un conseil de guerre, et de pouvoir y jeter l'insulte à la face de mes vainqueurs ! »

Ce fut le dernier cri de l'orgueil. La fièvre qui avait soutenu le blessé, tomba tout à coup : il pâlit horriblement et s'affaissa sur lui-même. Anselme le porta sur son lit, déchira la manche de sa blouse, lava avec de l'eau fraîche le sang coagulé autour de la plaie, et y appliqua des bandes de linge qu'il noua d'une main tremblante et maladroite. Ranimé par la fraîcheur de l'eau, Julien revint à lui. Ce court évanouissement avait brisé sa force factice et fait succéder à la fièvre une sorte de langueur qui le disposait à des sentiments plus doux. Il se releva à demi, tendit la main à Anselme, et lui dit avec une amertume où se mêlait pourtant un reste de leur vieille amitié :

« Pourquoi m'as-tu sauvé ?

— Ah ! je voudrais te sauver tout à fait, répondit Anselme, sentant se réveiller toute son affection d'autrefois pour l'ami de son enfance. Julien, je t'en supplie... C'est Dieu qui a permis cette rencontre d'aujourd'hui ; c'est lui qui, en nous réunissant, a voulu que ce qui devait être ta perte devînt ton salut, que ceux qui t'emmenaient cédassent à mes prières, et que, te voyant revenir avec moi, on te prît pour un des nôtres. »

Ces mots ravivèrent l'irritation de Julien.

« Oui, tu dis vrai, reprit-il avec une ironie poignante; il me manquait cette humiliation... être pris pour un des vôtres!... être honoré de la sympathie des Joseph Prudhomme et de leurs épouses! Quand cette égratignure sera guérie, tu me prêteras ton uniforme, et j'irai au Champ-de-Mars crier vive Cavaignac ou vive Lamoricière!

— Calme-toi, je t'en prie! interrompit Anselme effrayé de cette exaltation fébrile.

— La malédiction de cet homme m'a porté malheur! poursuivit Julien avec un rire sinistre. Tu te souviens, Anselme! cette chambre éclairée de flambeaux funèbres, cette femme mourante, et, devant moi, ce bourgeois dont je m'étais joué, se dressant tout à coup et me maudissant au milieu de mon triomphe!... Ce n'était plus le même homme! il avait grandi de six pieds; il m'écrasait. A chacune de ses paroles, je sentais comme une lame de stylet qui me traversait le cœur.... Et depuis... toujours cette voix qui retentit à mon oreille... toujours cette femme froide et pâle étendue sur ce lit!... Leur anathème pèse sur moi, et je ne le surmonterai jamais!... A dater de ce moment, une fatalité impitoyable s'est attachée à mes pas... rien ne m'a réussi... Dans cette République où je devais être le premier, toutes les places m'ont été prises... J'ai cru que, sous le règne de la violence, il suffirait d'être le plus violent pour être le maître, et l'on m'a repoussé... J'ai voulu être terrible, et j'ai été ridicule. La province, cette stupide province, m'a traité comme un gamin ivre... Revenu ici, j'ai demandé vengeance, et l'on m'a ri au nez... on m'a répondu qu'il fallait savoir se venger et réussir soi-même! J'étais fini, perdu, anéanti, déchu... un embarras pour ceux-ci, un effroi pour ceux-là, importun et odieux à tous!...

— Et pourquoi ne pas profiter de cette leçon? Pourquoi ne pas revenir à nous? demanda Anselme.

— A vous! s'écria le blessé en s'exaltant de plus en plus; à vous? à monsieur Servais qui m'avait maudit... A Lucile et à toi qui aviez le droit de me haïr! A Nathalie qui me fermait sa porte! A ces misérables girouettes de l'*Initiateur*, qui se sont jetées, Versolant en tête, dans la réaction, pour attraper quinze ou vingt mille abonnés de plus! Non, non! plutôt cent fois

m'enfoncer dans le gouffre ouvert! Il était là, béant; la société tout au bord; il n'y avait, semblait-il, qu'à la pousser du doigt pour l'y jeter. Eh bien! là encore j'ai été vaincu, et vaincu honteusement, sans qu'on m'ait compté, sans qu'on m'ait vu... Je croyais être au moins un des chefs de l'insurrection, combattre de haut dans ces journées qui devaient compléter le 24 février... Je n'ai pas même eu cette gloire! Il y en avait de plus anciens, de plus célèbres que moi; des gloires de l'émeute et de la barricade plus éclatantes que la mienne!... Au lieu de commander, il m'a fallu obéir; au lieu de m'envelopper dans mon drapeau rouge comme dans ma pourpre, j'ai été confondu avec des inconnus; j'ai reçu bêtement, tristement, une blessure qui m'a mis hors de combat pour quelques heures; on a voulu me cacher; j'ai été arrêté, emmené... tu sais le reste! »

Julien, en prononçant ces paroles, s'enivrait de sa douleur, et touchait au délire. Une fièvre ardente se rallumait dans son regard. Courageux comme le désespoir, on devinait que ce qui l'irritait le plus, c'était de ne pas faire du bruit, de ne pas faire répéter son nom, fût-ce dans la défaite, fût-ce dans le crime, fût-ce dans la mort. Anselme s'efforçait de le calmer; mais Julien le repoussait. La chaleur de juin, la fatigue et la faim qu'il avait endurées, sa blessure qui s'envenimait par la violence de ses mouvements, tout contribuait à le jeter dans un état d'excitation nerveuse qui s'aggravait à chaque instant: sa voix s'embarrassait, ses yeux s'injectaient; des mots confus, entrecoupés, inintelligibles, s'échappaient de sa bouche brûlante. Tout à coup par un geste trop rapide pour qu'Anselme pût le prévenir, il déchira et arracha le linge serré sur sa blessure; le sang coula à flots, et Julien retomba évanoui.

Anselme était glacé d'épouvante; la plaie lui paraissait plus profonde qu'il ne l'avait cru d'abord. Il se souvenait avec angoisse de tout ce qu'il avait entendu dire des suites mortelles des blessures d'armes à feu sous l'influence de ce ciel embrasé et de cette atmosphère étouffante. Il n'osait pas appeler du secours, craignant que Julien, en se ranimant, ne se trahît ou ne se dénonçât lui-même, et sachant que, dans ces affreux moments de guerre civile, tout devient soupçon et méfiance. Il allait cependant s'y décider, lorsqu'on frappa doucement à sa porte: il

courut ouvrir, et faillit tomber à genoux comme devant une apparition céleste: c'était Lucile.

Depuis la veille, la pauvre enfant ne respirait plus; les nouvelles tragiques qui circulaient dans la ville lui semblaient autant de présages sinistres pour la vie de l'homme qu'elle aimait. Monsieur Servais, dont rien n'égalait l'anxiété, après avoir fait vingt fois le court trajet de la rue Cassette à la rue du Pot-de-Fer, était revenu dire à sa nièce qu'on n'avait pas revu Anselme le 24 et que les commères du quartier faisaient déjà son oraison funèbre. L'ex-député, pendant ces journées néfastes, ressemblait à une âme en peine. Il ne pouvait rester cinq minutes à la même place; tantôt il voulait aller se battre contre les insurgés, tantôt il prophétisait d'un ton lugubre leur infaillible victoire. Ses déclamations contre les mauvaises doctrines, premières causes de tous ces malheurs, redoublaient d'éloquence et de verve. Il était beau d'indignation orthodoxe et monarchique. S'il n'avait fallu que sonner le tocsin pour faire massacrer tous les auteurs dangereux, depuis Voltaire jusqu'à Michelet, il se serait pendu à la corde. « Ah! les scélérats! les infâmes! grommelait-il entre ses dents, voilà où ils nous ont menés!... Aujourd'hui, plus un morceau de pain; demain le carnage, le viol et le pillage! » Et il arpentait son salon d'un pas de tambour-major. Sa nièce eut la plus grande peine à l'empêcher de courir aux barricades dans son costume de garde national tout neuf, qu'il consentit pourtant à laisser dans son armoire. A la fin, à force d'avoir crié, de s'être agité, monsieur Servais, accablé par trois nuits d'insomnie, se laissa aller sur son fauteuil et s'endormit. Lucile profita de ce moment. Trop inquiète pour s'arrêter aux considérations vulgaires, trop pure pour être prude, croyant que son oncle lui avait caché la vérité, comprenant d'ailleurs qu'il y a des heures de suprême angoisse qui justifient les démarches les plus insolites, elle se fit accompagner par sa vieille servante en guise de porte-respect, et elle alla chez Anselme.

Lorsqu'il eut surmonté sa première émotion, il prit Lucile par la main et la conduisit jusqu'au lit où gisait Julien, toujours évanoui. A la vue de cet homme qui lui rappelait tant de cruels souvenirs, la jeune fille ne put retenir un frémissement: mais

elle se remit aussitôt et écouta le récit d'Anselme. Ensuite il lui montra la blessure de Julien, qui saignait toujours. Par goût et par habitude, Lucile était un peu sœur de charité ; elle visita la plaie, rassura son amant, déplia un paquet de charpie qu'elle avait apporté à tout hasard, et se mit à panser le blessé avec la dextérité d'un chirurgien. Pendant cette opération, elle expliquait tout bas à Anselme que l'abondance du sang était un bon signe, et que, selon toute apparence, Julien serait guéri en quelques jours. Le jeune homme la contemplait avec une sorte d'extase. Quand tout fut fini, le bras malade bien enveloppé et un nouveau pansement préparé pour la nuit, Lucile, après avoir fait à Anselme toutes ses recommandations médicales, ajouta, en rougissant un peu et avec son mélancolique sourire, que, maintenant qu'elle était tranquillisée, sa présence chez lui n'avait plus d'excuse, et qu'elle allait retourner chez son oncle.

« Oh ! par grâce ! une minute encore ! » murmurait-il d'un air suppliant.

En cet instant, Julien fit un mouvement et ouvrit les yeux. La première figure que ses regards rencontrèrent, fut celle de Lucile, encore à demi inclinée vers lui ; Lucile en grand deuil prodiguant ses soins au bourreau d'Ernestine. La chambre était à peine éclairée ; dans cet état bizarre qui suit les longs évanouissements et qui garde les visions flottantes du sommeil, Julien, accoutumé autrefois à voir Ernestine et Lucile toujours ensemble, prit un moment la vivante pour la morte ; il crut que c'était elle qui sortait du tombeau pour assister à son agonie, ou que lui-même, descendu dans les régions funèbres, était, pour son châtiment, mis en présence de sa victime. « Ernestine ! Ernestine ! murmura-t-il en tressaillant.

—Non ! ce n'est pas Ernestine ! dit aussitôt Lucile redoutant un nouvel accès de délire : c'est moi, c'est Lucile Dermont, venue pour savoir des nouvelles de votre ami... Votre blessure n'est rien... avant huit jours, vous serez guéri.

— Vous ! oui, vous ! toujours compatissante et bonne ! reprit Julien qui, sans reprendre encore toutes ses idées, éprouvait un vague bien-être... Vous avez bien fait de venir... Anselme est bien heureux !

— C'est mademoiselle Dermont qui a pansé ta blessure, dit Anselme précipitamment; elle s'y connaît, elle t'annonce une prompte guérison.

— Oh! merci! merci! bégaya le blessé avec une expression presque affectueuse : vous me pardonnez donc? on pourrait donc me pardonner?

— Oui, répondit Lucile dont les yeux rayonnèrent d'un pieux enthousiasme : vous avez fait du mal, mais l'expiation et le repentir peuvent tout effacer... Votre orgueil vous a rendu criminel : domptez votre orgueil; humiliez-vous sous la main qui vous frappe; profitez de la bonté divine qui a placé Anselme sur votre chemin, vous rappelant ainsi le compagnon, les amitiés, les joies, l'innocence de vos belles années! Vos doctrines sauvages vous ont précipité dans l'abîme : rejetez-les! revenez au Dieu de votre mère, au parti des honnêtes gens, à cette foi qui lave la faute et dicte le pardon! Julien, ce n'est pas moi qui vous parle... c'est Ernestine... Ernestine qui est dans le ciel, et qui vous pardonne! »

Lucile, modeste et craintive d'ordinaire, prononça ces paroles avec une expression ardente et inspirée que rien ne saurait rendre. Un moment on put croire que cette voix persuasive et vibrante arrivait jusqu'au cœur de Julien : sa physionomie hautaine et méchante parut s'attendrir; ses yeux secs et fiévreux s'humectèrent : mais les mots d'orgueil, d'humiliation et de repentir réveillèrent tous les mauvais instincts de cette âme ulcérée. Ses pensées, un instant arrêtées par la souffrance et l'hallucination du réveil, reprirent leur cours. Il se dressa sur son séant, et s'écria avec un geste violent comme pour écarter une vision importune :

« Non, je ne me repens pas, je ne m'humilie pas, et je ne veux pas être pardonné! »

Puis, se rejetant sur le lit et se retournant du côté de la cloison, il garda un morne silence.

Lucile leva les yeux au ciel, fit à Anselme un signe douloureux, et disparut, suivie de la fidèle servante, à qui elle avait recommandé de ne pas souffler mot à son oncle de toute cette équipée.

La guérison de Julien fut rapide. Pendant quatre jours, il

resta encore caché chez Anselme, acceptant les soins de son amitié, mais rompant brusquement l'entretien, dès que son ami essayait d'évoquer auprès de lui le souvenir de Lucile et de le ramener à des idées réparatrices. Le quatrième jour, Anselme, en rentrant chez lui, trouva son logis vide. Julien était parti sans lui dire adieu.

IV

Les mois suivants marquèrent l'apogée de la faveur d'Anselme auprès de monsieur Servais. Les journées de juin avaient achevé de surexciter chez l'ex-député la fibre réactionnaire, et aucun châtiment, aucune répression ne lui semblait assez énergique, ou contre les forcenés qui avaient voulu précipiter la société au fond du gouffre, ou contre les vrais coupables qui l'avaient attirée au bord. Reconnaissant plus que jamais dans les articles d'Anselme ses pensées les plus chères, il les lisait, il les savourait avec un enthousiasme quasi paternel, s'arrêtant aux bons endroits, les déclamant à voix haute, ne leur reprochant parfois qu'un peu trop de modération et de douceur, et annonçant au jeune publiciste qu'il irait loin. Souvent, pour mieux faire deviner son influence magistrale sous la signature d'Anselme et se donner un petit air littéraire, il allait lui-même au bureau de l'*Initiateur* corriger les épreuves. Si le gérant ou le metteur en pages avait l'air de croire à une collaboration tacite, monsieur Servais, ravi, se gardait de le détromper, et sortait de l'imprimerie avec les allures mystérieuses d'un homme d'État, faisant du journalisme par intérim. Souvent aussi, Anselme et Lucile, bien qu'enchantés de cette nouvelle direction de son esprit, étaient obligés de tempérer les éclats de sa fougue conservatrice.

Cette situation dura encore quelques mois. Puis, un matin, monsieur Servais, habitué à une vie laborieuse, n'ayant cessé

de s'occuper activement de commerce et d'industrie que pour se plonger au plus épais de la politique, s'aperçut qu'il s'ennuyait, qu'il s'était fait dans son existence un vide d'autant plus sensible que le danger, quoique toujours fort réel, paraissait pourtant s'éloigner un peu. La défaite de juin avait ajourné les espérances et les projets du parti démagogique. Les représentants étaient en vacances; la stagnation générale des affaires ne permettait pas encore à monsieur Servais de songer à tirer parti des débris de son naufrage. Sa frayeur, sa colère, son ressentiment contre la révolution, contre ses causes et ses auteurs, ne suffisaient plus à remplir ses journées et l'exposaient à des rédites. Peu à peu, cet esprit dont la conversion n'avait été que l'œuvre fugitive des circonstances, se lassa de son désœuvrement et s'abandonna de nouveau à une pente d'où l'avaient violemment détourné de terribles secousses. Il en est du cœur de l'homme comme de ces terrains que côtoie un torrent ou un fleuve. Quand l'inondation vient d'y passer, il semble qu'on ne doive plus y voir jamais que des rochers, du gravier et du sable; arrive une saison nouvelle, et l'œil qui s'est attristé de ces ravages est tout étonné de les voir recouverts d'un nouveau tapis de fleurs, d'arbustes et de gazon. Pour monsieur Servais, cette floraison vivace, prête à reparaître sous les ruines, c'était la séduisante image de Nathalie. Il l'avait repoussée et maudite, tant que ses angoisses ou ses rancunes lui tenaient lieu de tout le reste. Il y était ramené par mille secrètes amorces qui avaient dormi au fond de son âme, et qui se réveillaient une à une, à mesure que son inaction lui pesait davantage et que sa colère lui suffisait moins. Le spectacle des vertueuses amours d'Anselme et de Lucile le laissait indifférent, ou lui causait une sorte de mélancolique envie. Il songeait alors au charme singulier, à l'intérêt indéfinissable que Nathalie avait répandu pendant quelque temps dans son imagination et dans sa vie; à ces riens délicieux dont certaines femmes ont le secret, et dont l'effet est infaillible sur les hommes arrivés au déclin de l'âge sans avoir vécu. Après tout, Nathalie avait-elle été si coupable? Quelle preuve avait-il contre elle? La lettre inachevée d'Amédée dénonçait à ses méfiances une seconde personne, comme complice de Julien; mais cette personne dont ses forces défaillantes

ne lui avaient pas permis d'écrire le nom, n'était-ce pas Ernestine plutôt que Nathalie? Ernestine, qu'Amédée haïssait et que sans doute il soupçonnait! Madame Servais, à son lit de mort, ne lui avait pas nommé d'autre coupable que Julien... Que pouvait-il donc, en définitive, reprocher à cette charmante femme? D'avoir écrit quelques romans empreints d'idées socialistes? Mais qui devinait alors la portée de ces doctrines? D'avoir cru à l'étoile de Julien? Mais lui-même n'avait-il pas été dupe du jeune révolutionnaire? De l'avoir poussé dans cette voie d'opposition qui s'était éboulée dans un abîme? Mais n'était-ce pas pour le voir arriver à un ministère? N'avait-il pas partagé cette illusion jusqu'au dernier moment? Devait-il rendre Nathalie responsable de sa propre ambition? Qui ne s'était trompé d'ailleurs dans ces années d'entraînement et de vertige? Une femme de vingt-quatre ans était-elle bien impardonnable de n'y avoir pas vu plus clair que des hommes blanchis dans les affaires publiques? Ces questions, analysées avec une complaisance qui ressemblait déjà à une amnistie, aboutissaient presque toutes à l'absolution de Nathalie. Monsieur Servais les ruminait d'ordinaire en se promenant sous les tilleuls du jardin du Luxembourg, dans le voisinage de cette *mansarde* de la femme de lettres, où il se souvenait d'avoir passé de si douces heures. Versolant et ses collaborateurs, à qui il demandait souvent de ses nouvelles en prenant un air d'indifférence, lui en rapportaient les choses les plus édifiantes. Depuis la révolution de février, elle avait vécu dans une retraite absolue, se tenant complétement en dehors de la politique et des vainqueurs du moment. Elle avait fermé sa porte à Julien; elle reconnaissait avoir fait fausse route, prenait parti pour la société contre le désordre, et s'informait souvent de monsieur Servais avec la plus tendre et la plus respectueuse sympathie. Ces propos habilement répétés fermentaient dans l'imagination oisive du quadragénaire en disponibilité; et, chaque jour, Versolant et ses amis, qui se piquaient d'être observateurs, pressentaient l'heure prochaine d'un rapprochement entre monsieur Servais et *la sirène,* comme il l'appelait parfois avec un sourire anacréontique. Chaque jour, aussi, sa promenade le ramenait plus près du n° 37 de la rue de Vaugirard. Caché derrière

un tronc d'arbre comme un collégien amoureux, il lançait des regards furtifs du côté des deux petites fenêtres, espérant voir s'agiter les rideaux de mousseline ou paraître derrière les vitres cette délicieuse figure qu'il s'était vainement efforcé d'oublier. Peut-être Nathalie s'aperçut-elle de ce manége; mais elle n'avait encore aucun intérêt positif à rappeler son vieil adorateur qui passait pour ruiné. Elle évita donc de se montrer, et l'épreuve, en se prolongeant, ne fit qu'accroître son lointain prestige. Un léger incident vint y ajouter encore, et révéler à monsieur Servais une nuance de sentiment qu'il ne connaissait pas. Cinq ou six fois en passant devant ce n° 37 ou en rôdant dans les environs, il remarqua un beau jeune homme dont l'élégance aristocratique et cavalière contrastait avec les habitués modestes de ce quartier isolé. Même, soit instinct d'amoureux, soit effet d'une idée fixe, il lui sembla que ce jeune homme, quand il le rencontrait dans le jardin, dirigeait ses regards du même côté que lui. A coup sûr, il n'y avait pas lieu de se préoccuper d'un fait aussi simple : rien n'annonçait que ce beau cavalier allât chez Nathalie : la maison avait cinq étages, et il pouvait se trouver là pour tout autre motif. N'importe ! Cette rencontre causait à monsieur Servais une vague anxiété; il en ressentait une impression que Nathalie ne lui avait pas fait encore connaître, et qui touchait de fort près à la jalousie. Dans les premiers temps, en effet, et dans le milieu où elle lui était d'abord apparue, on l'avait si bien acceptée comme *un* camarade, il était si bien avéré que tout le monde avait essayé de lui plaire et que personne n'avait pu obtenir plus que son amitié, que monsieur Servais, en s'abandonnant à cette séduction, n'avait jamais songé à être jaloux. Cette fois, éloigné d'elle, remarquant sous ses fenêtres un jeune homme qui ressemblait si peu à son ancien entourage, il éprouvait une souffrance bizarre, et la vivacité du sentiment que lui inspirait Nathalie s'accroissait de cette souffrance même. La jalousie effraie parfois ou étouffe l'amour dans les âmes jeunes et pures qui ne veulent pas qu'un souffle, une ombre passe sur leurs chevaleresques tendresses; mais dans l'âge mûr, chez les hommes usés dans des soucis vulgaires, mordus par une passion tardive et incapables de ces délicatesses qui sont la religion du cœur, la jalousie est un exci-

tant, approprié aux corruptions cachées de notre nature : elle ressemble à ces piments qui altèrent le goût, mais ravivent l'appétit.

Un soir, Nathalie était dans les bureaux du journal avec Versolant et deux ou trois intimes : le matin, elle avait pu, tout en restant invisible, suivre du coin de l'œil les pérégrinations de monsieur Servais qui avait passé dix fois devant sa porte, et stationné, pendant deux heures, dans l'allée du Luxembourg.

« Parbleu ! s'écria gaiement le rédacteur en chef, il faut avouer que cette bienheureuse année 1848 qui va finir, aura été, en toutes choses, gouvernée par l'imprévu ! Quand ce bon monsieur Servais nous a libéralement donné son argent, il y avait mille à parier contre un qu'il n'en reverrait jamais un centime... Eh bien ! messeigneurs, si l'abonnement continue à grandir dans cette proportion incroyable, notre bailleur de fonds touchera, en avril prochain, un dividende de trente pour cent au moins... Mais aussi ce petit Anselme est un vrai trésor... il va bien, notre démolisseur en titre ! Poëtes, prosateurs, chansonniers, historiens, romanciers, pamphlétaires, journalistes, tout y passe, et l'honnête public nous envoie des liasses de mandats sur la poste pour chaque débris de statue ! Tudieu ! quelle verve ! quelle logique ! Qui se serait douté, quand ce brave Anselme copiait en gémissant les discours de monsieur Servais, qu'un si beau feu couvât sous cette cendre ?

— A quelque chose malheur est bon ! dit Nathalie d'un air dégagé ; monsieur Servais aura au moins cette fiche de consolation dans sa ruine.

— Bah ! reprit Versolant ; il se croit ruiné parce que, chez lui, le provincial et le négociant ont repris le dessus sur le spéculateur et sur l'homme à idées ; mais si j'étais à sa place, moi qui vous parle, je voudrais être, avant deux ans, plus millionnaire qu'il ne l'a jamais été ?

— Comment cela ? fit Nathalie en laissant s'éteindre sa cigarette.

— C'est tout simple : monsieur Servais a encore entre les mains des rentes sur l'État et des actions industrielles pour une valeur considérable ; seulement cette valeur est momentanément dépréciée par les incertitudes politiques. Or de deux choses l'une : ou la société succombera dans son duel contre la déma-

gogie, et alors tous ces titres d'actions ne sont plus que des chiffons de papier bons à bourrer le dernier fusil du dernier garde national : ou la société sera la plus forte, et alors, plus les fonds sont bas aujourd'hui, plus il y a d'argent à gagner. Monsieur Servais prend pour une chute ce qui n'est qu'un mouvement de bascule. Il a du Lyon, il a de l'Orléans, il a du Nord, il a du Marseille. De quoi se plaint-il donc? l'instrument lui reste. En France, la fortune publique est comme ces violons que l'on brise, de temps en temps, pour en rendre le son meilleur. Dans le moment où ils sont brisés, les morceaux n'en valent rien ; mais rajustez-les, et donnez-les à un Paganini... vous verrez quel parti il en tirera !

— J'adore votre comparaison musicale ! reprit Nathalie en riant. Alors, selon vous, le violon de monsieur Servais pourrait encore jouer d'autres airs que *L'or est une chimère?*

— Il pourrait du moins ajouter : *Sachons nous en servir !* répliqua Versolant sur le même ton.

On fit encore quelques plaisanteries ; puis la conversation changea de sujet.

Rentrée chez elle, Nathalie réfléchit sérieusement à ce qu'elle venait d'entendre. Elle commença par effeuiller d'une main distraite un beau bouquet de fleurs rares posé sur sa cheminée dans un de ses vases de vieux Sèvres. Ensuite elle effleura du doigt une carte glissée entre la glace et son cadre, et sur laquelle on lisait : Le marquis Gustave de Nareins. Carte et bouquet s'unissaient, à ce qu'il paraît, dans sa pensée, par d'intimes analogies, car son regard allait de l'une à l'autre, et elle resta un moment rêveuse en les regardant. Un nuage de tristesse passa sur son front ; puis un sourire railleur plissa ses lèvres : — La vie n'est pas un roman ! murmura-t-elle.

Cette hésitation dura quelques minutes : il s'agissait pour Nathalie de prendre un parti. Elle avait vingt-quatre ans ; quelques années encore, et au lieu de gouverner sa destinée elle serait forcée de la subir. La gloire littéraire ne la tentait plus ; son esprit ferme et fin lui disait qu'on ne recommence pas deux fois dans un siècle un grand talent et une grande célébrité féminine, appuyée sur les mêmes sophismes. Ces sophismes, d'ailleurs, avaient fait leur temps : ils la dégoûtaient maintenant comme

une lie amère au fond d'une coupe vidée : le peu d'illusions politiques qu'elle avait eu s'était évanoui : son mépris pour les hommes survivait seul aux dernières expériences. La richesse ! Et avec elle le luxe, l'éclat, l'influence, une part dans la royauté parisienne, une cour d'adorateurs de la fortune se pressant à ses pieds, s'inclinant sous son sceptre, un palais de millionnaire dont elle serait la souveraine ! Quel beau rêve ! mais aussi quelle chance douteuse et lointaine ! Fallait-il croire aux prédictions de ce Versolant, chimérique comme tous les *faiseurs* qui parlent toujours de millions sans être jamais pleins de leur sujet ? N'y avait-il pas d'autres affections, d'autres espérances, un autre bonheur ? — A cette idée, sa jolie tête s'inclina un moment ; ses yeux charmants se fermèrent à demi, comme pour évoquer une fugitive image ; mais bientôt réagissant violemment contre elle-même, elle se dit avec une sorte d'impatience nerveuse : Non, non ! pas de faiblesse ! c'est une partie à jouer : que les cartes du moins ne tremblent pas dans ma main !...

Elle prit une plume, et écrivit à monsieur Servais les lignes suivantes :

« Mon ami, vous ne m'aviez pas comprise, lorsque cédant, il y a six mois, à un sentiment irrésistible, je vous priai de venir me voir : c'était trop tôt, je le reconnais aujourd'hui ; il y a de grandes douleurs qui veulent, avant tout, la solitude et le silence ; moi, je n'avais songé qu'à une chose : c'est que vous étiez malheureux, et que je voulais vous consoler !

» Vous avez bien souffert, je le sais, et j'en ai pleuré de loin avec vous ; mais les souffrances les plus horribles ne sont pas celles que tout le monde voit et que tout le monde plaint ; il en est de plus poignantes encore, et celles-là, je les ai subies ; j'ai vu tomber une à une toutes mes illusions les plus chères ; ces idées dont j'appelais le triomphe pour le bonheur et la liberté des hommes, n'ont porté que des fruits empoisonnés ou stériles ; la date de leur victoire a été celle de mes mécomptes, et un moment entraînée par elles, exposée, pour quelques rêveries de jeune fille, à être confondue avec leurs dangereux apôtres, j'ai dû mêler à mes regrets un sentiment de remords : j'ai dû me demander si ceux qui m'avaient connue à l'époque où je m'enivrais de ces séduisantes chimères, ne m'accusaient pas

maintenant comme si j'y avais persisté. Voilà peut-être, mon ami, ce qui vous a détourné de moi ; vous avez cru que je vous tiendrais le même langage qu'autrefois. Frappé dans vos intérêts comme dans vos affections, foudroyé comme nous tous par une catastrophe imprévue, il vous était pénible de revoir une femme dont le souvenir se liait à vos jours d'illusion et d'espérance ; vous aviez peur de m'entendre vanter ce que vous haïssiez ou me réjouir de ce qui vous désole... O mon ami ! détrompez-vous ! rendez-moi plus de justice ! Pauvre fille sans appui, sans expérience, sans famille, ne connaissant rien du monde que mes songes, n'ayant d'autre guide que cet instinct d'honneur qui m'a conservée pure, j'ai pu être abusée par mon imagination juvénile, égarée par ces mots sonores qui font battre, depuis six mille ans, les cœurs généreux... mais aujourd'hui je ne suis plus la même femme ! Cette cruelle épreuve m'a vieillie de vingt ans ; la même leçon nous a éclairés tous les deux ; vous ne trouverez dans mon langage que l'écho de vos sentiments et de vos pensées : vos douleurs se confondront avec les miennes, et mon amitié s'efforcera, en les partageant, d'en adoucir l'amertume !

» Et puis, tout est-il fini ? Un homme tel que vous peut-il se déclarer vaincu, parce que la première heure a été mauvaise, parce qu'une surprise incroyable a livré la place à l'ennemi ? Le pays n'a-t-il donc plus besoin des hautes intelligences qui l'honorent et qui peuvent le sauver ? N'existe-t-il pas des revanches pour les grands talents et les grands cœurs trahis une fois par la fortune ? Marengo a été perdu jusqu'à quatre heures du soir. Ce que je crains pour vous, c'est ce découragement qui saisit les hommes supérieurs dans ces moments funestes où ils voient leurs efforts pour le bien et l'honneur de l'humanité déjoués par le hasard ou l'absurdité des partis. Cette disposition fatale qui rendrait inutiles et inactives ces facultés éminentes dont votre pays vous demandera compte, l'isolement la développe et l'aggrave. L'isolement ne vous vaut rien, mon ami, et à moi pas davantage... Vous, il vous entretient dans ce sentiment de langueur, dans cette idée d'irréparable, qui finirait par vous fermer l'avenir : moi, il me livre sans défense à toutes les tristesses de mon pauvre cœur, à toutes les rêveries de ma pauvre

tête... Votre affection me serait si bonne ! votre société si douce ! ô mon ami ! c'est par égoïsme que je vous supplie de ne pas m'abandonner. Je m'étais si bien accoutumée à compter sur vous comme sur le meilleur et le plus aimable des guides ! Ce sentiment que vous m'avez inspiré et dont je chercherais vainement à définir les insaisissables nuances, me protégeait si bien contre des influences moins sûres, contre des entraînements plus dangereux ! Car enfin, je suis seule au monde, et il y a, dans la vie d'une jeune fille, d'autres dangers, d'autres malheurs possibles, que des dangers ou des malheurs politiques... Vous me devinez, n'est-ce pas ? Oh ! par grâce, ne me repoussez plus ! Que vos douleurs, au lieu de nous séparer, nous rapprochent : vous n'avez ni femme, ni sœur, ni fille ; moi, je n'ai ni frère, ni père, ni époux, personne qui me protége et qui m'aime ! Soyons l'un pour l'autre un peu de ce que Dieu nous a ravi ou ne nous a pas donné !

» A bientôt donc ! J'espère que cette fois ma prière ne vous trouvera pas insensible. Ai-je besoin d'ajouter que, depuis le 24 février, ma porte est rigoureusement fermée à monsieur Julien Féraud ? Vous ne rencontrerez pas dans ma mansarde une seule figure qui vous déplaise : vous ne recueillerez pas sur mes lèvres une seule parole qui ne soit pour vous dire l'amitié de votre Nathalie. »

Monsieur Servais était seul quand il reçut cette lettre ; celle-là ne fut pas déchirée : il la pressa sur son cœur avec des transports d'adolescent. Puis il se releva, l'œil brillant et la face colorée, comme si un nouvel intérêt, un nouvel espoir eût tout à coup ranimé en lui le sentiment de la vie suspendu ou assoupi par le désœuvrement, la tristesse et l'ennui. Un quart d'heure après, il montait les cinq étages de Nathalie d'un pas plus leste qu'on n'eût pu le croire d'après son acte de naissance.

Lorsqu'il entra dans le petit salon qui précédait la chambre de Nathalie, il s'y trouva seul un moment. Ce moment lui suffit pour remarquer quelques légers changements dans la modeste ornementation de cette pièce. Ainsi le beau portrait de George Sand, gravé par Calamata, avait fait place au *Christ consolateur* de Scheffer. Trois ou quatre statuettes données à la femme de lettres par ses amis les sculpteurs réalistes, avaient

disparu, et étaient remplacées par le groupe de *La jeune mère et l'ange gardien*. La femme artiste semblait s'effacer peu à peu sous une nuance de religion mondaine et de sentiment de famille. Mais un objet de dimension beaucoup plus mince attira bien plus puissamment le regard curieux de monsieur Servais. C'était la carte de Gustave de Nareins, que Nathalie, peut-être à dessein, avait laissée sur le marbre de la cheminée. — Un marquis en visite chez elle! Qu'est-ce donc que ce marquis? dit tout bas l'amoureux de quarante-cinq ans; et par une sorte d'intuition magnétique, familière aux jaloux, il songea au beau jeune homme qu'il avait souvent rencontré dans le voisinage. Ces réflexions inquiétantes furent interrompues par l'arrivée de Nathalie.

Si monsieur Servais, au lieu d'être un homme politique, avait été un observateur de l'école de monsieur de Balzac, il aurait constaté et deviné, dans la mise et les allures de *la sirène*, des modifications tout aussi significatives que celles de son mobilier. Nathalie, en effet, dans les premiers temps où il l'avait connue, affectait des airs cavaliers, une familiarité virile, destinée à la protéger contre les périls de son isolement et à faire bien comprendre à son entourage qu'elle n'était et ne voulait être qu'un camarade. Ce paradoxe extrà-féminin, chez une personne aussi jeune et aussi jolie, ne manquait pas de piquant et de grâce; mais Nathalie avait trop d'esprit et de tact pour ignorer qu'une femme ne renonce jamais impunément aux douces et discrètes délicatesses de son sexe, et que cette mise en scène, en détournant l'idée de séduction et de faiblesse, la rendait réellement moins séduisante. Se dépouillant peu à peu de son étalage de romancier socialiste et bohème, elle était redevenue tout à fait femme, et sa beauté y avait gagné un effet de demi-jour qui en augmentait le charme. On sentait qu'elle rentrait, pour ainsi dire, dans le droit commun, renonçant aux priviléges d'une originalité factice et d'une situation exceptionnelle, et ne voulant plus d'autre parure que l'éclat velouté de son regard, la rougeur de son beau front, l'aimable réserve de ses manières et de son langage. Sans se l'expliquer, monsieur Servais subit l'influence de ce changement, et il lui sembla que Nathalie n'avait jamais été si charmante.

Elle entr'ouvrait la porte de sa chambre, au moment où il tombait en arrêt devant la carte du marquis Gustave de Nareins.

« Ah! vous voilà bien étonné! dit-elle en souriant. Un marquis! Vous voyez que je me range : je reçois meilleure compagnie!... »

Elle lui tendit la main; monsieur Servais la serra avec une onction à demi sentimentale, à demi paternelle; mais son regard ne se détachait qu'avec peine de cette carte aristocratique.

« Vous voulez peut-être savoir, reprit-elle d'un ton de badinage, comment il se fait que Francine Albemare, comme je m'appelais dans le temps de mes erreurs, reçoive maintenant chez elle un descendant des Croisés? La chose est toute simple; j'ai rencontré monsieur de Nareins dans un petit voyage entrepris pour me distraire de l'abandon de mes amis; — il m'a paru spirituel, de fort bonnes manières; la familiarité s'établit vite en voyage, surtout avec une pauvre femme seule, toujours seule... nous avons causé pendant quelques heures; il m'a demandé la permission de venir me voir, et je n'avais aucune raison de lui refuser ce que j'ai accordé souvent à des gens moins bien élevés que lui...

— Et quel âge a-t-il? demanda monsieur Servais avec une étourderie naïve.

— Oh! je ne sais pas au juste... vingt-cinq à vingt-huit ans... Au reste, pour aller au devant de toutes vos questions et épuiser tout d'abord ce sujet épisodique, je vous dirai qu'il est très-bien, et que, si je le voulais absolument, je crois qu'il ne me serait pas impossible de m'en faire aimer un peu... Maintenant je vous ai tout dit, comme à un confesseur. Vous êtes tranquille, n'est-ce pas? Vous savez qui je suis, et vous êtes bien sûr que ce beau jeune homme, — il est très-beau, — soupirerait en vain pour l'insensible Nathalie, malgré ses parchemins et ses yeux noirs? D'ailleurs, si je voulais écouter tout à mon aise des déclarations auxquelles il ne songe probablement pas, je n'aurais pas commencé par rappeler auprès de moi, avec des instances peu flatteuses pour mon amour-propre, un ami qui ne voulait plus revenir; je n'aurais pas désiré si vivement re-

voir chez moi l'homme dont le jugement m'est le plus précieux et dont la clairvoyance m'effrayerait le plus ! »

Monsieur Servais fit une grimace qui pouvait passer, à la rigueur, pour un sourire approbatif.

« Voyons, mon ami, reprit-elle d'un air plus grave; notre marquis nous a pris trop de temps; causons de vous et de ce qui vous intéresse : je vous avertis que je vais être très-questionneuse et très-bavarde. Vous avez eu de grands chagrins... Oh ! croyez-le bien, si j'avais osé, si je n'avais craint, dans les premiers moments, des préventions injustes ou des suggestions calomnieuses, s'il n'y avait pas des pudeurs invincibles, plus fortes même que l'élan du cœur, aucune puissance humaine ne m'eût empêchée d'aller vous consoler, confondre mes larmes avec les vôtres !... Mais enfin le passé n'est qu'une large tombe, et tous nous y laissons, en avançant dans la vie, une partie de nos affections et de nous-mêmes. Les hommes de votre valeur ne doivent pas se river au passé; ils doivent avoir l'œil toujours fixé sur l'avenir pour lui demander des revanches : quels sont vos projets? Quel est réellement l'état de vos affaires?

— Déplorable ! répondit monsieur Servais, sur qui les témoignages d'affectueux intérêt prodigués par Nathalie faisaient l'effet de la devanture de Chevet après un long jeûne; déplorable ! La République m'a écrasé. Je n'ai plus un centime de revenu à attendre de là-bas, et ici toutes les valeurs que je possède, si je les vendais aujourd'hui, ne suffiraient pas à payer le chiffre total de mes dettes.

— Et que comptez-vous faire?

— Oh ! tout simplement profiter bientôt du léger mouvement de hausse qui paraît se décider, pour vendre mes actions et mes rentes avec une perte un peu moindre, bien qu'énorme encore; employer ce capital à payer mes dettes, faire lever les hypothèques dont mes terres sont grevées, et alors, redevenu propriétaire, aller m'établir là-bas dans une ferme que les inondations n'ont pas emportée; restaurer peu à peu, jour par jour, mes pauvres terres dévastées, en attendant qu'à force d'économie et de travail, je puisse reconstruire mon usine, la remettre en activité et reprendre un jour ma place dans le commerce et l'industrie.

— C'est-à-dire que vous végéterez pendant dix ans, que vous travaillerez dix autres années, et qu'au bout de ce temps, vous vous retrouverez propriétaire et industriel de province; et cela en admettant les chances les plus favorables... Ah! je vous avais connu d'autres ambitions; j'avais rêvé pour vous un autre avenir!

— Mais cet avenir est brisé, ces ambitions sont déçues! s'écria l'ex-député avec amertume...

— Et pourquoi cela? Pourquoi désespérer si vite? Je ne suis qu'une femme; j'entends fort peu à la politique et aux affaires; pourtant je ne vois, dans votre situation, rien qui soit irréparable...

— Je voudrais vous croire, mais vous êtes habituée à faire des romans! reprit monsieur Servais avec un sourire triste.

— Je n'en fais plus, et je vais vous parler chiffres! répliqua gaiement Nathalie. Tout se réduit à ces deux points: votre fortune est ébranlée, et vos électeurs vous boudent: il s'agit donc d'abord de rétablir votre fortune. Vous aviez trois millions; ayez-en six; ce sera un excellent moyen pour réhabiliter votre politique!

— Hélas! nous ne sommes ni au temps des miracles, ni au pays des *Mille et une Nuits*, dit monsieur Servais en soupirant.

— Il n'est question ni de *Mille et une Nuits*, ni de miracles, mais de simples calculs de probabilité. Il n'y a pas de grand homme, si grand qu'il soit, qui vaille ce héros à trente-cinq millions de têtes qu'on appelle la France. Eh bien! faites pour la France ce que monsieur de Talleyrand fit pour Napoléon: pariez pour elle!

— Mais l'enjeu? demanda monsieur Servais, qui commençait à comprendre.

— Vous l'avez sous la main: ces rentes sur l'État, ces actions que vous voulez vendre pour payer vos dettes, gardez-les; achetez-en d'autres: supposez que tout ce qui vaut cent francs aujourd'hui 4 décembre 1848, en vaille mille dans trois ans: vous voilà plus riche que jamais!

— Acheter! avec quoi? Et mes dettes! reprit-il, plus affriandé que persuadé.

— Bah! on s'aventure... qui ne risque rien, n'a rien! Partez

du principe qu'en ce moment il n'y a pas de milieu; l'extrême hardiesse est suprême sagesse... Donnez vos ordres à un agent de change; puis, pour dormir tranquille, payez les intérêts de vos dettes avec vos dividendes d'actionnaire de l'*Initiateur* :— ils vont être magnifiques, — et couvrez vos achats en vendant, au fur et à mesure, vos terres, ces malheureuses terres qui vous rapportent peu, vous coûtent beaucoup, et vous enchaîneraient là-bas comme Prométhée sur son rocher, avec votre ambition trompée pour vautour!...

— Vendre mes terres! Et qui les achètera?

— Personne, si vous les vendez en bloc et si l'on vous croit ruiné. Mais ayez sur les lieux un homme intelligent qui divise vos propriétés, et en offre sous main un morceau à chaque paysan du voisinage, suivant sa convenance. Faut-il que ce soit moi, un auteur de contes bleus, qui vous apprenne ou qui vous rappelle toutes les folies que peut faire faire à un paysan, à un cultivateur, la manie d'acquérir ou de s'arrondir? D'ailleurs, ce qui vous ruine peut les enrichir; partagées en arpents ou demi-arpents, ces mêmes terres que vous ne pourriez remettre en état qu'avec des frais énormes, ne coûteront à chacun que la main-d'œuvre, que le paysan compte à peu près pour rien; vous ferez la fortune de cent travailleurs, et vous vous délivrerez d'une charge écrasante... Qu'en dites-vous?

— Je dis que vous êtes une fée, et que rien ne semble impossible en passant par vos lèvres charmantes, répliqua-t-il; seulement cet homme intelligent dont vous me parlez et qu'il faudrait charger du morcellement et de la vente, où le trouverai-je?

— Il est chez vous... à vos côtés...

— Anselme?

— Justement; dites-moi, mon ami, reprit Nathalie avec une gravité affectueuse; vous allez peut-être sourire de ma question, en songeant à mes idées et à mes allures d'autrefois... Mais je vous ai averti que ma conversion était complète... Puisqu'Anselme doit, dit-on, épouser votre nièce Lucile, et puisqu'elle a déclaré, à ce qu'on assure, ne pas vouloir entendre parler de mariage avant deux ans, vous semble-t-il bien convenable que les deux jeunes gens vivent d'ici là presque sous le même toit, et soient vus constamment ensemble?

— Au fait, je n'y avais pas songé...

— Ce que j'en dis, ce n'est pas pour douter de leur parfaite innocence, reprit-elle avec un grain de moquerie ; si l'églogue n'existait pas, ces deux vertueux amants l'auraient inventée. Il ne s'agit, bien entendu, que de convenances à observer et de médisances à prévenir. Or, qui vous empêche d'envoyer Anselme à X... avec vos pouvoirs ? Son père est notaire dans le pays : à eux deux, avec un peu de savoir-faire, — et qui en a plus que les notaires de petite ville ? — ils peuvent vendre à parties brisées toutes vos terres sans faire trop de sacrifices... Vous, pendant ce temps, au lieu de vous abandonner à ce désœuvrement qui finirait par engourdir vos facultés si brillantes, vous vous lancez dans ce monde de l'industrie, qui a, lui aussi, sa poésie et sa grandeur ; vous y déployez la supériorité que vous avez tour à tour appliquée au commerce, aux affaires et à la tribune... et qui sait ? dans quelques années peut-être, vous prenez rang parmi les rois de la finance ; royauté dont les portefeuilles valent bien ceux des ministres !

— Ah ! vous êtes admirable ! vous me réveillez de ma torpeur ! s'écria monsieur Servais ébloui.

— Je vous le disais bien ! ajouta-t-elle avec un sourire. Voyez-vous, mon ami, ce qui m'attristait le plus pendant cette séparation que vous avez faite si longue, c'était moins encore le regret des heures charmantes que je perdais, que cette pensée dont j'étais sans cesse poursuivie : cet homme si distingué, capable de si grandes choses, dont l'avenir pourrait encore être si beau, est là, à quelques cents pas de moi, découragé, abattu, entre deux êtres excellents, mais incapables de le comprendre et de le ranimer ; et moi, moi qui voudrais tant le voir heureux, illustre, je suis condamnée vis-à-vis de lui à l'inaction et au silence ; je ne puis pas lui dire les mots qui relèveraient son courage... J'en souffrais horriblement, pour moi, pour vous, pour le pays...

— Oh ! c'est vrai ! j'ai été impardonnable ! fit monsieur Servais qui, en ce moment, se fût volontiers accusé, lui et les siens, d'injustice et de cruauté envers Nathalie.

— N'en parlons plus, je vous retrouve ! reprit-elle avec une émotion savante ; d'ailleurs, la question d'argent n'est que la

moitié de mes ambitions pour vous. Il faudra bien que la politique vous dédommage de ses premières trahisons !...

— Ceci est impossible ! répliqua-t-il d'un air rembruni. Tous les électeurs de mon département sont furieux contre moi... on dirait, à les entendre, que j'ai fait, à moi tout seul, la révolution de février... je n'aurais pas vingt voix si je me présentais aux élections prochaines... d'ailleurs j'ai pris la politique en horreur...

— Querelle d'amant ! dit Nathalie. Quant à vos électeurs, loin de moi l'envie de vous jeter à leur tête avant que leur mauvaise humeur soit passée !... Mais un département qui possède un homme tel que vous ne peut pas le bouder longtemps... Il suffirait donc de trouver un homme nouveau, qui se présentât avec un prestige lointain, et qui, au fond, ne serait que votre doublure ; un chapeau qui vous garderait votre place à la future Assemblée Législative, et s'en retirerait dès que vous jugeriez le moment venu d'y rentrer... Cet homme, je crois aussi l'avoir trouvé : — c'est Versolant ! »

Nouvelle exclamation de monsieur Servais. Nathalie reprit avec ces délicates nuances de gravité et d'enjouement qui la rendaient si persuasive :

« Et pourquoi pas ? je vous parlais de chapeau tout à l'heure : on garde sa place avec un journal aussi bien qu'avec un chapeau. Depuis dix mois, l'*Initiateur* s'est passionnément dévoué à la cause de l'ordre : il a fait oublier ses péchés passés. Versolant en est aujourd'hui le directeur officiel. Rien ne force de dire qu'il le dirigeait aussi avant la révolution de février. On peut même faire entendre à ces bons électeurs que, si la politique du journal a si merveilleusement changé, c'est que maintenant il a à sa tête un homme d'une admirable fermeté de principes, prêt à affronter le martyre pour la défense de la religion, de la société, de la morale, de la propriété et de la famille : Versolant, l'illustre Versolant, désigné d'avance par l'opinion publique comme un ministre futur, dispensateur intarissable de pensions et de bureaux de tabac !... Ce n'est pas tout ; appréciez toute l'excellence de ma combinaison : A quoi avons-nous dû, pendant ces dix mois, la plus grande partie du succès de l'*Initiateur* ? aux articles d'Anselme. Anselme personnifie, aux yeux de ses concitoyens, l'*Initiateur* réhabilité et converti ; mais trop jeune

encore, trop pauvre, convaincu de la vérité du proverbe que nul n'est prophète dans son pays, il présente Versolant comme un autre lui-même ; il répond des opinions de Versolant comme des siennes : il part avec lui, séjourne avec lui dans le département, le pilote dans les endroits difficiles, profite de ses connaissances locales pour lui épargner les fausses manœuvres, pour l'aider à doubler sans encombre les récifs et les brisants de cette mer électorale. Versolant nommé, l'arrondissement ne cesse pas de vous appartenir ; on vous réconcilie peu à peu avec les gros bonnets du pays ; et, avant trois ans, plus riche que jamais, remis en possession de votre légitime influence, vous rentrez dans la carrière politique, et Nathalie applaudit, avec la France entière, aux triomphes de votre éloquence ! »

Transporté d'enthousiasme, monsieur Servais se leva, baisa galamment la main que Nathalie lui tendait, et lui dit avec une émotion toute juvénile :

« J'ignore si votre espoir est réalisable, ou s'il n'est qu'un rêve de votre amitié ; mais toutes les paroles que vous venez de me dire sont là — il se frappa le front — et là ! — il mit la main sur son cœur. Je ne puis vous dire tout le bien que vous me faites : vous me rendez la vie ; vous me réconciliez avec moi-même : soyez remerciée et bénie ! Ces routes nouvelles que vous venez de m'ouvrir, c'est à moi de savoir y marcher !

— Ainsi donc vous ne me trouvez pas trop extravagante ?

— Je vous trouve adorable, et dès demain je vais parler de nos projets à Anselme et à Versolant. »

Il dit adieu à Nathalie ; mais avant de sortir il s'arrêta encore un moment devant la cheminée où la carte de Gustave de Nareins attira de nouveau son regard.

« Et ce beau marquis ? dit-il timidement en déguisant mal son anxiété sous un sourire.

— Mon ami, pour lui comme pour tout le reste, il n'en sera que ce que vous voudrez ! répliqua Nathalie avec un délicieux mélange de coquetterie féminine et de soumission filiale. »

V

La *rentrée* de monsieur Servais chez Nathalie amena un résultat trop facile à prévoir. Il n'éprouva plus dans son intérieur que malaise et ennui. Lucile était habituellement silencieuse, occupée de peinture ou des soins du ménage. Sa résignation mélancolique, que la présence d'Anselme éclairait seule d'un fugitif rayon de joie, n'était pas de nature à égayer son oncle, et le deuil qu'elle portait avec une scrupuleuse rigueur rappelait à monsieur Servais de douloureux souvenirs. Bientôt ce deuil lui déplut et le froissa comme une sorte de reproche ou de protestation tacite contre sa propre indifférence. Cette sourde irritation ne tarda pas à se compliquer d'un sentiment pire encore. Soit que la vanité de monsieur Servais ravivât, en se réveillant, une ancienne blessure, soit que Nathalie eût l'art de ranimer en lui, par des gradations insensibles, une rancune effacée, il ne pouvait plus, en regardant sa nièce vêtue de noir, s'empêcher de songer au triste drame domestique qui avait précédé la mort d'Ernestine, et de se dire que Lucile en avait été témoin et complice, qu'elle avait essayé de le tromper, qu'elle n'avait ignoré, dès l'origine, ni l'amour d'Ernestine pour un autre que lui, ni aucun de ces détails si mortifiants pour son orgueil. Dès lors, par une injustice très-fréquente chez les hommes égoïstes et vaniteux, toute l'amertume que lui avaient causée la froideur, l'agonie et l'aveu suprême de sa femme, se reporta sur Lucile et se détourna de Nathalie. L'une qui avait tant contribué à ses malheurs domestiques, en devenait à ses yeux aussi innocente que s'il l'eût rencontrée pour la première fois ; l'autre, innocente de tout excepté de s'être dévouée jusqu'à l'immolation et au mensonge, lui paraissait presque responsable de ce qui l'avait humilié, irrité ou désolé ; ce contraste, du reste, aurait pu se traduire en deux mots : l'une le flattait, l'autre l'ennuyait.

Toutefois monsieur Servais ne s'arrêtait pas à approfondir ces nuances. Sa grande affaire, pour le moment, était de donner ses instructions à Anselme qu'il avait aisément décidé à

aller passer quelque temps à X... pour s'y occuper, de concert avec maître Maynard, son père, du morcellement et de la vente de ses biens. Il y avait plusieurs années qu'Anselme n'était retourné dans sa ville natale ; son père se faisait vieux ; ses sœurs, faute de dot, ne trouvaient pas à se marier, et leurs lettres réveillaient chez leur frère les affections de famille assombries par la pauvreté. Un peu exalté par ses succès littéraires, se figurant qu'il y avait là pour lui tout un avenir assuré, il croyait déjà pouvoir profiter de ce premier sourire de la fortune, non-seulement pour aplanir les obstacles qui l'avaient séparé de Lucile, mais pour répandre un peu de bien-être dans cette maison où l'on s'était imposé tant de privations et de gêne pour subvenir à son éducation. En outre, il était heureux de l'idée d'être utile à monsieur Servais, de se rapprocher encore plus de lui et de sa nièce par les soins qu'il allait prendre. Il lui semblait que si, à force de zèle et d'intelligence, il l'aidait à remettre à flot sa fortune, il serait presque de la famille et aurait un droit de plus à la récompense espérée. Cette pensée le consolait à demi du chagrin de se séparer de Lucile, et celle-ci, contente de voir son oncle donner à Anselme cette marque de confiance, éprouvait en outre, dans ses mystérieuses pudeurs de jeune fille, une sorte d'allégement à rompre cette situation anormale, ce contact journalier avec l'homme qu'elle aimait, mais qu'elle ne devait pas encore épouser. Monsieur Servais ne rencontra donc de ce côté-là aucune des résistances qu'il avait un moment redoutées. D'autre part, Nathalie endoctrinait de son mieux Versolant, qui, enchanté d'être pris au sérieux et de devenir un homme politique, s'empressa d'accepter la candidature et promit d'éblouir de sa faconde tous les électeurs du département. Dès lors il ne s'agissait plus que de préparer les voies, et on y employa tout le temps qui précéda les élections de 1849. Monsieur Servais écrivit aux amis qui lui étaient restés fidèles; on fit circuler dans tout le pays des numéros-spécimen de l'*Initiateur*, où le nom de Versolant, imprimé en gros caractères, était recommandé à tous les défenseurs de l'ordre, et où la religion, la morale, la propriété et la famille, évoquées à toutes les pages, répondaient de lui comme du plus énergique et du plus dévoué

de leurs champions. La prose d'Anselme fit merveilles dans ces préliminaires. Toute cette hécatombe d'écrivains dangereux et de gloires funestes, qu'il immolait, depuis un an, sur l'autel de la réaction, devint pour Versolant une excellente réclame ; elle prouva *à priori* la netteté de ses intentions et la fermeté de ses principes. Là ne se bornèrent pas ses moyens de réussite. Sachant que les idées générales aiment assez, chez les électeurs, à s'appuyer sur les intérêts individuels, et que, plus le suffrage universel élargissait le cercle, plus l'influence du bureau de tabac avait de place à y occuper, il se fit annoncer par les *allumeurs* de sa candidature comme un homme dont le crédit n'aurait plus de bornes, du moment qu'on lui aurait mis le pied à l'étrier parlementaire. Monsieur Versolant, disait-on, par sa position de directeur d'un grand journal, était intimement lié avec tous les personnages éminents de l'époque. A... le tutoyait, B... avait voulu en faire son chef de cabinet, C... le regardait comme un oracle, D... était le parrain de son petit dernier ; et ainsi de suite. De quelque côté que soufflât l'*aura popularis* ou la faveur du pouvoir, quels que fussent les ministres, présents ou à venir, de la république ou de la monarchie française, Versolant était sûr de les envelopper dans ses mailles. Aussi, quelle manne appétissante de places, de pensions et de grâces, s'il était nommé représentant ! Saint-Sauveur voulait une maison commune ; il en aurait une, bâtie en pierres de taille et dessinée par un architecte de Paris. Le Tracol n'avait pas de tableau dans son église : on lui en enverrait un de monsieur Ingres. Féline demandait trois gendarmes ; on lui donnerait une brigade. Ici un pont ; là une foire ; plus loin, des frères de l'École chrétienne. Ce chef-lieu de canton serait éclairé au gaz ; cette commune serait érigée en canton, cette succursale en paroisse. Un tel avait quatre garçons : on en placerait un au conseil d'État, un autre dans les ambassades ; on ferait du troisième un secrétaire du ministre de l'intérieur, et du quatrième un chef de division. Celui-ci avait un procès en cassation. il le gagnerait : Versolant était au mieux avec trois conseillers de la Cour suprême. Celui-là était exproprié par la Compagnie du chemin de fer : on lui payerait son terrain cent écus le mètre, et on lui donnerait vingt actions par-dessus

le marché. Le clocher de cette église menaçait ruine ; on le remplacerait par une flèche gothique, dans le genre de celle de Strasbourg ou de Saint-Denis. Cette montée était trop roide pour les grosses charrettes de roulage : on l'adoucirait par une pente sinueuse, digne d'un jardin anglais. Il n'y avait pas, dans le département, de militaire retraité ou d'employé mis à la réforme qui ne dût recevoir une augmentation de cinquante pour cent avec une gratification annuelle. Quant aux bureaux de tabac, il y en aurait autant que de fumeurs. Bref, le Paradis terrestre, l'Age d'or, l'Eldorado n'étaient rien en comparaison de ce qu'allait être ce bienheureux pays, du moment qu'il aurait choisi Versolant pour le représenter. On y viendrait de loin pour contempler le délicieux spectacle d'une population toute composée de gens riches, et n'ayant d'autre peine que d'émettre un vœu pour le voir réalisé. Les médecins y enverraient leurs malades.

Monsieur Servais, en faisant agir ses amis, en écrivant lettres sur lettres pour recommander la candidature de Versolant, qu'il destinait à remplir son intérim à l'Assemblée, se retrouvait dans son élément; il renaissait, au moins par un côté, à cette vie politique à laquelle on renonce avec tant de peine et que, pendant quelques mois, il avait crue close à jamais pour lui. L'honneur en revenait à Nathalie, et l'ex-député lui répétait sans cesse, avec une reconnaissance passionnée, que c'était à elle seule qu'il devait cette espèce de résurrection. En même temps, afin de mêler l'utile à l'agréable, il renseignait minutieusement Anselme sur la marche qu'il aurait à suivre pour tirer bon parti des terres sans donner à ses ventes partielles une publicité qui confirmerait le bruit de sa ruine et dont les acheteurs abuseraient. Il s'agissait de faire venir un à un, dans le cabinet de maître Maynard, les paysans, les petits fermiers voisins, dont monsieur Servais lui donna la liste, de les sonder, de leur faire des offres et de surexciter chez eux, par tous les moyens licites, cette passion de la propriété foncière, si remarquable parmi nos populations agricoles.

Un des premiers jours d'avril 1849, monsieur Versolant et Anselme, emportant dans leurs poches tout le détail de la carte stratégique où allait s'exécuter cette double manœuvre, parti-

rent ensemble pour X... Les adieux d'Anselme et de Lucile gardèrent cette empreinte de résignation triste et douce qui allait bien à leur caractère et à leur amour. Lucile avait du courage; elle n'avait pas été habituée au bonheur depuis son entrée dans le monde; elle était décidée à retarder jusqu'à l'année suivante toute idée de mariage; d'ailleurs son oncle ne s'expliquait pas là-dessus d'une façon précise; il affectait, au contraire, de parler sans cesse de sa pauvreté et de sa ruine, comme pour reculer indéfiniment les espérances de sa nièce. Ce fut donc avec une sorte de mélancolie sereine qu'elle reçut les adieux d'Anselme et lui serra la main. Les deux amants étaient si sûrs l'un de l'autre, que toute promesse, toute phrase leur eût paru au-dessous de leur certitude et de leur tendresse. Seulement Anselme, qu'agitaient malgré lui des pressentiments pénibles, obtint de Lucile que, s'il se présentait quelque circonstance grave, elle lui écrirait, et qu'en attendant elle lui donnerait de ses nouvelles par le curé de X. Au reste, les fâcheux pressentiments d'Anselme paraissaient en ce moment tout à fait chimériques. Monsieur Servais, qui avait besoin de lui, le comblait de démonstrations affectueuses. Anselme, disait-il, était l'homme nécessaire de la situation et du journal; bien que momentanément éloigné de Paris, on le conjurait d'envoyer ses articles, de continuer sa rude guerre aux idoles et aux temples des faux dieux, de ne pas laisser reposer une veine si excellente, un talent que la solitude et le repos de la campagne allaient développer et grandir. Encore un peu de temps, un peu de patience, quelques mois d'exil et d'attente, un nouveau service à rendre à l'oncle de Lucile, et que ne devait-il espérer? Là-dessus on ne précisait rien, mais on laissait tout entendre.

Le départ s'accomplit donc sous des auspices assez favorables: Versolant était de bonne humeur; il avait rempli une malle de lettres de recommandation. Deux archevêques, trois évêques, dix grands vicaires, cinq généraux, huit magistrats, dix-sept ministres en retraite, en activité ou en expectative, quatre ducs, onze marquis et six académiciens, avaient attesté, sur papier glacé et avec paraphe, les vertus et les talents de Versolant, les immenses services qu'il rendait et qu'il pouvait rendre encore à la cause de l'ordre, et les avantages non moins immenses que

s'assureraient les électeurs assez bien inspirés pour le nommer. Versolant, avec sa naïveté parisienne — car toutes les habiletés ont leur côté naïf — s'imaginait très-sérieusement que c'étaient là des talismans infaillibles.

En route, et, plus tard, dans les courses électorales qu'ils firent de compagnie, Versolant, pour payer Anselme de son hospitalité et de ses services, se fit auprès de lui le Tallemant des Réaux de la littérature contemporaine. Il lui raconta mille détails de la vie privée des écrivains célèbres. Anselme l'écoutait avec une curiosité trop avide. Le contraste de tous ces grands mots d'humanité, d'héroïsme, d'artistes sacrés, de fraternité, de charité, de dévouement et d'amour, de ce sentimentalisme olympien planant sur les affections vulgaires, de ces vertus extrà-légales dédaignant les devoirs communs, avec ces vanités féroces, ces petites perfidies, ces machiavélismes de coulisses, ces désordres intimes, cet égoïsme raffiné, ces amas d'immondices cachées dans tous les coins du cœur et de la vie, ce contraste qui amusait Versolant comme un prétexte de mépris pour l'espèce humaine, saisit Anselme comme une révélation, comme un moyen d'en finir avec ces doctrines dont les apôtres mettaient si peu d'accord entre leurs maximes et leurs pratiques, ou cherchaient dans leurs sophismes l'apologie de leurs fautes et de leurs vices. Il conçut dès lors le projet d'écrire un livre où se résumerait, sous une forme plus durable, l'esprit de ses premiers articles, et qui s'intitulerait : *Révisions littéraires*. Condenser dans des pages solides ce qu'il avait écrit sur des feuilles volantes, et faire de ce qu'il savait des auteurs la pièce justificative de ce qu'il pensait de leurs livres, telle fut pour lui, au milieu des dangereuses indiscrétions de Versolant, l'idée primitive de cet ouvrage, qui parut à Anselme calculant d'après ses premiers succès, devoir mettre le sceau à sa renommée.

Mais bientôt ses causeries journalières avec Versolant, cette intimité que resserraient les circonstances entre deux hommes si différents, produisirent sur lui un effet d'un autre genre. Un peu cynique, traitant Anselme comme un homme du métier revenu des illusions et des croyances du jeune âge, le *faiseur* parisien s'abandonna à penser tout haut avec son cornac électo-

ral, et Dieu sait quel chaos ou plutôt quel néant absolu de sentiments et de principes celui-ci découvrit dans ses confidences! Il devint évident pour lui que Versolant ne croyait à rien, pas plus en religion qu'en politique et en morale, qu'il jouait avec les cocardes comme avec les consciences, adoptant pour ses opinions le thermomètre de la hausse et de la baisse, et prêt à vendre son vote, ses électeurs, son pays et lui-même, pourvu qu'il crût en tirer un honnête bénéfice. En un mot, c'était, sinon un Tartufe, au moins un Mascarille de réaction, qu'Anselme s'était chargé de présenter à l'estime et aux suffrages de ses concitoyens, provinciaux de la vieille roche, disposés à prendre au pied de la lettre les professions de foi catholique et monarchique d'un candidat entouré d'une si brillante auréole et s'appuyant sur de si respectables recommandations. Ces découvertes le refroidirent; Versolant, qui possédait au plus haut degré la sagacité des roués subalternes, s'en aperçut, comprit les motifs de cette froideur subite, et désormais Anselme eut en lui un ennemi. Après que le premier éblouissement fut passé et que les promesses de Versolant se furent discréditées par leur excès même, les électeurs de X.... devinrent les complices des scrupules et des répugnances d'Anselme. Le bon sens de la province garde toujours un fonds de rancune contre ce qu'il appelle la hâblerie parisienne, et cette rancune trop légitime finit d'ordinaire, quand on lui donne le temps, par triompher du prestige. Il y a, d'ailleurs, depuis dix ou douze ans, des communications trop rapides et trop générales entre Paris et les départements pour qu'ils ignorent, surtout quand la curiosité s'en mêle, le fort et le faible des *produits* que la grande ville leur envoie. Au bout de quinze jours, on sut que Versolant, avant d'être réactionnaire, avait été tour à tour saint-simonien, socialiste, républicain et tiers-partiste, et qu'avant de diriger l'*Initiateur*, il avait été gérant de trois ou quatre sociétés en commandite dont l'histoire n'était pas bien nette : on citait, entre autres, une société pour l'extinction des punaises, qui avait fort mal tourné; ce qui fit dire à un ioustic du *Café Français*, que l'homme aux punaises devait être en mauvaise odeur auprès des honnêtes gens. Un des notables du pays, proche parent de l'évêque de T..., un des pré-

lats dont Versolant avait apporté l'apostille, découvrit, par des questions insidieuses, qu'il ne l'avait jamais vu, et que la lettre avait été donnée un peu étourdiment, sur la demande d'un tiers, cousin germain du secrétaire de l'évêque. Un autre grand propriétaire, ami intime du général C..., eut alors l'idée de lui écrire pour savoir s'il s'intéressait réellement à Versolant. Le général répondit qu'il ne le connaissait pas, mais qu'il se souvenait vaguement avoir donné une lettre de ce genre, pour faire plaisir à un de ses aides-de-camp, camarade de collége du candidat. On en conclut que les autres recommandations n'avaient pas beaucoup plus de valeur, et, dès lors, au lieu de servir Versolant, elles lui nuisirent. La caricature et l'épigramme se mirent de la partie. La province a si peu d'occasions de se venger des sarcasmes de la métropole, qu'elle ne néglige pas ces rares revanches. Un journal de la localité publia sur le candidat recommandé par les hommes célèbres et apostillé par les punaises, un article dans le style du *Charivari*, qui fit beaucoup rire. Anselme, adjuré, dans une réunion préparatoire, de dire, la main sur la conscience, si vraiment il répondait de Versolant comme de lui-même, finit par déclarer qu'il n'en savait pas plus sur lui que tout le monde, et par faire un demi-aveu que son auditoire compléta.

Versolant, doué de l'opiniâtreté particulière aux hommes de son espèce, soutint jusqu'au bout une candidature dont les chances diminuaient de jour en jour. Il parcourut tous les villages, bourgs et hameaux; il promit douze mille cinq cent trente-deux bureaux de tabac, des pensions dont le chiffre général dépassait quatre millions, et des travaux d'utilité publique qui eussent absorbé le quart du budget total d'une année. Tous les dimanches, on le vit, à la grand'messe, dans l'église paroissiale de X..., lisant avec une attention édifiante un Eucologe doré sur tranches. Anselme l'accompagna d'abord partout, puis un peu moins; puis il prétexta de violentes migraines pour le laisser manœuvrer seul.

Le grand jour arriva; Versolant eut cinquante-trois voix : ses concurrents en eurent vingt-cinq mille. Il subit sa disgrâce avec la résignation stoïque qui est encore un des caractères du *faiseur*, dès longtemps acclimaté aux déboires et aux bourras-

ques. Parmi ces milliers d'électeurs restés insensibles à ses mérites et à ses promesses, il n'en voulait qu'à Anselme, qui, pensait-il, l'avait trahi. Cependant il lui dit adieu de fort bonne grâce en repartant pour Paris, se chargea de ses commissions pour monsieur Servais, et lui répéta dix fois que son mauvais succès n'ôtait rien à sa reconnaissance, et qu'il n'oublierait jamais les bons offices de son jeune collaborateur.

Si Anselme s'acquitta fort mal de la partie politique de sa mission, qui consistait à faire accepter Versolant par les électeurs de X..., il réussit beaucoup mieux dans la partie financière, c'est-à-dire le morcellement et la vente des terres de monsieur Servais. Là il eut pour auxiliaires les instincts conservateurs de la petite propriété et de la culture en détail. Tous les dimanches, maître Maynard, le père d'Anselme, invitait, sous divers prétextes, les paysans et cultivateurs voisins à venir le trouver dans son étude, et, après beaucoup de paroles, force rasades et de nombreuses poignées de mains, presque tous ces honnêtes campagnards s'en allaient avec quelques arpents de plus et quelques écus de moins. Appelés et reçus séparément par le notaire, la plupart, en achetant, ignorèrent d'abord qu'il y eût d'autres acquéreurs. Ils crurent à une vente fortuite et partielle, et nul ne supposa que monsieur Servais fût forcé de se défaire de ses biens. Ainsi ses intérêts et son amour-propre furent ménagés, et personne, à tout prendre, n'y perdit; car tous ces lopins de terre, détériorés par le gravier ou le sable, que monsieur Servais, découragé par les inondations ou absorbé par la politique, ne comptait plus pour rien et avait laissés à l'abandon, ne tardèrent pas à se transformer sous les efforts infatigables de la petite culture, et se couvrirent de prairies, d'oseraies ou de moissons.

Tous les deux mois, une somme de quinze à vingt mille francs partait de l'étude de maître Maynard, à l'adresse de monsieur Servais. Celui-ci en accusait exactement réception, accablait Anselme de remercîments, suppliait son père de fixer lui-même le chiffre de ses honoraires, et finissait en donnant de bonnes nouvelles de Lucile, avec accompagnement d'allusions affectueuses aux vœux et aux espérances de son amant. Cet échange d'envois d'argent et de témoignages de gratitude dura

un an; après quoi, monsieur Servais écrivit à Anselme qu'il lui savait un gré infini de son activité et de son zèle, mais qu'il le priait de suspendre la vente, n'en ayant plus désormais un besoin aussi urgent; qu'il se décidait à garder les Géranies avec le parc et le domaine attenant au château, pour le cas où il reviendrait, plus tard, passer une partie de l'année dans son pays natal. Bientôt Anselme apprit que l'usine incendiée allait se relever de ses ruines; qu'un riche fabricant des environs se mettait hardiment au lieu et place de monsieur Servais, reconstruisait les bâtiments, rétablissait les machines, et louait le tout pour vingt ans en partageant les bénéfices. Il était clair, en un mot, que le grand naufrage de l'ex-député passait à l'état d'histoire ancienne, que la planche s'était changée en radeau, et que le radeau allait devenir un vaisseau à trois ponts. Le pauvre Anselme ne savait plus que penser de tous ces changements; il ouvrait avec émotion chacune des lettres qui lui arrivaient de la rue Cassette, espérant toujours qu'on allait le rappeler. Lucile écrivait de temps à autre au curé de X..., le priant de donner de ses nouvelles à Anselme : son langage était triste, comme toujours; il laissait dans le vague tout ce que son amant aurait voulu savoir, et celui-ci, sûr de l'amour de Lucile comme du sien, était bien forcé d'attribuer à monsieur Servais cet ajournement indéfini. Il eut un autre sujet de surprise et de contrariété. Au milieu des soins qu'il s'était donnés pour la vente des terres de monsieur Servais, il avait continué à écrire de loin en loin des articles qu'il envoyait à l'*Initiateur*. Les premiers furent publiés immédiatement et sans qu'on y changeât une syllabe; puis les intervalles devinrent plus longs : les articles restèrent des mois entiers *sur le marbre*, et parurent ensuite dans toutes les conditions propres à en amortir le succès. On voyait que les épreuves n'en avaient pas été corrigées; ils fourmillaient de fautes d'impression; ils étaient relégués à la quatrième page, et enfin, chose plus grave! les passages les plus significatifs, ceux qui donnaient le ton et le sens de l'article, étaient modifiés, affaiblis ou retranchés. Anselme se plaignit; on lui répondit que les courants de l'opinion n'étaient plus tout à fait les mêmes, qu'il était trop loin de Paris pour en juger, et qu'un journal devait avant tout se conformer

au goût de ses abonnés. Ce qu'on ne lui dit pas, et ce qui était la vraie cause de ce nouveau revirement, c'est que l'*Initiateur*, grâce à son succès de la première année, avait passé avec un courtier d'annonces un bail de cent mille écus par an, que désormais la rédaction et l'abonnement n'étaient plus qu'affaire de luxe, et que Versolant, furieux du mauvais succès de sa campagne électorale qu'il attribuait aux idées rétrogrades d'une province encroûtée, revenait peu à peu à ses allures de sceptique, sans que monsieur Servais, enchanté de ses beaux dividendes et absorbé par de nouvelles affaires, s'en aperçût ou voulût s'en apercevoir. Ce qu'on ne lui dit pas, c'est que Versolant, l'accusant d'avoir déserté et trahi sa candidature, s'était promis, en guise de *vendetta*, de *décommander* Anselme, et de ne rien négliger pour qu'avant deux ans cette réputation naissante fût oubliée ou écrasée.

Ce mauvais accueil engagea Anselme à cesser tout envoi à l'*Initiateur*, et il s'en consola en travaillant de plus belle à son grand ouvrage des *Révisions littéraires*, pour lequel il se passionnait de plus en plus, et dont il attendait succès, gloire et fortune. Son plan était simple. Il prit dans ses articles de 1848 et 1849 ce qui avait le mieux réussi, ce que monsieur Servais et le public avaient applaudi comme répondant le mieux à leurs angoisses et à leurs rancunes. Il profita, dans une certaine mesure, des récits et indiscrétions de Versolant touchant les dessous des cartes de la littérature et les côtés obscurs ou fangeux des talents les plus superbes; et de ces deux textes habilement fondus, patiemment développés et se servant l'un à l'autre de complément et de commentaire, il fit un livre vigoureux, condensé, homogène, impitoyable pour les doctrines, rude pour les personnes, et ne laissant debout ni un sophisme, ni une idole.

Ce travail l'occupa jusqu'au printemps de 1850 : deux ans s'étaient écoulés depuis la mort d'Ernestine. Il n'y avait donc pas de raison pour qu'Anselme restât plus longtemps éloigné de Lucile; et pourtant monsieur Servais ne le rappelait pas; ses lettres étaient rares, brèves, vagues, embarrassées; on pouvait aisément deviner que son esprit et son cœur étaient dominés par d'autres sentiments ou d'autres intérêts, et qu'il ne lui aurait plus écrit s'il n'avait eu honte d'un abandon absolu. In-

quiet de ce laconisme et de cette froideur, effrayé de la tristesse toujours croissante qui se révélait dans les lettres de Lucile au curé de X..., craignant que, poursuivie par le souvenir d'Ernestine et des causes de sa mort, elle ne cédât à des scrupules exagérés et ne songeât à entrer au couvent, désirant enfin ne pas se laisser tout à fait oublier et rentrer par la publication de son livre dans la littérature active, Anselme fixait déjà le jour de son départ pour Paris, quand de douloureux incidents vinrent prolonger son exil.

Depuis quelque temps, en aidant son père dans les travaux de son étude, il s'était aperçu que le bonhomme Maynard, comme on l'appelait à X..., baissait sensiblement. La mort de l'avocat Féraud, son proche parent et son oracle, lui avait porté un rude coup. Dans les petites villes, la vie est si uniforme, que les habitudes y prennent un empire tyrannique, et que tout ce qui les brise est cruel comme un malheur et effrayant comme un présage. Maynard était accoutumé à voir son cousin soir et matin, à faire sa partie d'impériale ou de piquet, et à apprendre de lui ce qu'il devait penser des événements de chaque jour. En le voyant *partir* le premier, il s'écria qu'il le suivrait de près, et depuis lors il parut atteint d'une caducité précoce. Pourtant sa santé en souffrit moins que son intelligence, qui n'avait jamais été très-forte, et qui donna bientôt des signes de défaillance. Un moment ranimé par l'arrivée de son fils dont il était fier, et par les soucis que lui causa la vente des terres de monsieur Servais, il ne tarda pas à retomber dans une sorte d'atonie qu'assombrissaient encore des embarras d'argent. Maynard était veuf depuis longues années; sa femme, en mourant, lui avait laissé, outre Anselme déjà adolescent, trois filles en bas âge, et cette lourde charge avait cruellement pesé sur un ménage qui ne s'était soutenu jusque-là que par des prodiges d'économie. Un peu plus tard, séduit par l'exemple de maître Féraud qui avait voulu faire de son fils Julien un savant, le notaire s'imposa de grands sacrifices pour l'éducation d'Anselme. Ce fils aîné, sur lequel il comptait pour relever sa maison, avait, en effet, assez brillamment répondu à ses espérances. Mais le patronage de monsieur Servais, paralysé par la révolution de février, et des articles de journal, beaucoup lus et peu payés, tels avaient

été jusque-là tous les bénéfices nets de ses premiers succès. En attendant, la gêne, pour ne pas dire pire, était entrée dans cette maison et n'en sortait plus. Les honoraires perçus sur la vente des terres de monsieur Servais, avaient soldé l'arriéré d'une année, et il n'en restait rien. Par un louable sentiment de discrétion, Anselme n'avait rien dit de ses espérances, de son amour pour Lucile, et de la part que ce mariage, s'il avait lieu, pourrait lui donner un jour dans la fortune de monsieur Servais, veuf sans enfant. Tout cela, d'ailleurs, était encore dans le vague, et dépendait d'un homme qui se disait ruiné et se montrait fort peu disposé à se dessaisir. Au milieu de ces anxiétés et de ces ennuis à coups d'épingle, les facultés intellectuelles de monsieur Maynard déclinaient de jour en jour, et, comme la présence d'Anselme était sa seule joie, le pauvre bonhomme s'y attachait avec cette obstination machinale qui ressemble moins à un sentiment qu'à un besoin. Lorsque Anselme parlait de son prochain départ, son père ne disait rien ; mais il pleurait comme un enfant, et il fallait que cette intelligence fût bien tombée pour ne pas comprendre que la place d'Anselme était à Paris, sous peine de perdre tout le fruit de cette éducation si chèrement acquise, de ses succès si ardemment désirés !

On en était là, et le jeune homme se demandait tristement ce qu'allait devenir cette maison après son départ, lorsqu'un matin, Henriette, l'aînée de ses sœurs, vint frapper à la porte de sa chambre et le pria de lui accorder un moment d'entretien. Elle touchait à sa vingtième année : la nécessité et la pauvreté avaient mûri sa raison avant l'âge, et elle gouvernait le ménage en digne fille de sa pieuse mère.

« Anselme, dit-elle avec une gravité calme et triste, vous allez retourner à Paris, et je sais que de puissants intérêts vous y ramènent... Mais votre cœur est bon ; vous êtes profondément attaché à votre père et à vos sœurs, et il faut que je vous dise tout... Si vous nous quittez en ce moment, cette maison est perdue. »

Anselme poussa un cri de poignante surprise : Henriette continua :

« Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer l'état de notre pauvre père. S'il reste seul, si votre départ lui cause la moindre

secousse, — ce qui n'est que trop probable, — avant un mois, il sera totalement incapable de rédiger un acte, de dresser un contrat, d'écrire un testament. Il est trop pauvre pour payer un clerc qui puisse le suppléer. Déjà, depuis quelque temps, une partie de sa clientèle l'abandonne pour aller chez maître Dubuisson, l'autre notaire de la ville... Qu'il soit bien constaté que mon père n'a plus sa tête à lui, et nos derniers clients s'en iront; l'étude sera déserte, et c'est notre seule ressource!...

— Est-ce possible? dit Anselme avec effroi.

— Hélas! ce n'est que trop vrai : mon père et nous, nous vous avons caché notre vraie situation pour ne pas trop attrister votre séjour dans la maison paternelle. Le mouvement qui s'est fait ici à l'occasion des ventes de monsieur Servais, l'affluence des acheteurs, l'argent des honoraires, nous ont aidés à vous tromper; mais, par le fait, nous ne possédons plus rien... et nous avons des dettes!

— Mais la fortune de notre mère, que j'étais si heureux de vous abandonner en entier?

— Elle n'a jamais été bien considérable... Et puis, Anselme... ne me grondez pas trop... lorsque je voyais qu'il manquait ici quelque chose à mon père ou à mes petites sœurs, c'était plus fort que moi... j'entamais ce modeste capital, et il me semblait que notre sainte mère me souriait dans le ciel... Ce n'est pas tout... Il y a deux ans, après la mort de monsieur Féraud, le père de ce malheureux Julien, sa veuve et ses filles se sont trouvées encore plus pauvres que nous; Caroline, l'aînée, que j'aimais comme une sœur, avait la vocation religieuse, et ne pouvait payer la modique dot qu'on exigeait pour l'admettre... Qu'auriez-vous fait à ma place?... Je lui ai prêté ou donné cet argent... Elle a échappé aux misères de ce monde... Elle est heureuse, elle prie pour nous... Si j'ai eu tort, pardonnez-moi!

— Oh! vous êtes une sainte créature, reprit Anselme attendri de tant d'abnégation et de charité. Je ne puis mieux faire que suivre vos conseils et vos exemples... Voyons, Henriette, que voulez-vous de moi?

— Ne le devinez-vous pas? dit-elle d'une voix tremblante... Ah! ce sera, je le comprends, un dur sacrifice! Restez avec nous quelque temps encore... vous serez l'âme et l'esprit de notre

père... Non-seulement vous le soutiendrez par votre présence, mais cet affaissement d'intelligence qui nous tourmente si horriblement, nul ne s'en apercevra si vous le suppléez ; ces actes, ces contrats dont il s'acquitterait mal, vous les rédigerez à sa place : ses clients nous seront fidèles ; vos talents, votre réputation, votre caractère, en attireront d'autres : notre père aura une douce vieillesse, et c'est à vous seul qu'il la devra... Ses bénédictions et les nôtres, le témoignage de votre conscience, la piété filiale dans son expression la plus noble et la plus pure... dites, n'y a-t-il pas là de quoi tenter un bon cœur ? »

Son frère la regardait avec une admiration douloureuse.

« Comment hésiterais-je, lui dit-il, quand vous me tracez mon devoir ? Pauvre enfant ! vous me demandez un sacrifice... votre vie, à vous, n'est-elle pas un sacrifice de tous les instants ? Vous êtes déshéritée de toutes les joies de ce monde... vous avez grandi, vous vieillirez peut-être dans cet horizon étroit, dans cette pâle maison où tout est privation et souffrance ; les autres jeunes filles de votre âge ont les fêtes, le plaisir, le sourire, le chant, la danse, la parure... vous, Henriette, vous vous consumez dans les obscurs détails du ménage, et vos humbles vertus s'exhalent comme les fleurs dans la solitude... Vous ne vous plaignez pas, ai-je le droit de me plaindre ? Non ; je vous obéirai comme à la voix de Dieu et de notre mère... Et pourtant, avant de vous dire oui, j'ai une permission à vous demander...

— A moi ?

— Oui, à vous... oh ! soyez tranquille, le cœur que je dois consulter est digne de comprendre le vôtre : il acceptera sa part dans le sacrifice... Depuis longtemps... bien longtemps, j'aimais une jeune personne de ce pays, aujourd'hui fixée à Paris...

— Mademoiselle Lucile Dermont ! reprit-elle en souriant à travers ses larmes.

— Vous le saviez ? dit Anselme avec émotion.

— Est-ce qu'une sœur peut ignorer ces secrets-là ? Tout se sait dans nos petites villes ; mais on sait aussi que Lucile est orpheline, qu'elle est pauvre, que monsieur Servais ne s'est engagé à rien vis-à-vis d'elle, et que vous attendez, pour réaliser vos espérances, un avenir un peu plus assuré... C'est à elle,

n'est-ce pas, que vous voulez écrire, pour qu'elle vous autorise à rester ici ?... J'allais vous le proposer, je suis sûre de sa réponse !... »

Anselme, jugeant la circonstance assez grave pour justifier une correspondance directe, écrivit à Lucile le résumé de sa conversation avec sa sœur, et lui demanda ce qu'il devait faire. Cinq jours après, il reçut la réponse suivante :

« Restez où le devoir vous retient ; ici, hélas ! rien ne presse ; mon oncle est toujours le même ; froid et taciturne avec moi, ne parlant presque jamais de vous, et passant hors de chez lui la plus grande partie de ses journées. Deux ou trois fois j'ai essayé de mettre la conversation sur vos écrits, vos talents, le nouvel ouvrage dont vous vous occupez, vos espérances de succès et de gloire... il a constamment rompu l'entretien, et sa froideur a redoublé...

» Il est, dit-il, absorbé par ses affaires, qui paraissent bien tourner, d'après notre nouveau changement de domicile. Nous commençons à remonter l'échelle des loyers ; nous avons quitté le troisième étage de la rue Cassette pour un bel appartement de la rue du Bac... Ma pauvre vieille Nanette a cessé d'être notre seul domestique ; nous avons maintenant un valet de chambre, une cuisinière et une voiture de remise au mois. Ce retour de prospérité m'effraie... je crains... Mais à quoi bon vous dire mes craintes, avant qu'elles se changent en certitudes ?...

» Restez auprès de votre sœur, et demandez-lui de prier pour nous... S'il survient ici quelque chose qui puisse vous intéresser, je m'engage à vous l'écrire... Ou plutôt, mon ami, je vous écrirai de temps à autre, pour adoucir la rigueur de votre sacrifice... Songez à moi, en partageant avec votre Henriette son œuvre d'abnégation et de dévouement... Moi, je vous aimerai ; l'amour et le courage sont frères : ayons bon courage !

VI

Deux autres années s'écoulèrent ainsi ; deux années pendant lesquelles Anselme échangea contre les obscurs travaux d'un notariat de petite ville les luttes littéraires qu'il avait rêvées. Ce temps si long amena peu d'incidents notables dans les situations respectives. Les lettres de Lucile se succédaient à des intervalles réguliers, exprimant la même résignation, la même tendresse et les mêmes craintes. Monsieur Servais n'écrivait plus. Seulement, sa fortune restaurée paraissait suivre la gamme ascendante que Nathalie lui avait prédite. Le bel appartement de la rue du Bac était quitté pour un hôtel aux Champs-Élysées, acheté par lui à beaux deniers comptants. Le nombre de ses domestiques avait triplé : chevaux, voitures, ameublement, train de maison, tout était à l'unisson, et l'on commençait à parler de ses dîners. Par une progression contraire, Julien, d'après les rares renseignements que Lucile avait pu recueillir, semblait s'enfoncer de plus en plus dans le gouffre. Attaché un moment à la rédaction d'un journal socialiste, il avait été congédié comme trop dangereux ; plus tard, impliqué dans un procès politique, puis relâché faute de preuves, il était rentré dans ces bas-fonds parisiens, dont la profondeur épouvante, et où les révolutions jettent leur rebut : ce n'était plus même un révolutionnaire, c'était un vagabond, un *outlaw*, peut-être quelque chose de pire.

Consterné de ces tristes détails, voyant avec une douleur morne ces mois monotones s'enfuir sans rapprocher le terme de sa longue attente, Anselme se consolait parfois en revenant à son grand ouvrage, qu'il retouchait, corrigeait, augmentait, à mesure que les événements de cette époque troublée lui envoyaient dans ses montagnes leurs échos, leurs leçons et leurs présages. Dans le courant de l'année 1851, il traita par écrit avec un éditeur de Paris, alléché par le titre, le sujet et les premiers succès d'Anselme. Il envoyait la copie, recevait les épreuves, et bientôt ils convinrent que les *Révisions littéraires*

paraîtraient dans l'hiver de 1852. Quels que fussent les liens qui retenaient Anselme à X...., il pensait qu'il lui serait facile de s'échapper pour trois mois, et que ces trois mois lui suffiraient pour lancer le livre, le voir réussir, s'en faire un nouveau titre auprès de monsieur Servais, décider Lucile, emporter d'assaut consentement et mariage, et revenir ensuite dans son pays avec sa réputation affermie et son bonheur assuré.

Hélas ! il ne devait pas tarder à se trouver plus libre qu'il ne le croyait. La santé de son père allait toujours en déclinant, et ce n'était plus qu'à force de soins et de tendresse que ses enfants étaient parvenus à empêcher de s'éteindre cette pauvre lampe où l'huile manquait. En octobre 1851, monsieur Maynard tomba dans une sorte de langueur d'où il ne se releva plus. Après avoir traîné pendant quelques jours, il mourut ou plutôt il s'endormit sans souffrance, une main dans celle de sa fille Henriette ; ses yeux, avant de se fermer pour jamais, semblèrent remercier Anselme, debout au chevet de son lit. Après les premiers instants donnés à la douleur, il fallut songer aux affaires, ces cruelles compagnes du deuil chez les pauvres gens. Il y avait encore quelques dettes dont Anselme et Henriette réglèrent le payement avec une scrupuleuse loyauté. On vendit l'étude, et l'argent qu'on en retira servit à satisfaire les créanciers. Après que tout fut payé, il resta une dizaine de mille francs qu'Anselme abandonna à ses sœurs. Une vieille tante, fixée à Bérelles, sur les hauteurs les plus escarpées de la Haute-Loire, offrit de se charger de ses trois nièces, moyennant ce petit capital qui, dans ce pays pauvre et reculé, devait strictement suffire à leur entretien. Il n'y avait pas à hésiter. Les trois orphelines ne pouvaient plus rester à X... à moins qu'Anselme ne demeurât auprès d'elles, et comment vivre quatre, sans état, sans appui, dans une ville où leur détresse serait l'objet d'une insultante pitié ? Henriette d'ailleurs avait reçu toutes les confidences de son frère ; elle savait que ses espérances de célébrité et de bonheur ne pouvaient se réaliser qu'à Paris ; et une fois que leur père n'était plus là pour rendre sa présence nécessaire, il lui eût semblé cruel et même déraisonnable qu'Anselme prolongeât son sacrifice. La jeunesse, même dans les situations les plus douloureuses, a çà et là des songes de bon-

heur et de rayonnantes échappées. Souvent, dans les causeries expansives d'Anselme et d'Henriette, lorsque monsieur Maynard était endormi au coin de l'âtre, et que les deux petites sœurs s'étaient retirées dans leur chambre, il avait été question de Lucile et de son amour, du beau moment où les articles d'Anselme faisaient la fortune de l'*Initiateur*, de son manuscrit des *Révisions littéraires*, de l'espoir nouveau qu'il y attachait. Avec cette confiance qu'on ne perd jamais tout entière avant trente ans, il montrait à Henriette, dans un avenir prochain, son livre publié et applaudi, les éditeurs et les journaux se disputant sa prose, un commencement de fortune s'unissant pour lui à un commencement de gloire, monsieur Servais, ébloui par son succès, réparant son inexplicable négligence envers l'homme dont il avait encouragé les premiers efforts; Lucile lui accordant sa main, et lui-même alors revenant chercher ses sœurs, non plus pour partager tristement leur misère, mais pour les présenter à sa femme et les associer à sa nouvelle destinée. Henriette souriait à ce rêve sans trop y croire; mais il suffisait qu'il fût réalisable pour qu'elle comprît à quel point il importait à Anselme de retourner à Paris.

On se sépara donc. Les trois sœurs partirent pour Bérelles; Anselme les accompagna jusqu'à la moitié de la route. Puis, après bien des larmes répandues et bien des promesses échangées, il les quitta pour revenir à X... faire ses préparatifs. Il y trouva une lettre de Lucile, plus volumineuse que les autres. Voici ce qu'elle lui écrivait :

« Paris, 25 janvier 1852.

» Aujourd'hui que je ne crains plus de vous arracher à un devoir que vous avez courageusement rempli jusqu'au bout, il faut bien que je vous dise tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'effraie, tout ce qui me désole. Anselme, j'ai besoin de vous voir, non pas, hélas! pour faire succéder à votre longue attente un peu d'espérance et de joie, mais pour pleurer avec vous et probablement pour vous dire adieu.

» Je vous ai parlé souvent, dans mes lettres, de la froideur de mon oncle vis-à-vis de moi, de son embarras dès que nous nous trouvions seuls ensemble, de son brusque empressement à détourner la conversation quand il m'arrivait de lui parler de vous. Ces inquiétants indices avaient tellement augmenté dans ces derniers temps que, si je n'avais pas cru, en conscience, devoir rester auprès de lui tant qu'il ne me chassait pas, j'aurais quitté sa maison. L'autre soir, nous étions en tête-à-tête au coin du feu, après le dîner. Mon oncle sort d'ordinaire immédiatement après le café. Ce jour-là il resta quelques minutes de plus, et je devinai, à son air plus embarrassé que de coutume, qu'il avait quelque confidence ou quelque question à me faire. Émue moi-même et effrayée d'avance, je ne disais pas un mot qui pût le mettre sur la voie, et mon silence paraissait tout à la fois l'intimider et l'irriter. A la fin, il rompit la glace, et me dit d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir :

» — Lucile, vous êtes si taciturne et si peu curieuse, que je vous parle rarement de mes affaires; mais enfin vous ne devez pas ignorer plus longtemps le nouvel essor qu'a pris ma fortune. Tous les désastres de la maudite année 1848 sont amplement réparés : ce joli hôtel que nous habitons est à moi ; j'ai donné ordre que l'on rachetât autour de mon château des Géranies de quoi former un beau parc et un beau domaine. L'usine est en pleine activité et rapporte de gros bénéfices ; ma part d'actionnaire à l'*Initiateur* a été, cette année, de soixante mille francs ; j'ai, dans le voisinage, des terrains dont le prix doit doubler ; enfin, prévoyant le coup d'État, j'avais joué à la hausse, et j'ai encore gagné une somme assez ronde sur toutes mes valeurs industrielles. Bref, ma chère Lucile, je suis riche, très-riche...

» — Mon oncle, si cette richesse vous rend heureux, je m'en réjouis sincèrement, lui ai-je répondu.

» — Heureux ! non ! je ne le suis pas, je ne puis pas l'être, tant que je suis seul, sans affection et sans famille... mais cet isolement peut finir... Lucile, que diriez-vous si je me remariais ?...

» — Je dirais, mon oncle, qu'en cela comme en tout, vous êtes le maître, ai-je répliqué froidement.

» Son embarras croissait à vue d'œil; il semblait craindre de préciser davantage l'aveu qu'il avait à me faire, et, en même temps, s'irriter contre moi et contre lui-même, de cette espèce de contrainte. A la fin, il prit son parti, et me dit avec une brusquerie qui déguisait mal son émotion :

» — Mais si j'avais fait un choix? si j'épousais, par exemple, une jeune personne spirituelle, distinguée, belle, vertueuse, que vous connaissez un peu déjà... Mademoiselle Nathalie Duvivier?...

» — Oh! alors, je ne dirais rien; mais le jour où elle entrerait ici, j'en sortirais.

» — Ah! voilà bien vos préventions, votre rigorisme absurde! s'est-il écrié avec emportement. Parce que mademoiselle Duvivier a écrit des romans, parce qu'elle mène une vie indépendante! Elle n'en a que plus de mérite à rester sage...

» — Non, mon oncle, ce n'est pas pour cela, vous le savez bien, ai-je repris en le regardant fixement.

» Il a pâli; c'était de colère. Puis, essayant de se modérer :

» — J'ignore ce que vous voulez dire, mais j'avais le droit d'attendre de ma nièce plus de soumission à mes désirs, plus de déférence pour mes sentiments, plus de sympathie pour mon bonheur... Je vous croyais... je vous avais connue plus douce, plus obéissante...

» — Oui, mon oncle, tant qu'il ne s'agira pas d'une insulte à la mémoire d'Ernestine!

» A ces mots, sa colère a éclaté :

» — Ah! c'est donc cela! c'est vous qui osez me rappeler ce souvenir! moi qui avais la bonté d'oublier!... moi qui, depuis tant d'années vous ai traitée comme ma fille!... mais, vous l'avez dit, je suis le maître, et j'entends ne me laisser dominer par personne... Si vous êtes raisonnable, si vous témoignez à la femme que j'ai choisie un peu de bienveillance et d'amitié, si vous voulez rester avec nous et devenir la sœur de Nathalie... eh bien! je ferai quelque chose pour vous... pour votre Anselme, qui, si nous l'avions laissé dire, eût fini par nous noyer tous dans un bénitier!... nous vivrons ensemble, comme par le passé... Voilà mes offres et mes conditions... je vous engage à les méditer...

» — Jamais ! jamais ! ai-je murmuré, pendant qu'il sortait.

» Les deux jours suivants, il n'en a plus été question entre nous. Le lendemain, — c'était hier, — mon oncle a disparu, après le déjeuner, d'un air mystérieux et troublé qui semblait annoncer quelque nouvel incident ; en effet, une heure après, on a frappé doucement à ma porte : c'était elle, c'était cette femme... Nathalie !

» Je me suis levée, et il paraît que je suis devenue horriblement pâle ; car elle-même, malgré sa hardiesse, a tressailli en me regardant. Je ne lui ai offert ni fauteuil, ni chaise, et j'ai attendu, debout et en silence, qu'elle me parlât la première.

» O mon ami, qu'elle était charmante ! Ces femmes-là peuvent donc tout feindre, même la douceur et l'innocence ! Comment mon oncle pourrait-il résister à des séductions pareilles, lorsque moi, Lucile, j'ai eu besoin de réveiller tous mes souvenirs pour ne pas me sentir désarmée ? Sa mise était gracieuse et simple comme celle d'une jeune personne du faubourg Saint-Germain ; ses yeux à demi baissés avaient, en se relevant, une expression caressante dont rien ne saurait rendre la câlinerie. soit pour mieux jouer son rôle, soit que mon émotion eût été réellement communicative, elle paraissait presque intimidée.

» — Mademoiselle, m'a-t-elle dit d'une voix mal assurée, je n'aurais jamais osé venir vous voir ; la démarche que je fais en ce moment m'a été dictée par votre oncle ; il désire que vous me connaissiez mieux. Vous n'ignorez pas ses projets ; dans un mois je serai sa femme... Il serait bien heureux si sa nièce devenait ma meilleure amie...

» — Mademoiselle, mon oncle connaît ma détermination ; je n'en changerai pas, et je vous aurais su gré de nous épargner une démarche pénible à toutes deux.

» Un éclair, une sorte de reflet fauve et aigu qui m'a fait songer aux tigres et aux panthères, a tout à coup passé dans son regard. Mais elle s'est remise à l'instant, et m'a dit avec un frais sourire :

» — Écoutez, vous êtes une enfant ; je vous vois prête à sacrifier à des rancunes absurdes, à des préventions injustes, à des souvenirs déplorables, non pas mon avenir, mais le vôtre. . A l'heure où je vous parle, monsieur Servais a dix millions ; il en

aura vingt dans trois ans ; avec une fortune aussi colossale et ses attenances auprès de tous les rois de la finance, rien ne lui est plus facile que d'assurer le sort d'Anselme... Vous épouserez celui que vous aimez... Vous serez riche, heureuse... et pour tout cela, que vous demande-t-on ? d'assister à notre mariage, d'y représenter la famille de monsieur Servais et de demeurer avec nous...

» — C'est impossible ! je ne le veux pas, je ne le peux pas ! Ernestine est entre nous !

» Ce nom l'a fait bondir ; son regard, si doux tout à l'heure, s'est dardé sur moi comme s'il avait voulu me transpercer ; un ton mat, sinistre comme une lueur d'orage, illuminait son front et ses joues : elle s'était redressée comme le serpent sur lequel on marche ; elle en avait la venimeuse et mystérieuse beauté. Moi qui suis un peu peintre, je dois avouer qu'elle était superbe ainsi.

» — Ah ! vous ne voulez pas ! vous ne pouvez pas ! s'est-elle écriée d'une voix frémissante. Eh ! bien ! nous nous passerons de vous. Votre oncle ne vous doit rien... c'est par bonté qu'il vous a recueillie... c'est par bonté qu'il voulait vous garder... Anselme et vous, vous serez rejetés dans la misère et dans le néant !...

» — J'accepte pour lui et pour moi ! ai-je répondu avec une fermeté que Dieu seul pouvait m'inspirer... Mais enfin, mademoiselle, puisque mon oncle est si bien décidé, puisque vous êtes la plus forte, pourquoi donc attacher tant de prix à ma présence à votre mariage, à ma présence dans cette maison ?... C'est me faire un honneur que mes sentiments pour vous n'ont pas mérité...

» — C'est que les hommes sont des imbéciles ! a-t-elle repris avec un surcroît de colère... ils veulent suivre leur fantaisie, satisfaire leurs désirs, et, en même temps, avoir l'approbation du monde ! Et le monde, à son tour, est un composé de niais qui se payent de conventions et de mensonges.. Vous êtes pieuse ; on cite vos vertus... on sait vos fidélités sentimentales à la mémoire de feue madame Servais, et votre oncle pensait que, si vous approuviez son mariage, si vous restiez avec nous...

» — Je serais votre passeport! ai-je interrompu avec une certaine ironie.

» — Oh! je n'en ai pas besoin! a dit Nathalie en se reprenant brusquement : mon meilleur passeport, c'est l'amour de votre oncle... mais du moins il a voulu que les torts vinssent de vous... Maintenant le doute est impossible, et nous voilà bien à notre aise...

» — Oui, mademoiselle, soyez tranquille : le jour où vous entrerez ici, je n'y serai plus.

» Elle est sortie en affectant un grand calme et après m'avoir fait une révérence; mais savez-vous quelles sont les dernières paroles que j'ai entendu murmurer par cette étrange créature, pendant qu'elle fermait la porte? Celles-ci :

» — La vertu n'est donc pas un mot?

» Les aventures de ma journée n'étaient pas finies : à cinq heures du soir, je revenais de mon atelier, accompagnée de ma fidèle Nanette, et je traversais les Champs-Élysées; à la fin de janvier, et avec un temps brumeux, vous pensez si l'on y voyait clair! Je hâtais le pas, lorsque, derrière un gros arbre, j'ai vu se dresser devant moi, comme un spectre, un homme de mauvaise mine, qui paraissait presque en haillons. Effrayée, j'allais crier au secours : il m'a imposé silence d'une voix que j'ai reconnue à l'instant : c'était Julien... Oh! mon ami! dans quel horrible état!

» — Lucile, m'a-t-il dit, dans la dégradation où je suis tombé, il ne me reste qu'un sentiment, un souvenir d'autrefois : mon amitié pour Anselme et pour vous... Oui, si déchu que je sois, je vous aime encore... à ma manière. Je sais le malheur qui vous menace : monsieur Servais va épouser cette exécrable Nathalie... Elle l'a fasciné, et je n'en suis pas surpris... Mais ce qui domine chez votre oncle, c'est la vanité. Nathalie l'a surtout séduit en le flattant; si on lui prouvait qu'elle le trompe, peut-être, dans un premier moment de colère, romprait-il avec elle....

» — Que voulez-vous dire?

» — Écoutez! a-t-il continué rapidement en mesurant son pas au mien : l'autre soir, vers six heures, je me promenais sur le trottoir du boulevard du Temple, devant la porte de Bon-

valet... Je secouais mes poches qui sonnaient le creux comme mon estomac, et je flairais le parfum des fourneaux... Voici qu'un petit coupé, venant du boulevard, tourne l'angle de la rue du Temple et s'arrête à dix pas de là; machinalement je regarde, et, malgré voile et cache-nez, je crois reconnaître, à la clarté du gaz et des lanternes, qui? Nathalie avec un beau jeune homme, un abominable *aristo* dont je n'oublierai jamais la figure... car je l'ai vu, dans un moment où... enfin, suffit! J'ai su son nom; il s'appelle le marquis Gustave de Nareins, et il faut que je sois devenu un bien grand lâche pour ne pas lui avoir planté mon couteau dans la poitrine... Bah! on m'a cassé le grand ressort, je ne suis plus même capable d'un crime!... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... je les ai vus se glisser, d'un pas leste, le long des maisons, et ils ont disparu dans le petit escalier du restaurateur... J'ai eu la patience de les attendre... ils sont sortis, à pied, bras dessus bras dessous, vers huit heures, et se sont dirigés vers le théâtre de la Porte-Saint-Martin... J'ai profité de la foule amassée devant le contrôle pour me faufiler tout près d'eux, et là j'ai très-bien reconnu Gustave et Nathalie... J'ai pris une contremarque de parterre, et je les ai aperçus, en tête-à-tête, dans une baignoire. Gustave avait l'air amoureux fou; Nathalie regardait en dessous de temps en temps, avec une expression d'inquiétude, craignant sans doute d'être vue... Après le spectacle, je les ai poursuivis encore... Ils sont montés dans un fiacre..., et fouette cocher!...

» — Mais, monsieur, à quoi cette découverte peut-elle nous conduire? ai-je balbutié, honteux d'entendre de pareils détails.

» — A ceci, m'a-t-il répliqué avec un ricanement cynique: je ne vous étonnerai pas beaucoup, si je vous dis que j'ai de mauvaises connaissances... très-mauvaises! Je suis lié avec des gens capables — si Gustave a des lettres de Nathalie, — de les lui voler, — s'il a des rendez-vous, de les surprendre, — en un mot, de fournir à ce gros paon de Servais assez de documents et de preuves pour qu'il ne puisse douter de la trahison de cette femme... Le voulez-vous?

» — Une délation! un vol! de l'espionnage! ai-je répondu avec horreur; — et je me suis enfuie... Ce malheureux me faisait peur.

» — Toujours la même! aussi niaise qu'Anselme! s'est-il écrié, tandis que je m'éloignais précipitamment.

» Maintenant, mon ami, vous savez tout, du moins tout ce que je sais. Rien ne vous retient plus là-bas... Revenez!... Il faut que je vous voie... Hélas! j'avais espéré vous rappeler avec d'autres pensées dans le cœur, d'autres promesses sous ma plume... Ce n'était pas écrit au ciel!... J'ai trop aimé Ernestine!... Dieu n'a pas voulu que son lit de mort pût me léguer un bonheur... Mais vous, Anselme, méritiez-vous de si cruelles épreuves? Oh! pardon! pardon! je veux me soumettre, et voilà que je murmure! Prions Dieu : il nous donnera la résignation et la force. A bientôt! Je n'ose plus vous dire que je vous aime: il y a dans ce mot, même quand on l'écrit en pleurant, trop d'espérances, trop de joies, et bientôt peut-être il faudra me détacher de toutes les joies, de toutes les espérances de ce monde! »

VII

Huit jours après, il se passait, dans le petit logement de la rue de Vaugirard, que Nathalie allait échanger contre le bel hôtel des Champs-Élysées, une scène que la vanité de monsieur Servais n'avait certainement pas prévue. Gustave de Nareins, prêt à partir pour un long voyage, venait faire à Nathalie ses adieux et lui rapporter ses lettres.

Ainsi qu'il arrive souvent à ceux qui se croient invulnérables, elle avait été, auprès de Gustave, dupe de ses propres calculs. Au moment où le hasard l'avait jeté sur son chemin, elle venait de comprendre, pour la première fois, le jeu et le pouvoir de ces forces sociales qu'elle avait d'abord poursuivies d'une haine aveugle et juvénile. Son éducation s'était faite peu à peu, au contact des événements de cette époque bizarre. Mais son ambition, en se déplaçant, ne changeait rien ni à la sécheresse de

son cœur, ni à la perversité de son esprit, ni à l'impatience fiévreuse que lui causait sa pauvreté. Belle, intelligente, se sentant capable de briller au premier rang des riches et des heureux, elle voulait arriver au but, non plus sur les ruines d'une société plus vivace et plus résistante qu'elle ne l'avait cru, mais simplement par sa beauté, sa supériorité d'intelligence, et ce mépris pour les hommes, qui est un moyen de les dominer. Sa rencontre avec Gustave de Nareins l'avait surprise inopinément au milieu de cette crise, et, sans rien déranger à ses plans, sans ouvrir les sources taries de son cœur, l'avait fait douter un instant de cette insensibilité qu'elle regardait comme son arme la plus forte. Alors, pour réagir contre sa faiblesse, pour s'en punir, et aussi pour donner à son avenir ces chances aléatoires qui plaisaient à son imagination vive, Nathalie avait fait une première tentative de rapprochement avec monsieur Servais. Cette démarche, sous son air d'affectueux désintéressement, ne manquait pas d'habileté ; elle prenait date auprès du millionnaire ruiné, et, plus tard, s'il se relevait, si les pressentiments de Nathalie ne l'abusaient pas, elle ne permettait pas de suspecter la franchise d'une affection qui n'avait pas attendu, pour se montrer, un nouveau sourire de la fortune. Cette fois, c'était trop tôt, et l'adroite créature y avait bien compté : encore trop près de ses malheurs, trop irrité contre toutes les influences auxquelles il les attribuait, monsieur Servais, un peu par rancune, beaucoup par vergogne, ne s'était pas rendu à cette première invitation. Pendant ce temps, nous l'avons vu, Gustave de Nareins, furieux que Nathalie lui eût échappé, d'autant plus amoureux que son doux rêve avait été plus brusquement interrompu, d'autant plus décidé à la revoir qu'elle le lui défendait de façon à redoubler son envie de lui désobéir, avait laissé là ses sages projets de réforme et d'économique retraite à la campagne. Il était revenu à Paris en toute hâte, et peu de jours après le retour de Nathalie, il frappait à sa porte. La porte ne s'était pas ouverte sans résistance. Il y avait eu des difficultés, des conditions, des capitulations, des protocoles. Enfin, on s'était laissé fléchir, et Nathalie avait consenti à recevoir monsieur de Nareins, d'abord à d'assez rares intervalles, puis un peu plus souvent.

Dès lors, une idée diabolique avait surgi dans cette tête dont l'ambition ressemblait un peu à l'avidité du joueur. Sûre de l'amour de Gustave, non moins certaine de reconquérir tôt ou tard son empire sur monsieur Servais, elle avait vu là une partie à jouer, et chargé la fortune d'en régler le dénoûment. Devenir marquise, c'était beau pour la fille d'un pauvre artiste, entrée dans le monde du côté de la Bohême; mais Gustave avait dévoré presque tout son patrimoine, et qu'était-ce, dans notre siècle, que la noblesse sans argent? monsieur Servais se croyait ruiné; mais cette ruine pouvait n'être que passagère! Nathalie combinait toutes ces probabilités avec un sang-froid que bien des joueurs lui auraient envié, et elle ajoutait *in petto*, comme dernier trait d'habileté, que, si monsieur Servais redevenait riche, s'il retombait sous le charme, elle n'avait pas de meilleur moyen de le décider au mariage qu'en le rendant jaloux du beau marquis Gustave de Nareins.

L'événement avait justifié ses prévisions : sans jamais se compromettre vis-à-vis de monsieur Servais, sans donner à sa jalousie un motif assez évident pour froisser sa vanité et amener une rupture, elle était parvenue à le piquer au jeu en évoquant le brillant fantôme de Gustave, chaque fois que l'ex-député faisait mine de s'arrêter ou de reculer sur ce sentier semé de fleurs qui devait le mener tout doucement à la mairie et à l'église. Elle avait, disait-elle, uniquement pour lui complaire en toutes choses, congédié monsieur de Nareins; mais elle n'aurait qu'à le rappeler, il serait bientôt à ses pieds! Il était beau, il était de haute naissance; il possédait, dans le Languedoc, une terre magnifique. Titre et parchemins, nom et château, tout cela, si elle le voulait, serait à elle! Ces insinuations habiles achevaient de monter la tête de monsieur Servais. Amoureux comme un adolescent, mais prévoyant comme un homme de son âge, il se jetait aux genoux de Nathalie; il protestait de ses résolutions matrimoniales, mais demandait un peu de temps, afin d'être plus sûr de sa fortune restaurée, de voir un peu plus clair dans l'avenir du pays, de pouvoir offrir à celle qu'il aimait une position plus digne d'elle. Nathalie l'entendait bien ainsi, et elle ne profitait de ces crises que pour river encore plus solidement la chaîne de son vieil amoureux. Ajoutez-y la vive recon-

naissance de monsieur Servais pour *sa bonne étoile*, comme il l'appelait, pour les bons conseils qu'elle lui avait donnés, pour ces inspirations hardies qui l'avaient tiré de sa torpeur, sauvé du découragement, aidé à reconquérir ses millions; et vous comprendrez que, trois ans après le jour où il était retourné chez elle, Nathalie fut complétement maîtresse de toutes ses volontés, et n'eût plus qu'à commander sa robe et sa couronne de mariée.

Mais, au milieu de ces évolutions stratégiques, il était arrivé un léger incident que Nathalie n'avait pas fait entrer dans ses calculs. En jouant avec le feu, elle s'y était brûlée; ce cœur qu'elle croyait muet, s'était prononcé pour Gustave. Il y avait eu un moment, — bien disputé et bien court, — où elle s'était retrouvée femme, où cette ambition, cette rouerie, cette force de volonté, cette supériorité d'intelligence, s'étaient brisées contre un sentiment vrai. Elle avait aimé monsieur de Nareins, non pas de cet amour qui purifie les âmes souillées et qu'on ne trouve que dans les drames ou les romans, mais d'un amour passionné, plein de violence et d'amertume, se servant perpétuellement à lui-même de châtiment et de torture, et d'autant plus terrible qu'elle luttait sans cesse et protestait contre lui, comme l'impie contre le rayon qui l'effraie et le condamne. Ce fut un rêve enivrant, orageux, suivi d'un réveil rapide; ou plutôt Nathalie se réveilla seule, longtemps avant que monsieur de Nareins cessât de se croire aimé. Honteuse et irritée de sa faiblesse, comprenant qu'elle était perdue si elle rentrait dans la catégorie des femmes vulgaires, dominées par leur cœur ou par leur tête, elle s'appliqua jour par jour, avec une rare puissance de volonté, à redevenir maîtresse d'elle-même, et elle y parvint. Elle scella, cette fois pour toujours, ce cœur dont elle avait cru ne jamais sentir les battements, plus inflexible encore et mieux armée contre ses faiblesses par le ressentiment de sa défaite qu'elle ne l'avait été par les sécurités de son orgueil. Ce fut d'ailleurs le moment où la fortune de monsieur Servais prenait, après une marche croissante, des proportions colossales, et où monsieur de Nareins était jeté, au contraire, par ses prodigalités et ses imprévoyances, dans des embarras qu'elle devinait et qui s'aggravaient de plus en plus.

Monsieur Servais ne soupçonna pas le romanesque épisode qui venait de se nouer et de se dénouer à ses côtés; ou, s'il en eut quelque idée vague, ce ne fut pas pour croire Gustave plus heureux que lui: ce fut seulement pour accuser Nathalie de tenir la balance trop égale, et pour se décider encore plus à assurer son triomphe en épousant. Lui-même se trouvait d'ailleurs dans un état d'ivresse causée par l'accroissement rapide de sa fortune un moment ébranlée. Tout lui réussissait en fait de spéculations et d'affaires; il ne croyait pas à un revers possible, même en amour. La passion de Nathalie, ses agitations, ses luttes contre elle-même, ses alternatives de faiblesse et de force, ajoutaient à sa beauté un éclat, une séduction magique dont monsieur Servais, sans en deviner la cause, subissait à son insu le brûlant voisinage. Sa jalousie, s'il en ressentait encore, achevait donc de le livrer à Nathalie. Et pourtant, d'après certains indices qui ne pouvaient échapper à sa sagacité féminine, elle devinait que la vanité du quadragénaire était plus forte que son amour, et qu'il ne lui pardonnerait jamais une offense, s'il en acquérait la certitude. Aussi, quelle ne fut pas son anxiété, lorsque, aux premiers mots qu'elle dit à Gustave de la nécessité d'une rupture, elle le vit tomber dans un désespoir qui lui fit craindre toutes sortes d'imprudences et de folies! il lui fallut un art merveilleux, une dextérité incroyable, pour l'amener peu à peu à comprendre que le roman ne pouvait pas durer toujours, que la réalité ressaisissait tôt ou tard ses droits. Ce jeune élégant, qui s'était dit blasé avant d'avoir vécu, qui avait atteint sa vingt-sixième année sans connaître l'amour et sans y croire, était devenu un enfant, depuis qu'il aimait Nathalie; il lui offrit dix fois de l'épouser, et si elle n'avait eu que de l'orgueil, elle aurait eu ample matière à l'assouvir, entre ces deux hommes, l'un si riche, l'autre si noble, tous deux à ses pieds, tous deux fascinés par elle, et la suppliant tous deux de s'emparer pour toujours de leur destinée. Son choix était fait; elle voulait à tout prix connaître enfin les joies et les puissances de la richesse, dans un siècle où l'argent est tout. Elle se disait cent fois que river son avenir à l'amour de Gustave serait insensé, que cet amour n'aurait qu'un temps, qu'ils se trouveraient un jour en présence de leurs regrets et de leur pauvreté. Cependant la

douleur de monsieur de Nareins était si profonde et si vraie, que Nathalie avait parfois quelque peine à se défendre de la contagieuse influence de ce désespoir et de ces larmes. Elle consentait à le revoir, ajournait son arrêt, réussissait à lui persuader qu'elle souffrait autant que lui, et lui accordait, à la dérobée, quelques heures. Ce fut pendant une de ces trêves, données, non pas à la pitié, mais à la crainte, qu'elle passa avec Gustave cette dernière soirée, où Julien l'avait reconnue et avait surpris son secret.

Mais ce fut bien réellement la dernière : Nathalie, pendant ces heures qu'elle eut soin de dépouiller de toute illusion et de tout prestige, fit appel tour à tour à la générosité et à la fierté de monsieur de Nareins. Elle lui avoua que son mariage avec monsieur Servais était décidé pour le mois suivant, et que d'ici là leur repos et leur dignité à tous deux exigeaient qu'ils ne se revissent plus. Le jeune homme trouva en effet dans cette déclaration cruelle et dans les pensées qu'elle lui suggéra un reste de courage et d'énergie qui lui fit accepter le sacrifice. En outre, les misères de la vie réelle interviennent souvent, quoi qu'on fasse, dans nos sentiments les plus romanesques, et monsieur de Nareins dont la fortune avait suivi, depuis quatre ans, une marche diamétralement contraire à celle de monsieur Servais, monsieur de Nareins que ses créanciers commençaient à traquer et dont les terres se criblaient d'hypothèques, comprenait à la fois l'impossibilité d'épouser Nathalie et de rester à Paris. Il fut donc convenu qu'il partirait pour l'Italie, et que, la veille de son départ, à une heure où il serait sûr de ne pas rencontrer monsieur Servais, il viendrait prendre congé de Nathalie, et lui rendre ses lettres.

Leur entrevue fut triste et silencieuse; ils n'avaient plus rien à s'apprendre : Gustave avait rassemblé toutes ses forces; Nathalie ne voulait ni lui rien dire qui ravivât les blessures de son cœur, ni lui rendre une espérance impossible, ni faire éclater les tempêtes qu'elle devinait sous son calme factice. Il lui tendit le paquet de lettres. Machinalement, et pour se donner une contenance, elle les feuilleta et les compta. Tout à coup elle pâlit, et poussa un cri de frayeur : il en manquait une, et, en compulsant la date des autres, elle reconnut que celle qui

manquait devait être la plus compromettante. Elle regarda fixement monsieur de Nareins. Ce visage bouleversé gardait une expression si loyale, que le soupçon était impossible. Croyant à un oubli, elle lui montra le paquet et lui fit remarquer la lacune.

Ce fut lui, à son tour, qui pâlit et frissonna. « Ah ! s'écria-t-il, je ne croyais pas que mon malheur pût augmenter ! Vous allez me regarder comme un lâche et un misérable !

— Mais qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle avec un surcroît d'épouvante.

— Il y a, que je crains que cette lettre ne m'ait été volée. Depuis longtemps je soupçonnais mon valet de chambre de graves infidélités : je l'ai congédié l'autre jour ; le soir même, en rentrant, je l'ai aperçu, dans la rue, devant ma porte, causant avec un homme presque en haillons, qui paraissait être de sa connaissance intime. Dans le moment, j'y ai fait peu d'attention ; mais le drôle, ce matin, en réglant avec moi son dernier compte, avait un air menaçant et goguenard, dont je me souviens maintenant. Nos domestiques sont nos espions... Qui sait si François n'a pas deviné notre liaison ? s'il n'a pas profité de mon étourderie pour fouiller dans mes tiroirs, ourdir quelque complot avec un autre scélérat de son espèce, me dérober une de vos lettres, et se la faire acheter par monsieur Servais ?

— Ah ! c'est cela, et je suis perdue ! reprit-elle avec un mélange de terreur et de colère.

— Je vous reste, moi ! » murmura-t-il timidement.

Ce mot la fit éclater.

« Eh ! que m'importe ? dit-elle avec un accent dur et cruel qu'il ne lui connaissait pas : me rendrez-vous les dix millions de monsieur Servais ? Ce but auquel je touchais et qui va m'échapper peut-être, me le rendrez-vous ? Ah ! folle et niaise que j'ai été ! Passer cinq ans à préparer cette fortune, brin par brin, pierre par pierre ; dépenser tout mon génie à m'approprier toutes les faiblesses, toutes les vanités de ce gros homme ; être merveilleusement servie par le hasard, et m'exposer à tout perdre, pourquoi ? parce qu'un beau monsieur a passé dans ma vie ! m'y laisser prendre comme une pensionnaire ! écrire, comme une grisette amoureuse ! Ah ! quelle faute ! quelle faute !

Moi qui me croyais forte et habile ! Je suis une sotte, je suis une femme... comme les autres ! »

Les craintes, les regrets, la colère de Nathalie avaient fait tomber son masque : elle avait oublié jusqu'à la présence de monsieur de Nareins. Elle se montrait à lui dans toute la hideuse âpreté de cette soif de richesse, qu'elle déguisait d'ordinaire sous tant de grâces et de séductions câlines. Un moment, elle lui fit horreur ; et pourtant il l'aimait encore !

Il sortit ; elle ne lui dit pas même adieu ; elle ne serra pas la main qu'il lui tendait. Jamais amour romanesque ne se dénoua d'une façon plus rude et plus prosaïque. Cette fausse poésie, ce faux amour, ce sentimentalisme taré dont notre siècle a tant abusé, étaient humiliés et écrasés sous les sacs d'écus de monsieur Servais. Gustave comprit Nathalie tout entière : il fit un effort pour la mépriser ; il ne put pas la haïr.

Deux heures après, une belle voiture où tout semblait neuf, chevaux, harnais, chiffres et livrées, s'arrêta devant la porte de Nathalie. C'était monsieur Servais, paré, frisé, teint, pommadé, éclatant de jabots, d'épingles et de chaînes de montre, qui venait chercher sa future pour acheter avec elle les cadeaux de noce dans les magasins le plus à la mode.

Évidemment, il ne savait rien encore ; Nathalie avait eu le temps de se calmer. Elle l'accueillit avec un frais sourire, et, en posant ses lèvres sur son beau front, si intelligent et si pur, il n'y trouva plus un pli, plus une trace du récent orage. La partie réengagée, Nathalie redevenait le joueur froid et habile qui ne jette jamais les cartes avant le dernier moment.

Ils allèrent ensemble chez Delille et chez Chapron, chez Mariton et chez Barennes, chez Odiot et chez Jeannisset, chez Tahan et chez Mombro. Nathalie, qui n'avait jamais porté de bijoux, fut éblouie et enivrée quand les joailliers passèrent à son cou un collier de perles et posèrent sur sa tête une couronne de diamants. Puis, il fut question d'achats pour l'embellissement de l'hôtel : Nathalie avait un goût exquis ; elle voulut tout voir ; elle fit déplier les étoffes les plus splendides ; elle assortit les couleurs ; elle confondit les marchands par ses instincts d'élégance et la finesse de ses remarques. Monsieur Servais était radieux.

En voiture, il raconta à Nathalie toutes les démarches qu'il avait faites pour « hâter son bonheur. » Les bans allaient être publiés, les dispenses étaient obtenues, les affiches à la mairie. Le mariage tant désiré pouvait avoir lieu dans la quinzaine.

« Et Lucile? demanda-t-elle en affectant une grande indifférence.

— Elle est toujours chez moi ; je crois qu'elle restera ; elle aura sans doute réfléchi, ou peut-être consulté Anselme. Ce qui est positif, c'est qu'elle n'a pas fait mine de partir. Toujours aussi silencieuse ; rien de changé dans ses manières ; je suis persuadé qu'elle finira par prendre son parti, et accepter nos conditions. Anselme a perdu son père ; il va revenir à Paris ; Lucile et lui auront besoin de moi ; ils savent à quel prix on peut obtenir ma bienveillance. Leur intérêt me répond de leur soumission.

— Je le désire, mon ami, si vraiment vous tenez à les avoir auprès de vous ; ce qui m'étonne, car Anselme et Lucile ne peuvent vous rappeler que de pénibles souvenirs... Le génie de votre... de cette Ernestine qui vous a tant fait souffrir, respire encore dans cette jeune fille... Cet Anselme est un fanatique, ou plutôt un ambitieux de sacristie, qui, pour faire parler de lui, a déclaré une guerre absurde à tous les grands esprits, à toutes les gloires de notre pays et de notre siècle. Versolant me disait hier que cet ouvrage depuis longtemps annoncé, les *Révisions littéraires*, venait de paraître, et qu'il n'y avait pas d'exemple d'une violence pareille, d'un pareil déchaînement d'injures et même de personnalités contre nos écrivains illustres... Et, voulez-vous que je vous parle à cœur ouvert? moi si ambitieuse pour vous, pour votre magnifique position dans le monde, pour votre avenir que nous vous ferons plus brillant encore, je serais fâchée de vous voir trop adopter cet Anselme, redevenir son protecteur, assumer, au moins en apparence, la responsabilité de ses attaques bigotes et haineuses contre les talents et les noms dont la France est fière... Vous le savez, vos succès, votre réputation, sont toute ma coquetterie ! Je serais trop malheureuse, si j'entendais dire : « Monsieur Servais ne veut donc plus être de son siècle? il veut donc rétrograder à Torquemada et à Loyola? »

— Vous avez raison, chère Nathalie, toujours raison, répliqua le vieil *inamorato :* Anselme est un fou, un casseur d'assiettes littéraires, qui y sera pour ses frais... Mais Lucile est ma nièce, ma seule parente ; elle est orpheline et pauvre ; je ne voudrais pas qu'on dît que mon mariage l'a chassée de chez moi...

— Aussi, mon ami, faut-il attendre ; vous avez fait, pour la retenir, tout ce qui était humainement possible ; vous avez oublié, avec votre grandeur d'âme habituelle, que Lucile avait été témoin, complice, actrice, d'un drame offensant pour vous... c'est bien, c'est très-bien... Maintenant, qu'elle soit jusqu'au bout maîtresse de rester ou de partir ; votre bonté ne peut aller plus loin !... Quel noble cœur que le vôtre ! Tenez, je veux profiter de votre exemple... Je ne maudis plus Ernestine, je la plains... Être votre femme, avoir l'honneur de porter votre nom, et ne pas vous aimer !... Oh ! qu'elle a dû être à plaindre !... Et dites-moi, mon ami, avez-vous définitivement annoncé à votre nièce le jour de notre mariage?

— Non, mais je le lui annoncerai ce soir, répondit monsieur Servais, que ces caresses parlées plongeaient dans une sorte d'extase. »

La nuit approchait ; leurs courses et leurs commandes étaient finies ; il ramena Nathalie chez elle.

« Ah ! lui dit-il avec un soupir amoureux, dans dix jours, je ne vous laisserai plus revenir dans cette vilaine rue... Nous rentrerons *chez nous !*

— Oui, *chez nous !* répéta Nathalie en modulant ces deux syllabes avec des intonations délicieuses, et en y ajoutant un de ses regards chargés de coquetterie et de tendresse.

— Mais d'ici là, reprit-il, est-ce que vous ne ferez rien pour moi, pour vos amis? Est-ce que vous ne redeviendrez pas, pour quelques heures, la Francine, le bon camarade d'autrefois ? C'est aujourd'hui samedi ; jeudi prochain, je voudrais réunir à dîner quelques personnes de votre connaissance, et leur faire officiellement part de notre mariage : ne serez-vous pas des nôtres ? Ne viendrez-vous pas présider notre dîner ? Votre mari vous y autorise et votre amant vous en supplie, ajouta-t-il galamment. »

Nathalie se fit un peu prier ; puis elle dit oui. Au fond, cette demande la ravissait, comme un engagement de plus.

On était arrivé rue de Vaugirard ; un grand valet de pied ouvrit la portière, et Nathalie sauta légèrement sur le trottoir ; mais, en ce moment même, elle tressaillit de frayeur et eut peine à retenir un cri. Devant sa porte, un homme se tenait debout, et, aux dernières lueurs du soir, elle reconnut Julien, malgré ses haillons, sa barbe inculte et ses cheveux en désordre. D'une main, il lui faisait un geste de menace; de l'autre, il élevait à la hauteur de son visage une lettre pliée dans une enveloppe.

A l'instant, Nathalie se souvint de sa lettre perdue, et comprit que c'était celle-là que Julien venait de lui montrer. Tout ceci fut plus rapide que l'éclair.

« Qu'est-ce donc? demanda monsieur Servais du fond de la voiture.

— Rien. Cet homme qui m'a un peu effrayée en me demandant l'aumône, répondit-elle en souriant. »

Julien avait disparu dans l'ombre : Nathalie rentra chez elle, et la voiture repartit.

Le lendemain, ce furent des adieux encore ; les adieux d'Anselme et de Lucile !

Anselme était arrivé à Paris, ce jour-là même, de grand matin, après avoir passé la nuit en chemin de fer. En se retrouvant, au bout de trois ans d'absence, dans cette ville à laquelle tous les ambitieux viennent demander la fortune ou la gloire, il éprouvait une impression de malaise et d'effroi, comme s'il eût déjà senti à l'épiderme les dents du monstre prêt à le dévorer. On sait tout ce que Paris, le matin, a d'aspects tristes et de laideurs repoussantes. C'est la vie des pauvres qui s'éveille au moment où celle des riches s'endort. Le frisson de l'insomnie, l'humidité d'une matinée d'hiver, ajoutaient aux sensations pénibles d'Anselme. Ses yeux fatigués erraient sur les affiches de la veille, encore placardées au mur. Il y lisait les titres des pièces nouvelles, les grands succès de cette année-là, et chacun de ces noms, qui n'étaient pas le sien, lui semblait être, pour lui-même, un arrêt de désuétude et d'oubli. Comme il était de trop bonne heure pour qu'il pût se présenter à l'hôtel de monsieur Servais, il entra dans un café, et se mit, tout en déjeu-

nant, à parcourir les journaux. Quelles ne furent pas sa surprise et sa douleur ! Dans un petit journal spirituel et mordant, il lut un article sur son livre des *Révisions littéraires*, et cet article était rédigé avec cette verve méprisante qui ne laisse pas même à la victime l'espoir de faire du bruit en tombant. — Quel était, disait-on, ce particulier de Draguignan ou de Pézenas qui s'attaquait aux plus grands talents, aux plus magnifiques gloires de la France ? Érostrate de petite ville, il espérait réussir par le scandale, forcer le public de s'occuper de lui en mettant le feu aux temples ; mais sa torche n'était pas même une allumette chimique : elle se briserait contre ces marbres immortels, et les morceaux tomberaient sans bruit dans le panier aux ordures... Puis, on faisait un portrait charivarique du malencontreux écrivain : c'était, disait-on, un frère lai, échappé d'une maison de Saint-Ignace pour faire son tour de France, et arriver un jour au poste de professeur de belles-lettres à Quimper-Corentin ou à Nogent-le-Rotrou : il portait une longue souquenille noire, des bas de coton noir rapiécés et des souliers à boucles... » — En un mot, le ridicule était versé à flots sur le livre et sur l'auteur, et Anselme, encore peu endurci à ce genre de souffrances, sautait sur sa chaise, comme si on lui eût servi, en guise de chocolat, de l'huile bouillante ou du plomb fondu. Il courut chez son éditeur, et y apprit de mauvaises nouvelles. Les *Révisions littéraires* avaient, en effet, paru depuis trois jours ; mais l'éditeur, homme d'esprit, accueillit Anselme avec ce mélange de froideur et de condoléance dont usent les directeurs de théâtres vis-à-vis des auteurs sifflés. On devinait que non-seulement il regardait un *fiasco* comme imminent, mais qu'il regrettait presque de s'être chargé de la publication.

« Votre ouvrage paraît dans un mauvais moment, dit-il à Anselme ; il y a trois ans, il serait allé aux nues...

— Avez-vous porté trois exemplaires à l'*Initiateur*, comme je vous en avais prié ?

— Oui, et l'on m'a refusé les quelques lignes d'annonce que j'espérais y faire accepter en l'honneur de votre ancienne collaboration...

— Oh ! ce n'est pas possible ! s'écria Anselme avec un étonnement tout provincial.

— Si bien possible, mon cher monsieur, que tous les coups d'épingle ou de stylet qui vont vous cribler, partiront de là en vertu d'un mot d'ordre donné par Versolant. Versolant vous déteste ; il prétend que c'est vous qui, par vos tartuferies, lui avez fait manquer son élection dans votre département ; et, comme il est l'âme damnée de monsieur Servais...

— Mais monsieur Servais est mon protecteur ! Je vais chez lui en sortant d'ici !

— Oui, fiez-vous y ! reprit l'éditeur en ricanant. Monsieur Servais a aujourd'hui plus de millions que de cheveux : il épouse, la semaine prochaine, mademoiselle Nathalie Duvivier, que vous avez jadis connue, dans les bureaux de l'*Initiateur*, sous le pseudonyme de Françine Albemare. Il ne voit plus que par ses yeux, et, franchement, il ne pouvait en choisir de plus spirituels et de plus beaux ! Or Nathalie, si j'en crois la chronique, a voué une jolie petite haine corse à tout ce qui a entouré ou influencé monsieur Servais, à tout ce qui lui rappelle d'autres affections et d'autres temps... Vous avez dû, si je ne me trompe, épouser mademoiselle Lucile Dermont, la nièce du millionnaire, et vous avez vécu, pendant deux ans, dans son intimité. Eh bien ! soyez très-sûr que personne, en ce moment, ne lui est plus antipathique que mademoiselle Lucile et que vous, et qu'elle ne négligera rien pour vous rendre odieux à l'homme qui l'adore et qu'elle va épouser. Maintenant, si vous m'accordez qu'un amoureux de quarante-neuf ans, en avouant quarante-cinq et ayant du ventre, doit être complétement dominé par une délicieuse créature qui lui persuade qu'il a du génie et qu'il est aimé pour lui-même, vous comprendrez que vous n'avez rien de bon à espérer de ce côté-là.

— Mais c'est monsieur Servais qui m'a inspiré, dicté presque, les pages les plus saillantes de mon livre ! Il ne trouvait jamais que je fusse assez sévère et assez dur !

— Oui, en 1848 ! quand monsieur Servais se croyait ruiné, quand ses ambitions politiques venaient de sombrer dans l'épisode de Février, quand il avait peur !... Mais aujourd'hui monsieur Servais est rassuré ; il est archi-millionnaire ; il est heureux, adoré, enivré ; il va faire un mariage de fantaisie avec une femme plus charmante que rigoriste. Il amnistie les hommes

et les œuvres qu'il accusait jadis de ses malheurs et de ses angoisses; il se déclare satisfait, et il ne veut plus qu'on trouble sa sécurité!

— Mais enfin monsieur Servais n'écrit pas! il n'est pas, à lui seul, la littérature et la critique! dit Anselme, refusant encore de croire à son désastre.

— Non, reprit le libraire, cruel comme la vérité; mais Versolant, son chambellan littéraire et votre ennemi intime, connaît toute la presse. C'est lui qui commande le feu, et depuis les grands journaux jusqu'aux plus petites feuilles, imprimées pour les coiffeurs et pour les marchands de cirage, vous serez passé par les armes... Vous entendez bien que la gloire de Béranger, de Michelet, de Paul-Louis Courrier, de George Sand, de Balzac, de Quinet, de Victor Hugo, d'Eugène Sue, est parfaitement indifférente à ces messieurs... Mais *éreinter* un nouveau-venu, assez osé pour vouloir se faire sa place autrement que comme thuriféraire! défrayer quinze jours de moqueries, d'insultes et de sarcasmes, aujourd'hui surtout que, grâce au coup d'Etat, la politique leur est interdite, et qu'ils ont si peu de sujets d'exercer leur verve! C'est pour eux un mets de prince, et ils le dégusteront jusqu'à la dernière bouchée... Mais pardon, mon cher monsieur! on a donné avant-hier *la Dame aux Camélias!* un succès monstre, colossal, pyramidal! A l'heure où je vous parle, Paris a mieux à faire qu'à s'indigner avec vous contre les talents dangereux et corrupteurs; il pleure, comme un seul saule ou un seul mouchoir, sur les infortunes et les vertus d'une courtisane réhabilitée par l'amour. Adieu! je suis attendu chez l'auteur pour traiter de l'acquisition du manuscrit! »

Et l'éditeur sortit en courant. Anselme, déjà bien découragé, se dirigea vers l'hôtel des Champs-Elysées: il allait voir Lucile: cette idée le soutenait encore.

L'hôtel de monsieur Servais lui parut plus magnifique qu'il ne l'avait imaginé. Tout y était en rumeur; les tapissiers, les domestiques, les ouvriers, les architectes, envahissaient la cour et le vestibule, l'escalier et les appartements de réception. Entre leurs savantes mains, ce qui était beau allait devenir splendide; ce qui était riche allait devenir magique. Monsieur Servais, peu progressiste en fait de métaphores galantes, avait dit tout haut

qu'il voulait que le temple fût digne de la divinité; et les conseils de Nathalie ayant joint l'élégance au luxe, cet hôtel se transformait, à vue d'œil, en un palais de fées. Au milieu de ce tumulte triomphal, ce fut à peine si l'on put indiquer à Anselme la chambre de Lucile : on affectait de ne pas savoir si la nièce de monsieur Servais était encore chez lui. Anselme finit pourtant par se faire renseigner, et il monta tout tremblant à une petite chambre du second étage, dont la simplicité contrastait avec toutes ces magnificences. C'est là qu'il trouva Lucile.

« Ah ! vous arrivez à temps ! lui dit-elle; dans une heure, je ne serai plus ici. »

En effet, tout, dans le costume de Lucile comme dans les objets épars autour d'elle, annonçait un départ immédiat; elle portait une robe et un manteau de voyage, un chapeau et un voile de crêpe, et ce vêtement entièrement noir semblait être encore le deuil d'Ernestine. La vieille Marianne, grommelante et courbée, achevait de fermer les malles et les cartons. Lucile n'emportait rien de chez son oncle et l'humble mobilier de son appartement demeurait intact. Elle s'y était toujours considérée comme une étrangère, et, en ce moment, on eût dit une voyageuse quittant une chambre d'hôtel garni sans y laisser, sans en garder un souvenir.

« Tout est donc fini ? s'écria Anselme avec un redoublement de douleur; c'est donc ainsi que je devais vous revoir ?

— Oui, répondit Lucile en s'efforçant de surmonter son émotion. Je m'étais imposé, comme un devoir, de rester chez mon oncle jusqu'au moment où il m'annoncerait son mariage d'une façon officielle. Hier soir, il me l'a annoncé en fixant la date; ce sera de jeudi en huit. Ce matin, je lui ai écrit une petite lettre bien respectueuse, et je pars !

— Et il n'a pas essayé de vous retenir ?

— Il ne sait rien de mon projet; il est bien trop absorbé par les préparatifs de ce mariage et les embellissements de cet hôtel ! Le saurait-il, je crois qu'il ne me dirait plus rien pour m'empêcher de partir. Depuis longtemps, ma présence l'importune; les souvenirs que je réveille en lui jettent une ombre sur son bonheur actuel. Cette Nathalie d'ailleurs use de son influence toujours croissante pour me perdre dans son esprit. Afin de

sauver les apparences et par un reste d'habitude, il avait d'abord désiré me garder ; mais, au fond, il sera content de ne plus me voir et d'appartenir tout entier à sa *sirène,* sans que personne lui rappelle le passé. Hier soir, ce sentiment était si visible, que mon oncle, après m'avoir fait cette annonce précise et solennelle, n'a pas ajouté un mot; évidemment il craignait une explication, un attendrissement, que sais-je ? une plainte peut-être ; mais je n'ai rien dit, et nous sommes demeurés silencieux comme toujours.

— Et maintenant, que comptez-vous faire ?

— Oh ! mon plan est bien simple : seulement, Anselme, j'ai besoin que vous me laissiez tout mon courage. Je vais passer dix jours, en retraite, dans un couvent de la rue de Sèvres. Puis je partirai pour Saint-Étienne, où les Dames du Sacré-Cœur me recevront provisoirement comme maîtresse de dessin, en attendant que je prenne une résolution plus définitive.

— Quoi ! dit Anselme avec une navrante expression de désespoir, c'est donc un adieu ! Il faut donc renoncer à vous ?

— Écoutez-moi, et restons calmes ! reprit-elle en essayant de sourire : je ne prononcerai pas de vœux, d'ici à longtemps ; je resterai libre, et si, un jour, les circonstances devenaient plus propices, vous savez, mon ami, que mon cœur ne se reprend pas après s'être donné. Mais, pour le moment, il y aurait folie à vouloir réaliser les rêves d'un temps plus heureux. Nous n'avons rien, et le premier hôte qui s'installerait à notre foyer, ce serait la misère... Vous et moi nous la supporterions ; mais si je devenais mère, — et ici le front de Lucile se couvrit d'une adorable rougeur, — je deviendrais lâche : plutôt que de voir mon enfant pâtir, j'accourrais me jeter aux pieds de monsieur Servais, m'humilier devant cette femme... Oh ! jamais !... jamais ! »

Ses yeux, si doux d'ordinaire, étincelaient.

« Mais nous travaillerions, dit Anselme en se cramponnant à une dernière espérance.

— Hélas ! il y a, à Paris, des milliers de peintres, des deux sexes, qui ont dix fois plus de talent que moi, et qui meurent de faim... et vous !...

— Et moi ? demanda Anselme, voyant qu'elle hésitait.

. . . . . .

— Vous, mon ami, si j'en crois ce qui se murmure à mon oreille depuis quelque temps, vous n'êtes pas non plus sur le chemin de la fortune. Malgré ma disgrâce, c'est moi qui ai fait jusqu'à présent les honneurs de la maison de mon oncle, et, à sa table ou dans son salon, j'ai entendu, à votre sujet, des propos qui me pénétraient de tristesse. On prétendait que vous vouliez à tout prix faire parler de vous, que vos attaques contre les plus beaux génies et les plus beaux livres de notre siècle n'étaient qu'un calcul d'ambitieux aspirant à la célébrité par le scandale; mais que vous n'y réussiriez pas, et qu'avant un mois vous seriez écrasé sous le ridicule... Et ce qu'il y avait de pire, c'est que mon oncle paraissait du même avis !...

— Ah ! c'est bien là ce qu'on vient de me dire ! s'écria douloureusement Anselme ; et cependant, vous, Lucile, qui étiez alors en tiers dans notre existence, vous savez qui me dictait ces articles, qui était le premier à les applaudir, qui me trouvait toujours trop modéré... N'était-ce pas monsieur Servais?...

— Oui, mon ami, mais monsieur Servais n'a plus peur ! » répliqua-t-elle.

Monsieur Servais n'a plus peur ! ç'avait été le mot du libraire : Lucile le répétait : c'était le mot de la situation et l'arrêt d'Anselme. Celui-ci semblait accablé par cette vérité cruelle qui lui arrivait de tous les côtés et ne lui laissait plus d'espoir. Lucile reprit doucement :

« Mon ami, ayons du courage ! La vie est une expiation et un sacrifice... La Providence nous frappe : résignons-nous ! N'avons-nous rien à expier ? Moi, pour sauver Ernestine, j'ai menti, et le mensonge n'est jamais permis... Et puis, grâce à ce mensonge, il a fallu qu'Ernestine mourût pour nous rendre l'un à l'autre ; cela ne devait pas être ; je ne pouvais pas, moi qui l'ai tant aimée, profiter de ce douloureux héritage... Vous-même, Anselme, soyez sincère... Cette ambition dont on vous accuse, n'est-elle jamais entrée dans votre cœur ? En attaquant ces gloires malfaisantes et ces œuvres corruptrices, est-ce la vérité seule que vous avez voulu servir ? Aucune pensée humaine de vanité ou d'amour ne s'est-elle placée entre votre conscience et Dieu ? »

Anselme rougit et baissa la tête sans répondre. Lucile conti-

nua avec un pieux enthousiasme qui triompha de sa douleur :

« Soumettons-nous donc ! Dieu prolonge nos épreuves ; elles nous purifieront, et, un jour peut-être, elles nous rendront dignes du bonheur qui nous est refusé aujourd'hui. Il faut qu'il y ait des âmes qui souffrent et qui prient pendant que d'autres s'enivrent des joies et des richesses de ce monde... Anselme ! je vais prier pour les malheureux et pour les coupables ! »

En ce moment, Nanette lui apporta une lettre renfermée dans une grosse enveloppe : un inconnu, lui dit-elle, venait de la laisser chez le concierge, en recommandant qu'on la lui fît parvenir sans retard.

Lucile rompit le cachet, et tressaillit en reconnaissant la signature de Julien au bas d'une feuille volante qui accompagnait une autre lettre d'un format plus mince. Voici ce qu'il lui écrivait :

« Moi qui n'ai plus rien à ménager et qui ai bu toute honte, j'ai voulu vous servir malgré vous-même, vous et Anselme, les deux seuls êtres auxquels je songe encore sans horreur ou dégoût. Un vaurien de mes amis, valet de chambre chez ce beau marquis de Nareins, lui a volé la lettre que je vous envoie ci-jointe. Elle est tout entière de la blanche main de Nathalie. Que cette lettre passe sous les yeux de votre oncle, et, à moins que le caractère de monsieur Servais n'ait bien changé ou que Nathalie n'ait à ses ordres tous les diables de l'enfer, son congé lui sera signifié. Vous profiterez de ce premier moment de colère pour rentrer en grâce, et vous épouserez Anselme. Vous voyez que l'amitié d'un *outlaw* peut être bonne à quelque chose.

» Adieu, ne priez pas pour moi : vous y perdriez vos prières ! »

La lettre de Nathalie, enveloppée sous le même pli, était décachetée.

Anselme et Lucile se regardèrent un moment en silence : puis la jeune fille alluma un bougeoir ; elle commença par brûler la grosse enveloppe et le billet de Julien ; ensuite elle recacheta la lettre de Nathalie. Anselme la regardait faire sans souffler mot.

Elle ouvrit son buvard, y prit une autre enveloppe, y enferma la lettre de Nathalie, cacheta le tout sans initiales et sans chiffre, et écrivit dessus : A Mademoiselle Nathalie Duvivier, 37, rue de Vaugirard.

« Anselme, dit-elle simplement, vous jetterez ceci à la petite poste, en sortant. Restons honnêtes !

— Ah ! c'est bien, ce que vous faites là... mais moi, je suis au désespoir ! dit-il en se laissant retomber sur sa chaise. Lucile ! ma Lucile ! par pitié, accordez-moi une grâce ! je ne puis croire encore — non ! je ne veux pas le croire ! — que votre oncle m'abandonne ainsi, qu'une pareille œuvre d'iniquité s'accomplisse, que mon livre reste écrasé sous des sarcasmes de petits journaux... Si j'ai un grand succès, si ce succès me rend monsieur Servais plus favorable, me donne une place dans la littérature et m'assure une sorte d'avenir... Eh bien ! vous rétracterez votre arrêt ; vous aurez confiance ; vous consentirez a mon bonheur... D'ici là, attendez-moi dans ce couvent où vous allez... ne quittez pas Paris... ne prenez pas de détermination... si, dans dix jours, vous ne me voyez pas reparaître, si je ne vous fais rien dire, c'est que vos tristes prévisions se seront réalisées ; c'est que je serai vaincu !... Alors vous serez libre ; vous partirez, et je n'aurai plus d'autre espérance que la bonté de Dieu et la sainteté de vos prières !

— Eh bien ! j'y consens ! dit Lucile sans partager ce dernier espoir. Maintenant, mon ami, quittons-nous : la matinée avance, et je veux partir d'ici le plus tôt possible ! Adieu, et ne m'ôtez pas, je vous en supplie encore, le peu de force qui me reste !

— Adieu ! mais pas pour toujours ! nous ne nous séparons pas pour ne plus nous revoir ! s'écria Anselme en étouffant ses sanglots.

— Je vous aime encore ! voilà tout ce que je puis vous dire... Le reste appartient à Dieu ! »

Anselme sortit : un quart d'heure après, Nanette allait chercher un fiacre, et Lucile quittait l'hôtel en laissant quelques lignes pour son oncle.

VIII

Les prédictions de Lucile et du libraire se réalisèrent, ou plutôt furent dépassées. En trois jours, d'un bout à l'autre de la presse périodique, depuis le recueil le plus grave jusqu'au journal le plus léger, Anselme fut déchiré, criblé, haché menu, et il ne resta plus de son malheureux livre passé à ce terrible laminoir, que l'idée d'une énorme vanité soutenue par un petit talent et punie par une chute ridicule. Comme toute l'artillerie donna au même instant et avec un merveilleux ensemble, cette exécution fut l'affaire de quelques matinées. L'œuvre réduite en miettes, on injuria l'auteur. Versolant, horriblement rancuneux et ayant toujours sur le cœur le mauvais succès de sa candidature, donna sur Anselme et sur son père des détails personnels qui n'étaient pas à sa louange. On prétendit que monsieur Maynard était mort insolvable, que son fils avait refusé de payer ses dettes, et que, furieux de sa pauvreté, aigri contre toutes les supériorités et tous les succès, avide de bruit et d'argent, il avait voulu satisfaire à la fois, par cette absurde équipée, sa vanité et ses haines. Nathalie, plus ingénieuse encore dans ses cruautés, inventa une petite histoire qu'il ne s'agissait plus que d'aiguiser en stylet et de tremper dans le venin distillé par ses jolies lèvres. D'après elle, Anselme avait spéculé sur l'immense fortune de monsieur Servais et sur ses bontés pour sa nièce, et avait espéré, par ses jésuitiques attaques contre les gloires de la France, gagner le cœur de la dévote Lucile qu'il croyait devoir être l'unique héritière de son oncle. Tous ces propos, exploités et embellis par une trentaine d'hommes d'esprit, se traduisirent en épigrammes, en allusions, en sarcasmes, en quolibets, en calembours, qui éclatèrent sur toute la ligne du journalisme comme un feu de peloton. Après quoi, on jeta un drap sur le livre et l'auteur défunts. Les *Révisions littéraires* avaient vécu : Anselme n'était plus de ce monde! Seulement, pour résumer l'épisode, le plus grave des journaux voués à la culture du lieu-commun voltairien et démocratique publia un

article intitulé : *Les contempteurs des gloires nationales*, où la tentative d'Anselme prenait les proportions d'un attentat contre la liberté et la France. Les *Révisions littéraires* se rattachaient à un vaste complot, à un plan occulte qui ne tendait à rien moins qu'à replonger le pays dans les ténèbres du Moyen Age, à condamner au bûcher tous les représentants de l'esprit nouveau, à ramener l'ancien régime, l'inquisition, la dîme et la corvée, et à appeler au secours du droit divin les puissances étrangères. Les aïeux directs d'Anselme commençaient à Érostrate et finissaient à Trestaillons : mais, Dieu merci ! les huées, les risées et les sifflets sous lesquels venait de succomber le malencontreux et grotesque incendiaire, étaient là pour prouver que l'admiration et la reconnaissance publiques faisaient bonne garde autour de leurs dieux et de leurs temples, et que la France était toujours la patrie de Voltaire, de Mirabeau et de Manuel. L'article se terminait par une prosopopée, où, après avoir montré les lambeaux du livre impie ramassés par les chiffonniers, l'auteur s'écriait avec le pieux Virgile :

« Discite justitiam moniti, et non temnere Divos ! »

Le naufrage était complet : Anselme sentait le flot moqueur lui passer sur la tête et l'engloutir. Il éprouvait cette espèce de torpeur qui suit les grands désastres. Pourtant, au milieu de son abattement, il avait encore une idée fixe, un point auquel il s'obstinait avec un entêtement désespéré ; il voulait revoir monsieur Servais, ne fût-ce qu'une fois, et lui offrir, avec la dédicace d'usage, un exemplaire de son livre. Il lui semblait impossible que son ancien patron, se retrouvant avec lui face à face, n'eût pas un bon mouvement, une sorte de remords, et persistât à désavouer ce qui avait été écrit sous son inspiration, presque sous sa dictée. Le jour même du départ de Lucile, il se présenta, dans l'après-midi, chez monsieur Servais, et ne fut pas reçu. Il y retourna le lendemain et le surlendemain sans plus de succès. C'était évidemment un parti pris ; mais il en est des caractères timides comme des avares qui se mettent en dépense et des poltrons qui se décident à être braves. Anselme, à chaque tentative inutile, n'était que plus résolu à ne pas lâcher prise avant

d'avoir revu l'homme qui refusait de le recevoir. A force de s'informer, il apprit que monsieur Servais donnait un grand dîner le jeudi suivant; il pensa qu'en y arrivant vers neuf heures, en grande tenue de soirée, il se confondrait avec d'autres visiteurs, et parviendrait aisément jusqu'à son salon.

Le millionnaire amoureux était dans tout le paroxysme de son bonheur; il passait chez Nathalie une partie de ses journées, puis revenait donner des ordres, presser les ouvriers, ajouter, d'après les conseils de *la sirène*, quelque détail de luxe ou d'élégance aux splendeurs de son hôtel. Il eut pourtant un moment de trouble et de mauvaise humeur quand on lui annonça le départ de Lucile et qu'on lui remit sa lettre. Égoïste comme presque tous les heureux, naïvement despote comme tous les égoïstes, il eût voulu voir le reflet de sa félicité jusque dans le regard et l'attitude de cette nièce qu'il avait comptée pour si peu de chose. Il s'irritait qu'elle eût l'air de le désapprouver en le quittant, et il l'eût volontiers accusée d'ingratitude, elle, la compagne et le soutien de ses mauvais jours, au moment même où il achevait de rompre, par son mariage, le dernier lien qui la rattachait à lui. Nathalie, qui, si Lucile était restée, eût trouvé moyen de la faire sortir au bout d'un mois à force de lui rendre la vie intolérable et de créer à monsieur Servais de nouveaux griefs contre elle, Nathalie qui, dès le début, s'était bien promis de faire maison nette et d'isoler son futur époux de toute autre influence que la sienne, voyant maintenant Lucile partie et son oncle mécontent de ce départ, ne négligeait rien pour le pousser dans ce sens, et lui représenter sa nièce comme une bigote, à l'esprit étroit et au cœur sec, aussi ingrate qu'intéressée, n'étant restée chez lui que dans l'espoir d'être son héritière, et définitivement indigne de ses bontés. Et pourtant la lettre de Lucile ne justifiait, dans sa brièveté respectueuse, aucune de ces accusations!

« Mon cher oncle, écrivait-elle à monsieur Servais, je vous supplie de me pardonner, si je pars ainsi sans vous dire adieu, sans vous remercier de tout ce que vous avez fait pour la jeune orpheline, et des jours paisibles que j'ai passés sous votre toit. J'ai pensé qu'une nouvelle explication nous serait pénible à

tous deux, et que, dans cette circonstance, je n'avais rien de mieux à faire qu'à m'effacer discrètement de votre existence où je deviens inutile, où je serais bientôt à charge. Mon départ, soyez-en sûr, n'est ni un reproche, ni une plainte, ni une déclaration de guerre à une personne qui va être chargée de vous rendre heureux. Il n'est que la conséquence de sentiments que vous ne pouvez partager, mais qui ne finiront qu'avec moi. J'ai aimé Ernestine comme une mère, comme une sœur; des douleurs communes ont achevé d'unir nos destinées et nos âmes. Voir sa place occupée par une autre femme, le nom que vous lui aviez donné passer à une autre, me serait trop cruel : dès lors, que serait ma vie dans un intérieur où je ne pourrais ni inspirer, ni ressentir affection et confiance, où je subirais et imposerais une perpétuelle contrainte? Tout est préférable à ces situations où les antipathies s'augmentent de l'intimité même des relations journalières, où le cœur dément ce que disent les lèvres, où les lèvres sont forcées de sceller ce qui gronde dans le cœur!

» Je pars; n'ayez aucun regret, ni aucune inquiétude : vous ne me deviez rien, et vous avez fait pour moi, pour la mémoire de ma pauvre mère, plus que je ne devais attendre. J'ai assuré mon avenir de façon à n'avoir besoin ni du secours, ni de la pitié de personne. Jamais la vie religieuse ne m'a effrayée. Elle m'était apparue comme un refuge, à une époque où je redoutais de grands malheurs pour moi et pour ceux que j'aimais. Si je dois renoncer à un sentiment que vous connaissez et que vous aviez approuvé, c'est là que je chercherai peut-être ma consolation et ma force: mais je ne m'engagerai pas encore. Le couvent sera pour moi un abri avant d'être un lien. Adieu donc, mon cher oncle! soyez heureux, et ne vous occupez plus de cet humble atome qui eût peut-être importuné votre bonheur. Les joies et les fêtes de ce monde sont fragiles : si vous éprouviez de nouveaux chagrins, de nouveaux mécomptes, si les deux coupes où vous buvez aujourd'hui avec ivresse venaient à s'épuiser ou à se briser, vous aurez quelque part, au fond d'un couvent ou au coin d'un modeste foyer, une nièce qui priera pour vous; alors, mais alors seulement, souvenez-vous de Lucile Dermont. »

Nathalie, à force de subtilités et surtout de câlineries, sut amener monsieur Servais à regarder cette lettre comme offensante dans ses réticences, hypocrite dans ses airs de résignation, impertinente dans ses prétentions à n'avoir besoin de personne, irritante dans son obstination à rappeler de pénibles souvenirs, et inconvenante par la sécheresse et la froideur des adieux. Lucile fut condamnée en dernier ressort, et son oncle trouva moyen d'être à la fois soulagé de se voir débarrassé d'elle, fort content d'avoir échappé à une scène, et fort irrité qu'elle fût partie sans sa permission. Inutile d'ajouter qu'une bonne part de sa colère se reporta sur Anselme, et qu'il fut plus résolu que jamais à l'abandonner et à le repousser, pour punir ce qu'il s'obstinait à appeler l'ingratitude et la désobéissance de sa nièce.

Mais bientôt ce léger nuage, indigne d'occuper longtemps un homme comblé de millions et adoré par une femme charmante, se dissipa dans les apprêts du grand dîner que monsieur Servais avait désigné d'avance comme une date solennelle où il devait annoncer officiellement à ses convives son mariage avec Nathalie. Dans sa pensée, ce dîner devait être tout ensemble la préface de son bonheur conjugal, l'inauguration des nouvelles magnificences de son hôtel, et son début dans le rôle de Mécènes que son ambition et sa vanité, transformées par les événements, substituaient désormais au rôle impossible d'homme politique. On comprend qu'une fête gastronomique et mondaine, consacrée par cette triple destination et embellie par la riche imagination de Nathalie, dut épuiser tous les raffinements du luxe et de l'élégance. Nous n'en donnerons pas le menu, bien qu'un illustre exemple ait récemment prouvé qu'une carte de restaurateur pouvait être la page la plus littéraire d'un roman. Qu'on songe aux écus et à l'amour-propre de monsieur Servais, au long jeûne, au goût merveilleux et à l'orgueil de Nathalie, et c'est à peine si l'on approchera de la réalité. Nathalie avait, en outre, depuis l'avant-veille, un sujet d'allégement et de joie qui redoublait son entrain. D'une part, elle avait appris que Gustave de Nareins était parti pour l'Italie; de l'autre, elle avait reçu par la poste, cette lettre, cette redoutable lettre que Gustave s'était laissé voler par son domestique, et qu'elle avait

cru voir, comme une arme vengeresse, entre les mains de Julien. Comment ce valet de chambre voleur, comment ce Julien qui devait la haïr et qu'elle supposait capable de tout, lui renvoyaient-ils purement et simplement ce qu'ils s'étaient donné la peine de dérober, ce dont ils pouvaient tirer un si grand parti? Comment lui rendaient-ils pour rien ce qu'ils auraient pu lui faire payer si cher? Gustave s'était-il trompé en accusant son domestique? Elle-même avait-elle été dupe d'une hallucination bizarre en croyant reconnaître Julien armé de cette lettre? Était-ce monsieur de Nareins qui, la retrouvant au fond de son tiroir et n'osant plus ou ne voulant plus chercher à revoir Nathalie, s'était borné, avant de partir, à jeter le paquet à la poste, en contrefaisant son écriture sur l'adresse? Évidemment il y avait là une énigme; mais bientôt, au lieu de se fatiguer l'esprit à en découvrir le mot, Nathalie l'accepta comme un heureux présage : c'était, pensa-t-elle, son étoile qui l'emportait, un grain de magie qui se mêlait à ses succès et à ses triomphes! Pressée de s'étourdir, poursuivie encore, de temps à autre, par le souvenir du jeune et ardent amour de Gustave, elle se jeta avec une sorte de passion et de fougue dans toutes les avenues de ce bonheur matériel, fait de diamants et d'or, qui allait remplacer pour elle le bonheur romanesque : elle y apporta une verve, une furie d'artiste en travail de son chef-d'œuvre. Elle voulut que la première heure de son avénement annonçât à ses convives ce que serait son règne.

Ces convives représentaient à peu près toutes les nuances de la société de Paris. Comme le jeu qu'elle imite en l'agrandissant, la spéculation rapproche les distances, et il est difficile de refuser l'invitation d'un homme qui peut donner des centaines d'actions au pair. Il y avait donc, au dîner de monsieur Servais, des gentilshommes lancés dans les affaires, des princes de la finance, des écrivains en vogue, des artistes célèbres, et quelques-uns de ces spirituels dilettantes que la civilisation parisienne place comme un ciment entre ses diverses couches intellectuelles et sociales. On n'aurait eu garde d'ailleurs de manquer à une réunion dont le principal attrait devait être la présence de Nathalie et l'annonce du mariage de monsieur Servais. On était curieux de voir comment la femme de lettres, l'ex-

Francine Albemare supportait sa nouvelle fortune, et si la dignité de ses manières et son habileté de maîtresse de maison seraient au niveau des grâces de sa figure et de l'éclat de son esprit. Sous ce rapport, la curiosité fut satisfaite et la malice déçue. Tout le monde convint que, si rien n'était comparable à la délicatesse du menu, à l'idéale perfection des vins, à la beauté de l'ameublement, à l'opulence du service, au choix et à la beauté des fleurs répandues à profusion depuis la cour jusqu'au salon, il y avait pourtant une merveille supérieure à tout cela, et que cette merveille était Nathalie.

Sa toilette était admirablement appropriée à la circonstance; elle tenait le milieu entre l'exquise simplicité de la jeune fille et l'élégante richesse de la jeune mariée. Un collier de perles d'un prix inestimable entourait son cou de cygne et justifiait d'avance toutes les comparaisons poétiques de ses admirateurs. Sa robe de velours noir, coupée avec génie et indiscrète avec décence, faisait ressortir la blancheur rosée de son teint et la pureté sculpturale de ses bras et de ses épaules. Dans cette situation si embarrassante et si bizarre, sous le feu de ces regards qui l'analysaient comme un objet de luxe et l'étudiaient comme un problème, elle fit preuve d'un tact, d'une finesse, d'une tenue qui ravirent les plus insensibles et désarmèrent les plus sceptiques. Pendant la première partie du dîner, elle fut attentive et prévenante, avec une légère nuance de gravité, comme une maîtresse de maison déjà pénétrée de ses attributions et de ses droits; puis, quand les convives s'animèrent, quand le vin de Champagne eut délié les langues et aiguisé les bons mots, elle laissa jaillir peu à peu son esprit et sa verve; elle devint, pour un moment, la Francine des dîners Bohêmes, mais en ayant soin de ramener sans cesse vers monsieur Servais ses regards et ses sourires, comme pour lui déclarer que c'était la dernière fois, et qu'elle ne voulait que lui complaire. Cette gradation savante se communiqua à l'assistance, presque toute composée de gens spirituels, positifs, adorateurs des biens et des plaisirs de ce monde. Alors ce fut une gaîté pétillante, une ivresse de bon goût, un feu d'artifice de saillies et d'épigrammes à dérider un quaker, quelque chose comme une fête païenne dont Nathalie eût été tout ensemble la prêtresse et la

divinité. Un artiste célèbre se leva, le verre à la main, et s'écria en regardant Nathalie :

« A la beauté ! »

Un joyeux épicurien répondit à ce premier toast, et en proposa un second :

« Au plaisir ! »

Un journaliste connu pour la prestesse de ses évolutions politiques, répliqua avec le même geste :

« Au succès ! »

Un spéculateur heureux salua monsieur Servais, brandit à son tour son verre dont la mousse débordait, et dit, avec un accent convaincu qui trouva des échos :

« A l'argent ! »

Monsieur Servais s'inclina; puis, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre solennelle :

« Messieurs, fit-il, j'ai voulu aujourd'hui avoir l'honneur de vous réunir pour vous faire part d'un événement que vous pressentez déjà, et que je regarde comme le plus heureux de ma vie : j'épouse, jeudi prochain, mademoiselle Nathalie Duvivier. »

Un hourrah enthousiaste accueillit cette déclaration attendue. Versolant célébra, dans une improvisation éloquente, l'alliance de la fortune et du talent avec l'esprit et la beauté. Tous les assistants firent chorus : Nathalie était une fée ! Servais était un héros ! On eût dit qu'un cliquetis d'écus formait l'accompagnement de l'épithalame.

Nathalie, au milieu de cette pluie de compliments et de bravos, avait doucement baissé son beau front que couvrait une délicieuse rougeur. Elle fit un signe et on passa dans le salon, où le maître d'hôtel, flanqué de deux valets de pied, apporta le café, les glaces et les liqueurs.

Dans ce moment que Brillat-Savarin et ses émules ont signalé comme le paroxysme du bien-être à la suite d'un merveilleux dîner; dans ce moment où tous ces cerveaux étaient surexcités, où l'arome du kirsch et du moka s'ajoutait aux capiteuses vapeurs des vins de France et d'Espagne, aux éblouissements des lumières, aux feux croisés des bons mots, aux extases de la matière triomphante, un domestique annonça :

« Monsieur Anselme Maynard! »

Anselme entra. Il était correctement vêtu; habit noir et cravate blanche. Il avait rassemblé, pour cet instant critique, toutes ses forces et tout son courage. Il tenait à la main un exemplaire de son livre, qu'il offrit à monsieur Servais.

Dans ce salon, si bruyant tout à l'heure, on eût entendu une mouche voler. Tous les yeux étaient fixés sur le maître de la maison et sur le malencontreux visiteur.

Monsieur Servais se redressa de toute sa hauteur, repoussa le livre qu'Anselme lui tendait, et lui dit froidement :

« Monsieur, que venez-vous faire ici? Je n'aime pas les tapageurs; pas plus en littérature qu'en politique..

— Mais, monsieur, je croyais... il y a quatre ans... je pensais...

— Vous pensiez mal : la société, pour se relever, n'a pas eu besoin, Dieu merci! de ces auto-da-fé de séminaire et de ces exagérations de sacristie. Il lui a suffi, pour cela, d'hommes énergiques, qu'un moment de crise n'a pas découragés, et qui se sont bravement confiés à la fortune de la France. J'ai été un de ces hommes. Notre siècle possède de beaux talents, de grands écrivains, de grands poëtes, des gloires éclatantes dont il est fier. Ce n'est pas bien mériter de son pays que de vouloir le découronner de ce qui fait sa parure. Vous avez voulu forcer le public à s'occuper de vous : le public vous a sifflé, et vous auriez dû vous en souvenir avant de vous présenter ici. »

Un murmure approbateur accueillit ces paroles : des regards pleins de sarcasme se dardaient sur le pauvre Anselme. Il fit un dernier effort.

« Mais, monsieur, vous m'aviez dit... autrefois... mademoiselle votre nièce...

— Je n'ai plus de nièce, et si c'est elle que vous venez chercher ici, vous auriez pu vous épargner cette peine, car vous ne la trouverez pas. Recueillie dans ma maison presque au sortir du berceau, comblée de mes bontés, traitée comme ma fille, mademoiselle Lucile Dermont n'a pas voulu être témoin de mon bonheur : elle s'est enfuie de chez moi, sans même me dire adieu, oubliant qu'elle me devait, faute de mieux, un peu d'obéissance et de respect!... »

Un sourd grondement d'indignation circula dans l'assemblée

à l'adresse de cette nièce si insoumise et si ingrate. Monsieur Servais reprit :

« Je ne vous retiens pas, monsieur ; cherchez ailleurs des gens qui vous protégent. Ma fortune, loyalement et laborieusement reconquise, doit me servir à encourager le talent, mais non pas l'esprit de dénigrement, de fanatisme et d'injure, visant à la renommée par le scandale. Vous vous êtes cru un grand homme, et savez-vous ce que vous êtes ? un pitoyable Érostrate. »

Ce mot souleva une tempête d'applaudissements. Des huées à peine contenues bourdonnaient aux oreilles d'Anselme. Parmi ceux qui se trouvaient là, il reconnaissait ou devinait les auteurs des articles qui avaient écrasé son livre. Il ressentit un incroyable mélange de douleur, de honte, de colère. Nathalie s'était reculée au fond du salon ; pendant toute cette scène, elle avait gardé le silence, et fixait sur Anselme ses beaux yeux veloutés où perçait une moquerie diabolique.

Anselme s'avança rapidement vers elle, et lui dit à voix basse : Madame, c'est Lucile qui vous a renvoyé votre lettre écrite à monsieur de Nareins, et c'est moi qui l'ai mise à la poste.

Ce fut sa seule vengeance. Nathalie devint un peu pâle, et se remit aussitôt. Anselme sortit du salon.

« Que vous a-t-il dit ? demanda monsieur Servais à sa belle fiancée.

— Il m'a prié de plaider pour lui, quand votre colère serait un peu calmée, répondit-elle en souriant.

— Le lâche ! grommela monsieur Servais.

— L'imbécile ! » murmura Versolant.

En ce moment, les chanteurs du Théâtre-Italien arrivèrent. Les voix charmantes de Mario, de la Frezzolini et de l'Alboni effacèrent vite l'impression pénible causée par cet incident.

Anselme s'en allait, sous la pluie, seul, désolé, perdu, sans ressource, sans espérance, sans asile.....

ÉPILOGUE

Là s'arrêtait le manuscrit d'Anselme : là aussi pourrait finir notre récit, s'il n'y avait presque toujours, chez le conteur comme chez le lecteur, une secrète envie d'aller un peu au delà du sujet même, de savoir et de dire ce que sont devenus, après les événements racontés, les principaux personnages.

Lorsque Anselme, chassé par monsieur Servais au milieu des huées de ses convives, se retrouva dans la rue, il éprouva d'abord un accablement profond et comme une douloureuse ivresse. A cette prostration morale succéda bientôt un vif sentiment de colère et d'amertume, à mesure qu'il se rendit un compte plus exact de ce qui venait de se passer, et mesura, d'une pensée plus lucide, l'ingratitude et l'inconséquence de monsieur Servais, la perversité de Nathalie, l'égoïsme et la corruption élégante de cette société des heureux et des riches dont il venait de subir les sarcasmes. L'ambition, nous l'avons avoué, un ardent désir de célébrité littéraire, à demi purifié par son amour pour Lucile, avait eu une trop grande part dans sa croisade, d'abord si brillante, puis si malheureuse, contre les hommes et les livres sur lesquels, en un moment d'angoisse, ces mêmes gens, aujourd'hui superbes et railleurs, avaient fait peser la responsabilité de leurs malheurs et de leurs alarmes. Voyant Julien, le fougueux démolisseur, succomber à son propre triomphe, maudit et foudroyé par les rancunes d'une société plus forte que lui, il s'était dit qu'en prenant un point de départ opposé et en suivant une marche contraire, il arriverait au but; qu'il serait un jour salué, fêté, glorifié par ceux qui venaient de crier anathème à

Julien et à son œuvre. Et voilà qu'au bout de quatre ans, la sécurité de ces mêmes hommes, monsieur Servais en tête, le traitait, lui, le défenseur, comme leur frayeur avait traité l'agresseur Julien !

Tout en ruminant ces idées sombres et mauvaises, Anselme, qui avait suivi au hasard les rues aboutissant au Rond-Point, était revenu sur ses pas, et se retrouvait près de l'hôtel de monsieur Servais, situé à l'angle de l'avenue Gabrielle. Le long du mur du jardin, il aperçut un homme immobile, qui paraissait faire le guet, et, quand il fut près de lui, il reconnut Julien. Les deux anciens amis ne s'étaient pas revus depuis bien longtemps ; tous deux tressaillirent, et Julien, saisissant les mains d'Anselme et les secouant violemment, lui dit avec un ricanement sauvage :

« Eh bien ! que penses-tu de la société en général et de monsieur Servais en particulier ?

— Je sors de chez lui... il m'a chassé ! répondit Anselme, incapable de contenir son irritation et son désespoir.

— Parole d'honneur, je l'aurais parié, rien qu'à lire les articles qui *éreintent* ton livre, et qui tous sont écrits par les habitués de la maison Servais, Versolant et Cie ! s'écria Julien avec son mauvais rire... Mais dis-moi, Lucile et toi, vous n'avez donc pas fait usage de la lettre que je lui ai envoyée ?

— Lucile l'a recachetée sans la lire, et l'a renvoyée à mademoiselle Duvivier.

— Oh ! c'est trop fort ! quand on est vertueux à ces trente degrés de niaiserie, on mérite tous les malheurs de ce monde ! » exclama Julien.

Et il regardait Anselme avec un mélange de colère et de pitié.

« Mais toi-même, que faisais-tu là ? reprit Anselme pour détourner l'entretien.

— J'étais venu à un spectacle gratis... Je savais qu'il y avait ce soir gala chez notre ancien patron, et je voulais voir sortir de chez lui, en grande tenue, nos heureux, nos héros du jour... Vrai ! cela m'amuse, et je n'ai pas d'argent pour me payer un autre théâtre... Et puis, je voulais aussi, au moment où Nathalie remontera en voiture, lui crier du trottoir quelques

mots qui auraient troublé son sommeil de cette nuit. Mais bah ! je me donnerai ce plaisir une autre fois... Allons-nous-en ! »

Ils marchèrent un moment côte à côte, sans echanger une parole ; à la fin, Julien s'arrêtant brusquement, dit à son compagnon :

« Tu vois ce qu'on gagne à vouloir défendre la société malgré elle... Viens à nous ! sois des nôtres !

— Moi ! murmura Anselme en frémissant.

— Oui... te voilà sans ressources... Tu ne peux plus épouser Lucile, qui, avant un an, sera religieuse. Tu ne peux pas retourner là-bas... ton père est mort... tes sœurs ont quitté le pays, et ta présence maintenant leur serait douloureuse plutôt qu'utile... Nous sommes arrivés tous deux au même point par des chemins contraires ; plus un sou, plus un lien, plus une espérance ! Eh bien ! fais comme moi... crache à la face de ce monde, aussi ingrat envers ses serviteurs qu'impitoyable envers ses ennemis... Plonge-toi dans ce bourbier qui a son charme ! Les gueux sont des gens heureux ! a dit le chansonnier que tu as essayé de démolir... Sois gueux comme nous ! et si, quelque jour, se présente l'occasion d'une revanche, oh ! alors, nous leur ferons payer, à ces adorateurs du Veau d'or, nos souffrances et nos larmes !... »

En tout autre temps, ces mots prononcés d'un ton féroce et sinistre eussent révolté ou épouvanté Anselme. Dans la disposition où il se trouvait, cet appel farouche répondait trop bien à ses sourdes colères. Pourtant, il songea à Lucile, et garda le silence.

« Où vas-tu maintenant ? » lui demanda son ami.

Anselme se souvint alors que, depuis son arrivée à Paris, il avait logé dans un petit hôtel de la rue Coquillière, et qu'il y avait laissé son modeste bagage. Il se décida à y rentrer pour cette nuit.

« Soit ! lui dit Julien ; moi, je vais regagner mon garni de la rue du Rocher ; mais je te donne rendez-vous pour demain, midi, dans le jardin du Palais-Royal. Là, nous causerons à l'aise, et si tu n'es pas une poule mouillée, tu me croiras et tu me suivras ! »

Le lendemain matin, après une insomnie cruelle, Anselme, en proie à d'horribles irrésolutions, allait sortir de chez lui, lorsqu'on frappa à sa porte : il ouvrit, et se trouva en face d'un prêtre dont la figure spirituelle et douce lui rappela un souvenir déjà lointain. C'était l'abbé Nervyn, originaire, comme lui, du département de la Loire, et attaché à une des paroisses de Paris. Anselme l'avait autrefois connu au petit séminaire de M.... où il avait fait ses premières études.

L'abbé Nervyn venait chez Anselme de la part de Lucile : la pieuse orpheline était résolue à ne plus le revoir, afin de garder tout son courage. Mais sa prévoyante tendresse avait aisément deviné que, si l'accueil de monsieur Servais était dur, le naufrage complet, Anselme trop cruellement frappé dans son orgueil et sa dernière espérance, il y aurait là pour lui une crise dangereuse, et elle lui envoyait l'abbé Nervyn pour le préserver de ce péril.

La vue de ce prêtre, le nom de Lucile, rappelèrent Anselme à lui-même, et réveillèrent les bons instincts de cette honnête nature. Il eut honte de ses malédictions et de ses colères de la veille, et, l'abbé Nervyn l'ayant interrogé avec une gravité affectueuse, il lui dévoila l'état de son cœur. Dès lors il fut sauvé ; sa douleur se détendit et perdit de son âpreté : au bout d'une heure, un baume céleste avait passé sur les plaies saignantes de son âme ; l'abbé Nervyn lui promit de revenir le voir et de lui chercher des moyens d'existence.

Nous avons vu, par un coin, dans notre prologue, quelle fut cette vie austère de mortifications, de pauvreté et de sacrifice. Lucile, ainsi qu'elle l'avait annoncé, était partie pour le couvent de Saint-Étienne. Acceptant pour elle-même l'épreuve et l'immolation dans toute leur rigueur, elle n'avait pas même écrit, avant de partir, à l'homme qu'elle aimait ; mais l'abbé Nervyn était chargé de lui porter de bonnes et consolantes paroles. Anselme revit Julien : cette rencontre était désormais sans danger pour lui. Julien essaya de le pervertir ; Anselme s'efforça de le ramener ; ils ne réussirent ni l'un ni l'autre ; chacun d'eux suivit la route qu'il avait choisie au point de départ ; l'un, se purifiant dans la pauvreté et le travail obscur ; l'autre, achevant de s'enfoncer dans le désordre, la misère et le vice.

C'est en cet état que les retrouva, trois ans plus tard, Félix Daruel, lorsqu'il vint à Paris et se mit à la recherche de ces deux compagnons d'école, dont il avait connu les espérances et vaguement appris les malheurs. Ses intentions bienfaisantes échouèrent en partie contre le cynisme et l'endurcissement de Julien; il fut obligé de le laisser à Paris, dans ses cloaques, en se bornant à lui assurer une pension annuelle de six mille francs, payable par trimestre et destinée à le préserver autant que possible des tentations du suicide et des avenues de la cour d'assises. Mais pour Anselme que Lucile, restée libre, aimait toujours, Félix Daruel avait été le représentant visible de la bonté céleste, qui, après tant de douleurs, voulait rendre enfin l'une à l'autre ces deux âmes éprouvées et faire luire sur ces longues tristesses un rayon tardif de bonheur.

L'année suivante, le 6 mai 1856, la première représentation de *La Bourse*, de monsieur Ponsard, attira à l'Odéon ce *tout Paris* qui se retrouve et se reconnaît à chaque fête de ce genre. L'aspect de la salle était vraiment magique ; il y avait autant de célébrités qu'à une réception de l'Académie, autant d'habits brodés qu'à la Cour, autant de diamants qu'à un bal du faubourg Saint-Honoré ou à une soirée de l'ancien Théâtre-Italien.

Un journaliste se trouvait à l'orchestre, avec un provincial, son ami intime, qu'il avait comblé de joie en lui offrant sa seconde stalle.

Debout, le dos tourné à la rampe, le lorgnon incrusté dans l'œil et doublé d'une énorme jumelle, le journaliste commença la revue de tous les personnages de connaissance qui affluaient dans les loges et au balcon. Il nomma à son compagnon quelques illustrations politiques ou littéraires, quelques lions de la finance, quelques *étoiles* de la galanterie bohême; puis, plongeant tout à coup sa lorgnette dans les profondeurs du parterre, la ramenant vers les derniers rangs de l'orchestre, et l'élevant vers les loges et les avant-scènes, il dit à demi-voix, comme se parlant à lui-même :

« Tiens ! c'est étrange ! j'aperçois d'ici, réunis dans cette salle, les principaux acteurs d'une histoire dont je ne connais pas tous les ressorts, mais qui, racontée dans une vingtaine d'années,

pourra fournir un chapitre assez piquant des caractères et des mœurs de notre époque. Vois-tu, dans cette loge, ces deux femmes qui ont l'air de deux sœurs, et, derrière elles, ces deux têtes, expressives et intelligentes, qui s'inclinent pour leur répondre et leur sourire de plus près?

— Parfaitement.

— Les deux hommes sont Félix Daruel, que nous avons eu pour camarade à Sainte-Barbe, et Anselme Maynard, un naufragé de nos récifs littéraires, à qui Félix est venu généreusement en aide, et qui, grâce à lui, a pu épouser une jeune personne qu'il aimait sans espoir depuis des années. Ils sont là avec leurs femmes, Louise et Lucile...

— Elles sont charmantes!

— Oui, et toutes les dents de nos vipères s'useraient avant d'entamer leur réputation sans tache, leur âme pure comme la cime du Folhorn. Ces deux jeunes ménages sont l'image du bonheur en ce monde, et du bonheur mérité. Aussi n'est-ce qu'en passant qu'ils viennent se mêler à nos bruits et à nos fêtes. Bien que Félix ait assez de talent pour être célèbre quand il le voudra, il préfère à tout sa fraîche solitude, et je crois qu'Anselme est de son avis. Demain peut-être, avant un mois à coup sûr, ils retourneront dans leurs montagnes. Regarde comme les deux jeunes femmes paraissent s'aimer! Cette tendresse a quelque chose de touchant; elle ressemble à une fleur éclose sur un tombeau. Lucile a reporté sur Louise toute l'amitié qu'elle avait eue pour une autre femme, morte, il y a quelques années, dans des circonstances tragiques... A présent, tourne un peu la tête et regarde dans cette avant-scène de droite... Vois-tu cette ravissante figure couronnée de diamants, cette robe de fée, dont le corsage seul coûte cent mille francs?

— Oh! mon ami! que cette femme est belle! plus belle encore que les deux autres! mais quel air de souffrance et de tristesse! ces yeux si beaux ont un éclat maladif qui serre le cœur : je parierais qu'elle a mis du rouge pour cacher sa pâleur... son père, assis à côté d'elle, est bien abattu, bien sombre, bien cassé...

— Son père! c'est parbleu bien son mari! monsieur Servais, l'homme aux vingt millions!

— Monsieur Servais! ce capitaliste dont tout le monde cite l'ha-

bileté, le luxe, l'hospitalité fastueuse et les fabuleuses richesses?

— Lui-même. Monsieur Servais a épousé, il y a quatre ans, cette jeune femme qui s'appelait alors Nathalie Duvivier, et qui avait commencé par écrire des romans. Son mariage a chassé de chez lui sa nièce Lucile, cette Lucile que je viens de te montrer, et qui est devenue madame Anselme Maynard... Depuis ce temps, tout lui a réussi; sa fortune, déjà immense alors, a triplé; il suffit qu'il entre dans une affaire pour qu'elle produise de monstrueux bénéfices. Sa maison passe pour la plus élégante de Paris; ses dîners ont une réputation européenne; la littérature et les arts sont à ses ordres, et il les traite royalement. Sa femme est une admirable maîtresse de maison: elle reçoit avec un tact de duchesse, une grâce d'artiste, une profusion de millionnaire. Elle a ardemment désiré cette fortune qui a dépassé tous ses rêves, et dont elle jouit avec un éclat incomparable. Depuis quatre ans, malgré la disproportion d'âge, elle a découragé la médisance, déjoué les regards les plus pénétrants des plus hardis disciples de M. de Balzac. Il semble que rien ne manque au bonheur de ces deux favoris de Sa Majesté l'Argent... Eh bien! ils dépérissent... Une douleur secrète les ronge... Sans des prodiges d'art et de toilette, Nathalie ne serait plus que l'ombre d'elle-même. Monsieur Servais, avant son mariage, était un gros homme rebondi, haut en couleur, d'une vanité robuste, et ne manquant pas de faconde... Maintenant, il a l'air d'un spectre... Le mot de cette énigme? Je l'ignore, et peut-être ne le saura-t-on jamais...

— Et quelle est, demanda le provincial, cette figure de fouine ornée de lunettes, qui apparaît dans la pénombre, derrière monsieur Servais?

— C'est Versolant, l'illustre Versolant, le Mameluck financier et littéraire de l'homme aux vingt millions. Journaliste et faiseur, il se rend utile en s'enrichissant. Monsieur Servais lui jette ses os, et Versolant est son intermédiaire auprès des gens d'esprit et des gens d'affaires. Grâce à lui et à son impulsion intelligente, mes chers confrères ont déjà décerné cinquante-trois fois le titre original de Mécènes à monsieur Servais, qui, séduit par de célèbres exemples, va, dit-on, fonder des prix annuels de littérature. On assure que Nathalie compte y ajouter

des prix de vertu... Maintenant, très-cher, que ton regard descende de ces sommités brillantes, et ne craigne pas de sonder le gouffre houleux du parterre... Sur la troisième banquette, à côté de cette casquette qui se mouche, vois-tu cet homme qui est plus ma; mis que ses voisins, très-peu peigné, non rasé, s'essuyant le front avec un foulard rouge, et dont le visage porte à la fois les traces d'une vive intelligence et les marques d'un abrutissement visible? Il s'appelle Julien Féraud ; il est le cousin et le compagnon d'études d'Anselme; il a été le premier ami de cette Nathalie Duvivier qui est devenue madame Servais; il a pu croire un moment, en février 1848, qu'il allait être un des maîtres de la France et du monde. Aujourd'hui, il vit d'une pension que lui fait Félix Daruel, en l'honneur de leur ancienne connaissance; et comme cette pension est toujours mangée et bue dans la première quinzaine de chaque trimestre, il exerce, pendant le reste du temps, ces petits métiers apocryphes, décrits à la loupe par nos réalistes : hier, il était marchand de contremarques... ce soir, il est claqueur.

— Et pourquoi cette dégradation?

— Oh! ceci serait une grosse histoire politique, sociale, philosophique et morale, qui nous mènerait trop loin. Pour le moment, je me borne à te montrer les acteurs; un autre peut-être racontera le drame... Ramène ton binocle plus près de nous, regarde, au cinquième rang de l'orchestre, ce jeune homme au teint hâlé et à moustache brune, portant le ruban de la Légion d'honneur : c'est le marquis Gustave de Nareins, jadis un de nos sportmen les plus fulgurants. Il a été amoureux fou de Nathalie, et on assure qu'elle a longtemps balancé entre le titre de marquise et les millions de monsieur Servais. Lorsqu'elle s'est décidée et mariée, Gustave est parti pour l'Italie; il est revenu l'année suivante, et a fait des efforts inouïs pour renouer avec son ancienne passion et être reçu chez elle : les amoureux sont si lâches ! — Il n'a pu réussir... La guerre de Crimée commençait; il s'est bravement engagé, a cherché partout la mort sans la rencontrer, et a rapporté une balafre, un grade et la croix... Est-il guéri? Je l'espère. Pourtant ces amours-là sont horriblement tenaces; un charmant écrivain les a appelés la *Robe de Ness...* »

En ce moment, on frappa les trois coups; le rideau se leva, et les conversations s'interrompirent.

Nous pouvons éclaircir à demi un point resté obscur dans le récit du journaliste. Le dépérissement et la tristesse de monsieur Servais et de Nathalie ont une cause qui comptera peut-être parmi les moralités de cette histoire. Julien, lié avec des mouchards et des escrocs d'une dextérité sans égale, a organisé avec eux une sorte de société des *Treize*, et le chef-d'œuvre de cette société, dont les réseaux s'étendent sur tout Paris, est de faire parvenir, tous les huit jours, à monsieur Servais, un billet ainsi conçu :

« Votre femme a été la maîtresse du marquis Gustave de Nareins : elle vous a épousé parce qu'il était ruiné et que vous êtes riche. Lucile et Anselme ont eu entre les mains une lettre de Nathalie, qui ne laissait là-dessus aucun doute : ils la lui ont renvoyée. »

Nathalie a eu beau établir chez elle un cabinet noir, un cordon sanitaire, un triple rempart de police et de contre-police, pour qu'aucune lettre ne pût arriver à son mari sans avoir passé par ses mains; rien n'y fait; le billet hebdomadaire parvient toujours à sa destination. Si l'on songe à la vanité de monsieur Servais, on peut comprendre l'effet qu'a dû produire sur lui, à la longue, cet avis si souvent et si régulièrement répété, donnant, dans son laconisme cruel, des détails assez précis pour sembler authentiques. Si l'on se souvient du caractère de Nathalie, de sa confiance dans son habileté et sa volonté, de ses efforts et de ses sacrifices pour conquérir cette fortune, on peut deviner quelle est sa rage en voyant cette habileté si raffinée, cette volonté si forte se briser, tous les huit jours, contre un piége tendu par une main avilie. Ainsi, ce Julien qui partagea les premières ambitions, les premières haines de Nathalie, qui fut son confident et son complice dans ses criminelles manœuvres contre Ernestine, est devenu aujourd'hui l'instrument de son supplice. Que sait-on? les médecins assurent que monsieur Servais a un cancer à l'estomac, et Nathalie un anévrisme au cœur. Déjà, dans cette soirée que nous venons d'esquisser, on prétend

que les regards du millionnaire se sont tournés plusieurs fois avec une expression de tristesse et de regret, du côté de sa nièce Lucile. Si Nathalie mourait la première, ou si monsieur Servais cédait aux sourdes rancunes qu'amasse dans son cœur l'idée d'avoir été trompé par cette femme follement aimée, il ne serait pas impossible qu'Anselme et Lucile ou leurs enfants finissent par hériter de cette fortune colossale. A cette première conjecture, ajoutez-en une seconde : supposez que, dans vingt ou trente ans, à cette distance dont l'histoire littéraire a besoin comme l'histoire politique, un grand écrivain reprenne la thèse imprudemment soutenue par Anselme; qu'il fasse justice des talents malsains et des fausses gloires qui ont perverti les esprits et les cœurs pendant la première moitié de ce siècle, et vous pourrez dire que notre récit, comme les bons mélodrames, finit en récompensant la vertu et en châtiant le vice.

TABLE

Pages.

Prologue. 1

LES DEUX ÉROSTRATES.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Temple d'Éphèse. 45

DEUXIÈME PARTIE.

Le Temple de Baal. 171

Épilogue. 289